This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

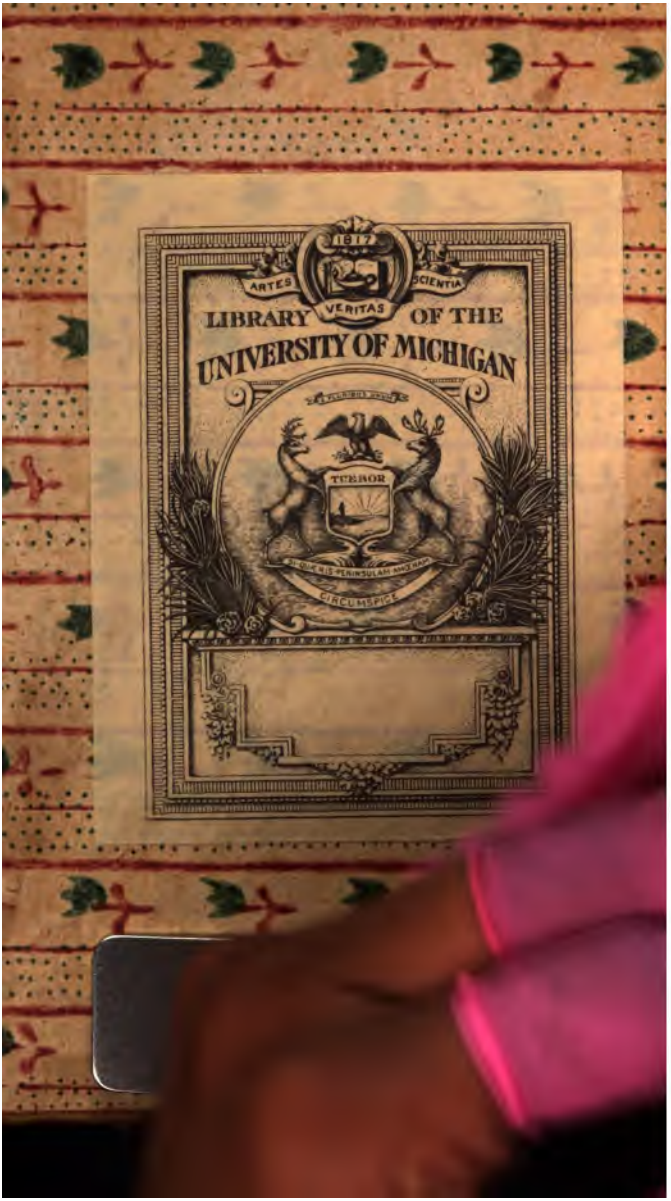
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

I.8

1019

OEUVRES
DE
MACHIAVEL,
TOME SIXIEME.

OEUVRES
DE
MACHIAVEL.

TOME SIXIEME,

Contenant le *Prince* de cet Auteur, avec l'*Examen* de cet Ouvrage, ou l'ANTI-MACHIAVEL, où l'on a mis au bas, par des Renvois, en forme de *Notes*, les *diverſes Leçons* de toutes les Editions précédentes.

NOUVELLE EDITION.

A LA HAIE,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.
M. DCC. XLIII.

DG
731.5
.M154
1743
V.6

693598-020

AVIS
DE
L'EDITEUR
SUR CETTE
NOUVELLE EDITION.

VOICI *une nouvelle Edition de* l'EXAMEN DU PRINCE DE MACHIAVEL, *ou de* l'ANTI-MACHIAVEL, *laquelle, comme chacun pourra s'en convaincre par lui-même, ne le cede en rien à aucunes des précédentes, ni pour l'Impreſſion en général, ni pour l'Exactitude, rien n'aïant été négligé, ni pour l'une, ni pour l'autre.*

ON *s'eſt ſervi de l'Edition originale, ſoi-diſant imprimée* à Londres, chés Guillaume Meyer, en 1740; *& on a*

fort éxactement obſervé les diverſes Leçons *de toutes celles qui ont paru depuis, & qui ont été publiées par* Mr. DE VOLTAIRE *avec un grand Nombre de Différences quant aux Matieres, que l'on a marquées dans cette Edition, par des Renvois au bas des Pages, où elles ſe rencontrent, en Forme de Notes, & renfermées entre deux Parentheſes* ( ).

LES *différentes Marques, qu'on a emploïées pour ſervir de Renvois, & ce qu'elles déſignent, ſont les ſuivantes, ſavoir : les deux Crochets* [ ], *dans le Texte, ſervent à renfermer l'Article dont on trouve le pareil au bas, mais changé, & ſouvent fort différent : l'Etoile, & autres Marques caractériſtiques, ſervent à déſigner ce qu'il faut ajouter au Diſcours, ſavoir ce que les Editions avouées par* Mr. DE VOLTAIRE *portent de plus ; quelquefois à faire voir une même Phraſe autrement tournée, ou un peu changée : les Chiffres, mis après certains Mots, ſont pour marquer ceux qui leur ſont ſubſtituez*

tuez par MR. DE VOLTAIRE: *enfin, ce qui ſe trouve, dans le Texte, en Caractere Italique, déſigne ce qu'il a jugé à propos de retrancher dans les Editions qu'il en a données; de ſorte qu'en ſautant ce qui eſt en Italique, on peut trouver la Liaiſon du Diſcours, tel qu'il eſt dans ces Editions.*

DE PLUS, on a jugé à propos de ne point priver cette Edition du Recueil d'Ecrits, dont le Libraire JEAN VAN DUREN *avoit augmenté l'Edition qu'il a donnée en* 1741., *en* 2. *Volumes* in Octavo: *Recueil conſiſtant en* diverſes Lettres de Mr. DE VOLTAIRE *audit* J. VAN DUREN, *& pluſieurs autres Piéces, écrites au ſujet de l'Impreſſion de cet Ouvrage, & qui peuvent ſervir à en faire l'Hiſtoire.*

PEU d'Ouvrages ont fait un auſſi grand Bruit dans le Monde, & ont eu un auſſi grand Cours. A peine a-t-on pu ſuffire à l'Empreſſement du Public par le grand Nombre d'Editions ſucceſſives qui en ont été faites, & abſorbées preſque auſſi-tôt

qu'achevées. C'eſt ce qui a engagé la Compagnie à donner cette nouvelle Edition, qu'on a rendu auſſi complette, auſſi éxacte, auſſi nette, & auſſi portative, qu'il a été poſſible de le faire. On oſe ſe flatter, que le Public en concevra la même Idée, & ne tardera pas à obliger la Compagnie à lui en procurer une ſeconde.

Si l'on ne s'eſt pas ſervi du PRINCE DE MACHIAVEL *de la Traduction de l'Auteur de celle des cinq prémiers Volumes, c'eſt que* Mr. DE VOLTAIRE *aïant emploïé la Traduction de cet Ouvrage par* Amelot de la Houſſaye, *qui eſt meilleure, & accompagnée de Notes Hiſtoriques & Politiques, on n'a pas pu ſe ſervir de l'autre, qui ne ſe ſeroit pas trouvée conforme avec l'*ANTI-MACHIAVEL, *ou l'*EXAMEN DU PRINCE, *dont on vouloit enrichir cette Edition totale des* Oeuvres de Machiavel.

MÉ-

MÉMOIRE
SUR LA VIE
ET LES
OUVRAGES
DE
MACHIAVEL.

NICOLAS MACHIAVEL nâquit à Florence, mais l'on ne ſait, ni l'année, ni le jour. Je me ſuis flatté inutilement de trouver cette particularité dans l'Hiſtoire des Auteurs Florentins, Ouvrage poſthume du P. Julien Nery, imprimé en 1722. à Florence. Il dit ſeulement, que ſon pere s'appelloit *Bernard*, d'une noble & ancienne Maiſon; mais dès cette introduction ſa bile s'échauffe; & au-lieu de nous

apprendre ce que les autres Auteurs ont ignoré ſur le tems de la naiſſance, ſur les études, la fortune, & la mort, de Machiavel, il ſe répand en invectives.

NICOLAS, étant peu accommode des biens de la fortune, fut obligé de ſervir de Copiſte auprès d'un Savant, que Paul-Jove n'indique que par ſes noms de baptême de Marcel-Virgile. Le P. Nery ajoute le nom de famille, qui étoit Adriani, homme très-verſé dans les Langues Grecque & Latine. Ayant découvert le beau génie & la grande vivacité d'eſprit du jeune homme, il lui apprit cette dernière Langue. Il n'y fit cependant pas de fort grands progrès: ſe picquant peu de s'acquérir une Latinité fort pure, il s'appliqua avec plus de ſuccès à écrire dans ſa Langue maternelle, & ſe contenta de s'approprier les plus belles penſées des Anciens, & de les inſérer dans ſes Ouvrages.

IL réüſſit ſi bien dans cette Langue, qu'il paſſe encore aujourd'hui pour une des plus belles plumes du Païs Toſcan. On ne ſauroit avoir une preuve plus forte de ce que j'avance, que le Dictionnaire de la Cruſca, dont les Compila-

pilateurs, dans leur ſeconde Edition, citent Machiavel comme un Auteur Claſſique, pour l'uſage des mots.

LA beauté de ſon génie parut ſurtout dans une Comédie, qu'il compoſa ſous le titre de *Clitia*, à l'imitation d'Ariſtophane, où pluſieurs Florentins furent joüés ſans pitié, & avec tant d'agrément, que ceux-mêmes qui s'y reconnurent, loin de témoigner aucun chagrin, prirent ſagement le parti de ſe joindre aux rieurs.

SI l'on en peut croire Varillas, Machiavel reſſembloit à Moliere. Son talent, ſelon cet Ecrivain, n'étoit pas borné à la ſeule compoſition des Piéces; il ſavoit contre-faire les geſtes & les démarches groteſques de quelques-uns des Florentins: de ſorte qu'un jour le Cardinal de Medicis, le voyant faire, lui dit, que tout cela feroit encore un bien plus grand effet ſur un Théatre. Il n'en falloit pas d'avantage pour l'y déterminer; il ſe mit à compoſer la Piéce que Varillas appelle la *Sanitia*: mais il ſe trompe, le titre de cette Comédie eſt *Clitia*, & cette Piéce eſt proprement une imitation de la *Cazina* de Plaute, dont Bachiara a même tiré & traduit pluſieurs paſſa-

ges preſque de mot à mot. L'Hiſtorien ajoûte, que le Cardinal en fut ſi charmé, qu'étant devenu Pape, ſous le nom de Leon X, il fit venir de Florence à Rome les Acteurs, les habits, & tout l'appareil du Théatre, pour donner ce divertiſſement à ſa Cour. Paul-Jove dit, que le St. Pere aſſiſtoit quelques-fois à la Comédie, au vû & au ſû de tout le monde.

VOICI un ſecond témoignage touchant la beauté de Stile de Machiavel dans ſa propre Langue ; il eſt du Poëte Antoine Vacca, qui, dans l'Epitaphe qu'il compoſa pour être miſe ſur le tombeau de Machiavel, le qualifie d'être l'Honneur & la Gloire de la Langue Hetruſque :

Hetruſcæ Machiavellus Honos & Gloria Linguæ.

CE furent ces beaux talens qui lui acquirent la faveur de la Maiſon de Medicis, qui lui fit avoir la Charge de Sécretaire de la République de Florence, & enſuite celle d'Hiſtoriographe. Mr. Bayle dit, que les Medicis lui procurérent ces deux Emplois, avec de bons gages, pour l'appaiſer ſur la Queſ-

Queſtion, qu'on lui avoit fait ſouffrir; mais le P. Nery place ces deux faits, comme ſi ſon élévation à la Charge de Sécretaire de la République eût précédé les ſoupçons où il tomba, d'avoir été complice de la Conſpiration des Soderins, c'eſt-à-dire après le fait de la Queſtion: & il dit enſuite, que Machiavel vécut fort pauvre, & mourut dans une extrême miſere.

Il eut un autre malheur, ſemblable au prémier: il fut ſoupçonné d'avoir eu part au complot d'Aloïſio Alamanni, grand Poëte, de Jacques Diacettin, & de quelques autres, qui, de même que Machiavel, fréquentoient les jardins de Coſimin Ruſcellai, où Machiavel leur lut ſes Ouvrages. On le connoiſſoit pour grand admirateur de Brutus & de Caſſius: les éloges qu'il donnoit à ces deux Républiquains, dans ſes Diſcours, comme dans ſes autres Ecrits, renverſérent la cervelle à cette Société du jardin, juſqu'à former le deſſein, à l'imitation de ces Romains, de tuer le Cardinal Julien de Medicis, qui fut enſuite le Pape Clement VII; & cela, ſans aucune haine perſonnelle, mais ſeulement, parce qu'ils le regardérent comme

me l'oppreſſeur de la Liberté publique.

CET attentat coûta la vie à quelques-uns de ceux qui en furent; mais on n'entama pour-lors aucunes procédures contre Machiavel. Il mourut d'une potion, qu'il avoit coutume de prendre comme un préſervatif contre les maladies. Paul-Jove dit que ſa mort arriva un peu avant que Florence fût réduite à recevoir les mêmes Maîtres, c'eſt-à-dire les Medicis. Florence ſe rendit le neuvième Août mille cinq cens trente. Nery, dans ſes Auteurs Florentins, met, avec le Poccianti, ſa mort à l'Année mille cinq cens vingt-ſix.

LES Ouvrages de Machiavel ont été traduits en Latin & en François, quelques-uns en pluſieurs autres Langues. Ses ſept Livres *de l'Art de la Guerre* ont été mis en François par Jean-Morel, Pariſien. Le Duc d'Urbin, après avoir lû ce Livre, en conçût une opinion très-haute du ſavoir-faire de notre Machiavel en fait de dreſſer des Troupes & de ranger des Corps en bataille; mais Machiavel ſe garda bien d'en paſſer par l'épreuve.

SES *Diſcours ſur Tite-Live* ont été tra-

traduits en Latin par le même Morel. Jérôme Turler a mis en Latin l'*Hiſtoire de Florence*, que Machiavel écrivit par ordre de la République: elle commence à l'An douze cens & quinze, & finit à l'Année mille quatre cens quatre-vingt-quatorze. Le Libraire ne publia d'abord que le premier Livre traduit, qui fut imprimé à Veniſe en mille cinq cens ſoixante-quatre, avec une Dédicace au Pape Clement VII: mais, malgré le grand débit qu'eut cet eſſai, le reſte ne parut que quelque tems après, & cela à Strasbourg.

OUTRE *la Vie de Caſtruccio-Caſtracani*, Machiavel fit un Ouvrage intitulé *Relations*, contenant les choſes les plus remarquables arrivées de ſon tems, qu'il laiſſa en manuſcript à François Guicciardin, qui s'en eſt beaucoup ſervi pour la compoſition de ſon Hiſtoire. Il y a auſſi de lui en manuſcript un grand nombre de *Lettres*, écrites à ſes amis, ſans compter un gros Volume de *Lettres* de ſa façon, écrites au nom de ſa République.

ON trouve à Florence, dans la Bibliotheque Gadienne, une Diſſertation de Machiavel, en manuſcript, intitulée *Diſcours ſur la Reforme de l'Etat de*

Toſcane, qu'il compoſa pour l'inſtruction du Pape Leon X.

NOUS avons déjà parlé d'une Comédie de ſa façon; il en a compoſé deux autres, qui n'ont pas été imprimées: elles ſe trouvent en manuſcript dans la Bibliotheque du Grand Duc de Toſcane. L'une eſt nommée le *Maſchere*, Piéce fort ſatyrique; & l'autre *il Secretario*. La Comédie attribuée communément à Jean-Baptiſte Gelli, intitulée *la Sporta*, Piéce fort facétieuſe, appartient proprement à Machiavel, puiſqu'il en a donné l'idée, & ceux des Dialogues où ſe trouvent les plus jolis traits.

IL ne faut pas oublier une cinquiéme Comédie entièrement de la façon de notre Poëte, intitulé *la Mandragola*, que la Fontaine a traveſtie en Conte, ſous le même titre. Machiavel a compoſé pluſieurs autres Piéces de Théatre; nous nous contentons d'indiquer ici les principales. Il eſt l'Auteur auſſi de quelques Contes, pareils à ceux de Bocace, dont il y en a un intitulé *Belphegor*, Piéce très ingénieuſe, que Jean Breccio avoit publiée comme étant de ſon invention. Ce vol fut découvert par Jean Cinelli, qui en a fait

fait mention dans ſa Bibliotheque volante. Monſieur le Fevre de Saumur la fit imprimer en mille ſix cens ſoixante-quatre ſur un Manuſcript de Machiavel, & c'eſt la premiére fois que cette Piéce parut ſous le nom de ſon véritable Auteur. La Fontaine n'a pas manqué de ſaiſir encore celle-ci, & d'en faire un de ſes Contes.

J'EN viens à preſent au Livre de Machiavel, qui a le plus contribué à le faire regarder comme un Auteur dangereux, & rempli de Maximes pernicieuſes pour la conduite des Princes; ſavoir, celui qui eſt intitulé *le Prince*, & dont on donne cette nouvelle Edition, avec les Remarques, qui ont emporté ſi-fort les ſuffrages, que deux ou trois Editions, données coup ſur coup, n'ont pû ſatisfaire à l'avidité du Public. Ce n'eſt pas qu'il n'ait répandu dans ſes Livres d'Hiſtoire quelques-unes de ces mêmes Maximes; mais elles y ſont ſous la forme de *réflexions*: ce ſont quelques-fois des faits, & quelques-fois des conjectures ſur les reſſorts, ſur les motifs ſecrets, des actions des Princes: & en cela il n'a fait que ſuivre la méthode d'un grand nombre d'Hiſtoriens anciens &

modernes. Il y a toute apparence, que Machiavel eût été auſſi peu décrié que Tacite, par exemple, s'il ne ſe fût point aviſé de rediger en Syſtême & en Inſtitution une Politique auſſi diabolique, que celle qu'il propoſe pour leçon à ſon Prince, & d'en régaler le Public.

C'EST en quoi Machiavel paroît abſolument inexcuſable; & j'ôſe dire que ceux qui trouvent étrange qu'on déchire ſans miſéricorde cet Auteur, tandis qu'on fait quartier à Salluſte, à Plutarque, à Tite-Live, & ſur-tout à Tacite, n'ont peut-être pas pris garde à cette grande différence, qui ſe trouve entre leur façon de débiter ces ſortes de choſes, & la méthode de Machiavel. Cependant, perſonne ne trouve à redire à des Poëtes, où des Maximes pareilles, débitées avec une éloquence pathétique & touchante, font encore une plus grande impreſſion; ils ſe convertiſſent de-là plus aiſément en Proverbes & en Lieux-Communs, que chacun apprend par cœur. S'il ſe rencontre dans les Hiſtoriens anciens ou modernes de ces Maximes pernicieuſes, loin de les donner en forme de *Préceptes*, où en guiſe de *Conſeils*,

ſeils, on les trouve ordinairement avec quelque marque de reprobation; & les Poëtes, dit-on, ne les mettent que dans la bouche de perſonnages que l'on repréſente en même tems comme très méchans, contre leſquels, de même que contre les Maximes qu'on leur prête, l'on travaille à nous remplir d'horreur. Machiavel les redige en Inſtitutions, il en fait un Art, & propoſe le tout en forme de *Conſeils* & de *Leçons* à ceux qui cherchent à uſurper le pouvoir ſuprême.

ON a cherché à juſtifier Machiavel par des probabilités: on ne pouvoit ſe perſuader qu'un homme doüé d'un ſi grand eſprit, Sécretaire d'une République ſi jalouſe de ſa liberté, ſorti d'une Famille Noble & Patricienne, eût voulu débiter ſérieuſement, & tout de bon, des choſes pareilles, comme des Inſtructions propres pour des Princes; de-là on a prétendu, que ce Livre n'eſt qu'une Satyre fine & enveloppée *, & que chaque fois qu'il dit à ſon Prince ce qu'il doit faire, quand c'eſt quelque méchanceté, ce n'eſt que pour inſinuer ce que la plûpart des

* Sur ceci liſez l'*Avant-Propos*.

des Princes de ſon tems faiſoient, & de quelle manière ils ſe conduiſoient.

DEUX ou trois circonſtances paroiſſent avoir donné fondement à cette ſuppoſition. Machiavel étoit très-zélé, & même outré Républiquain, grand admirateur, comme nous avons déjà dit, de Brutus & de Caſſius: comment (a-t'on conclu) étoit-il poſſible, qu'il eût débité comme ſes véritables ſentimens, des Maximes ſi oppoſées à ſon caractère, & à ſon inclination la plus chérie, je veux dire la liberté de ſa Patrie, au gouvernement de laquelle ſa famille avoit eu part? Une autre circonſtance eſt, qu'il vivoit dans un ſiécle fertile en Princes très méchans & très débordés, dont quelques-uns, par des ſoupçons fort ordinaires à leurs pareils, le maltraitérent juſqu'au point, de le faire mettre à la Queſtion. Ce furent les mêmes, qui, l'aïant pris en affection à cauſe de ſes talens, lui procurérent de l'emploi & des gages, & dont ainſi ſon bien-être & ſa fortune dépendoient: je veux dire les Medicis, qui dans ce tems-là en furent à leurs plus grands efforts, pour triompher, ainſi qu'ils firent, d'une République expirante.

La

La troiſiéme circonſtance, qu'on rapporte pour faire croire que ſon Livre n'eſt qu'une peinture ſatyrique de ceux qui aiment à exercer une autorité ſans bornes, c'eſt que ſon humeur le portoit naturellement & fortement à la Satyre, & que tout profond Hiſtorien & Politique qu'il étoit, il aimoit à rire; comme cela ſe voit par ſes Contes & par ſes Comédies.

ALBERIC GENTILIS (*), entr'autres, paroît dans ce ſentiment: *Sui propoſiti non eſt Tyrannum inſtruere, ſed arcanis ejus palam factis, ipſum miſeris populis nudum & conſpicuum exhibere. An enim tales, quales ipſe deſcribit Principes, fuiſſe plurimos ignoramus?* Et il ſe fonde ſur ce que Machiavel étoit un très-zélé partiſan de la Démocratie, ennemi déclaré du Deſpotiſme.

BOCALIN, Auteur d'ailleurs très-Catholique, ne fait pas difficulté d'inſinuer, quoique fort adroitement, que le Regne de quelques Papes avoit appris à Machiavel la belle Politique qu'il enſeigne à ſon Prince †.

MONSIEUR Bayle, entre autres, pen-

(*) De Legat. Lib 3. C. 9.

† Liſez ſes *Ragnagli*, *Cent. I Cap.* 89.

penſe exactement comme Gentilis & Bocalin, quand, en parlant de la troiſiéme Edition de la Traduction Françoiſe de ce Livre par Amelot de la Houſſaye, il dit, „ La Préface du „ Traducteur eſt pleine de choſes qui „ frappent au but; on y lit entr'autres choſes cette penſée de Mr. „ Wicquefort : *Machiavel dit preſque „ par-tout ce que les Princes font, & „ non ce qu'ils devroient faire.* Il eſt „ ſurprenant qu'il y ait ſi peu de perſonnes qui ne croïent que Machiavel apprend aux Princes une dangereuſe Politique: au-contraire, ce „ ſont les Princes qui ont appris à „ Machiavel ce qu'il a écrit. . . . . „ Qu'on brûle ſes Livres, qu'on les „ réfute, ... il n'en ſera ni plus „ ni moins par rapport au Gouvernement. Il faut par une malheureuſe & funeſte néceſſité, que la Politique s'éleve au-deſſus de la Morale: „ elle ne l'avoüe point; mais elle „ fait pourtant comme Achille, *Jura „ negat ſibi nata* * ". A quoi l'on pour-

* Voyez les OEUVRES DIVERSES DE BAYLE, Tome III. *page* 740. *de la derniere Edition, in Folio.*

pourroit ajoûter, que ce Livre, à le prendre tout de bon, n'eſt dans le fonds qu'un Commentaire ſur les paroles d'Euripide, que Céſar avoit toujours à la bouche: *Si violandum eſt jus, regnandi gratiâ violandum eſt; in cæteris rebus pietatem colas.*

NOTRE *Prince* a été réfuté ci-devant en Italie, en France, & en Allemagné; mais il s'en faut bien que cela ait été fait avec autant d'eſprit, & que dans ces réfutations on trouve des Remarques & des Réflexions auſſi curieuſes, que celles dont le nouvel ANTI-MACHIAVEL, ou EXAMEN DU PRINCE DE MACHIAVEL, eſt rempli d'un bout à l'autre. La Réfutation par Innocent Gentillet, qui porte pour titre, *Diſcours ſur les moïens de bien gouverner*, a paru en 1576., ſans nom d'Auteur, d'Imprimeur, ni de Lieu où elle a été imprimée. Mr. Bayle remarque, que ce Livre, aïant été cité ordinairement ſous le titre d'*Anti-Machiavel*, a fait naitre le titre d'*Anti-Machiavel* dans le Public, n'y aïant point de Livre qui le porte.

MR. Bayle dit auſſi, que ce qui

dans

dans ce tems a été fait de meilleur ſur *le Prince* de Machiavel, fut un Livre imprimé en 1622. avec grand nombre de lacunes, intitulé *Fragment de l'Examen du Prince de Machiavel, où il eſt traité des Confidens, Miniſtres, & Conſeillers des Princes, enſemble, de la fortune des Favoris*; mais tout Fragment qu'il ſe dit, ce Livre, ſelon Mr. Bayle, contient trois cens trente-neuf pages in 12.

AU-RESTE, *le Prince* de Machiavel a été traduit d'abord dans toutes les Langues; & on dit, qu'aïant été traduit dans la Langue Turque, le Sultan Amurat IV. le liſoit dans cette Langue. Gaſpard Langhenhert en a fait, ſur la fin du dernier ſiécle, une nouvelle Traduction Latine, & y a ajoûté un Commentaire de ſa façon, l'ancienne Traduction lui aïant paru défectueuſe. Cet Ouvrage fut imprimé en 1699. à Amſterdam.

LES Curieux n'ignorent pas, que, vers le milieu du dernier ſiécle, le Cardinal Mazarin, comme pour eſſaïer s'il ne ſeroit pas poſſible de renchérir ſur Machiavel, encouragea Gabriël

briël Naudé * de travailler ſur un pareil canevas ; & il faut avoüer que Naudé laiſſe bien loin derrière lui ſon Prédéceſſeur. *Le Prince*, ſelon les Connoiſſeurs, eſt obligé de mettre pavillon bas devant les *Conſidérations*, que l'on n'a qu'à feuilleter pour convenir que les Maximes du Florentin, miſes en parallèle avec celles du Pariſien, paroiſſent quelque choſe de doux ; les *Avis* du Sécrétaire, quelque terrible qu'il ſe ſoit rendu dans le Monde, ont l'air de ſimples rudimens en comparaiſon des *Coups* de l'effroïable Prieur & Chanoine.

Nous finirons ce Mémoire, en donnant l'Epitaphe, qu'Antoine Vacca a fait en l'honneur de Machiavel, & dont nous avons cité un Vers au commencement :

Quiſquis ades, ſacro flores, & ſerta Sepulchro,
Adde puer, cineri debita dona ferens :

Nam

* Gabriël Naudé, natif de Paris, Prieur d'Artige, Chanoine de Verdun, dans ſon Ouvrage, intitulé *Conſidérations Politiques ſur les Coups d'Etat.*

Nam veteris belli, & pacis, qui
reddidit Artes,
Jam pridem ignotas Regibus &
Populis,
Hetruſcæ Machiavellus *Honos &*
Gloria Linguæ
Hic jacet, hoc Saxum, non co-
luiſſe, nefas.

PRÉFACE DE L'EDITEUR.

*JE crois rendre ſervice aux hommes en publiant l'*EXAMEN DE MACHIAVEL **. L'illuſtre Auteur de cette Réfutation eſt une de ces grandes ames, que le Ciel forme rarement pour ramener le genre-humain à la vertu par leurs préceptes, & par leurs exemples. Il mit par écrit ces Penſées, il y a quelques années, dans le ſeul deſſein d'écrire des véritez que ſon cœur lui dictoit. Il étoit encore très jeune; il vouloit ſeulement ſe former à la ſageſſe & à la vertu; il comptoit ne donner des leçons qu'à ſoi-même; mais ces leçons qu'il s'eſt don-*

(* *l'ESSAI DE CRITIQUE SUR MACHIAVEL.*)

données méritent d'être celles de tous les Rois, & peuvent être la ſource du bonheur des hommes. Il me fit l'honneur de m'envoïer ſon Manuſcript; je crus qu'il etoit de mon devoir de lui demander la permiſſion de le publier. Le poiſon de Machiavel eſt trop public, il falloit que l'antidote le fût auſſi; on s'arrachoit à l'envi les copies manuſcriptes, il en couroit déjà de très fautives, & l'Ouvrage alloit paroitre défiguré ſi je n'avois eu le ſoin de fournir cette copie exacte, à laquelle j'eſpère que les Libraires § ſe conformeront.

On ſera ſans doute étonné quand j'apprendrai aux Lecteurs que celui qui écrit en Français d'un ſtile ſi noble, ſi énergique, & ſouvent ſi pur, eſt un jeune Etranger, qui n'étoit encore jamais venu en France. On trouvera même qu'il s'exprime beaucoup mieux qu'Amelot de la Houſſaye, que je fais imprimer à côté de la Réfutation. C'eſt une choſe inouïe, je l'avoüe; mais c'eſt ainſi que celui dont je publie l'Ouvrage a réüſſi dans toutes les choſes auxquelles il s'eſt appliqué. Qu'il ſoit Anglais, Eſpagnol, ou Italien, il n'importe, ce n'eſt pas de ſa Patrie, mais de ſon Livre, dont il s'agit ici. Je le crois

(§ *à qui j'en ai fait préſent*)

trois mieux fait, & mieux écrit, que celui de Machiavel, & c'eſt un bonheur pour le genre-humain qu'enfin la Vertu ait été mieux ornée que le Vice.

*Maître de ce précieux dépôt, j'ai laiſſé exprès quelques expreſſions de génie qui ne ſont pas tout-à-fait Françaiſes, mais qui méritent de l'être; & j'ôſe dire que ce Livre peut à la fois perfectionner notre Langue & nos Mœurs. Au-reſte, j'avertis que tous les Chapitres ne ſont pas autant de Réfutations de Machiavel, parceque cet Italien ne prêche pas le crime dans tout ſon Livre. Il y a quelques endroits de l'Ouvrage que je préſente, qui ſont plûtôt des réflexions ſur Machiavel que contre Machiavel; voilà pourquoi j'ai donné au Livre le titre d'*Examen*.

L'illustre Auteur aïant pleinement répondu à Machiavel, mon partage ſera ici de répondre en peu de mots à la Préface d'Amelot de Houſſaye.

Ce Traducteur a voulu ſe donner pour un Politique; mais je puis aſſurer que celui qui combat ici Machiavel eſt véritablement ce qu'Amelot veut paroître.

Amelot étoit un de ces Auteurs qui compoſent pour vivre, & *ce qu'on peut*

(* d'Eſſai de Critique ſur Machiavel.)

peut dire peut-être de plus favorable pour lui[1], *c'eſt qu'il traduiſit le* PRINCE DE MACHIAVEL, *& en ſoutint les Maximes, plûtôt dans l'intention de débiter ſon Livre, que dans celle de perſuader. Il parle beaucoup de* Raiſon d'Etat *dans ſon Epitre dédicatoire; mais un homme qui n'a pas eu le ſecret de ſe tirer de la miſère, entend mal, à mon gré, la Raiſon d'Etat.*

Il veut juſtifier ſon Auteur par le témoignage de Juſte-Lipſe, qui avoit, dit-il, autant de Piété & de Religion que de Sçavoir & de Politique. Sur quoi je remarquerai 1., *que Juſte-Lipſe & tous les Sçavans dépoſeroient en vain en faveur d'une Doctrine funeſte au genre-humain;* 2., *que la* Piété & *la* Religion, *dont on ſe pare ici très-mal à-propos, enſeignent tout le contraire;* 3., *que Juſte-Lipſe, né Catholique, devenu Luthérien, puis Calviniſte, & enfin redevenu Catholique, ne paſſa jamais pour un homme religieux, malgré ſes très-mauvais Vers pour la Sainte Vierge;* 4., *que ſon gros Livre de Politique eſt le plus mépriſé de ſes Ouvrages, tout dédié qu'il eſt aux Em-*

pe-

(1. *Amelot*, §, *aïant été Sécretaire d'Ambaſſade,*)

pereurs, Rois, & Princes; 5., *qu'il dit préciſément le contraire de ce qu'Amelot lui fait dire.* „ *Plût à Dieu*, dit *Juſte-*
„ *Lipſe*, *page* 9. *de l'Edition de Plan-*
„ *tin*, *que Machiavel eût conduit ſon*
„ *Prince au temple de la Vertu & de*
„ *l'Honneur*; *mais*, *en ne ſuivant que*
„ *l'utile*, *il s'eſt trop écarté du chemin*
„ *roïal de l'honnête.* Utinam Princi-
„ pem ſuum recta duxiſſet ad templum
„ virtutis & honoris, &c.„ *Amelot a ſupprimé exprès ces paroles. La mode de ſon tems étoit encore de citer mal-à-propos*; *mais altérer un paſſage auſſi eſſentiel*, *ce n'eſt pas être Pédant*, *ce n'eſt pas ſe tromper*, *c'eſt calomnier. Le grand homme dont je ſuis l'Editeur ne cite point*: *mais je me trompe fort*, *ou il ſera cité à jamais par tous ceux qui aimeront la raiſon & la juſtice.*

AMELOT *s'efforce de prouver que Machiavel n'eſt point impie*; *il s'agit bien ici de Piété. Un homme donne au monde des leçons d'aſſaſſinat & d'empoiſonnement*, *& ſon Traducteur oſe parler de ſa dévotion!*

Les Lecteurs ne prennent point ainſi le change: *Amelot a beau dire que ſon Auteur a beaucoup loüé les Cordeliers & les Jacobins*; *il n'eſt point ici queſtion de Moines*, *mais de Souverains*, *à qui l'Au-*

teur vouloit enseigner l'Art d'être méchants, qu'on ne savoit que trop sans lui.

D'AILLEURS, croiroit-on bien justifier Miriwits, Cartouche, * *ou Ravaillac, en disant qu'ils avoient* de très bons sentimens *sur la Religion? Et se servira-t-on toûjours de ce mot* [1] *sacré pour* § *flétrir les plus honnêtes-gens, & pour justifier les plus corrompus & les plus criminels?*

CÉSAR BORGIA, dit encore le Traducteur, est un bon modèle pour les Princes nouveaux, *c'est-à-dire, pour les Usurpateurs. Mais, premièrement, tout Prince* nouveau *n'est point Usurpateur: les Medicis étoient nouvellement Princes, & on ne pouvoit leur reprocher d'usurpation. Secondement, l'exemple du* [2] *Bâtard d'Alexandre VI., toûjours détesté & souvent malheureux, est un très méchant modèle pour tout Prince.*

ENFIN, la Houssaye prétend que Machiavel haïssoit la tyrannie: sans doute tout homme la déteste; mais il est bien lâche & bien affreux de la détester & de l'enseigner.

JE n'en dirai pas d'avantage, il faut écouter le vertueux Auteur, dont je ne fe-

(* *Jaques Clément*, 1. *Voile*, § *couvrir ce que le crime a de plus monstrueux*. 2. *de ce*)

ferois qu'affaiblir les ſentimens & les expreſſions. *

A Bruxelles, ce
24. Juin 1740.

V . . . . .

(* Ce qui ſuit eſt ajouté à la Préface dans l'Edition publiée par *Voltaire* :

NB. *Je ſouſſigné ai déposé le Manuſcrit original entre les mains de Monſieur* Cyrille le Petit, *Deſſervant de l'Egliſe Françoiſe à la Haye, lequel Manuſcrit original eſt conforme en tout au Livre intitulé* Eſſai de Critique ſur Machiavel ; *toute autre Edition étant défectueuſe, & les Libraires devant ſuivre en tout la préſente Copie.*)

A la Haye, ce
12. Octobre 1740.

F. DE VOLTAIRE.

AVANT-PROPOS DE L'EXAMEN DU PRINCE DE MACHIAVEL †.

LE Prince de Machiavel eſt en fait de Morale ce qu'eſt l'Ouvrage de Spinoſa en matière de Foi. Spinoſa ſapoit les fondemens de la Foi, & ne tendoit pas moins qu'à renverſer l'édifice de la Religion; Machiavel corrompit la Politique, & entreprit de détruire les préceptes de la ſaine Morale : les erreurs de l'un n'étoient que des erreurs de ſpéculation; celles de l'autre regardoient la pratique. Cependant

(† *AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR DE L'ESSAI DE CRITIQUE SUR LE PRINCE DE MACHIAVEL.*)

pendant, il s'eſt trouvé que les Théologiens ont ſonné le toxin & crié aux armes contre Spinoſa, qu'on a refuté ſon Ouvrage en forme, & qu'on a conſtaté la Divinité contre ſes attaques, tandiſque Machiavel n'a été que harçelé par quelques Moraliſtes, & qu'il s'eſt ſoutenu, malgré eux & malgré ſa pernicieuſe morale, ſur la chaire de la Politique, juſqu'à nos jours.

J'ôse prendre la défenſe de l'humanité contre ce monſtre qui veut la détruire, j'ôſe oppoſer la raiſon & la juſtice au ſophiſme & au crime, & j'ai hazardé mes réflexions ſur le *Prince* de Machiavel Chapitre à Chapitre, afin que l'antidote ſe trouve immédiatement auprès du poiſon.

J'ai toujours regardé le *Prince* de Machiavel comme un des Ouvrages les plus dangereux qui ſe ſoient repandus dans le monde. C'eſt un Livre qui doit tomber naturellement entre les mains des Princes, & de ceux qui ſe ſentent du goût pour la Politique: il n'eſt que trop facile qu'un jeune homme ambitieux, dont le cœur & le jugement ne ſont pas aſſez formez pour diſtinguer ſûrement le bon du mau-

vais, soit corrompu par des maximes qui flattent ses passions.

Mais s'il est mauvais de séduire l'innocence d'un Particulier, qui n'influe que légèrement sur les affaires du monde, il l'est d'autant plus de pervertir des Princes qui doivent gouverner des peuples, administrer la Justice, & en donner l'exemple à leurs sujets [illegible]re par leur bonté, par leur ma[illegible]té & leur miséricorde, les [illegible]antes de la Divinité.

[illegible]nondations qui ravagent des [illegible], le feu du tonnerre qui réduit des villes en cendres, le poison [illegible]a peste qui desole des provinces, [illegible] sont pas aussi funestes au monde, que la dangereuse morale & les passions effrénées des Roys. Les fléaux célestes ne durent qu'un tems, ils ne ravagent que quelques contrées, & ces pertes, quoique douloureuses, se reparent; mais les crimes des Roys font souffrir bien long-tems des peuples entiers.

Ainsi que les Rois ont le pouvoir de faire du bien lorsqu'ils en ont la volonté, de même dépend-il d'eux de faire du mal lorsqu'ils l'ont résolu; & [illegible]st point déplorable la si-[illegible]peuples, lorsqu'ils ont tout

tout à craindre de l'abus du pouvoir
ſouverain, lorſque leurs biens ſont e
proie à l'avariçe du [illegible], leur l
berté à ſes capriçes, [illegible] à ſon
ambition, leur ſûre[illegible]lie,
& leur vie à ſes cruau[illegible]
tableau tragique d'un [illegible]
roit un Prinçe comme M[illegible]
tend le former.

Je ne dois pas fin[illegible]
pos ſans dire un mot [illegible]
qui croient que Ma[illegible]
plûtôt ce que les Prinçe[illegible]
qu'ils doivent faire; cet[illegible]
plû à beaucoup de monde, par[illegible]
le eſt ſatirique.

Ceux qui ont prononçé cet arrêt déçiſif contre les Souverains, ont été ſéduits ſans doute par les exemples de quelques mauvais Prinçes, contemporains de Machiavel, çitez par l'Autheur, & par la vie de quelques Tirans qui ont été l'oprobre de l'humanité. Je prie ces çenſeurs de penſer que, comme la ſéduction du trône [illegible] très puiſſante, il faut plus qu'[illegible] commune pour y réſiſter [illegible] n'eſt point étonnant que [illegible] auſſi nombreux que celui [illegible] il s'en trouve de mauvais parmi les bons.

bons. Parmi les Empereurs Romains, où l'on compte des Nerons, des Caligula, des Tiberes, l'Univers se ressouvient avec joie des noms consacrez par les vertus des Titus, des Trajans, & des Antonins.

Il y a ainsi une injustice criante d'attribuer à tout un corps ce qui ne convient qu'à quelques-uns de ses membres.

On ne devroit conserver dans l'Histoire que les noms des bons Prinçes, & laisser mourir à jamais ceux des autres, avec leur indolençe, leurs injustiçes, & leurs crimes. Les Livres d'Histoire diminueroient à la vérité de beaucoup, mais l'humanité y profiteroit, & l'honneur de vivre dans l'Histoire, de voir son nom passer des siécles futurs jusqu'à l'éternité, ne seroit que la récompense de la vertu: le Livre de Machiavel n'infecteroit plus les Ecoles de Politique; on mépriseroit les contradictions dans lesquelles il est toujours avec lui-même; & le monde se persuaderoit que la véritable Politique des Roys, fondée uniquement sur la justiçe, la prudençe, & la bonté, est préférable en tout sens au systême décousu & plein d'horreur que Machiavel a eu l'impudençe de présenter au Public.

PRÉLIMINAIRE*

POUR CETTE

VELLE EDITION

DE

TI-MACHIAVEL.

empreſſement du Public pour
Ouvrage m'eſt un juſte &
otif d'enrichir cette nouvelle
tout ce qui peut la rendre
plus intéreſſante, & plus

ition a paru pendant quel-
artagée entre les deux E-
inales que j'ai fidellement
ur le Manuſcrit, ſelon mes
& les deſirs de l'Auteur,
M. F. DE VOLTAIRE a pu-
changemens qu'il a jugé à
ire. Son nom, & l'adop-
: qu'il a faite de cette
ion, ne pouvoient man-
raſſer d'abord ceux qui
vou-

AN DUREN, pour l'Edition
oll. in 8.

vouloient diſtinguer la Copie de l'Original ; il n'y a eu guères que des perſonnes d'un jugement ſûr & éclairé, qui ayent été en état de ſaiſir la vérité, & de fixer leur jugement après un examen impartial.

QUELQUES-UNS ont pris la peine de tranſcrire les deux Editions par colonnes, pour en mieux ſentir les différences. Après-tout, ce travail ne leur ſervoit qu'à marquer en quoi elles varient : cette difficulté étoit aiſée à lever ; il en reſtoit une autre plus importante, ſavoir laquelle des deux Editions eſt originale. Mais comment diſſiper le doute ſans des preuves bien authentiques? Il y a eu des gens qui ſe ſont crû autoriſés par-là à aſſurer bien affirmativement que les deux Editions originales, que j'ai données, étoient *ſubreptices*, comme on le peut voir dans le Recueil d'ECRITS, qui eſt à la ſuite du ſecond Tome de cette Edition.

D'AILLEURS, M. F. DE VOLTAIRE a eu pour lui ceux qui, par la charge qu'ils ſe ſont eux-mêmes impoſée, doivent informer le Public de la naiſſance & du ſuccès des Ouvrages qui méritent ſon attention. Ils ont décidé en faveur de M. F. DE VOLTAIRE,

re, par un jugement dont ils ſe ſont diſpenſés de dire le fondement & les preuves. Il ne ſeroit pas impoſſible que ces Articles fuſſent des Piéces étrangères, communiquées par l'Editeur, ou par ſes amis. Le Public, accoutumé à ce manege, en eſt rarement la dupe; mais ceux qui les admettent & les inſerent, ſans avertir que ce ſont des morceaux d'une autre main, en deviennent reſponſables, & ils doivent d'autant-plus à leurs Lecteurs l'éclairciſſement d'une déciſion qu'ils s'approprient. La déciſion ne convient qu'aux Juges: ils ne le ſont point; c'eſt le Public; ils ne ſont tout-au-plus que des *Rapporteurs*, à qui rien n'eſt plus eſſentiellement néceſſaire pour la fonction de leur Office, que la bonne-foi, le deſintéreſſement, & l'intégrité.

Ce qui peut juſtifier l'erreur de ceux qui ſe ſont trompés ſur le choix des Editions originales, c'eſt que tout le monde n'étoit pas encore inſtruit de la Déclaration de l'Auteur.

Un oracle ſi favorable pour moi, & ſi reſpectable pour M. F. de Voltaire, ne m'a pas laiſſé la liberté de me conformer aux ordres que ce Poëte donne aux Libraires, *de ſuivre en tout la Copie qui a ſervi de Manuſcrit*

original pour ſon Edition. On ſent bien que j'ai dû préférer l'*Original* approuvé, à *la Refonte* qu'en a fait M. F. DE VOLTAIRE. Mais, en même tems, pour faire tout l'uſage poſſible du travail de cet Editeur, j'ai eu ſoin que ſous l'ANTI-MACHIAVEL *original* on trouvât à chaque page, en forme de VARIANTES, la *Refonte* qu'il en a faite, de façon que, chaque partie étant dans un arrangement parallele, il fût aiſé de les conférer, & d'en appercevoir d'un coup d'œil juſqu'à la plus petite différence.

BIEN QU'IL ne reſte aucun doute ſur l'Authenticité du Manuſcrit que j'ai ſuivi, j'eſpere que le Lecteur verra avec plaiſir les preuves que j'en avois moi-même avant que de le donner au public. Il y trouvera des Ecrits de M. F. DE VOLTAIRE, qui peuvent ſervir à l'Hiſtoire de ce Manuſcrit, avec les éclairciſſemens les plus néceſſaires pour la plus parfaite intelligence de ces Piéces.

(†) NOTE NOUVELLE, *ajoutée dans une Edition de la* Refonte, *au* Chap. V, *& qui ſe rapporte, dans la préſente, à la page* 54, *ligne* 4 *&* 5 :
„ Il faut dire 100000, & même 130000, „ ainſi qu'on l'a vu à la derniere guerre.„

NICOLAS MACHIAVEL,

Citoien & Sécretaire de Florence,

Au Très-Illuſtre

LAURENT de MEDICIS,

Duc d'Urbin, Seigneur de Peſaro, &c. *.

CEUX qui veulent gagner les bonnes graces d'un Prince, ont coutume de lui offrir ce qu'ils ont de plus rare chez eux, ou ce dont ils ſavent qu'il fait ſon plaiſir ordinaire; d'où vient qu'on lui préſente ſouvent des chevaux, des armes, des étoffes d'or, des diamans, & d'autres choſes ſemblables, qui méritent de lui appartenir. Pour moi, après n'avoir cherché ce que je pourrois vous donner pour gage de ma très-humble obéiſſance, je n'ai rien trouvé chez moi, qui me fût ſi cher, que la connoiſſance des actions des grands hommes, laquelle j'ai acquiſe par un long uſa-

* C'étoit le Pere de Catherine, Reine de France. Ce Prince mourut en 1519.

uſage des affaires modernes, & par la lecture continuelle des anciennes. Ayant donc ramaſſé en un petit volume les réflexions que j'ai faites à loiſir ſur toutes ces choſes, je vous le préſente, non pas que je le croïe digne de vous, mais parce que vôtre bonté me fait eſpérer que vous l'agréerez; attendu que je ne puis faire un plus grand don, que de vous donner les moïens d'apprendre en très peu de tems tout ce que j'ai appris en tant d'années que j'ai été à l'école de l'adverſité. Or, je n'ai point embelli cet Ouvrage de paroles empoulées & magnifiques, ni de pas-un autre de ces agrémens, dont pluſieurs ont coutume de parer leurs Ecrits, parce que je ne veux pas que le mien plaiſe par un autre endroit, que par l'importance & la ſolidité de ſon ſujet. Et que l'on n'impute point à préſomption, ſi un homme de baſſe condition oſe donner des leçons de Gouvernement aux Princes; car comme ceux qui deſſeignent les Païs, ſe mettent en-bas dans une plaine, pour mieux découvrir la hauteur des montagnes & la qualité des autres lieux élevez; &, au-contraire, montent au ſommet des montagnes, pour conſidérer la conſtitution des lieux bas: de même il faut être Prince, pour bien connoître le caractère des peuples, & populaire,

laire, *pour bien ſavoir celui des Princes. Recevez donc ce petit Livre d'auſſi bon cœur que je vous l'offre. Si vous le liſez avec attention, vous y verrez le deſir extrême que j'ai, que vous parveniez à la puiſſance, que la Fortune, & vos grandes qualitez, vous permettent. Et ſi, du lieu éminent, où vous êtes, vous regardez quelque-fois en-bas, vous connoîtrez que c'eſt à tort que je ſouffre une ſi rude & ſi longue perſécution de la Fortune* *.

* LE Prince de Machiavel fut publié environ l'An 1515, & dédié à Laurent de Medicis, neveu du Pape Leon X. Ce Pape, bien loin de punir Machiavel pour avoir fait ce Livre, l'employa à la compoſition d'un autre.

ADRIEN VI. & Clement VII. ne lui firent aucun tort: au contraire, ce dernier trouva bon, non-ſeulement qu'il lui dédiât ſon Hiſtoire de Florence; mais accorda un Privilège à Antoine Bladus pour imprimer à Rome les Ouvrages de cet Auteur. Ce Privilège eſt daté du vingt-troiſième Août mille-cinq-cens-trente-&-un, & eſt à la tête des Oeuvres de Machiavel.

LES Succeſſeurs de Clement VII. juſqu'à Clement VIII. permirent dans toute l'Italie le débit du *Prince* de Machiavel, dont il ſe faiſoit ſouvent des Editions & des Traductions. Enfin, en mille-cinq-cens-nonante-deux, ſous le Pontificat de Clement VIII, Succeſſeur d'Inno-

nocent IX, on condamna les Ecrits de ce Florentin, après les vacarmes que firent à Rome le Jésuite Possevin & un Prêtre de l'Oratoire nommé Thomas Bozius. Le jugement que Possevin a publié sur Machiavel, sans l'avoir lû, est de l'An mille-cinq-cens-nonante-deux, par ordre d'Innocent IX.

AINSI Machiavel fut condamné soixante & dix-sept ans après qu'il fut publié.

EPITRE DÉDICATOIRE D'AMELOT DE LA HOUSSAYE AU GRAND DUC DE TOSCANE.

MONSEIGNEUR,

C'EST la coutume des Auteurs, qui veulent dédier leurs Livres, de chercher un Patron, à qui leur Ouvrage puiſſe plaire, ou convenir. Pour moi, je n'ai pas eu beſoin de délibérer à qui je de-

vois

vois préſenter le Prince de Machiavel. Dès que j'eus formé le deſſein de le traduire, le ſeul titre du Livre me détermina d'abord à dédier ma Traduction à Vôtre Alteſſe Séréniſſime, ainſi que Machiavel en avoit dédié l'Original au Seigneur Laurent II. de Medicis, Pere d'*Alexandre*, premier Duc de Florence. Et cette réſolution me parut d'autant plus raiſonnable, qu'elle eſt conforme à l'ordre commun de la Nature, qui veut, que toutes les choſes retournent à leur principe. Mais, Monseigneur, il y a cette différence entre ce que je fais aujourd'hui, & ce que Machiavel a fait autrefois, que Machiavel addreſſoit ſon Livre à Laurent de Medicis, en forme d'inſtruction, comme fait un maître à ſon diſciple; & que moi, j'addreſſe le mien à Vôtre Sérénité, comme à un Prince conſommé dans la ſçience du Gouvernement, (ſcience,

ce, que chacun dit être l'ancien patrimoine de la Séréniſſime Maiſon de Medicis), & comme à un juge, qui diſcerne parfaitement la vraie Politique d'avec la fauſſe, & qui a le ſecret de tenir toujours la balance droite entre la *Raiſon d'Etat* & la Religion, malgré l'incompatibilité qu'elles ſemblent avoir enſemble. C'eſt pourquoi, MONSEIGNEUR, je ne crains point d'être accuſé de témérité, pour avoir mis le glorieux nom de Vôtre Alteſſe Séréniſſime à la tête de ce Livre de Machiavel; car il n'appartient qu'à des Princes, comme Elle, d'être juges en matière de Politique, n'en étant pas du gouvernement des Etats, comme de celui des Familles. Un Particulier, pour maintenir la ſienne, n'a qu'à régler ſa dépenſe & ſa conduite; mais un Prince, pour gouverner ſon Etat, a beſoin de s'accommoder aux tems, aux perſonnes, & aux affaires, qui chan-

gent

gent de jour en jour ; outre qu'il y a des conjonctures fâcheuſes, où les Princes ſont contraints de faire plûtôt ce qu'ils peuvent, que ce qu'ils doivent : & c'eſt en ce ſens, que le Grand-Coſme de Medicis, tenu pour le plus ſage homme de ſon tems, diſoit au ſujet des Diviſions civiles de Florence, dont on ſe plaignoit à lui, qu'*une ville en deſordre valoit bien mieux, qu'une ville perdue* * : parole, qui a paſſé depuis en Aphoriſme-d'Etat chez tous les Princes ; ce qui montre clairement, que les Princes raiſonnent & agiſſent par d'autres principes, que les Particuliers.

Ainsi, Monseigneur, il ne faut pas s'étonner ſi Machiavel eſt cenſuré de tant de gens, puiſqu'il y en a ſi peu qui ſachent ce que c'eſt que *Raiſon-d'Etat* ; par conſéquent ſi peu qui puiſſent être juges

* Machiavel, Livre 7. de ſon Hiſtoire de Florence.

juges compétens de la qualité des préceptes qu'il donne, & des maximes qu'il enſeigne. Et je dirai en paſſant, qu'il s'eſt vû force Miniſtres, & force Princes, les étudier *, & même les pratiquer de point en point, qui les avoient condamnées & déteſtées, avant que de parvenir au Miniſtère, ou au Trône : tant il eſt vrai, qu'il faut être Prince, ou du moins Miniſtre, pour connoître, je ne dis pas l'utilité, mais la néceſſité abſolue de ces maximes. Or, comme Machiavel les a, pour la plûpart, empruntées de Tacite, le Maître & l'Oracle ordinaire des Princes, j'ai cité les paſſages de cet Auteur, pour faire toucher au doigt, que Machiavel n'eſt que ſon diſciple, & ſon interprête ; & que ſi l'on a raiſon d'eſtimer tant les Ecrits de l'un, il faut néceſſairement eſtimer auſſi les Ecrits de l'au-

* Voiez la Note 2. du Chapitre 18.

l'autre, qui a marché ſur les mêmes pas ; témoin ſon Hiſtoire de Florence, dont toutes les harangues ſont copiées ſur celles de Tacite.

QUOI QU'IL EN SOIT, MONSEIGNEUR, je croirai avoir bien emploié mon tems, ſi cette Traduction, où j'ai mis toute ma petite induſtrie, a le bonheur de ne vous pas déplaire, & l'honneur d'être placée dans les derniers rangs de Vôtre Bibliotheque, comme un témoignage public de la vénération profonde, avec laquelle je fais profeſſion d'être, &c.

PRÉ-

PRÉFACE DU PRINCE DE MACHIAVEL, PAR AMELOT DE LA HOUSSAYE.

COMME *Machiavel eſt un Auteur, qui n'eſt, ni à l'uſage, ni à la portée, de beaucoup de gens, il ne faut pas s'étonner ſi le Vulgaire eſt ſi prévenu contre lui. Je dis prévenu, car, de tous ceux qui le cenſurent, vous trouverez, que les uns avouënt qu'ils ne l'ont jamais lû, & que les autres, qui diſent l'avoir lû, ne l'ont jamais entendu; comme il y paroit bien par le ſens littéral qu'ils donnent à divers paſſages, que les Politiques ſavent bien interprêter autrement. De ſorte qu'à dire la vérité, il n'eſt cenſuré, que parcequ'il eſt mal entendu; & il n'eſt mal*

entendu de pluſieurs, qui ſeroient capables de le mieux entendre, que parce qu'ils le liſent avec préoccupation: au-lieu que s'ils le liſoient comme juges, c'eſt-à-dire, tenant la balance égale entre lui & ſes adverſaires, ils verroient, que les maximes, qu'il débite, ſont, pour la plûpart, abſolument néceſſaires aux Princes, qui, au dire du Grand Coſme de Medicis, ne peuvent pas toûjours gouverner leurs Etats avec le chapelet en main[1]. Il faut ſuppoſer, *dit Wicquefort* *, qu'il dit preſque par-tout ce que les Princes font, & non ce qu'ils devroient faire. *C'eſt donc condamner ce que les Princes font, que de condamner ce que Machiavel dit, s'il eſt vrai, qu'il diſe ce qu'ils font, ou, pour*

1. *Che gli ſtati non ſi mantengano con paſſer noſtri.* Machiavel, au Livre 7. de ſon Hiſtoire. François, qui fut depuis Grand-Duc de Toſcane, étant à la Cour d'Eſpagne, ne répondit à un Gentilhomme, qui ne trouvoit pas juſte je ne ſai quoi qu'il lui commandoit, que par ces paroles d'Ezéchiel: *Numquid via mea non eſt æqua, & non magis viæ veſtræ pravæ ſunt?* (Ezech. Cap. 18.), pour lui apprendre qu'il y a des choſes qui paroiſſent injuſtes aux Particuliers, parce qu'ils ne connoiſſent pas les raiſons qui obligent le Prince à les commander.

* *Livre* 1. de ſon *Ambaſſadeur, Section* 7.

pour parler plus juſte, ce qu'ils ſont quelquefois contraints de faire. Car l'homme, *dit-il dans le Chapitre XV. de ſon Prince*, qui voudra faire profeſſion d'être parfaitement bon parmi tant d'autres, qui ne le ſont pas, ne manquera jamais de périr. C'eſt donc une néceſſité, que le Prince, qui veut ſe maintenir, apprenne à pouvoir n'être pas bon, quand il ne le faut pas être[2]. *Et dans ſon Chapitre XVIII, après avoir dit, que le Prince ne doit pas tenir ſa parole lorſqu'elle fait tort à ſon intérêt, il avouë franchement, que* ce précepte ne ſeroit pas bon à donner, ſi tous les hommes étoient bons; mais qu'étant tous méchans & trompeurs, il eſt de la ſûreté du Prince de le ſavoir être auſſi *: *ſans quoi il perdroit ſon Etat, & par conſéquent ſa réputation, étant impoſſible que le Prince, qui a perdu l'un, conſerve l'autre. Mais, puiſque je ſuis tombé ſur ce Chapitre XVIII, qui eſt aſſé-*

2. Plutarque dit, s'il falloit abſolument remplir tous les devoirs, & obſerver toutes les regles de la Juſtice, pour bien regner, Jupiter même n'en ſeroit pas capable.

* *Voiez les Notes des Chapitres* 15. & 18.

assûrément le plus chatouilleux & le plus dangereux de tous ses Ecrits, il me semble nécessaire de dire ici, par occasion, comment il faut entendre l'instruction qu'il y donne à son Prince. Il n'est pas besoin, *lui dit-il*, que tu ayes toutes les qualitez que j'ai dites, mais seulement que tu paroisses les avoir. Tu dois paroitre clément, fidèle, affable, intègre, & religieux, en sorte qu'à te voir & à t'entendre l'on croye que tu n'es que bonté, que fidélité, qu'intégrité, que douceur & religion. Mais cette dernière qualité est celle qu'il t'importe d'avantage d'avoir extérieurement. *Voilà sur quoi est fondée l'opinion qu'a le Vulgaire, que Machiavel étoit Impie, & même un Athée. Et véritablement les apparences y sont pour les esprits foibles. Mais, à bien peser le sens de ses paroles, il ne dit nullement ce qu'on l'accuse de dire*, qu'il ne faut point avoir de Religion: *mais seulement, que, si le Prince n'en a point, comme il peut arriver quelquefois, il doit bien se garder de le montrer, la Religion étant le plus fort lien, qu'il y ait entre lui & ses sujets, & le manque de Religion le plus juste, ou, du moins, le plus spécieux prétexte, qu'ils*

qu'ils puiſſent avoir, de lui refuſer l'obéiſſance [3]. *Or, il vaut incomparablement mieux qu'un Prince ſoit hipocrite, que d'être manifeſtement impie, le mal caché étant beaucoup moindre que le mal univerſellement connu. Tout le monde voit l'impiété, mais très peu s'apperçoivent de l'hipocriſie. Et c'eſt, à mon avis, ce que Machiavel veut dire, quand il ajoute, que* tous les hommes ont la liberté de voir, mais que très-peu ont celle de toucher: que chacun voit ce que le Prince paroit être, mais que preſque perſonne ne connoit ce qu'il eſt en effet. *Nous voïons bien ce qui eſt devant nos yeux, diſoit un Chevalier Romain à Tibére, mais nous aurions beau faire, nous ne verrions jamais ce que le Prince a dans les replis de ſon cœur* [4]. *D'ailleurs, il*

3. *Nec toleraturos profani Principis imperium*, dit Tacite, Ann. 14. c'eſt-à-dire: Que l'on ne ſouffrira jamais d'être gouverné par un Prince ſans Religion. Le Chancelier de l'Hopital diſoit, que la Religion avoit plus de force ſur l'eſprit des hommes, que toutes leurs paſſions; & que le nœud, dont elle les lioit tous enſemble, étoit incomparablement plus fort, que tous les autres liens de la Societé Civile.

4. *Spectamus, quæ coram*

il faut conſidérer que Machiavel raiſonne en tout comme Politique, c'eſt-à-dire, ſelon l'Intérêt-d'Etat, qui commande auſſi abſolument aux Princes, que les Princes à leurs Sujets [5]: *juſque-là même, que les Princes, au dire d'un habile Miniſtre* * *de ce ſiecle, aiment mieux bleſſer leur conſcience, que leur Etat. Et c'eſt tout ce que Juſte-Lipſe, qui avoit autant de piété & de religion, que de ſavoir & de politique, trouve à redire à la doctrine de Machiavel, dont il avouë franchement qu'il fait plus de cas, que de tous les autres Politiques modernes* [6]; *ce qu'il ſe fût bien*

ram habentur, ubi ſitos Principis ſenſus exquirere inlicitum, anceps; nec ideo adſequare. (Tac. Ann. 6.)

5. Nous obéiſſons au Prince, dit Cicéron, & lui au tems. *Nos Principi ſervimus, ipſe temporibus.* Ep. Lib. 9.

* *M. de Villeroi, Sécretaire-d'Etat, ſous Henri IV.*

6. *Qui nuper, aut heri id tentarunt, non mentiuntur, aut terrent., in quos, ſi verè loquantur eſt, Cleobuli illud conveniat.* Inſcitia in pleriſque, & ſermonum multitudo. *Niſi quod unius tamen Machiavelli ingenium non contemno, acre, ſubtile, igneum. Sed nimis ſæpe deflexit, & dum commodi* (c'eſt-à-dire l'Intérêt-d'Etat) *illas ſemitas intentè ſequitur, aberravit à regia via.* Dans la Préface de ſa Doctrine Civile.

bien gardé de dire, s'il eût tant-soit-peu soupçonné Machiavel d'impiété, ou d'athéïsme. Ajoutez à cela, que Machiavel, qui avoit besoin de la faveur de la Maison de Medicis, n'eût jamais ôsé dédier son Prince à Laurent de Medicis, du vivant du Pape Léon X. son oncle; si c'eût été un Livre impie; ni adresser encore, quelques années après, son Histoire de Florence au Pape Clément VII., avec une Epître, où il lui dit, qu'il espere que Sa Sainteté le couvrira du bouclier de son Approbation Pontificale [7], *s'il eût passé pour un homme sans Religion. Et je dirai en passant, que ceux qui liront le Chapitre XII. du premier Livre de ses Discours, où il montre combien il importe de maintenir le culte divin; & le Chapitre premier du troisiéme Livre, où il loue les Ordres de S. François & de S. Dominique, comme les Restaurateurs de la Religion Chrétienne, que la mauvaise vie des Prélats avoit toute défigurée; reconnoîtront, que tout sage mondain qu'il étoit, il avoit de très-bons sentimens de la Religion, & que par conséquent il faut in-*

7. *Sperando, che farà dalle armate legioni del suo santissimo giudicio aiutato & difeso.*

interpréter plus équitablement, qu'on ne fait, de certaines Maximes-d'Etat, dont la pratique eſt devenuë preſque abſolument néceſſaire, à cauſe de la méchanceté & de la perfidie des hommes : joint que les Princes ſe ſont tellement rafinez, que celui qui voudroit aujourd'hui procéder rondement envers ſes Voiſins, en ſeroit bien-tôt la dupe.

Je pourrois dire encore bien des choſes en faveur de Machiavel, mais comme c'eſt une Préface que je fais, & non pas une Apologie, je le laiſſe à défendre à ceux qui y ont plus d'intérêt que moi, ou qui en ſont plus capables, me contentant d'ajouter à ce que j'ai dit ici de lui, ce qu'il eſt bon que le Lecteur ſache au ſujet de la Traduction de ſon Prince.

Elle eſt ſi fidèle, que je pourrois me vanter qu'il ſeroit aſſez difficile d'en faire une, qui le fût d'avantage; & ſi claire, que je ne crois pas qu'il s'y trouve rien qu'il faille le lire plus d'une fois pour l'entendre, quoiqu'il y ait dans l'Original quelques endroits qui ne ſont pas tout-à-fait intelligibles. Dans le ſiécle paſſé il en parut une, en Latin, d'un certain Silveſtre Tegli *de* Foligno, *mais ſi périphraſée, que Machiavel, qui a une expreſſion laconique, y eſt à peine reconnoiſſable.*

QUAND

QUAND il addreſſe la parole à ſon Prince, il lui parle toûjours par Tu, *& jamais par* Vous, *qui eſt la manière de parler des anciens Romains, dont je vois qu'il a voulu garder le caractère, & dans ſon* Prince, *& dans ſes Diſcours ſur Tite-Live. C'eſt pourquoi j'ai cru le devoir imiter en cela, ſoit parce que ce* Tu *a quelque choſe de plus fort, & même de plus noble; ſoit auſſi parce que les meilleurs Auteurs, que nous aions en nôtre Langue, comme Amiot, & Coëffeteau, qui en valent plus de mille autres de ce ſiécle, ont parlé de la ſorte: joint que je n'ai pas pû croire qu'il me fût permis d'ôter à Machiavel une façon de parler, qui lui ſied ſi bien; ni à ma Traduction un air de liberté, qui la fait mieux reſſembler à ſon Original.*

OUTRE pluſieurs Notes, tirées des autres Oeuvres de Machiavel, & des Hiſtoires de Nardi & de Guichardin, j'ai mis au-deſſous du texte divers paſſages de Tacite, qui ſervent de preuve, de confirmation, ou d'exemple, à ce que Machiavel a dit: & cela fait une eſpèce de concordance de la Politique de ces deux Auteurs, par où l'on verra, que l'on ne ſauroit, ni approuver, ni condamner, l'un ſans l'autre. De ſorte que ſi Tacite eſt bon à

lire pour ceux qui ont beſoin d'apprendre l'art de gouverner, Machiavel ne l'eſt guères-moins; l'un enſeignant comment les Empereurs Romains gouvernoient, & l'autre, comment il faut gouverner aujourd'hui.

QUELQU'UN me demandera peut-être, ſi je crois que Céſar Borgia, que Machiavel propoſe à imiter, ſoit un bon modèle? Je réponds, que ç'en eſt un très-bon pour les Princes nouveaux, c'eſt-à-dire, pour ceux qui de Particuliers ſont devenus Princes par uſurpation; mais que ç'en eſt un très-mauvais pour les Princes héréditaires. Or, il eſt manifeſte par deux endroits du VII. Chapitre de ce Livre, que Machiavel ne propoſe ſon Céſar Borgia pour exemple, qu'aux uſurpateurs, qui véritablement ne ſauroient conſerver l'Etat uſurpé, ſans être cruels, du-moins au commencement, parce qu'ils ont pour ennemis tous ceux qui ne trouvent pas leur compte à ce changement, & que ceux-mêmes, qui l'ont procuré, ne leur ſont pas long-tems amis, faute d'obtenir ce qu'ils demandent: au-lieu que les Princes héréditaires, pour peu qu'ils gouvernent bien, n'ont pas beſoin d'uſer de rigueur, ni de violence, pour ſe maintenir parmi des ſujets, accoutumez

de

de longue-main à la domination du même ſang. Et quant au Duc de Valentinois, (c'eſt le titre que portoit Borgia,) je confeſſe, que c'étoit un très-méchant homme, & qui méritoit mille morts [8]; *mais il faut avouër auſſi, qu'il étoit, & Grand Capitaine, & Grand Politique, & de qui l'on peut dire juſtement ce que Paterculo dit de Cinna, qu'il fit des actions, qu'un homme-de-bien n'oſeroit jamais faire, mais qu'il vint à bout de diverſes entrepriſes, qui ne ſe pouvoient exécuter que par un très-vaillant homme* [9].

Au-reste, je dirai, que Machiavel, qu'on fait paſſer par-tout pour un Maître de Tirannie, l'a déteſtée plus que pas-un homme de ſon tems, ainſi qu'il eſt aiſé de voir par le Chapitre X. du premier Livre de ſes Diſcours, où il parle très-fortement contre les Tirans. Et Nardi, ſon contemporain, dit, qu'il fut un de ceux qui firent*

8. *Cæſarem Borgiam, vel mille neces meritum,* dit Onufre Panvini, dans la Vie du Pape Jules II.

9. *De quo verè dici poteſt, auſum eum, quæ nemo auderet bonus; perfeciſſe, quæ à nullo, niſi fortiſſimo, perfici poſſent.* Hiſt. 2.

* Livre 3. de ſon Hiſtoire de Florence.

firent des panégiriques de la Liberté & du Cardinal Jules de Medicis, qui, après la mort de Léon X., feignoit de la vouloir rendre à ſa Patrie; & qu'il fut ſoupçonné d'être complice de la Conjuration de Jacopo da Diacetto Zanobi Buondelmonti, Luigi Alamanni, & Coſimo Rucellai, *contre ce Cardinal, à-cauſe de la liaiſon étroite qu'il avoit avec eux & les autres* Libertins †, (*c'eſt ainſi que les partiſans des Medicis appelloient ceux qui vouloient maintenir Florence en liberté*). *Et probablement ce fut ce ſoupçon, qui empêcha qu'il ne fût récompenſé de ſon Hiſtoire de Florence, quoiqu'il l'eût compoſée par l'ordre du même Cardinal, comme il le marque tout au commencement de ſon Epitre dédicatoire. Voilà tout ce que je crois qu'il eſt néceſſaire de ſavoir concernant ſa Perſonne & ſes Ecrits, dont je laiſſe à chacun de juger tout ce qu'il lui plaira.*

* *Livre* 3. *de ſon Hiſtoire de Florence.*

EXAMEN DU PRINCE DE MACHIAVEL*.

CHAPITRE PREMIER.

COMBIEN IL Y A DE SORTES DE PRINCIPAUTEZ, ET COMMENT ON PEUT Y PARVENIR §.

TOUS *les Etats, & toutes les Seigneuries, qui*

LORSQU'ON veut raisonner juste, il faut comman-

(*. ESSAI DE CRITIQUE SUR LE PRINCE DE MACHIAVEL.)

(§. *Des différens Gouvernemens, & comment on peut devenir Souverain.*)

qui ont eu, & qui ont, autorité ſur les hommes, ont été, & ſont, des Républiques, ou des Principautez 1. *Les Principautez ſont, ou héréditaires dans une même famille, qui*

1. Cette diviſion eſt fondée ſur la doctrine de Tacite, qui oppoſe la Principauté & la République comme les deux contraires. *Res diſſociabiles Principatum & libertatem.* In Agricola. *Romam à principio Reges habuere, Libertatem L. Brutus inſtituit.* Ann. 1. *C. Marius & L. Sulla Libertatem in dominationem verterunt*, Hiſt. 2. *Haud facile Libertas & Domini miſcentur.* Hiſt. 4. Toute République eſt bien Principauté, (*Il Sereniſſimo Principe fa ſaper*, dit la République de Veniſe dans ſes Edits:) mais, toute Principauté n'eſt pas République.

mançer par approfondir la nature du ſujet dont on veut parler, il faut remonter juſqu'à l'origine des choſes pour en connaître, autant que l'on peut, les premiers principes; il eſt facile alors d'en déduire les progrès, & toutes les conſéquences qui peuvent s'en ſuivre. * Avant de marquer les différences des Etats §, Machiavel auroit dû, me 1 ſemble, examiner l'origine des Princes †, & diſcuter les raiſons qui ont pû engager des hommes li-

* *C'eſt ici où commence l'Ouvrage dans l'Edition publiée par* Voltaire.

(§ Gouvernemens, 1. ce † examiner leur origine,)

qui domine depuis longtems 2 ; *ou nouvelles. Les nouvelles ſont, ou toutes nouvelles, comme l'étoit celle de François Sforce à Milan; ou ſont comme des membres incorporez à l'Etat héréditaire du Prince qui les acquiert, tel qu'eſt le Royaume de Naples à l'égard du Roi d'Eſpagne. Ces Etats, ainſi acquis, ont coutume d'avoir un Prince, ou d'être en entiere liberté;*

2. C'eſt en ce ſens que Galba diſoit à Piſon, *In gentibus, quæ regnantur, certa dominorum domus.* Tac. Hiſtor. 1.; & Mucien à Veſpaſien, *Non contra Caii, aut Claudii, vel Neronis, fundatam longo imperio domum exſurgimus.* Hiſt. 2.

libres à ſe donner des maitres.

PEUT-ETRE qu'il n'auroit pas convenu dans un livre, où l'on ſe propoſoit de dogmatiſer le crime & la tirannie, de faire mention de *ce qui devroit la détruire; il y auroit eu mauvaiſe grace à Machiavel de dire, que les peuples ont trouvé néceſſaire pour [1] leur repos & § leur conſervation d'avoir des juges pour regler leurs différends, des protecteurs pour les maintenir contre leurs ennemis dans la poſſeſſion de leurs biens, des Sou-

(* de mettre au jour 1. à §. à)

té ; & l'on ſe les acquiert par les armes d'autrui, ou par les ſiennes, par le bonheur, ou par la vertu.

Souverains pour réunir tous leurs différens intérêts en un ſeul intérêt commun ; qu'ils ont d'abord choiſi, d'entr'eux, ceux* qu'ils ont cru les plus ſages, les plus équitables, les plus deſintéreſſés, les plus humains, les plus vaillants, pour les gouverner.

C'EST donc la juſtice (*auroit'on dit*) qui doit faire le principal objet d'un Souverain[1] ; c'eſt donc le bien des peuples qu'il gouverne, qu'il doit préferer à tout autre intérêt. *Que deviennent alors ces idées d'intérêt, de grandeur, d'ambition, & de deſpotiſme ? Il ſe trouve que* le Souverain, bien loin d'être le maitre abſolu des peuples qui ſont ſous ſa domination, n'en eſt *lui-même* que le premier domeſtique[2].

COMME *je me ſuis propoſé de refuter ces principes pernicieux en détail, je me reſerve d'en parler à meſure que la matiere de chaque Chapitre m'en fournira l'occaſion.*

Je

(* choiſi ceux d'entre eux 1. Prince ; 2. Magiſtrat.)

Je dois cependant dire en général, que ce que j'ay rapporté de l'origine * des Souverains rend l'action des uſurpateurs plus atroce § qu'elle ne le ſeroit, en ne conſiderant ſimplement que leur violence; † [puiſqu'ils contreviennent entiérement à l'intention des peuples, qui ſe ſont donné des Souverains, pour qu'ils les protegent, & qui ne ſont ſoumis qu'à cette condition: au lieu qu'en obéiſſant à l'uſurpateur ils ſe ſacrifient eux & tous leurs biens pour aſſouvir l'avarice & tous les caprices d'un tiran.] Il n'y a *donc* que trois manieres légitimes pour devenir maitre d'un Païs, ou par ſucceſſion, ou par l'élection des peuples qui en ont le pouvoir, ou lorſque, par une guerre juſtement entrepriſe, on fait la conquête de quelques Provinces ſur l'Ennemi.

Je prie ceux pour qui je deſtine cet ouvrage, de ne point oublier ces remarques ſur

(* *La Phraſe commence ici par* Cette origine §. encore)

† *Au lieu de ce qui ſe trouve dans le Texte entre deux Crochets, il y a, dans l'Edition publiée par* Voltaire, Ils foulent aux pieds cette premiere Loi des hommes qui les réunit ſous un Gouvernement pour en être protégés, & c'eſt contre les Uſurpateurs que cette Loi eſt établie.

ſur le premier Chapitre de Machiavel, puiſqu'elles ſont comme un § pivôt ſur lequel rouleront *toutes* mes reflexions † ſuivantes.

CHAPITRE II.

DES PRINCIPAUTEZ HÉRÉDITAIRES ‡.

JE me paſſerai de parler des Républiques, dont j'ai traité ailleurs * *amplement, & je m'arrêterai ſeulement à la Principauté. Je dis donc, qu'il eſt bien plus facile de conſerver des Etats héréditaires, que des Etats nouvellement conquis* 1, *parce-qu'il*

LES hommes ont un certain reſpect pour tout ce qui eſt ancien, qui va juſqu'à la ſuperſtition ; & quand le droit d'héritage ſe joint à ce pouvoir que l'antiquité a ſur les hommes, il n'y a point de joug plus fort, & qu'on porte plus aiſément. Ainſi, je ſuis loin de conteſter à Machiavel ce que tout

* Dans ſes *Diſcours ſur Tite-Live.*

1. Tacite dit, qu'un Em-

(§ Voilà le † dans le cours des recherches.)

(‡ *Des Etats héréditaires.*)

qu'il ſuffit de ne point outrepaſſer l'ordre établi par ſes ancêtres 2, *& de s'accom-*

Empire acquis par la violence ne ſe ſauroit conſerver par les voies de la douceur & de la modeſtie. *Non poſſe Principatum ſcelere quæſitum ſubita modeſtia, & priſca gravitate retineri.* Hiſt. 1. Or, la rigueur, qu'il faut tenir d'ordinaire pour conſerver un Etat conquis, eſt ſouvent cauſe qu'on le perd par la révolte des ſujets, qui viennent à perdre la patience. *Atque illi*, dit Tacite, *quamvis ſervitio ſueti, patientiam abrumpunt.* Ann. 12.

2. Cela revient à ce qu'on diſoit à Néron, que n'étant plus enfant, mais en âge de regner, il ne lui faloit plus d'autre Maitre, ni d'autre Gouverneur; que l'exemple de ſes Prédéceſſeurs. *Finitam Ne-*

tout le monde lui accordera, que les Royaumes héréditaires ſont les plus aiſez à gouverner.

J'AJOUTERAY ſeulement, que les Princes héréditaires ſont fortifiez dans leur poſſeſſion par la liaiſon intime qui eſt entr'eux & les plus puiſſantes familles de l'Etat, dont la plûpart ſont redevables de leurs biens ou de leur grandeur à la Maiſon ſouveraine, & dont la fortune eſt ſi inſéparable de celle du Prince, qu'ils ne peuvent la laiſſer tomber, ſans voir que leur chûte en ſeroit la ſuite certaine & néceſſaire.

commoder aux tems. *En-*

Neronis pueritiam, & robur juventæ adeſſe, exueret magiſtrum, ſatis amplis doctoribus inſtructus Majoribus ſuis. Ann. 14. Tacite dit, que Tibére, au commencement de ſon regne, ſe faiſoit une loi d'imiter en tout la conduite d'Auguſte, *Neque fas Tiberio infringere dicta ejus.* Ann. 1.; *qui omnia facta dictaque ejus, vice legis obſervem.* Ann. 4.; & qu'il n'ôſoit pas montrer ſa ſévérité à un peuple, qu'Auguſte avoit traité ſi doucement. *Populum, per tot annos molliter habitum, nondum audebat ad duriora vertere.* Ann. 1: Que Vononés fut mépriſé & chaſſé par les Parthes, parce qu'il tenoit une conduite toute contraire à celle de leurs autres Rois. *Accendebat dedignantes & ipſe, diverſus à Majorum inſtitutis.* Ann. 2: Et qu'au contraire Italus plaiſoit aux Cheruſ-

De nos jours, les troupes nombreuſes, & les armées puiſſantes, que les Princes tiennent ſur pied en paix comme en guerre, contribuent encore à la ſureté des Etats; elles contiennent l'ambition des Princes voiſins; ce ſont des épées nues qui tiennent celles des autres dans le foureau.

Mais, ce n'eſt pas aſſez que le Prince ſoit, comme dit Machiavel, ... *di ordinariâ induſtriâ*, je voudrois encore qu'il ſongeât à rendre ſon peuple heureux. Un peuple content ne ſongera pas à ſe revolter, un peuple heureux

En ſorte que ſi un Prince eſt médiocrement habile, il ſe maintiendra toûjours dans ſon Etat, à moins qu'il n'y ait une force exceſſive, qui l'en chaſſe; encore le recouvrera-t'il, quelque fort que ſoit l'uſurpateur; témoin le Duc de Ferrare, qui n'a tenu contre les Vénitiens en l'an 1484., *& contre le Pape Jules II. en* 1510, *que parcequ'il étoit éta-*

reux craint plus de perdre ſon Prince, qui eſt en même tems ſon bienfaiteur, que ce Souverain même ne peut appréhender pour la diminution de ſa puiſſance. Les Hollandais ne ſe ſeroient jamais revoltez contre les Eſpagnols, ſi la tirannie des Eſpagnols n'étoit parvenue à un excès ſi énorme, que les Hollandais ne pouvoient plus devenir plus malheureux *qu'ils étoient.*

LE Royaume de Naples & celui de Sicile ſont[1] paſſez plus d'une fois des mains des Eſpagnols à celles de l'Empereur, & de l'Em-

(1. ont)

ruſces, d'autant plus, qu'ayant été élevé à Rome, il ne laiſſoit pas de s'accommoder à leurs débauches, comme s'il eût toûjours été nouri parmi eux. *Latus Germanis adventus, atque eo magis, quod ſæpiùs violentiam ac libidines, grata barbaris, uſurparet.* Ann. II.

établi de longue-main dans ce Duché 3. *Car, comme le Prince naturel a moins d'occaſions & de raiſons d'offenſer ſes ſujets, il faut qu'il en ſoit plus aimé; & ſi des vices extraordinaires ne le font haïr, ils ont naturellement de l'inclination pour lui. Outre que la poſſeſſion ancienne, & non interrompue, de la domination, leur ôte l'envie & la commodité d'atten-*

ter

3. Nous ne nous ſoulevons pas contre la Maiſon d'Auguſte, qui a tenu ſi longtems l'Empire, diſoit Mucien à Veſpaſien; (Tac. Hiſt. 2.) pour inférer, qu'il ne faloit pas craindre que l'Empire retournât jamais à Vitellius, quand une fois on le lui auroit ôté.

l'Empereur aux Eſpagnols; la conquête en a toûjours été très facile, puiſque l'une & l'autre domination * étoit très rigoureuſe, & que ces peuples eſperoient toûjours *de* trouver des libérateurs dans leurs nouveaux maitres.

QUELLE différence de ces Napolitains aux Lorrains! Lorſqu'ils ont été obligez de changer de domination, toute la Lorraine étoit en pleurs; ils regretoient de perdre les rejettons de ces Ducs, qui depuis tant de ſiecles furent en poſſeſſion de ce *floriſſant* pays, &

(* leur ſembloit rigoureuſe,)

ter contre lui 4, *d'autant que toute mutation d'Etat laisse toûjours de quoi en faire d'autres* (†) 5.

& parmi lesquels on en compte de si estimables par leur bonté, qu'ils méritoient d'être l'exemple des Rois. La mémoire du Duc Leopold étoit encore si chere aux Lorrains, que quand sa veuve fut obligée de quitter Luneville, tout le peuple se jetta à genoux au-devant du carosse, & on arrêta les chevaux à plusieurs repri-ses;

4. Car, au dire de Tacite, il y a toûjours moins d'inconvénient à garder le Prince que l'on a, qu'à en chercher un autre. *Minore discrimine sumi Principem, quam quari.* Hist. 1.

(†) (Ou) *la porte ouverte à d'autres.*

5. Car, au dire de Patercule, on enchérit toûjours sur les premiers exemples. *Non enim ibi consistunt exempla undè cœperunt, sed quamlibet in tenuem recepta tramitem latissimè evagandi sibi viam faciunt.* Hist. 2. Qu'une mutation en entraîne toûjours d'autres après soi, Tacite en donne de beaux exemples. *Libertatem & Consulatum L. Brutus instituit. Dictatura ad tempus sumebantur: neque Decemviralis potestas ultra biennium, neque Tribunarum militum Consulare jus diu valuit. Non Cinna, non Sulla, longa dominatio; & Pompeii Crassique potentia citò in Cæsarem; Lepidi atque Antonii arma in Augustum cessere.* Ann 1. C'est-à-dire: [Brutus fit succeder la Liberté & le Consulat à la Roiauté. Et quelquefois on créoit un Dic-

ſes; on n'entendoit * & on ne voyoit que des larmes.

Dictateur, mais ſon pouvoir finiſſoit auſſitôt que le peuple étoit hors de danger. Les Décemvirs ne durérent pas plus de deux ans. Les Tribuns des ſoldats prirent la place des Conſuls, mais ne la gardérent pas longtems. La domination de Cinna, ni la Dictature de Silla, ne furent pas de longue durée. La puiſſance de Craſſus & de Pompée fut bientôt réünie en la perſonne de Céſar, leur Collégue; & l'autorité de Lepidus & d'Antoine en celle d'Auguſte.] Voilà un enchainement de mutations. En voici un autre: *Sulla Dictator abolitis vel converſis prioribus: cùm plura addidiſſet, otium ei rei haud in longum paravit. Statim turbidis Lepidi rogationibus, neque multo poſt Tribunis reddita licentia quoquò vellent populum agitandi. Jamque non modò in commune, ſed in ſingulos homines lata quæſtiones..... Exin continua per viginti annos diſcordia, non mos, non jus.* Ann. 3. C'eſt à-dire: [Le Dictateur Silla changea, ou abolit, les loix de Graccus & de Saturninus, pour établir les ſiennes. Mais, elles furent de peu de durée. Car, Lepidus & les Tribuns recommencérent bientôt à ſemer des brouilleries parm le peuple, en ſorte qu'on faiſoit autant de réglemens, qu'il y avoit d'hommes..... Et depuis, il n'y eut, ni droit, ni coutume, par l'eſpace de vingt ans que durérent les diſſenſions du peuple & du Sénat.]

(* que des cris,)

CHA-

CHAPITRE III.

DES PRINCIPAUTEZ MIXTES*.

MAIS, toute Principauté nouvelle a des difficultez à ſurmonter. Si elle n'eſt pas toute nouvelle, mais ſeulement mixte, par l'adjonction d'un membre nouveau, ſes mutations naiſſent premiérement d'une difficulté naturelle, qui ſe rencontre dans toutes les nouvelles dominations, qui eſt, que les hõmmes changent volontiers de Prince, dans l'eſpérance d'en trouver un meil-

LE quinziéme Siecle où vivoit Machiavel tenoit encore à la Barbarie: alors on préferoit la funeſte gloire des Conquérans, & ſ ces actions frapantes qui impoſent un certain reſpect, par leur grandeur, à la douçeur, à l'équité, à la clémençe, & à toutes les vertus; à preſent je vois qu'on préfere l'humanité à toutes les qualités d'un Con-

(ſ. de)

(* *Des Etats mixtes.*)

meilleur 1. *Cette eſpérance leur fait prendre les armes contre celui qui gouverne, mais ils ne tardent guére à s'en trouver mal* 2. *Il y*

1. *Parthos præſentibus mobiles, abſentium æquos.* Ann. 6. Toutes les nations ſont de même, *ſervitii ingenio*, par un caprice ordinaire à la ſervitude, dit Tacite, Ann. 12.

2. Croiez-vous, diſoit un Sénateur Romain, que la Tirannie ſoit morte avec Néron? On l'avoit crue éteinte par la mort de Tibére & de Caligula, & pourtant nous en avons vû un troiſieme plus cruel qu'eux. *An Neronem extremum dominarum putatis? Idem credidêrant, qui Tiberio, qui Caio ſuperſtites fuerunt: cùm interim inteſtabilior & ſævior exortus eſt.* Hiſt. 4. Claudius avoit donc bien raiſon de dire aux Ambaſſadeurs des Conquérant, & l'on n'a plus guére la démençe d'encourager, par des louanges, des paſſions cruelles, qui cauſent le boulverſement du monde.

JE demande ce qui peut porter un homme à s'aggrandir? & en vertu de quoi il peut former le deſſein d'élever ſa puiſſançe ſur la miſere & ſur la deſtruction d'autres hommes? & comment il peut croire qu'il ſe rendra illuſtre en ne faiſant que des malheureux? Les nouvelles conquêtes d'un Souverain ne rendent pas les Etats, qu'il poſſedoit déjà, plus opulents, *ni plus ſi-*

y a une autre néceſſité

des Parthes, qui étoient venus lui demander un meilleur Roi que le leur, que de ſi fréquens changemens ne valoient rien, & qu'il faloit s'accommoder le mieux qu'on pouvoit aux humeurs des Rois. *Ferenda Regum ingenia, neque uſui crebras mutationes.* Ann. 12. Tous les ſujets doivent prendre les ſentimens de ce Sénateur Romain, qui diſoit, qu'il admiroit le paſſé, ſans condamner le préſent, & que bien qu'il ſouhaitât de bons Princes, il ne laiſſoit pas de ſuporter patiemment ceux qui ne l'étoient pas, ſe ſouvenant toûjours de la néceſſité de vivre ſelon les tems où l'on eſt. *Se meminiſſe temporum, quibus natus ſit; ulteriora mirari, præſentia ſequi, bonos Imperatores voto expetere, qualeſcumque tolerare.* Hiſt. 4: Paroles que Machiavel a raiſon d'appeller ſen-

riches; ſes peuples n'en profitent point, & il s'abuſe s'il s'imagine qu'il en deviendra plus heureux. Combien de Princes ont fait par leurs Généraux conquérir des Provinces qu'ils ne voyent jamais? Ce ſont alors des conquêtes en quelque façon imaginaires, *& qui n'ont que peu de réalité pour les Princes qui les ont fait faire*; c'eſt rendre bien des gens malheureux, pour contenter la fantaiſie d'un ſeul homme, qui ſouvent ne mériteroit pas *ſeulement* d'être connu.

MAIS, ſuppoſons que ce Conquérant ſoumette tout

ſité naturelle & ordinaire, qui fait, que le Prince eſt toûjours contraint d'offenſer ſes nouveaux ſujets, ſoit en les chargeant de gens de guerre, ou par mille autres maux, qu'entraine après ſoi une acquiſition nouvelle 3. *D'où il arrive, que tu as enfin pour ennemis tous ceux que tu as offenſez en te ſaiſiſſant de*

ſentence d'or. *Diſcurſi lib* 3. *cap.* 6.

3. *Res dura, & regni novitas me talia cogunt Moliri, & latè fines cuſtode tueri,*

dit la Reine de Carthage, chez Virgile, Æneid. 1. *Arma*, dit Tacite, Ann. 1, *quæ neque parari poſſent, neque haberi per bonas artes.* C'eſt-à-dire, que l'on ne ſauroit prendre les armes, & demeurer dans les termes de la modeſtie.

tout le monde à ſa domination; ce monde bien ſoumis, pourra-t'il le gouverner? Quelque grand Prince qu'il ſoit, il n'eſt qu'un être très borné; à peine pourra-t'il retenir le nom de ſes Provinces, & ſa grandeur ne ſervira qu'à mettre en évidence ſa véritable petiteſſe.

CE n'eſt point la grandeur du pays que le Prince gouverne, qui lui donne de la gloire, ce ne fera[1] pas quelques lieuës de plus de terrain qui le rendront illuſtre; ſans quoi ceux *qui poſſedent le plus d'arpens* de terre *devroient être les plus eſtimez.* L'ER-

(1. ſeront)

de la Principauté ; & que tu ne ſaurois conſerver l'amitié de ceux qui t'y ont aidé, faute de les pouvoir contenter en tout ce qu'ils attendoient de toi, ni de pouvoir uſer de rigueur envers eux, à cauſe que tu leur es obligé. Car, quelque puiſſante armée que l'on ait, on a toûjours beſoin de la faveur des gens du Païs, pour entrer dans une Province. C'eſt pour cela, que Louïs XII. Roi de France ayant pris Milan tout-à-coup, le perdit auſſi de même, parce que ce peuple, qui lui avoit ouvert les portes, ſe trouvant fruſtré de ſes eſpérances, ne mit guére à ſe dégoûter du nou-

L'ERREUR de Machiavel ſur la gloire des Conquérans, pouvoit être générale de ſon tems, mais ſa méchanceté ne l'étoit pas aſſurement ; il n'y a rien de plus affreux que certains moyens qu'il propoſe pour conſerver des conquêtes : à les bien examiner il n'y en aura pas un qui ſoit raiſonnable ou juſte. On doit, * dit ce méchant homme, *éteindre la race des Prinçes, qui regnoient avant votre conquête* : peut-on lire de pareils préceptes ſans frémir d'horreur *& d'indignation* ? C'eſt fou-

(* dit-il, *au lieu de* dit ce méchant Homme.)

nouveau Prince 4. *Il eſt vrai, qu'un Païs recouvré après une révolte ne ſe perd pas facilement une ſeconde fois, d'autant que le Prince, pour ſe vanger de la rebellion, héſite moins à pourvoir à ſa ſureté par la punition des coupables, & par une ſurveillance rigoureuſe ſur les actions de ceux dont il a dû ſoup-*

4. Tacite dit, que les Parthes reçurent Tiridate à bras ouverts, eſpérant d'en être mieux traitez que d'Artabanus, & que peu de tems après ils haïrent Tiridate autant qu'ils l'avoient aimé, & rappellérent celui qu'ils avoient tant haï. *Qui Artabanum ob ſævitiam execrati eum Tiridatis ingenium ſperabant..... ad Artabanum vertere, &c.* Ann. 6.

fouler aux pieds tout ce qu'il y a *de ſaint* & de ſacré dans le monde; c'eſt ouvrir à l'intérêt le chemin de tous les crimes. Quoi! ſi un ambitieux s'eſt emparé violemment des Etats d'un Prinçe, il aura le droit de le faire aſſaſſiner, empoiſonner? Mais, ce même Conquérant, en agiſſant ainſi, introduit une pratique dans le monde qui ne peut tourner qu'à ſa ruine: un autre, plus ambitieux & plus habile que lui, le punira du Talion, envahira ſes Etats, & le fera périr avec la même cruauté qu'il fit périr ſon prédéceſſeur. Le ſiecle de

ſoupçon 5. *Si donc le Duc Louïs* † *n'eut qu'à faire du bruit ſur les confins du Milanez, pour le faire perdre la premiére fois à la France, il falut liguer tout le monde contre elle, & chaſſer ſes armées de l'Italie, pour le lui ôter une ſeconde fois. Et cela arriva par les rai-*

de Machiavel n'en fournit que trop d'exemples. Ne voit-on pas le Pape Alexandre VI. prêt d'être dépoſé pour ſes crimes; ſon abominable bâtard Céſar Borgia dépouillé de tout ce qu'il avoit envahi, & mourant miſérablement; Galeas Sforce aſſaſſiné au-milieu de l'Egliſe de Milan; Louïs Sforce l'uſurpateur[1] mort en France dans une cage de fer; les Princes d'Yorck & de l'Encaſtre ſe détruiſant tour à tour; les Empereurs de Grece aſſaſſinez les uns par les autres; juſqu'à ce qu'enfin les Turcs profiterent

5. Tacite dit, que Rhadamiſte aiant repris l'Arménie, d'où il avoit été chaſſé par ſes ſujets, il les traita avec une rigueur extraordinaire, les regardant comme des rebelles, qui n'attendoient que l'occaſion, pour ſe revolter encore. *Vacuam rurſus Armeniam invaſit, truculentior quàm antea, tanquam adverſùs defectores, & in tempore rebellaturos.* Ann. 12.

† *Louïs Sforce, ſurnommé le More.*

(1. Uſurpateur)

raiſons que j'ai dites. Il nous reſte maintenant à dire, quels remedes le Roi de France avoit, ou que pourroit avoir un Prince qui ſeroit en ſa place, pour mieux conſerver ſa conquête. Je dis donc, que les Etats, qui s'uniſſent à un Etat héréditaire de celui qui les acquiert, ſont de même Province & de même langue, ou n'en ſont pas. Quand ils en ſont, il eſt très-facile de les garder, ſur-tout s'ils n'étoient pas libres auparavant: & il n'y a qu'à exterminer la famille du Prince qui les dominoit. Car, du reſte, pourvû que l'on conſerve les anciennes coûtumes, & qu'il n'y ait

rent de leurs crimes, & exterminerent leur faible puiſſançe ? Si aujourd'hui parmi les Crétiens il y a moins de révolutions, c'eſt que les prinçipes de la ſaine morale commançent à être plus répandus; les hommes ont plus cultivé leur eſprit, ils en ſont moins féroçes, & peut-être es-ce une obligation qu'on a aux gens de Lettres qui ont poli l'Europe.

LA ſeconde maxime de Machiavel eſt, que le Conquérant doit établir ſa réſidence dans ſes nouveaux Etats. Ceci n'eſt point cruel, & parait même aſſez bon

ait point d'antipathie naturelle, les hommes vivent paiſiblement enſemble; témoin la Bourgogne, la Bretagne, la Gaſcogne & la Normandie, qui ſont depuis ſi long-tems unies à la France. Car, bien qu'elles aient un langage un peu différent, leurs mœurs ſont ſemblables, & par conſéquent compatibles. Et quiconque les voudroit conſerver après les avoir acquiſes, il faudroit faire deux choſes: l'une, extirper toute la race de leur ancien Prince; l'autre, ne point changer leurs loix, ni augmenter les tailles; & par ce moien l'Etat conquis & l'E-

bon à quelques égards; mais, l'on doit conſidérer que la plûpart des Etats des grands Prinçes ſont ſittuez de maniere, qu'ils ne peuvent pas trop bien en abandonner le centre, ſans que tout l'Etat s'en reſſente; ils ſont le premier prinçipe d'activité dans ce corps, ainſi ils n'en peuvent quitter le centre, ſans que les extrémitez ne languiſſent.

LA troiſieme maxime de Politique eſt, „ qu'il „ faut envoyer des „ Colonies pour „ les établir dans „ les nouvelles „ conquêtes, qui „ ſerviront à en „ aſ-

l'Etat héréditaire feront bientôt un même corps. Mais, lorſqu'on acquiert des Etats, qui ont la langue, les mœurs, & les coûtumes, différentes, c'eſt-là qu'il y a bien des difficultez, qu'il faut beaucoup de bonheur & d'induſtrie pour les conſerver 6. *Et l'un des meilleurs expédiens ſeroit, que celui qui les acquiert y allât demeurer; ce qui rendroit la poſſeſſion plus aſſurée & plus durable; témoin le Turc, qui, quoiqu'il eût pû faire, n'eût jamais conſervé la Gréce, s'il n'y fût allé demeurer. Car, quand on eſt ſur les lieux, on*

6. *Ex diverſitate morum crebra bella*, dit Tacite, Hiſt. 5.

„ aſſeurer la fidé-
„ lité. „

L'AUTHEUR s'apuye ſur la pratique des Romains: mais il ne ſonge pas que ſi les Romains, en établiſſant des Colonies, n'avoient pas auſſi envoyé des Légions, ils auroient bientôt perdu leurs conquêtes; il ne ſonge pas qu'outre ces Colonies & ces Légions, les Romains ſçavoient encore ſe faire des Alliez. Les Romains dans l'heureux temps de la Republique étoient les plus ſages brigands qui ayent jamais deſolé la terre; ils conſervoient avec prudençe ce qu'ils acquirent avec injuſtice: mais en-

on voit naître les deſordres, & l'on y peut remédier ſur le champ 7; *au-lieu qu'étant abſent, on ne les ſait, que lorſqu'ils ſont grands, & qu'il n'y a plus de remede. De plus, la Province n'eſt pas pillée par les Officiers; & les ſujets aiant la commodité de recourir promptement au Prince, ils en ont plus de raiſon* enfin il arriva à ce peuple ce qui arrive à tout uſurpateur, il fut oprimé à ſon tour.

EXAMINONS à préſent ſi ces Colonies, pour l'établiſſement deſquelles Machiavel fait commettre tant d'injuſtiçes à ſon Prinçe, ſi ces Colonies ſont auſſi utiles que l'autheur le dit. Ou vous envoyez dans le pays nouvellement conquis de puiſſantes Colonies, ou vous y en envoyez de faibles. Si ces Colonies ſont fortes, vous dépeuplez votre Etat conſidérablement, *& vous chaſſez un grand nombre de vos nouveaux ſujets*, ce qui affaiblit vos for-

7. De legers remedes ont calmé de grands mouvemens, *modicis remediis primos motus conſediſſe.* Tac. Ann. 14. Et c'eſt en ce ſens qu'on diſoit à Tibére, qu'il n'avoit qu'à ſe montrer aux mutins, & qu'ils rentreroient dans leur devoir dès qu'ils le verroient. *Ire ipſum, & opponere Majeſtatem Imperatoriam debuiſſe, ceſſuris ubi Principem vidiſſent.* Ann. 1.

ſon de l'aimer, s'ils ſont bons, & de le craindre, s'ils ſont méchans. D'entre les Etrangers, ceux qui voudroient aſſaillir cet Etat, en ſont retenus par la difficulté qu'il y a de l'ôter à un Prince, qui y fait ſa demeure. L'autre remede eſt, d'envoier des Colonies dans un ou deux lieux, qui ſoient comme les clefs de cet Etat; ou-bien, il faut y tenir beaucoup de Milice. Or, les Colonies coûtent peu au Prince, qui d'ailleurs n'offenſe que ceux, à qui il ôte les terres & les maiſons, pour les donner aux nouveaux habitans. Outre que ceux, qu'il offenſe, ne faiſant qu'une très-petite par-

forçes. Si vous envoyez des Colonies faibles dans ce pays conquis, elles vous en garantiront mal la poſſeſſion; ainſi vous aurez rendus malheureux ceux que vous chaſſez, ſans y profiter beaucoup.

ON fait donc bien mieux d'envoyer des troupes dans les pays que l'on vient de ſe ſoumettre, leſquelles, moyennant la diſcipline & le bon ordre, ne pourront point fouler les peuples, ni être à charge aux Villes où on les met en garniſon. Cette Politique eſt meilleure, mais elle ne pouvoit être connue du temps de Machiavel. Les Sou-

partie de l'Etat, & reſtant pauvres & diſperſez, ils ne lui peuvent jamais nuire; & que tous les autres, qui ne ſont point offenſez, ſe tiennent en repos d'autant plus volontiers, qu'ils craignent qu'il ne leur en arrivât autant qu'à ceux qui ont été dépouillez, s'ils font quelque faute. D'où je conclus, que les Colonies, outre qu'elles ne coûtent rien, ſont plus fidèles, & offenſent moins; & que les offenſez étant pauvres & diſperſez, ils ne ſauroient nuire. Où il eſt à remarquer, qu'il faut amadouër les hommes, ou s'en défaire 8, *par-*

8. *Gli huomini grandi,*

Souverains n'entretenoient point de grandes armées; ces [1] troupes n'étoient pour la plûpart qu'un amas de bandis, qui pour l'ordinaire ne vivoient que de violençes & de rapines; on ne connoiſſoit point alors ce que c'étoit que des troupes continuellement ſous le drapeau en tems de paix, des Etapes, des Caſernes, & mille autres reglements, qui aſſurent un Etat pendant la paix, & contre ſes voiſins, & même contre les ſoldats payez pour le deffendre.

„ *Un Prince doit*
„ *attirer à lui, &*
„ *pro-*

(1. les)

parceque les offenſes légeres leur laiſſent le moïen de ſe vanger, ce que ne font pas les grandes. Ainſi, l'offenſe doit être faite d'une maniere, que l'offenſé n'en puiſſe tirer vangeance. Mais ſi, au lieu de Colonies, on emploie de la Milice, la dépenſe eſt bien plus grande, & conſume tous les revenus de cet Etat en garniſons. Si bien que l'acquiſition tourne à dommage au Prince, qui, outre ce-

di, dit-il au Livre 4. de ſon Hiſtoire de Florence, *ô non s'hanno à toccare, ô tocchi à ſpegnere.* C'eſt-à-dire: Il ne faut jamais irriter les Grands, ou-bien il faut leur ôter la vie après les avoir offenſez.

„ *protéger, les petits*
„ *Princes ſes voi-*
„ *ſins, ſemant la*
„ *diſſention parmi*
„ *eux, afin d'élever*
„ *ou d'abaiſſer ceux*
„ *qu'il veut.*„ C'eſt la quatrième maxime de Machiavel; & c'eſt ainſi qu'en uſa Clovis, *le premier Roy Barbare qui ſe fit Chrétien.* Il a été imité par quelques Prinçes non moins cruels. Mais, quelle différence entre ces tirans & un honnête homme qui ſeroit le médiateur de ces petits Prinçes, qui termineroit leurs différends à l'amiable, qui gagneroit leur confiance par ſa probité, & par les marques d'une impartialité entiere dans leurs démêlés,

cela, offenſe beaucoup plus de gens, d'autant qu'il nuit à tout cet Etat, où il faut qu'il change de tems en tems les logemens de ſon armée; incommodité, que chacun reſſent, & qui fait que chacun lui devient ennemi; & ce ſont-là ceux qui lui peuvent nuire d'avantage, comme étant ennemis domeſtiques. Cette garde eſt donc auſſi inutile, qu'eſt utile celle des Colonies. Le Prince, qui acquiert une Province qui a des coûtumes différentes de celles de ſon Etat, doit encore ſe faire chef & protecteur des Voiſins moins puiſſans, & s'étudier à affoiblir les plus

lés, & d'un deſintéreſſement parfait pour ſa perſonne! Sa prudence le rendroit le pere de ſes voiſins au-lieu de leur oppreſſeur, & ſa grandeur les protégeroit au-lieu de les abimer.

Il eſt vray d'ailleurs, que des Princes qui ont voulu élever d'autres Princes avec violence, ſe ſont abimez eux-mêmes: notre ſiecle en a fourni deux [1] exemples; *l'un eſt celui de Charles douze, qui éleva Staniſlas ſur le Trône de Pologne, & l'autre eſt plus récent.* Je conclus donc que l'uſurpateur ne méritera jamais de gloi-

(1. des)

plus puiſſans ; & ſur-tout empécher abſolument qu'il n'entre dans cette Province quelque Etranger auſſi puiſſant que lui. Car, il arrive toûjours qu'il y en eſt attiré quelqu'un par les mécontens de la Province, ſoit par ambition, ou par peur ; témoin les Romains, qui furent introduits dans la Gréce par les Etoliens, & qui, par-tout où ils mirent le pied, y furent toûjours appellez par les Provinciaux. Et ce qui arrive d'ordinaire, c'eſt qu'auſſi-tôt qu'un Etranger puiſſant entre dans une Province, tous ceux de la Province, qui ſont moins puiſſans, s'uniſſent volontiers avec lui, par un motif de haine contre celui qui étoit plus

gloire, que les aſſaſſinats ſeront toujours abhorrez du genre humain, que les Princes, qui commettent des injuſtices & des violençes envers leurs nouveaux ſujets, s'aliéneront tous les eſprits au-lieu de les gagner ; qu'il n'eſt pas poſſible de juſtifier le crime, & que tous ceux qui en voudront faire l'apologie raiſonneront auſſi mal que Machiavel. Tourner l'art du raiſonnement contre le bien de l'humanité, c'eſt ſe bleſſer d'une épée qui ne nous eſt donnée que pour nous deffendre.

plus puiſſant qu'eux. Tout ce dont il a à ſe garder, eſt, qu'ils ne deviennent trop forts, & qu'ils ne prennent trop d'autorité: &, pour cet effet, il doit emploier ſes propres forces, & les leurs, à abaiſſer ceux qui ſont puiſſans, pour demeurer, lui ſeul, arbitre de toute la Province. Et quiconque ne ſaura pas mettre cela en œuvre, perdra bien-tôt ce qu'il aura acquis, & n'aura point de repos tant qu'il le gardera. Les Romains pratiquoient admirablement ces maximes dans les Provinces conquiſes. Ils y envoioient des Colonies; ils entretenoient les moins puiſſans, ſans laiſſer croître leur puiſſance; ils abaiſſoient ceux qui en avoient trop, & ne ſouffroient point que les Etrangers puiſſans ſe miſſent en crédit. La Gréce nous en fournit un bel exemple. Ils maintinrent ceux d'Achaïe & d'Etolie; ils chaſſérent Antiochus de la Macédoine; & puis avillirent les Macédoniens. Et quelques ſervices que rendiſſent ceux d'Achaïe & d'Etolie, ils ne leur permirent jamais d'accroître leur Etat; quelque remontrance que fit Philippe, ils ne le voulurent point recevoir pour ami, ſans l'abaiſſer; & Antiochus, avec toute ſa puiſſance, ne put jamais les faire conſentir à lui laiſſer aucune part dans

cette Province. En quoi les Romains firent ce que doivent faire tous les Princes ſages, qui ont à pourvoir, non ſeulement aux maux preſens, mais encore aux maux à venir. Car, en les prévoyant de loin, il eſt aiſé d'y remédier; au-lieu que, ſi l'on attend qu'ils ſoient proches, le remede n'eſt plus à tems, d'autant que la maladie eſt devenue incurable. Les Médecins diſent, que la fiévre étique eſt facile à guérir, & difficile à connoître; au-lieu que dans la ſuite du tems elle devient facile à connoître, & difficile à guérir, quand elle n'a pas été connue, ni traitée, dans ſon commencement. Il en eſt de même des affaires d'Etat. Si l'on connoît de loin les maux qui ſe forment, (ce qui n'appartient qu'à l'homme prudent) on les guérit bien-tôt. Mais ſi, faute de les avoir connus, ils viennent à croître à un point que chacun les connoiſſe, il n'y a plus de remede. Comme les Romains prévoïoient de loin les inconvéniens, ils y remédiérent toûjours ſi à propos, qu'ils n'eurent jamais beſoin d'eſquiver la guerre, ſachant, que de la différer, ce n'eſt point l'éviter, mais plûtôt procurer l'avantage d'autrui. Ils la firent donc à Philippe & à Antiochus en Gréce, pour n'avoir pas à la faire contre

tre eux en Italie 9. *Et quoiqu'ils puſſent alors éviter l'une & l'autre guerre, ils ne le voulurent pas, n'aiant jamais approuvé ce que les ſages de nôtre tems ont toûjours à la bouche, qu'il faut attendre le bienfait du tems, d'autant que le tems pouvant amener le bien comme le mal, & le mal comme le bien, ils croioient plus ſûr de ſe prévaloir de leur prudence & de leur courage. Mais, retournons à la France, & examinons ſi elle a rien fait de tout ce que j'ai dit. Je ne parlerai point de Charles VIII, mais ſeulement de Louis XII, comme de celui, de qui l'on a mieux vû les démarches, pour avoir dominé plus long-tems en Italie. Et vous verrez comme il a fait tout le contraire de ce qui ſe doit faire pour conſerver un Etat dif-*

9. *Fuit proprium Populi Rom. longè à domo bellare*, dit Ciceron. Tibère garda toûjours cette maxime, *Deſtinata retinere, conſiliis & aſtu res externas moliri, arma procul habere.* Tac. Ann. 6. Les Romains en uſoient ainſi, pour conſerver la liberté & les richeſſes de l'Italie; au-lieu que ſi les Etrangers y euſſent mis le pied, ils euſſent pû ſe ſervir des armes & des richeſſes du Païs; ce qui eût affoibli les Romains. Et c'eſt pour cela qu'Hannibal diſoit à Antiochus, que les Romains ne pouvoient être vaincus qu'en Italie.

*différent de mœurs & de coutumes. Louïs fut introduit en Italie par l'ambition des Vénitiens, qui vouloient, par ce moïen, gagner la moitié de la Lombardie. Je ne veux point blâmer la réſolution que ce Roi prit; car, voulant commencer de mettre le pied en Italie, & d'ailleurs n'y aiant point d'amis, ce lui étoit une néceſſité d'y acquérir ceux qu'il pouvoit, d'autant plus que toutes les portes lui en étoient fermées, à cauſe des déportemens de ſon prédéceſſeur: & cette entrepriſe lui auroit réüſſi, s'il n'eût point fait de fautes. Après qu'il eut acquis la Lombardie, il regagna d'abord la réputation que Charles avoit perdue. Gennes fit joug, Florence, le Marquis de Mantouë, le Duc de Ferrare, les Bentivoles *, la Comteſſe de Forli, les Seigneurs de Faience, de Peſaro, de Rimini, de Camérin, & de Piombin, les Luquois, les Piſans, les Siennois, & tous les autres, recherchérent ſon amitié. Et ce fut alors que les Vénitiens purent s'appercevoir de la folie qu'ils avoient faite, de rendre Louïs le maître des deux tiers de l'Italie, pour acquérir ſeulement deux Villes en Lombardie. Voïons maintenant combien il étoit aiſé à ce Roi de conſerver ſa*

* *Seigneurs de Bologne.*

ſa réputation, s'il eût obſervé les régles, que j'ai dites, & maintenu la ſûreté de tous ſes Confédérez, qui, pour être en grand nombre, & tous foibles, & aiant à craindre, les uns le Pape, & les autres Veniſe, étoient contraints de ſe tenir unis avec lui; &, par leur moïen, il pouvoit facilement s'aſſûrer de ceux qui étoient plus forts. Mais, à peine fut-il à Milan, qu'il fit le contraire, en donnant du ſecours au Pape Aléxandre, pour envahir la Romagne, ſans appercevoir qu'il s'affoibliſſoit lui-même en perdant ſes amis, & ceux qui s'étoient jettez entre ſes bras; & qu'il agrandiſſoit le Pape, en lui laiſſant acquérir tant de temporel avec le ſpirituel, qui rend déjà ſon autorité ſi grande. Et après cette premiére faute, il fut obligé de continuer juſqu'à ce que, pour mettre fin à l'ambition d'Aléxandre, & l'empêcher de devenir maître de la Toſcane, il falut qu'il paſſât en Italie. Or, il ne ſe contenta pas d'avoir agrandi le Pape, & de s'être aliéné ſes amis, il fit encore la folie de partager le Roiaume de Naples avec le Roi d'Eſpagne. De ſorte qu'au-lieu qu'il étoit auparavant l'arbitre de l'Italie, il y prit un compagnon, afin que les ambitieux de cette Province, & ceux qui ſeroient mécontens de lui,

ſuſſent à qui recourir: & pendant qu'il pouvoit laiſſer à Naples un Roi tributaire, il l'en chaſſa pour y en mettre un, qui le pût chaſſer lui-même. Véritablement, le deſir d'acquérir eſt naturel & très-ordinaire 10, *& toutes les fois qu'il arrive aux hommes de s'agrandir, ils en ſont louez* 11, *ou du moins ils n'en ſont pas blâmez. Mais, quand ils ont le deſir d'acquérir ſans en avoir les forces, c'eſt-là qu'eſt l'erreur, & qu'ils ſont dignes de blâme. Si donc la France pouvoit attaquer Naples avec ſes forces, elle le devoit faire; & ſi elle ne le pouvoit pas, elle ne devoit point partager ce Roiaume. Le partage qu'elle fit de la Lombardie avec les Vénitiens étoit excuſable, parce qu'il lui ſervit à mettre le pied en Italie; mais celui de Naples eſt à blâmer, d'autant que rien*

10. *Vetus ac jam-pridem inſita mortalibus potentiæ cupido.* Hiſt. 2.

11. C'eſt comme l'entendoit Mucien, quand il diſoit à Veſpaſien: Je t'apelle à l'Empire, tu en es le maître, ſi tu veux, & ce ſeroit lâcheté de le laiſſer à un autre, ſous qui d'ailleurs ta vie ne ſeroit pas en ſûreté. *Ego te ad imperium voco, in tua manu poſitum eſt.... Torpere ultra, & perdendam rempub. relinquere, ſopor & ignavia videretur, etiamſi tibi, quàm inhoneſta, tam tuta ſervitus eſſet.* Hiſt. 2.

rien ne la contraignoit à le faire. Louïs fit donc cinq fautes : il ruina les foibles ; il augmenta la puiſſance d'un puiſſant en Italie ; il y introduiſit un Etranger très-puiſſant ; il n'y vint point demeurer ; il n'y envoia point de Colonies. Cependant, il eut encore pû réparer ces fautes, s'il n'en eût pas fait une ſixiéme, qui fut de dépouiller les Vénitiens. Il eſt bien vrai, que s'il n'eût pas agrandi le Pape, ni mis le Roi d'Eſpagne en Italie, il eût été à propos, & même néceſſaire, de les abaiſſer ; mais, aiant fait les démarches que j'ai dites, il ne devoit jamais conſentir à leur ruïne : car, puiſſans comme ils étoient, ils euſſent toûjours empêché les autres d'approcher de la Lombardie, ſi ce n'eût été pour leur aider à en devenir les maîtres. Or, les autres ſe fuſſent bien gardez d'ôter cette Province à la France, pour la leur donner, ni de les attaquer tous deux. Quelqu'un me dira, que Louïs ceda la Romagne au Pape Alexandre, & Naples à l'Eſpagne, pour éviter la guerre. Mais, je répons, que l'on ne doit jamais laiſſer arriver un deſordre, pour fuir une guerre ; parce qu'en effet on ne la fuit point, mais on la différe à ſon dommage. Et ſi d'autres m'alléguent, que Louïs a-

euſſent à qui recourir: & pendant qu'il pouvoit laiſſer à Naples un Roi tributaire, il l'en chaſſa pour y en mettre un, qui le pût chaſſer lui-même. Véritablement, le deſir d'acquérir eſt naturel & très-ordinaire 10, *& toutes les fois qu'il arrive aux hommes de s'agrandir, ils en ſont louez* 11, *ou du moins ils n'en ſont pas blâmez. Mais, quand ils ont le deſir d'acquérir ſans en avoir les forces, c'eſt-là qu'eſt l'erreur, & qu'ils ſont dignes de blâme. Si donc la France pouvoit attaquer Naples avec ſes forces, elle le devoit faire; & ſi elle ne le pouvoit pas, elle ne devoit point partager ce Roiaume. Le partage qu'elle fit de la Lombardie avec les Vénitiens étoit excuſable, parce qu'il lui ſervit à mettre le pied en Italie; mais celui de Naples eſt à blâmer, d'autant que rien*

10. *Vetus ac jam-pridem inſita mortalibus potentiæ cupido.* Hiſt. 2.

11. C'eſt comme l'entendoit Mucien, quand il diſoit à Veſpaſien: Je t'apelle à l'Empire, tu en es le maître, ſi tu veux, & ce ſeroit lâcheté de le laiſſer à un autre, ſous qui d'ailleurs ta vie ne ſeroit pas en ſûreté. *Ego te ad imperium voco, in tua manu poſitum eſt.... Torpere ultra, & perdendam rempub. relinquere, ſopor & ignavia videretur, etiamſi tibi, quàm inhoneſta, tam tuta ſervitus eſſet.* Hiſt. 2.

rien ne la contraignoit à le faire. Louïs fit donc cinq fautes : il ruina les foibles ; il augmenta la puiſſance d'un puiſſant en Italie ; il y introduiſit un Etranger très-puiſſant ; il n'y vint point demeurer ; il n'y envoia point de Colonies. Cependant, il eut encore pû réparer ces fautes, s'il n'en eût pas fait une ſixiéme, qui fut de dépouiller les Vénitiens. Il eſt bien vrai, que s'il n'eût pas agrandi le Pape, ni mis le Roi d'Eſpagne en Italie, il eût été à propos, & même néceſſaire, de les abaiſſer ; mais, aiant fait les démarches que j'ai dites, il ne devoit jamais conſentir à leur ruïne : car, puiſſans comme ils étoient, ils euſſent toûjours empêché les autres d'approcher de la Lombardie, ſi ce n'eût été pour leur aider à en devenir les maîtres. Or, les autres ſe fuſſent bien gardez d'ôter cette Province à la France, pour la leur donner, ni de les attaquer tous deux. Quelqu'un me dira, que Louïs ceda la Romagne au Pape Alexandre, & Naples à l'Eſpagne, pour éviter la guerre. Mais, je répons, que l'on ne doit jamais laiſſer arriver un deſordre, pour fuir une guerre ; parce qu'en effet on ne la fuit point, mais on la différe à ſon dommage. Et ſi d'autres m'alléguent, que Louïs a-

*voit donné ſa parole au Pape de faire cette entrepriſe en ſa faveur, pour obtenir une diſpenſe de mariage † pour lui, & un chapeau pour l'Archevêque de Rouën, je leur répondrai dans le Chapitre de la foi des Princes *. Au reſte, Louïs a perdu la Lombardie, pour n'avoir rien obſervé de tout ce qu'ont fait les autres, qui ont pris des Provinces, & qui vouloient les garder, ainſi que je le ſus bien dire au Cardinal de Rouën à Nantes, lorſque le Duc de Valentinois (c'eſt ainſi que l'on appelloit Céſar Borgia, fils du Pape Alexandre) s'emparoit de la Romagne. Car, ce Cardinal me diſant, que* les Italiens n'entendoient rien au métier de la guerre, *je lui répondis*, qu'il paroiſſoit bien, que les François n'entendoient rien aux affaires d'Etat, eux, qui laiſſoient prendre un ſi grand ac-

† Avec Anne, Ducheſſe de Bretagne. Sur quoi Nardi dit agréablement, que le Pape Aléxandre & le Roi Louis XII. ſe ſervoient tous deux réciproquement du Spirituel pour acquérir du Temporel; Aléxandre, pour procurer la Romagne à ſon fils; & Louïs, pour unir la Bretagne à ſa Couronne, Livre 4 de ſon *Hiſtoire de Florence.*

* *Chap.* 18.

accroiſſement au Pape *. *Et l'expérience a montré, que c'eſt la France, qui a fait le Pape & le Roi d'Eſpagne ſi puiſſans en Italie, & que ce ſont eux qui l'y ont ruïnée. D'où je tire une concluſion générale, preſque infaillible, que le Prince, qui en rend un autre puiſſant, ſe perd lui-même; car celui, qui eſt devenu puiſſant, ſe défie toûjours de l'induſtrie, ou de la force, de celui qui l'a rendu tel.*

* [ou] *que ſi les François entendoient la Raiſon d'Etat, ils ne ſouffriroient pas que le Pape devint ſi puiſſant.*

CHAPITRE IV.

POURQUOI LE ROIAUME DE DARIUS NE SE SOULEVA POINT APRÈS LA MORT D'ALEXANDRE, QUI L'AVOIT CONQUIS *.

VU les difficultez qu'il y a à conſerver un Etat nouvellement acquis, quelqu'un pourroit s'étonner comment Alexandre le Grand étant devenu maître de l'Aſie en peu d'années, & puis étant mort auſſi-tôt qu'il s'en fut mis en poſſeſſion, ſes ſucceſſeurs s'y maintinrent, ſans avoir à ſurmonter d'autres dif-

POUR bien juger du génie des nations, il faut les comparer les unes avec les autres. Machiavel fait en ce Chapitre un Paralêle des Turcs & des Français, très différens de coutumes, de mœurs, & d'opinions ; il examine les raiſons qui rendent la conquête de ce premier Empire difficile

(* *Comment on conſerve le Trône.*)

difficultez, que celles, que leur propre ambition fit naître parmi eux, au-lieu que, ſelon toutes les apparences, ces peuples devoient ſecoüer leur joug. Je dis à cela, que tous les Etats, dont il nous reſte quelque mémoire, ſe trouvent gouvernez en deux maniéres différentes; ou par un Prince abſolu, qui, par grace, emploie les Miniſtres qu'il veut pour lui aider à gouverner ſon Etat; ou par un Prince, & par les Grands du Païs, qui ont part au Gouvernement, non par la grace & la permiſſion du Prince, mais à raiſon de leur ancienne origine. Ces Grands ont des Etats & des ſujets parti-

cile à faire, mais aiſée à conſerver; de même qu'il remarque ce-qui peut contribuer à faire ſubjuguer la France ſans peine, & ce-qui, la rempliſſant de troubles continuels, menace ſans ceſſe le repos du Poſſeſſeur.

L'AUTEUR n'enviſage les choſes que d'un point de vûe, il ne s'arrête qu'à la conſtitution des Gouvernemens; il parait croire que la puiſſance de l'Empire Turc & Perſan n'étoit [1] fondée que ſur l'eſclavage général de ces nations, & ſur l'élévation unique d'un ſeul homme qui en eſt le Chef; il eſt dans

(1. n'eſt)

ticuliers, qui les reconnoiſſent pour leurs vrais ſeigneurs, & ont une affection naturelle pour eux. Dans les Etats qui ſont gouvernez par le Prince ſeul, le Prince a plus d'autorité, parce qu'il n'y a que lui dans toute l'étenduë de ſon Païs, qui ſoit reconnu pour maître, & ſi l'on obéït à quelque autre, ce n'eſt point par aucune affection particuliére que l'on ait pour lui; mais parce que c'eſt le Miniſtre & l'Officier du Prince. Cette différence de Gouvernement ſe voit aujourd'hui entre la Turquie & la France. La Turquie eſt gouvernée par un ſeul Seigneur, tous les autres ſont des eſcla-

dans l'idée qu'un deſpotiſme ſans reſtriction, bien établi, eſt le moyen le plus ſûr qu'ait un Prinçe pour regner ſans trouble, & pour reſiſter *vigoureuſement* à ſes Ennemis.

Du tems de Machiavel, on regardoit encore en Françe les Grands & les Nobles comme des petits Souverains, qui partageoient en quelque maniere la puiſſançe du Prinçe; ce-qui donnoit lieu aux diviſions; *ce-qui* fortifioit les partis, & *ce-qui* formentoit de fréquentes révoltes. Je ne ſçai cependant, ſi le Grand Seigneur n'eſt pas expoſé plûtôt à être

tlaves; & ce Seigneur, qui diviſe ſa Monarchie en Provinces, y envoie des Gouverneurs, qu'il change quand & comme il lui plaît. Au contraire, la France a une multitude d'anciens Seigneurs, qui ont leurs propres ſujets, & en ſont aimez; & le Roi ne leur ſauroit ôter leurs prééminences ſans riſquer beaucoup. A bien conſidérer ces deux Etats, on verra qu'il eſt très-difficile d'acquérir celui du Turcs; mais auſſi, qu'il ſeroit très-facile de le conſerver quand on l'auroit conquis. Les difficultez de le conquérir conſiſtent, en ce que le Conquérant ne ſauroit être appellé par les Grands de

tre détrôné, qu'un Roi de France. La différençe qu'il y a entr'eux, c'eſt qu'un Empereur Turc eſt ordinairement étranglé par les Janniſſaires, & que les Rois de Françe, qui ont péri, ont été aſſaſſinez par des moines [1], *ou par des monſtres que des moines avoient formez.* Mais Machiavel parle plûtôt en ce Chapitre de revolutions générales, que de cas particuliers; il a deviné à la vérité quelques reſſorts d'une machine très compoſée, mais il me ſemble qu'il n'a pas examiné les principaux.

La différençe des cli-

(1. Fanatiques.)

de l'Etat, ni eſpérer que la révolte de ceux, qui ſont dans le Miniſtère, lui en facilite jamais la conquête; car, étant tous eſclaves, & créatures du Prince, ils en ſont plus difficiles à corrompre: & quand même ils ſe laiſſeroient corrompre, cela ſerviroit peu, d'autant que, pour les raiſons que j'ai dites, ils ne pourroient attirer les peuples à eux. Ainſi, quiconque veut attaquer les Turcs, doit s'attendre à les trouver unis, & plus eſpérer de ſes propres forces, que de leurs déſordres. Mais ſi une fois ils étoient ſi bien défaits dans une bataille, qu'ils ne puſſent remettre une armée ſur pied, il

climats, des alimens, & de l'éducation des hommes, établiſſent une différence totalle, entre leur façon de vivre & de penſer; de-là vient * la différence d'un moine Italien, & d'un Chinois lettré. Le tempérament d'un Anglais profond, mais hipocondre, eſt tout-à-fait différent du courage orgueilleux d'un Eſpagnol; & un Français ſe trouve avoir auſſi peu de reſſemblance avec un Hollandais, que la vivacité d'un ſinge *en a* avec le flegme d'une tortüe.

ON

(* qu'un Moine Italien parait d'une autre eſpéce qu'un Chinois lettré.)

il n'y auroit plus rien à craindre, que du côté de la famille du Prince, qu'il faudroit exterminer; après quoi il ne resteroit perſonne de qui l'on dût avoir peur, les autres n'aiant point de crédit parmi le peuple. Et comme, avant la victoire, le vainqueur ne pouvoit rien eſpérer d'eux, auſſi n'en a-t'il rien à craindre après. Il en eſt tout autrement des Etats gouvernez comme la France: il eſt aiſé d'y entrer, en gagnant quelque Grand du Roiaume, parce qu'il ſe trouve toûjours des mécontens & des brouillons. Ceux-là, diſje, pour les raiſons alléguées, te peuvent bien fraier le chemin

ON a remarqué de tout tems que le génie des peuples orientaux, étoit [1] un eſprit de conſtance *pour leurs pratiques &* leurs anciennes coutumes, *dont ils ne ſe départent preſque jamais.* Leur religion, différente de celle des Européans, les oblige encore, en quelque façon, à ne point favoriſer l'entrepriſe de ceux qu'ils appellent *les infideles* au préjudice de leurs maîtres; & d'éviter, avec ſoin, tout ce qui pourroit porter atteinte à leur religion, & bouleverſer leurs Gouvernemens. Voilà ce qui chez eux fait la

(1. eſt)

min à cet Etat, & t'en faciliter la conquête ; mais tu trouves mille difficultez à le conſerver, ſoit de la part de ceux qui t'ont aidé, ou de ceux que tu as opprimez. Et ce n'eſt pas aſſez que tu exterminez la race du Prince, parce que les Grands, qui reſtent, ſe font chefs de parti ; & faute de les pouvoir contenter ou exterminer tous, tu perds cet Etat à la premiére occaſion. Or, ſi l'on conſidére quel étoit l'Etat de Darius, on le trouvera tout ſemblable à celui du Turc. C'eſt pourquoi Alexandre eut beſoin de l'aſſaillir tout entier, & d'ôter la Campagne à Darius, après la défaite &

la feureté du Trône, plûtôt que celle du Monarque, car ce Monarque eſt ſouvent détrôné, mais l'Empire n'eſt jamais détruit.

LE génie de la nation Françaiſe, tout différent des Muſulmans, fut tout-à-fait, ou du moins en partie, cauſe des fréquentes révolutions de ce Royaume : la legereté & l'inconſtance a fait le caractere de cette aimable nation ; les Français ſont inquiets, libertins, & très enclins à s'ennuyer de tout ; leur amour pour le changement s'eſt manifeſté juſques dans les choſes les plus graves. Il parait

à

à la mort duquel il demeura paiſible poſſeſſeur de cet Etat, par les raiſons marquées ci-deſſus. Et ſi ſes ſucceſſeurs euſſent été bien unis, ils l'euſſent pû garder ſans peine, d'autant qu'il n'y arriva point d'autres tumultes, que ceux qu'ils ſuſcitérent eux-mêmes. Mais, pour les Etats gouvernez comme la France, il eſt impoſſible de les poſſéder ſi paiſiblement, témoin les fréquentes révoltes des Eſpagnes, des Gaules, & de la Gréce, contre les Romains, qui venoient toutes de ce qu'il y avoit quantité de Principautez dans ces Etats; car, tant que cette multitude de Seigneurs ſubſiſta, la domination

rait que ces Cardinaux haïs & eſtimez des Français, qui ſucceſſivement ont gouverné cet Empire, ont profité des maximes de Machiavel pour rabaiſſer les Grands, & de la connoiſſançe du génie de la nation pour détourner ces orages fréquens, dont la legereté des ſujets menaçoit ſans ceſſe les Souverains.

La Politique du Cardinal de Richelieu n'avoit pour but que d'abaiſſer les Grands, pour élever la puiſſançe du Roy, & pour la faire ſervir de baſe à toutes les parties de l'Etat; il y réuſſit ſi bien, qu'aujourd'huy il ne reſte plus de veſtiges

tion des Romains fut toûjours chancelante; au-lieu qu'ils devinrent paiſibles poſſeſſeurs, après que, par une puiſſance de longue durée, ils eurent détruit ces Seigneurs. Et depuis, venant à ſe battre entre eux, chacun trouva moien de s'approprier quelque partie de ces Provinces, ſelon l'autorité qu'il y avoit acquiſe, & ce d'autant plus, que, ne reſtant plus perſonne du ſang de l'ancien Seigneur, on ne reconnoiſſoit plus que les Romains. Tout cela bien conſidéré, l'on ne s'étonnera point de la facilité qu'Aléxandre eut à conſerver l'Aſie, ni des difficultez que Pirrhus & divers autres eurent à garder

tiges en France de la puiſſance des Seigneurs & des Nobles, & de ce pouvoir dont les * Rois prétendoient que les Grands abuſoient.

LE Cardinal Mazarin marcha ſur les traces de Richelieu: il eſſuya beaucoup d'opoſitions, mais il y réuſſit; il dépoüilla de plus le Parlement de ſes prérogatives, deſorte que cette Compagnie n'eſt aujourd'hui qu'un fantôme, à qui il arrive encore quelquefois de s'imaginer qu'il pourroit bien être un Corps, mais qu'on fait ordinaire-

(* Grands abuſoient quelquefois.)

der leurs conquêtes; ce qui ne vint, ni du peu, ni du beaucoup, de valeur du Vainqueur, mais de la diverſité de l'Etat conquis* 1.

rement repentir de cette erreur.

La même Politique qui porta les miniſtres à l'établiſſement d'un deſpotiſme abſolu en France, leur enſeigna l'addreſſe d'amuſer la legereté & l'inconſtance de la nation pour la rendre moins dangereuſe: *mille occupations fri-*

* (ou) *ce qu'il ne faut attribuer, ni à la bonne, ni à la mauvaiſe, conduite du Vainqueur, mais à &c.*

1. Machiavel en donne un bel exemple dans le Chapitre 12. du Livre 3. de ſes Diſcours. *Si*, dit-il, *on conſidére quels étoient les voiſins de la Ville de Florence, & ceux de la Ville de Veniſe, l'on ne s'étonnera pas de voir, que Florence, bien qu'elle ait plus dépenſé dans ſes guerres, que Veniſe, a toutefois moins acquis; car, cela ne vient, que de la diverſité de leurs Voiſins. Florence n'étoit environnée que de Villes libres, & par conſéquent obſtinées à défendre leur liberté; au contraire, celles qui confinoient avec Veniſe avoient coûtume de vivre ſous un Prince, & conſéquemment ſans liberté. Or, les peuples, accoûtumez à la ſervitude, n'ont pas grande répugnance à changer de Maître; car, l'envie leur en prendra ſouvent. Ainſi, il a été plus aiſé à la République de Veniſe de vaincre ſes Voiſins, quoiqu'ils fuſſent plus puiſſans, que ceux de Florence.*

frivoles, la bagatelle & le plaiſir, donnerent le change au génie des Français; deſorte que ces mêmes hommes qui avoient ſi longtemps combattu le grand Céſar, qui ſecoüerent ſi ſouvent le joug ſous les Empereurs, qui apellerent les étrangers à leur ſecours du tems des Valois, qui ſe ligüerent contre [1] Henry quatre, qui cabalerent ſous les minorités, ces Français, dis-je, ne ſont occupez de nos jours qu'à ſuivre le torrent de la mode, à changer très ſoigneuſement de goûts, à mépriſer aujourd'huy ce qu'ils ont admiré hier, à mettre l'inconſtançe & la legereté en tout ce qui dépend d'eux, à changer de maîtreſſes, de lieux, † d'amuſemens, *& de folie.* Ceci n'eſt pas tout; car, de puiſſantes armées, & un très grand nombre de fortereſſes, aſſurent à jamais la poſſeſſion de ce Royaume à ſes Souverains, & ils n'ont à preſent rien à redouter des guerres inteſtines, non plus que des entrepriſes de leurs voiſins.

(1. ſous †. &)

CHA-

CHAPITRE V.

COMMENT IL FAUT GOUVERNER LES VILLES, OU LES PRINCIPAUTEZ, QUI SE GOUVERNOIENT PAR LEURS PROPRES LOIX, AVANT QUE D'ETRE CONQUISES *.

SI l'Etat conquis eſt accoutumé à la liberté, & à ſes loix, il y a trois moïens de le conſerver. Le premier eſt de le ruïner §; le ſecond, d'y aller demeurer; le troiſiéme, de lui laiſſer ſes propres loix, à condition de paier un tribut, & d'obéir à un

§. *C'eſt la Maxime des Turcs.*

„ IL n'eſt point, „ ſelon Ma- „ vel, de moyen „ bien aſſuré pour „ conſerver un E- „ tat libre, qu'on „ aura conquis, „ que de le détrui- „ re. „ C'eſt le moyen le plus ſûr, pour ne point craindre de révolte. Un Anglais eut la démençe de ſe tüer il y a quelques an-

(* *Des Etats conquis.*)

un petit nombre de perſonnes, que tu y établiras pour te le conſerver 1 *: à quoi ces gens-là mettront toute leur induſtrie; comme ne pouvant ſe maintenir, que par ta puiſſance & ta protection. Et ſans doute un Prince gardera mieux une ville accoutumée à vivre en liberté, en la gouvernant par ſes pro-*

1. C'eſt ce qu'Artabanus, Roi des Parthes, fit à Seleucie, dont il changea le gouvernement populaire en Oligarchie, comme approchant d'avantage de la Roiauté. *Qui plebem primoribus tradidit, ex ſuo uſu*; (comme il étoit de ſon intérêt, dit Tacite,) *Nam populi imperium juxta libertatem, paucorum dominatio regiæ libidini propior eſt.* Ann. 6.

années à Londres; on trouva un billet ſur ſa table, où il juſtifioit ſon action, & où il marquoit qu'il s'étoit ôté la vie pour ne jamais devenir malade. Voilà le cas d'un Prinçe qui ruine un Etat pour ne le point perdre. Je ne parle point d'humanité avec Machiavel, ce ſeroit profaner la vertu; on peut confondre Machiavel par lui-même, par cet Intérêt, l'ame de ſon Livre, ce Dieu de la Politique & du Crime.

Vous dites, Machiavel, qu'un Prinçe doit détruire un Pays libre nouvellement conquis, pour le poſſé-

propres citoiens, qu'en faiſant autrement; témoin les Lacédémoniens & les Romains. Les premiers établirent un Conſeil Oligarchique à Athenes & à Thebes, & néanmoins il perdirent ces deux villes. Les autres conſervérent Capouë, Carthage, & Numance, parce qu'ils ruinérent ces villes. Au-contraire, aiant voulu tenir la Gréce, comme Sparte l'avoit tenue, c'eſt-à-dire, en lui laiſſant ſes loix & ſa liberté, cela ne leur réüſſit pas; & ils furent contraints de détruire pluſieurs villes de cette Province, pour la garder. D'où je conclus, que le meilleur moïen de con-

ſéder plus ſeurement; mais, répondez-moi, à quelle fin a-t'il entrepris cette conquête? Vous me direz que c'eſt pour augmenter ſa puiſſançe, & pour ſe rendre plus formidable. C'eſt ce que je voulois entendre, pour vous prouver qu'en ſuivant vos maximes, il fait tout le contraire; car, il luy en coute beaucoup pour cette conquête, & il ruine enſuite l'unique ys qui pouvoit le dédomager de ſes pertes. Vous m'avoüerez qu'un Pays ſaccagé, dépourvu d'habitans, ne ſauroit rendre un Prinçe puiſſant par

conſerver celles qu'on a conquiſes, eſt de les ruiner; & que celui qui devient maître d'une ville, auparavant libre, & ne la détruit pas, ne doit s'attendre qu'à en être ruiné lui-même, d'autant qu'elle a toûjours pour prétexte de ſe révolter le nom de ſa liberté, & ſes anciennes coutumes, que, ni le tems, ni les bienfaits, ne lui font jamais oublier. Et ſi l'on ne deſunit, ou extermine, les habitans 2, *elle reclame*

par ſa poſſeſſion. Je crois qu'un Monarque qui poſſederoit les vaſtes deſerts de la Libie & du Barca ne ſeroit guères redoutable, & qu'un million de Pantères, de Lions, & de Crocodiles, ne vaut pas un million de Sujets, des Villes riches, des Ports navigables remplis de vaiſſeaux, des Citoyens induſtrieux, des troupes, & tout ce que produit [1] un Pays bien peuplé. Tout le monde convient, que la force d'un Etat ne conſiſte point dans l'étenduë de ſes bornes, mais dans le nombre de ſes habitans. Comparez la Hollan-

2. *Quoties concordes egunt*, dit Tacite au même endroit, *ſpernitur Parthus; ubi diſſenſêre, dum ſibi quiſque contra æmulos ſubſidium vocant, accitus in partem, adverſum omnes valeſcit.* Et dans l'onziéme de

(1. fournit)

clame ſa liberté dans toutes les occaſions, comme a fait Piſe, qui étoit depuis tant d'années ſous le joug des Florentins. Mais, quand ce ſont des Villes, ou des Provinces, accoutumées à vivre ſous un Prince, & qu'il ne reſte plus perſonne de ſon ſang; comme d'un côté elles ſont faites à obéir, & que de l'autre la Maiſon de leur ancien Prince eſt éteinte, elles ne s'ac-

de ſes Annales, *deditur Seleucia, ſeptimo poſt defectionem anno, non ſine dedecore Parthorum, quos una civitas tamdiu eluſerat.* Une ville avoit tenu ſept ans contre toute la puiſſance des Parthes, ſeulement parce que ſes habitans étoient bien unis: cela montre la néceſſité de les deſunir.

lande avec la Ruſſie; vous ne voiez qu'Iſles marécageuſes & ſtériles qui s'élevent du ſein de l'Océan, une petite République qui n'a que 48. lieües de long ſur 40. de large; mais, ce petit Corps eſt tout nerf: un peuple immenſe l'habite, & ce peuple induſtrieux eſt très puiſſant & très riche; il a ſecoüé le joug de la domination Eſpagnole, qui étoit alors la Monarchie la plus formidable de l'Europe. Le commerce de cette République s'étend juſqu'aux extrémitez du monde, elle figure immédiatement après les

cordent pas entre elles à en faire un autre. D'ailleurs, faute de ſavoir ſe rendre libres, elles ſont plus lentes à prendre les armes, & par conſéquent il eſt plus aiſé à un Prince de s'en emparer. Mais, les Républiques ont plus de vie, plus de haine, plus de reſſentiment & de vengeance, & le ſouvenir de l'ancienne liberté n'y ſauroit mourir. Ainſi, le meilleur eſt de les détruire, ou d'y demeurer.

les Rois, elle peut entretenir en tems de guerre une armée de cinquante mille combattans, ſans compter une flotte nombreuſe & bien entretenüe.

JETTEZ d'un autre côté les yeux ſur la Ruſſie; c'eſt un Pays immenſe qui ſe preſente à votre vüe, c'eſt un monde ſemblable à l'univers, lorſqu'il fut tiré du Cahos. Ce Pays eſt limitrophe d'un côté de la grande Tartarie & des Indes, d'un autre de la Mer noire & de la Hongrie; ſes frontieres s'étendent juſqu'à la Pologne, la Lithuanie, & la Courlande; la Suede la[1] borne du côté du Nord-Oüeſt. La Ruſſie peut avoir trois cent milles d'Allemagne de large ſur plus de cinq cent[2] milles

(1. le 2. ſix cens)

les de longueur; le Pays eſt fertile en bleds, & fournit toutes les denrées néceſſaires à la vie, principalement aux environs de Moſcou, & vers la petite Tartarie; cependant, avec tous ces avantages, il ne contient tout au plus que quinze millions d'habitans.

CETTE nation, qui commançe à préſent à figurer en Europe, n'eſt guères plus puiſſante que la Hollande en troupes de Mer & de Terre, & lui eſt beaucoup inférieure en richeſſes & en reſſources.

LA force d'un Etat ne conſiſte point dans l'étendüe d'un Pays, ni dans la poſſeſſion d'une vaſte ſolitude, ou d'un immenſe deſert, mais dans la richeſſe des habitans, & dans leur nombre. L'intérêt d'un Prinçe eſt donc de peupler un Pays, de le rendre floriſſant, & non de le dévaſter & de le détruire. Si la méchanceté de Machiavel fait horreur, ſon raiſonnement fait pitié, & il auroit mieux fait d'apprendre à bien raiſonner, que d'enſeigner ſa Politique monſtrueuſe.

UN Prinçe doit établir ſa reſidençe dans une République nouvellement conquiſe; c'eſt la troiſième maxime de l'Auteur. Elle eſt plus modérée que

les autres; mais, j'ai fait voir dans le troiſième Chapitre les difficultez qui peuvent s'y oppoſer.

IL me ſemble qu'un Prinçe qui auroit conquis une République, après avoir eu des raiſons juſtes de lui faire la guerre, pourroit ſe contenter de l'avoir punie, & lui rendre enſuite ſa liberté: peu de perſonnes penſeroient ainſi. Pour ceux qui auroient d'autres ſentimens, ils pourroient s'en conſerver la poſſeſſion, en établiſſant de fortes garniſons dans les prinçipales Places de leur nouvelle conquête, & en laiſſant d'ailleurs joüir le peuple de toute ſa liberté.

INSENSEZ que nous ſommes, nous voulons tout conquérir, comme ſi nous avions le tems de tout poſſéder, & comme ſi le terme de notre durée n'avoit aucune fin; notre tems paſſe trop vîte, & ſouvent, lorſqu'on ne croit travailler que pour ſoi-même, on ne travaille que pour des ſucceſſeurs indignes ou ingrats.

CHA-

CHAPITRE VI.

DES NOUVEAUX ETATS, QUE LE PRINCE ACQUIERT PAR SA VALEUR, ET PAR SES PROPRES ARMES *.

QUE perſonne ne trouve étrange, ſi, dans ce que je vais dire, & du nouveau Prince, & de la Principauté nouvelle, j'alléguerai de très grands éxemples; car, comme c'eſt l'ordinaire des hommes de ſuivre le chemin battu, & d'imiter les actions d'autrui: bien que l'on ne puiſſe pas te-

SI les hommes étoient ſans paſſions, Machiavel ſeroit pardonnable de leur en vouloir donner; ce ſeroit un nouveau Promethée qui raviroit le feu céleſte pour animer des Automates. Les choſes n'en ſont point-là *effectivement*, *car* aucun homme n'eſt ſans paſ-

(* *Des Nouveaux Etats, que le Prince aquert par ſa valeur & ſes propres armes.*)

tenir entiérement la même route, ni même arriver toûjours à la perfection de ceux que l'on imite, l'homme prudent doit toûjours ſuivre les traces des excellens perſonnages, afin que s'il ne les égale pas, il leur reſſemble au moins en quelque choſe, de même que les bons tireurs d'arc, qui ſe trouvent trop éloignez du but, viſent beaucoup au-deſſus, non pas pour envoier leur flêche ſi haut, mais pour aller plus près du but, en le mirant ainſi. Je dis donc, que les Principautez nouvelles, & qui ont un nouveau Prince, ſont plus ou moins difficiles à conſerver, ſelon que ce Prince eſt plus

paſſions. Lorſqu'elles ſont modérées, elles ſont l'ame de la ſociété; mais lorſqu'on leur lache le frein, elles en ſont la deſtruction.

DE tous les ſentimens qui tirannisent notre ame, il n'en eſt aucun de plus funeſte pour ceux qui en ſentent l'impulſion, de plus contraire à l'humanité, & de plus fatal au repos du monde, qu'une ambition déréglée, qu'un deſir exceſſif de fauſſe gloire.

UN particulier, qui a le malheur d'être né avec des diſpoſitions ſemblables, eſt plus miſerable encore, que fou. Il eſt inſenſible

plus ou moins habile. Or, comme de Particulier être devenu Prince, c'eſt une marque de valeur, ou de bonheur, il ſemble, que l'un ou l'autre aide à ſurmonter beaucoup de difficultez. Néanmoins, celui qui s'eſt le moins fié à la fortune, s'eſt toûjours maintenu plus longtems; & cela eſt encore plus facile à celui, qui, faute d'avoir d'autres Etats, eſt contraint d'aller demeurer dans ſa nouvelle Principauté. Quant à ceux qui ſont devenus Princes par leur propre valeur, les plus excellens ſont, Moïſe, Cirus, Romulus, Théſée, &c. Et bien que Moïſe n'ait

ble pour le preſent, & il n'exiſte que dans les tems futurs; rien dans le monde ne peut le ſatisfaire, & l'abſinthe de l'ambition mêle toujours ſon amertume à la douceur de ſes plaiſirs.

UN Prince ambitieux eſt plus malheureux qu'un particulier; car ſa folie, étant proportionnée à ſa grandeur, n'en eſt que plus vague, plus indocile, & plus inſatiable. Si les honneurs, ſi la grandeur, ſervent d'aliments à la paſſion des particuliers; les Provinces & des Royaumes nourriſſent l'ambition des Monar-

n'ait fait qu'exécuter les choſes que Dieu lui avoit ordonnées, il mérite néanmoins d'être admiré, pour cette ſeule grace, qui le rendoit digne de parler avec Dieu. Mais, pour Cirus, & les autres, qui ont acquis ou fondé des Roiaumes, tout en eſt admirable; & ſi l'on conſidere leurs actions, & leurs inſtitutions particuliéres, elles ſe trouveront peu différentes de celles de Moïſe, qui avoit eu un ſi grand Précepteur. Car, à bien examiner leur vie, il ſe verra, que la fortune ne leur avoit fourni, que l'occaſion, qui leur donna lieu d'établir la forme de Gouvernement qu'ils ju-

narques; & comme il eſt plus facile d'obtenir des charges & des emplois, que de conquérir des Royaumes, les particuliers peuvent encore plûtôt ſe ſatisfaire, que les Princes.

MACHIAVEL leur propoſe les exemples de Moïſe, de Cyrus, de Romulus, de Théſée, & d'Hiéron. On pourroit groſſir facilement ce catalogue par ceux de quelques Autheurs de ſectes, comme de Mahomet en Aſie, de Mango Kapac en Amérique, d'Odin dans le Nord, de tant de Sectaires dans tout l'univers; *& que les Jéſuites du Pa-*

jugérent à propos ; faute d'occaſion leur valeur eût été ſans fruit, & faute de valeur l'occaſion ſe fût perdue. Il falloit donc que Moïſe trouvât les Iſraëlites eſclaves en Egipte, afin qu'ils fuſſent d'humeur à le ſuivre, pour ſortir de ſervitude. Il falloit que Romulus fût enlevé d'Albe, & expoſé dès ſa naiſſance, pour qu'il devint Fondateur & Roi de Rome. Il falloit que Cirus trouvât les Perſes mécontens de la domination des Médes, & les Médes abâtardis par une longue paix. Théſée ne pouvoit pas montrer ſon induſtrie, ſi les Athéniens n'euſſent été

Paragai me permettent de leur offrir ici une petite place, qui ne peut que leur être glorieuſe, les mettant au nombre des Légiſlateurs.

LA mauvaiſe foy avec laquelle l'Auteur uſe de ces exemples mérite d'être relevée ; *il eſt bon de découvrir toutes les fineſſes & toutes les ruſes de ce ſéducteur.*

MACHIAVEL ne fait voir l'ambition que dans ſon beau-jour, (ſi elle en a un) : il ne parle que des ambitieux qui ont été ſecondez de la fortune, mais il garde un profond ſilence ſur ceux qui ont été les victimes de leurs paſſions. Cela

été diſperſez * 1. *Ces occaſions rendirent donc ces hommes heureux, & leur ſageſſe a fait qu'ils ont connu l'occaſion; par où leur patrie eſt devenuë ſi heureuſe, & ſi conſidérable. Ceux qui deviennent Princes par la même voie, que ces anciens, rencontrent de la difficulté à le devenir, mais auſſi ſe maintiennent facilement. Les diſ-*

la s'appelle en impoſer au monde, & l'on ne ſauroit diſconvenir que Machiavel * joüe en ce Chapitre le rolle de Charlatan du Crime.

POURQUOI, en parlant du Légiſlateur des Juifs, du premier Monarque d'Athenes, du Conquérant des Medes, du Fondateur de Rome, de qui les ſuccès répondirent à leurs deſſeins, Machiavel n'ajoute-t'il point l'exemple de quelques Chefs du parti malheureux, pour montrer, que ſi l'ambition fait parvenir quelques hommes, elle en perd

(* ne)

* *C'eſt qu'il les aſſembla dans l'enceinte d'une ville.*

1. La Diſcipline militaire s'étoit corrompuë, dit le Jeune-Pline à Trajan, afin que tu euſſes la gliore de la rétablir. *Corrupta eſt diſciplina caſtrorum ut tu corrector emendatorque contingeres.* Dans ſon *Panégyrique.*

ficultez, qu'ils ont à eſſuïer, viennent, en partie, des nouveaux uſages, qu'ils ſont contraints d'établir, pour fonder leur Etat, & mettre leur perſonne en ſûreté; car, il n'y a point d'entrepriſe plus difficile, plus douteuſe, ni plus dangereuſe, que celle de vouloir introduire de nouvelles loix: parce que l'auteur a pour ennemis tous ceux qui ſe trouvent bien des anciennes; & pour tiédes défenſeurs ceux-mêmes, à qui les nouvelles tourneroient à profit. Et cette tiédeur vient en partie de la peur qu'ils ont de leurs adverſaires, c'eſt-à-dire, de ceux qui ſont contens des anciennes, en partie de

perd le plus grand nombre? N'y a-t'il pas eu un Jean de Leyde, Chef des Anabatiſtes, tenaillé, brulé, & pendu dans une cage de fer à Munſter? Si Cromvel a été heureux, ſon fils n'a-t'il pas été détrôné; n'a-t'il pas vû porter au gibet le corps exhumé de ſon pere? Trois ou quatre Juifs, qui ſe ſont dits Meſſies*, n'ont-ils pas péri par le dernier ſupplice §; & le dernier n'a-t'il pas fini par être valet, de cuiſine chez le Grand Seigneur après s'être fait Muſulman? Si Pe-

(* depuis la deſtruction de Jéruſalem, § dans les ſupplices;)

de l'incrédulité des hommes, qui n'ont jamais bonne opinion des nouveaux établiſſemens, qu'après en avoir fait une longue expérience. D'où il arrive, que toutes les fois que ceux, qui ſont ennemis, ont occaſion de remuer, ils le font chaudement; & que les autres ne réſiſtent qu'avec tiédeur; de ſorte que le Prince eſt de part & d'autre en danger. C'eſt pourquoi il eſt beſoin, pour bien entendre ce point, de voir ſi ces légiſlateurs ſe ſoutiennent d'eux-mêmes, ou s'ils dépendent d'autrui; c'eſt-à-dire, ſi, pour conduire leur entrepriſe, il faut qu'ils prient, & en ce cas ils échouënt toûjours; ou, Pepin détrôna ſon Roy avec l'approbation du Pape, Guiſe le balafré, qui vouloit détrôner le ſien avec la même approbation, n'a-t'il pas été aſſaſſiné? Ne conte-t'on pas plus de trente Chefs de ſecte, & plus de mille autres ambitieux, qui ont fini par des morts violentes?

IL me ſemble d'ailleurs que Machiavel place aſſez inconſidérément Moïſe avec Romulus, Cyrus & Théſée. *Ou* Moïſe étoit inſpiré, *ou il ne l'étoit point.* S'il ne l'étoit point *, (*ce qu'on n'a garde de ſuppoſer*) on ne pourroit le regarder alors, que

(* S'il ne l'avoit pas été,)

ou, s'ils peuvent ſe faire obéir par force, & pour-lors ils ne manquent preſque jamais de réüſſir. De-là vient, que tous les Princes, que j'ai nommez, ont vaincu aiant les armes à la main, & ont péri étant deſarmez; car, outre les raiſons déduites, l'eſprit des peuples eſt changeant. Il eſt aiſé de leur perſuader une choſe, mais il eſt difficile de les entretenir dans cette perſuaſion. Il faut donc mettre ſi bon ordre, que lors qu'ils ne croient plus, on leur puiſſe faire croire par force. Moïſe 2, *Cirus, Théſée, &*

que comme un impoſteur, qui ſe ſervoit de Dieu à peu près comme les Poëtes employent leurs Dieux pour machine quand il leur manque un dénoüement. * [Moiſe

2. Quiconque lira la Bible de ſens raſſis, (dit Ma-

* *Au lieu de ce qui ſe trouve ici juſqu'à la Page* 68. *renfermé entre deux Crochets, il y a, dans l'Edition publiée par* Voltaire: Moïſe, regardé comme un inſtrument unique de la Providence, ainſi qu'il l'étoit, n'a rien de commun avec les Légiſlateurs qui n'ont eu que la ſageſſe humaine en partage; mais Moïſe, enviſagé ſeulement comme homme, n'eſt pas comparable aux Cyrus, aux Théſées, aux Hercules. Il ne conduiſit ſon Peuple que dans un Déſert, il ne bâtit point Ville, il ne faiſoit point de grand Empi-

re,

& Romulus, n'euſſent jamais pû faire obſerver longtems leurs loix, s'ils euſſent été deſarmez, ainſi qu'il eſt arrivé de nôtre tems au Jacobin Jérome Savona-

Machiavel, au 30. Chapitre du Livre 3. de ſes Diſcours) verra, que Moïſe, pour rendre ſes loix inviolables, fut forcé de faire mourir une infinité d'hommes, qui par envie s'oppoſoient à ſes deſſeins. Moïſe, aiant aſſemblé les Iſraëlites, leur dit ces paroles: *Hæc dicit Dominus, Deus Iſraël: Ponat vir gladium ſuper femur ſuum: Ite, & redite de porta uſque ad portam per medium caſtrorum, & occidat unuſquiſque fratrem & amicum, & proximum ſuum. Fecerunt que filii Levi juxta ſermonem Moyſis, ceciderunt que in die illa quaſi viginti tria millia hominum.* (Exod. 32.)

ſe étoit d'ailleurs ſi peu habile, (à raiſonner humainement,) qu'il conduiſit le peuple Juif pendant 40. années par un chemin qu'ils auroient très commodement fait en ſix ſemaines; il avoit très peu profité des lumiere, il n'inſtitua point de commerce, il ne fit point naître les Arts, il ne rendit point ſa Nation floriſſante §: il faut adorer en lui la Providence, & examiner la prudence des autres.

§. Et loin de ſonger à multiplier ſon peuple, il en fit périr vingt-trois mille par les mains d'une de ces Tributs. [*Ceci a été retranché dans les deux prémieres Editions, & ſe trouve au bas, par Forme de Renvoi, dans celle de* Marſeille, chés les Freres Colomb, 1741.]

narole, qui ſe perdit, faute d'avoir la force de faire perſévérer dans leur créance ceux qui avoient cru ſes paroles, & de les faire croire aux incrédules 3. *Ces ſortes de gens rencontrent d'abord de grands obſtacles, & même de grands dangers ſur leur route, & il leur faut un grand courage pour les*

mieres des Egiptiens, & il étoit en ce ſens-là beaucoup inférieur à Romulus, & à Théſée, & à ces Héros. Si Moïſe étoit inſpiré de Dieu, comme il ſe voit ſans-doute, on ne peut le regarder que comme l'organe aveugle de la toute-puiſſance divine; & le conducteur des Juifs étoit en ce ſens bien inférieur, comme homme, au fondateur de l'Empire Romain, au Monarque Perſan, & aux Héros qui faiſoient par leur propre valeur & par leurs propres forces de plus grandes actions, que l'autre n'en faiſoit avec

3. Machiavel dit, qu'il avoit perſuadé au peuple de Florence, qu'il parloit avec Dieu. (*Diſc. Lib.* 1. *Cap. XI.*) *Nardi* dit, que ceux du parti de Savonarole étoient appellez à Florence, *Piagnoni*, c'eſt-à-dire, les Pleureux, ou les Hipocrites; & ſes ennemis, *Arrabiati*, c'eſt-à-dire, les Enragez, ou les Indiſciplinables. *Livre* 2. de ſon *Hiſtoire de Florence.*

les ſurmonter. Mais auſſi, quand ils l'ont fait, & qu'ils commencent d'être en vénération par la mort de leurs envieux, ils deviennent puiſſans, heureux, & reſpectez.

A ces grands exemples j'en veux ajouter un moindre, mais qui aura quelque rapport aux précédens, & tiendra lieu de divers autres. C'eſt celui d'Hiéron, qui de Particulier devint Prince de Siracuſe, ſans en devoir autre choſe à la Fortune, que l'occaſion, en ce que ceux de Siracuſe étant oprimez, ils le firent leur Capitaine, par où il ſe rendit depuis digne de devenir leur Prince. Et les Ecrivains, qui

avec l'aſſiſtançe immédiate de Dieu.]

J'AVOUE en général & ſans prévention, qu'il faut beaucoup de génie, de courage, d'addreſſe *& de conduite*, pour égaler * les hommes dont nous venons de parler; mais je ne ſçai *point* ſi l'épitete de vertueux leur convient. La valeur & l'addreſſe ſe trouvent également chez les voleurs de grands chemins, & chez les Héros; la différençe qui eſt entr'eux, c'eſt que le Conquérant eſt un voleur illuſtre, & que § le voleur ordi-

(* les Théſées, les Cyrus, les Romulus, les Mahomets; § l'autre eſt obſcur;)

qui ont parlé de lui, diſent, que dans ſa fortune privée il ne lui manquoit rien pour regner, qu'un Roiaume. Il caſſa l'ancienne milice, il en créa une nouvelle; il quitta ſes anciens amis, & en fit de nouveaux; & après qu'il ſe fut fait des amis & des ſoldats entiérement dévouëz à lui, il lui fut aiſé de bâtir ſur ces fondemens. Si bien qu'il eut beaucoup de peine à acquérir, mais peu à conſerver.

dinaire eſt un faquin obſcur; l'un reçoit des lauriers * pour prix de ſes violençes, & l'autre la corde.

† [IL eſt vray que toutes les fois que l'on voudra introduire des nouvautez dans le monde, il ſe préſentera mille obſtacles pour les empêcher, & qu'un prophete, à la tête d'une armée, fera plus de Proſélites, que s'il ne combatoit qu'avec des arguments.

IL eſt vray que la Religion Crétienne, ne ſe ſoutenant que par les diſputes,

(* & de l'encens)

† *Ce qui ſe trouve ici entre deux Crochets eſt remplacé dans l'Edition publiée par* Voltaire *par ceci :*

Quiconque veut aſſujettir ſes égaux eſt toûjours ſanguinaire & fourbe. Les Chefs des Fana-

tes, fut faible & oprimée, & qu'elle ne s'étendit en Europe qu'après avoir repandu beaucoup de ſang; il n'en eſt pas moins vray, que l'on a pu donner cours à des opinions & à des nouvautez avec peu de peine. Que de religions, que de ſectes, ont été introduites avec une facilité infinie! Il n'y a rien de plus propre que le fanatiſme pour accréditer des nouvautez, & il me ſemble que Machiavel a parlé d'un ton trop déciſif ſur cette matiere.]

IL me reſte à faire quelques réflexions ſur l'exemple de Hieron de Siracuſe, que Machiavel propoſe à ceux qui s'éleveront par le ſecours de leurs amis & de leurs troupes.

HIERON ſe défit de ſes amis & de ſes ſoldats, qui l'avoient aidé à l'exécu-

Fanatiques des Cévennes ſe diſoient inſpirés de l'Eſprit Saint, & faiſoient maſſacrer ſur l'heure ceux que l'*Eſprit* avoit condamnés. Ces Scélerats, qui dans leurs montagnes ſe joüoient ainſi de Dieu & des hommes, étoient très valeureux; ils euſſent été regardés comme des Dieux du Tems de Fohé & de Zoroaſtre.

Lorſque les hommes étoient ſauvages, un *Roland*, un *Cavalier*, un *Jean de Leyde*, auroient été des *Alcides*, & des *Oziris*; aujourd'hui, un *Oziris*, un *Alcide*, ne trouveroient pas à ſe ſignaler dans le Monde.

cution de ſes deſſeins; il lia de nouvelles amitiés, & il leva d'autres troupes. Je ſoutiens, en dépit de Machiavel & des ingrats, que la Politique d'Hieron étoit très mauvaiſe, & qu'il y a beaucoup plus de prudence à ſe fier à des troupes dont on a expérimenté la valeur, & à des amis dont on a éprouvé la fidélité, qu'à des inconnus, deſquels l'on n'eſt point aſſuré. *Je laiſſe au Lecteur à pouſſer ce raiſonnement plus loin; tous ceux qui abhorrent l'ingratitude, & qui ſont aſſez heureux pour connaître l'amitié, ne reſteront point à ſec ſur cette matiere.*

Je dois cependant avertir *le Lecteur* de faire attention aux ſens différens que Machiavel aſſigne aux mots. Qu'on ne s'y trompe pas lorſqu'il dit, *ſans l'occaſion la vertu s'anéantit:* cela ſignifie chez lui, que, ſans des circonſtances favorables, les fourbes & les téméraires ne ſçauroient faire uſage de leurs talens; c'eſt le chiffre du crime qui peut uniquement expliquer les obſcurités de cet auteur. *

Il

(* Les Italiens appellent la Muſique, la Peinture, la Géometrie, la *virtu*; mais la *virtu* chez Machiavel, c'eſt la perfidie. [*Ceci eſt de plus à l'Edition publiée par* Voltaire.]

IL me ſemble en général, pour conclure ce Chapitre, que la ſeule occaſion, où un particulier peut ſans crime s'élever à la Royauté, eſt[1] lorſqu'il eſt né dans un Royaume Electif, ou lorſqu'il délivre ſa patrie.

SOBIESKI en Pologne, Guſtave Vaza en Suede, les Antonins à Rome, voilà les Héros de ces deux eſpèces; que Céſar Borgia ſoit le modele des Machiaveliſtes, le mien eſt Marc-Aurele.

(1. c'eſt)

CHA-

CHAPITRE VII.

DES PRINCIPAUTEZ NOUVELLES, QUE L'ON ACQUIERT PAR LES FORCES D'AUTRUI, OU PAR BONHEUR *.

COMME ceux qui de Particuliers deviennent Princes, ſeulement par bonheur, ont peu de peine à le devenir, ils en ont beaucoup à ſe maintenir. Ils ne trouvent point d'achoppement en chemin, parce-qu'ils volent au trône plûtôt qu'ils n'y vont; mais quand ils y ſont aſſis, c'eſt alors qu'ils voient éclor-

COMPAREZ le Prince de *Mr. de* Fenelon avec celui de Machiavel, vous verrez dans l'un *le caractère d'un honnête homme*, de la bonté, *de la juſtice*, de l'équité, touttes les vertus *en un mot pouſſées à un degré éminent*; il ſemble que ce ſoit * de ces intelligençes pures, dont

(* une)

(* *Du Gouvernement d'un Etat nouvellement acquis.*)

ciorre toutes les difficultez.

OR, ces Princes, ſont ceux à qui un Etat eſt donné, ou pour de l'argent, ou en pure grace, tels qu'étoient ceux que fit Darius pour ſa ſûreté, & pour ſa gloire, en divers endroits de la Gréce & de l'Helleſpont. Ces Empereurs, qui de Particuliers parvenoient à l'Empire par la faveur des ſoldats corrompus: ceux-ci, dis-je, ne ſe maintiennent que par la volonté & la fortune de ceux qui les ont agrandis. Or, ce ſont deux choſes très-ſujettes à changement: mais, d'ailleurs, ils ne ſavent, ni ne peuvent, conſerver ce rang; car, ſi ce n'eſt pas un hom-

dont on dit que la ſageſſe eſt prépoſée pour veiller au Gouvernement du Monde; vous verrez dans l'autre la ſcéleratteſſe, *la fourberie*, la perfidie, *la trahiſon*, & tous les crimes: *c'eſt un monſtre, en un mot, que l'enfer même auroit peine à produire. Mais* s'il ſemble que notre nature ſe raproche de celle des Anges en liſant le Thelemaque *; il parait qu'elle s'aproche des Démons de l'Enfer lorſqu'on lit le Prinçe de Machiavel. Céſar Borgia, † Duç de Valentinois, eſt le modele ſur lequel l'Auteur forme ſon Prin-

(* de Fenelon † ou le)

homme de grand eſprit, comment ſaura-t'il commander, aiant toûjours vécu dans une fortune privée? Et quand il ſauroit commander, comment le pourroit-il, n'aiant point de Milice, qui lui doive être amie, ni fidéle? De plus, il en eſt des Etats qui naiſſent tout à coup, comme de toutes les autres choſes qui naiſſent & qui croiſſent ſubitement. Ils ne peuvent avoir de ſi fortes racines, ni de ſi bonnes correſpondances, que la premiére adverſité ne les ruine, ſi ceux qui ſont devenus ſubitement Princes, de la manière que j'ai dit, ne ſont aſſez habiles, pour trouver d'a-

Prinçe, & qu'il a l'impudence de propoſer pour exemple à ceux qui s'élevent dans le monde par le ſecours de leurs amis ou de leurs armes. Il eſt donc très néceſſaire de connaitre quel étoit Céſar Borgia, afin de ſe former une idée du Héros, & de l'Auteur qui le célebre.

Il n'y a aucun crime que Céſar Borgia *n'ait commis, il* fit aſſaſſiner ſon frere, ſon rival de gloire & d'amour, preſqu'aux yeux de* ſa propre ſœur; il fit maſſacrer les Suiſſes du Pape, par vengeance

(* chez)

d'abord les moïens de conſerver ce que la fortune leur a mis entre les mains, & pour faire, dès qu'ils ſont Princes, les fondemens, que les autres ont faits avant que de l'être. Je veux rapporter deux exemples de mon tems ſur les deux manières de devenir Prince, par mérite, ou par bonheur.

L'UN eſt de François Sforce, qui d'homme privé devint Duc de Milan par ſa grande habileté, & conſerva, ſans peine, ce qui lui en avoit tant coûté à acquérir. L'autre eſt de Céſar Borgia, appellé communément le Duc de Valentinois, qui acquit un Etat par la fortune de ſon pere, & le perce contre quelques Suiſſes qui avoient offenſé ſa mere; il dépoüilla des [1] *Cardinaux & des hommes riches* pour aſſouvir ſa cupidité; il enleva la Romagne au Duc d'Urbin ſon poſſeſſeur; & [2] fit mettre à mort le cruel Dorco ſon ſous-Tiran; il fit aſſaſſiner [3], par * une affreuſe trahiſon à Sinigalia, quelques Princes dont il croioit la vie contraire à ſes intérêts; il fit noyer une Dame Vénitienne dont il avoit abuſé; mais, que de cruautés ne ſe commirent point par ſes ordres! & qui

(1. pluſieurs 2. il 3. périr, * la plus exécrable trahiſon)

perdit auſſi-tôt que ſon pere fut mort, quoiqu'il eût fait tout ce qu'un homme habile & prudent devoit faire, pour s'enraciner dans un Etat, qu'il tenoit de la fortune d'autrui. Car celui qui n'a pas jetté les fondemens avant que d'être Prince, y peut ſupléer par une grande adreſſe après l'être devenu, comme je l'ai dit; mais l'architecte & l'édifice courent toûjours grand riſque.

Si l'on conſidere tous les progrès du Valentinois, on verra qu'il avoit préparé de grands fondemens à ſa future puiſſance: & je crois qu'il n'eſt pas ſuperflu d'en parler, ne trouvant point qui pourroit compter § tout le nombre de ſes crimes? Tel étoit l'homme que Machiavel prefere à tous les grands génies de ſon tems, & aux Héros de l'Antiquité, & dont il trouve la vie *& les actions* dignes de ſervir d'exemple à ceux qu'éleve la fortune.

MAIS, je dois combattre Machiavel dans un plus grand détail, afin que ceux qui penſent comme lui ne trouvent plus de ſubterfuges, *& qu'il ne reſte aucun retranchement à leur méchanceté.*

CÉSAR BORGIA fon-

(§ tous ſes crimes?)

point de meilleur exemple à un Prince nouveau, que le ſien; car, ſi les meſures, qu'il avoit priſes, ne lui réüſſirent pas, ce ne fut point par ſa faute, mais par une extraordinaire malignité de la Fortune. Son pere rencontra force difficultez à le faire grand.

1. *Il voioit, qu'il ne lui pouvoit donner aucun Etat, qui ne fût à l'Egliſe, & que, s'il en démembroit quelques villes, le Duc de Milan, & les Vénitiens, qui tenoient déjà Faïence & Rimini ſous leur protection, ne le ſouffriroient pas:* 2. *Que les armes d'Italie, dont il eût pû ſe ſervir, étoient entre les mains de ceux qui devoient crain-*

fonda le deſſein de ſa grandeur ſur la diſſention[1] des Princes d'Italie. Pour uſurper *tous* les biens de mes voiſins il faut les affaiblir, & pour les affaiblir il faut les broüiller: telle eſt la Logique des ſcélerats.

BORGIA vouloit s'aſſurer d'un appui, il fallut donc qu'Aléxandre VI. accordât diſpenſe de mariage à Loüis douze, * pour-qu'il lui prêtât ſon ſecours. † [C'eſt ainſi

(1. deſtruction * pour en recevoir du ſecours.)

(† *Au lieu de ce qui eſt ici entre deux Crochets il y a dans l'Edition publiée par* Voltaire: C'eſt ainſi que ceux qui doivent édifier le monde n'ont fait ſervir ſouvent l'intérêt du Ciel

craindre l'agrandiſſement du Pape, ſavoir les Urſins & les Colonnes, avec leurs adhérans; & qu'ainſi il ne s'y pouvoit pas fier. Il falloit donc rompre ces obſtacles, & déconcerter les Etats d'Italie, pour en pouvoir ſûrement uſurper une partie. Cela lui fut aiſé à cauſe des Vénitiens, qui, pour d'autres raiſons, invitoient les François à repaſſer en Italie; ce qu'il facilita lui-même, en caſſant le premier mariage du Roi Louïs. Ce Roi étant donc venu en Italie à la priére des Vénitiens, & du conſentement d'Alexandre VI., il fut à peine à Milan, que

ſi que tant de politiques ſe ſont jouez du monde, & qu'ils ne penſoient qu'à leurs intérêts, lorſqu'ils paraiſſoient le plus attachés à celui du Ciel.] Si le mariage de Loüis douze étoit de nature à être rompu, le Pape l'auroit dû rompre ſuppoſé qu'il en eût eu le pouvoir; ſi ce mariage n'étoit pas de nature à être rompu, rien n'auroit dû y déterminer le Chef de l'Egliſe Romaine.

Il faloit que Borgia ſe fît des Créatures. Auſſi corrompit il la faction§ des

Ciel que de voile à leur propre intérêt.)

(§ les Factions)

que pour ſa réputation il entra dans les deſſeins du Pape, & lui donna du monde, pour envahir la Romagne, dont le Valentinois s'empara en effet, malgré les Colonnes.

MAIS, à la conſerver, & à paſſer plus avant, il trouvoit deux obſtacles: l'un de la part des Urſins, de qui il s'étoit ſervi, craignant qu'ils ne lui manquaſſent au beſoin, & que non ſeulement ils ne l'empêchaſſent d'acquérir, mais encore qu'ils ne lui ôtaſſent ce qu'il avoit acquis: l'autre, de la part de la France, de qui il appréhendoit auſſi d'être abandonné. Car, quant aux Urſins, il avoit reconnu, des Urbains par des preſents. Mais, ne cherchons point des crimes à Borgia, & paſſons-lui ſes corruptions, ne fut-ce que parce-qu'elles ont du moins quelque fauſſe reſſemblançe avec les bienfaits. Borgia vouloit ſe défaire de quelques Prinçes de la Maiſon d'Urbain, de Vitelotzo, d'Oliveto di Fermo &c., & Machiavel dit qu'il eut la prudençe de les faire venir à Sinigalia, où il les fit périr par trahiſon.

ABUSER de la *bonne*-foi des hommes, uſer de ruſes infames, *trahir*, ſe parjurer, aſſaſſiner, voilà ce que le Docteur de la

nu, qu'après la prise de Faïence, ils s'étoient comportez mollement au siége de Bologne. Et comme, après s'être emparé du Duché d'Urbin, le Roi le fit désister de l'invasion de la Toscane, il jugea si bien des intentions de la France, qu'il résolut de ne plus dépendre de la Fortune, ni des armes d'autrui.

La première chose qu'il fit, fut d'affoiblir les Ursins & les Colonnes, en attirant à son service ceux de leurs adhérans qui étoient gentilshommes, auxquels il donna de gros appointemens, des emplois, des Gouvernemens, selon leur qualité. De sorte qu'en

la scélerateſſe apelle prudençe. Mais je demande s'il y a de la prudençe *aux hommes*, de montrer *comme on peut manquer de foi*, & comme on peut ſe parjurer ? Si vous renverſez la bonne-foi & le ſerment, quels ſeront les garants que vous aurez de la fidélité des hommes ? Donnez-vous des exemples de trahiſon ? craignez d'être trahi ; en donnez-vous d'aſſaſſinat ? craignez la main de vos diſciples.

Borgia établit le cruel Dorco Gouverneur de la Romagne, pour repri-

mer

qu'en peu de mois ils tournérent vers lui toute l'affection qu'ils portoient au parti contraire. Après cela, aiant diſperſé les Colonnes, il attendit l'occaſion de perdre les Urſins, laquelle lui vint tout à point, & fut par lui heureuſement ménagée. C'eſt que les Urſins s'étant apperçus trop tard, que la grandeur du Duc & du Pontificat faiſoit leur ruine, ils tinrent une Diéte à la Magione *dans le territoire de Pérouſe.*

CETTE *Diéte produiſit la révolte d'Urbin, & les troubles de la Romagne, & expoſa le Duc à mille dangers; d'où il ſortit heureuſement avec l'aide des François.*

mer quelques deſ* ordres; Borgia punit avec barbarie en[1] d'autres de moindres vices que les ſiens; le plus violent des uſurpateurs, le plus faux des parjures, le plus cruel des aſſaſſins, & *des empoiſonneurs, condamne aux plus affreux ſuplices quelques filoux, quelques eſprits remuants qui copioient le caractère de leur nouveau maître en mignature & ſelon leur petite capacité. Ce Roy de Pologne, dont la mort vient de cauſer tant de troubles en Europe, a-

(1. dans *le plus lâche)

çois. Mais, après qu'il eut rétabli ſes affaires, bien loin de ſe fier, ni à eux, ni aux autres étrangers, à la diſcrétion de qui il ne vouloit plus être, il mit tout ſon eſprit à les tromper; ce qui lui réüſſit ſi bien auprès des Urſins, qu'ils ſe réconciliérent avec lui, par l'entremiſe du Seigneur Paul, qu'il gagna à force de preſens: & ils furent ſi fous, que de ſe mettre entre ſes mains à Sinigaille. Ayant donc exterminé ces chefs, & fait leurs adhérans ſes amis, ſa puiſſance avoit des fondemens d'autant meilleurs, qu'il tenoit toute la Romagne & le Duché d'Urbin, & que ces

agiſſoit bien plus conſéquemment, & plus noblement, envers ſes Sujets Saxons.

Les loix de Saxe condamnoient tout Adultere à avoir la tête tranchée: je n'aprofondis point l'origine de cette Loy barbare, qui parait plus convenable à la jalouſie Italienne, qu'à la patience Allemande.

Un malheureux tranſgreſſeur de cette Loy eſt condamné; Auguſte devoit ſigner l'arrêt de mort: mais Auguſte étoit ſenſible à l'amour & à l'humanité, il donna ſa grace au criminel, & il abrogea une Loy qui le

ces peuples ſe trouvoient bien de lui. Or, comme il mérite d'être imité en ce point, j'en veux dire quelque choſe.

QUAND il eut pris la Romagne, conſidérant qu'elle avoit eu des Seigneurs avares, qui avoient plûtôt dépouillé que policé leurs ſujets, & que le vol, les factions, les meurtres, régnoient dans la Province, il jugea, que, pour la pacifier, & la rendre obéïſſante au Bras-Roial, il y faloit établir un bon Gouvernement. Il choiſit pour cela un Remiro d'Orco, *homme cruel & actif, à qui il donna tout pouvoir. En peu de tems, ce Gouverneur remit tout en* le condamnoit tacitement lui-même.

LA conduite de ce Roy étoit d'un homme ſenſible & humain; Céſar Borgia ne puniſſoit qu'en Tiran féroçe: Borgia fait mettre enſuite en piéces le cruel Dorco qui avoit ſi parfaitement rempli ſes intentions, afin de ſe rendre agréable *au peuple* en puniſſant l'organe[1] de ſa barbarie. Le poids de la Tirannie ne s'appeſantit jamais d'avantage que lorſque le Tiran veut revêtir les dehors de l'innocençe, & que l'oppreſſion ſe fait à l'ombre des Loix.

BOR-

(1. l'Inſtrument)

en bon état, & s'acquit une très-grande réputation. Mais depuis, le Duc craignant qu'une autorité ſi exceſſive ne devint odieuſe 1, *il érigea, au milieu de la Province, une Chambre Civile, où chaque ville avoit ſon Avocat; & comme il voioit que les rigueurs du paſſé lui avoient attiré de la haine, il s'aviſa, un matin, de faire pourfendre* Remiro, *& de faire expoſer ſur la Place de Ceſene les piéces de ſon corps, plantées ſur un pieu, avec un couteau enſanglanté à côté, pour montrer au*

1. *Nec unquam ſatis fida potentia, ubi nimia eſt*, dit Tacite, Hiſt. 2.

Borgia, pouſſant la prévoyançe juſqu'au-delà de* la mort du Pape ſon Pere, commençoit par exterminer tous ceux qu'il avoit dépoüillé de leurs biens, afin que le nouveau Pape ne s'en pût ſervir contre luy. Voyez la caſcade du crime: pour fournir aux dépenſes, il faut avoir des biens; pour en avoir, il faut en dépoüiller les poſſeſſeurs; & pour en joüir avec ſeureté, il faut les exterminer: raiſonnement des voleurs de grand chemin.

Borgia pour empoiſonner quelques Cardinaux, les

(* juſqu'après)

au peuple, que les cruautez commiſes ne venoient point de lui, mais du naturel violent de ſon Miniſtre 2; *ce qui en effet ſurprit & contenta tout enſemble les eſprits.*

MAIS, retournons à notre ſujet. Le Duc ſe voiant très-puiſſant, & preſque à couvert de tous les dangers préſens, pour s'être armé à ſa mode, & s'être défait de la plûpart de

2. C'eſt l'ordinaire des Princes, de ſacrifier, tôt ou tard, les inſtrumens de leur cruauté. *Scelerum miniſtros*, dit Tacite de Tibére, *ut perverti ab aliis nolebat, ita plerumque ſatiatus, veteres & pragraves adflixit.* Ann. 4. *Levi poſt admiſſum ſcelus gratia, dein graviore odio.* Ann. 14.

les * prie à ſouper chez [1] ſon Pere: le Pape & lui prennent par mégarde d'un breuvage empoiſonné; Alexandre VI. en meurt; Borgia en rechape, pour trainer une vie malheureuſe, digne ſalaire d'empoiſonneurs & d'aſſaſſins.

VOILA la prudençe, l'habileté, & les vertus, que Machiavel ne ſçauroit ſe laſſer de loüer: le fameux Evêque de Meaux, le célebre Evêque de Nimes, l'éloquent Panégyriſte de Trajan, n'en euſſent dit pas plus § pour

(* fait prier 1. avec § Boſſuet, Flechier, Pline, n'auroient pas mieux dit)

de ceux qui lui pouvoient nuire de près, n'avoit plus à craindre que du côté de la France, ſachant bien que ce Roi, qui s'étoit apperçu trop tard de ſa faute, ne ſouffriroit pas qu'il s'agrandit davantage. C'eſt pourquoi, il commença de chercher de nouveaux amis, & de biaiſer avec les François, lors qu'ils entrérent dans le Roiaume de Naples, pour chaſſer les Eſpagnols, qui aſſiégeoient Caiéte. Et la réſolution, qu'il avoit priſe, de s'aſſurer d'eux, lui eût bien-tôt réüſſi, ſi ſon pere eût vécu encore quelque tems.

TELLE fut ſa conduite à l'égard des affaires préſentes. Mais, quant à celles

pour leur Héros, que Machiavel pour Céſar Borgia. Si l'éloge qu'il en fait n'étoit qu'une Ode, ou une figure de Réthorique, on pourroit louër ſa ſubtilité en déteſtant ſon choix ; mais c'eſt tout le contraire : c'eſt un traité de politique qui doit paſſer à la poſtérité : c'eſt un ouvrage très ſérieux, dans lequel Machiavel eſt ſi impudent que d'accorder des loüanges au monſtre le plus abominable que l'enfer ait vomi ſur la terre ; c'eſt s'expoſer de ſang-froid à la haine du genre humain.

les de l'avenir; comme il avoit à craindre qu'un nouveau Pape ne voulût lui ôter ce qu'Aléxandre lui avoit donné, il tâcha d'y obvier par quatre moïens; I. *en exterminant toute la race des ſeigneurs qu'il avoit dépouillez* 3, *pour ôter au Pape toute occaſion de les rétablir;* II. *en ſe concliliant tous les Gentils-hommes Romains, pour pouvoir tenir le Pape en bride par leur moïen;* III. *en ſe faiſant le plus de créatures qu'il pouvoit dans le Sacré-Colége;* IV. *en ſe rendant ſi grand ſeigneur, avant que le Pape mourût, qu'il pût de lui-même réſiſter à un premier aſſaut.*

DE ces quatre choſes il en avoit exécuté trois avant la mort d'Aléxandre, & la quatrième étoit preſque faite. Car, des ſeigneurs dépouillez, il lui en échapa très-peu;

3. Mucien, Premier Miniſtre de Veſpaſien, fit mourir le fils de Vitellius, pour étouffer, diſoit-il, toutes les ſemences de guerre. *Mucianus Vitellii filium interfici jubet, manſuram diſcordiam obtendens, ni ſemina belli reſtinxiſſet.* Hiſt. 4. Il y a du danger à laiſſer la vie à ceux que l'on a dépouillez. *Periculum ex miſericordia. . . . . Ubi Veſpaſianus Imperium invaſerit, non amicis ejus, non exercitibus ſecuritatem, niſi exſtincto æmulatu redituram.* Hiſt. 3.

peu; toute la Nobleſſe Romaine étoit dans ſes intérêts, & la plûpart des Cardinaux dans ſa dépendance. Quant à l'accroiſſement de ſon Etat, il penſoit à ſe rendre maître de la Toſcane, où il poſſédoit déjà Pérouſe & Piombin, outre Piſe, qui s'étoit miſe ſous ſa protection, & qu'il ne tenoit plus qu'à lui d'envahir, comme n'aiant plus à ménager les François, chaſſez du Royaume de Naples par les Eſpagnols; & d'ailleurs les uns & les autres ayant beſoin de ſon amitié. Après quoi, Luques & Sienne faiſoient joug, ſoit en haine des Florentins, ou par crainte; & les Florentins n'y pouvoient remédier. Et ſi cela eût réüſſi, comme il fût arrivé ſans doute l'année même qu'Aléxandre mourut, il devenoit ſi puiſſant & ſi accrédité, qu'il eût pû ſe ſoutenir lui-même, ſans dépendre nullement d'autrui. Mais, cinq ans après qu'il avoit commencé de tirer l'épée, Aléxandre le laiſſa malade à mourir, environné des armées de deux grands Rois ennemis, & n'aiant point d'autre Etat effectif, que la Romagne, & tout le reſte en l'air. Or, il étoit ſi brave, & ſi habile à connoître quand il falloit gagner ou ruiner les hommes; & les fondemens, qu'il avoit jettez en ſi peu de tems, étoient

toient ſi bons, que, s'il eût été en ſanté, ou qu'il n'eût pas eu deux puiſſantes armées à dos, il eût ſurmonté toutes les difficultez.

CE QUI *montre, que ſes fondemens étoient bons, c'eſt que la Romagne l'attendit plus d'un mois; & que bien que les* Baglioni, *les* Vitelli, *& les* Urſins, *fuſſent venus à Rome, ils n'y purent rien faire contre lui, tout moribond qu'il étoit. Et s'il ne pût pas faire élire Pape celui qu'il vouloit, du moins il fit exclure ceux qu'il ne vouloit pas. Mais, tout lui étoit aiſé, s'il n'eut pas été malade quand Alexandre mourut. Dans le tems que Jules II. fut élu, il me dit,* qu'il avoit penſé à tout ce qui pouvoit arriver après la mort d'Alexandre, & mis remede à tout; mais qu'il n'avoit pas deviné, qu'il dût être en danger de mort au tems même que mourroit ſon pere. *Tout cela bien conſidéré, je ne ſai que reprendre dans la conduite du Duc; au contraire, il me ſemble le devoir propoſer à tous ceux qui monteront au trône par la fortune, & par les armes d'autrui, d'autant qu'aiant un grand courage, & de grands deſſeins, il ne pouvoit pas gouverner autrement. Car, ſes projets*

jets n'ont échoüé, que par ſa maladie, & par la briéveté du Pontificat d'Alexandre. C'eſt pourquoi, le Prince nouveau, qui veut s'aſſûrer de ſes ennemis, doit ſe faire des amis, vaincre par la force, ou par la ruſe; être aimé & craint des peuples; reſpecté & obéï des ſoldats; ſe défaire de ceux, qui peuvent, ou qui doivent, lui nuire; introduire des nouveaux uſages; être grave & ſévere, magnanime & libéral; détruire une milice infidèle, & en faire une à ſa mode; entretenir l'amitié & l'eſtime des Princes, afin qu'ils lui faſſent du bien, ou du moins qu'ils craignent de lui faire du mal; celui-là, dis-je, ne ſauroit trouver des exemples plus récens, que les actions du Valentinois.

TOUT *ce qu'on lui peut reprocher, c'eſt le mauvais choix qu'il fit en la perſonne de Jules II; car, s'il ne pouvoit pas faire un Pape à ſa mode, il étoit maître de l'excluſion de tous ceux qu'il ne vouloit point. Or, il ne devoit jamais conſentir à l'exaltation des Cardinaux, qu'il avoit offenſez, ou qui, devenant Papes, avoient lieu de le craindre; car, les hommes*

nous

nous offenſent, ou par crainte 4, *ou par haine.*

IL avoit offenſé les Cardinaux Saint-Pierre-aux-liens 5, *Colonne* [a], *Saint-George* [b], *& Aſcagne* [c]. *Tous les autres, excepté le Cardinal de Rouën, & les ſujets Eſpagnols, qui etoient liez d'intérêt ou de parenté avec lui, venant à être Papes, le devoient appréhender. Ainſi, la prudence vouloit, qu'il eſſaiât premièrement de faire élire un Eſpagnol, &, ne le pouvant pas, qu'il acceptât le Cardinal de Rouën, & non Saint-Pierre-aux-liens, qui*

4 Néron dépoſa quatre Tribuns, ſeulement parce qu'il les craignoit. *Exuti tribunatu, quaſi Principem non quidem odiſſent, ſed tamen extimorentur.* Ann. 15. Il fit mourir Oſtorius, parce qu'il avoit peur de ſa force de corps, & de ſa réputation. *Cauſa feſtinandi (eadem) ex eo oriebatur, quod Oſtorius ingenti corporis robore, armorumque ſcientia, metum Neroni fecerat, ne invaderet pavidum ſemper.* Ann. 16. Car, *ſatis clarus eſt apud timentem, quiſquis timetur.* Hiſt. 2.

5. *Alexandro Pontifice, qui cum veteres & privatas ſimultates habebat, perpetuis decem annis urbe abfuit.* Onuphr. in Vita Julii II.

a. Jean Co'onne.

b. Rafaël Riari, Camerlingue.

c. Aſcagne Sforce, fils de Galéas, Duc de Milan.

qui fut cauſe de ſa ruine : tant ſe trompent ceux, qui croient, que les bienfaits nouveaux font oublier aux Grands les anciennes offenſes 6.

6. *Quarum apud prapotentes in longum memoria eſt.* Tac. Ann. 5. Joint que les bienfaits ne pénétrent jamais ſi avant que les injures, parce que la reconnoiſſance ſe fait à nos dépens, & la vengeance aux dépens de ceux que nous haïſſons. *Tanto proclivius eſt injuria, quàm beneficia vicem exſolvere, quia gratia oneri, ultio in quæſtu habetur.* Hiſt. 4.

CHAPITRE VIII.

DE CEUX, QUI SONT DEVENUS PRINCES PAR DES CRIMES.

COMME un Particulier peut encore devenir Prince en deux manières, ſans que cela ſe puiſſe attribuer entiérement à la fortune, ni à la valeur, il me ſemble à propos d'en traiter. L'une eſt, quand on monte au trône par quelque ſcélérateſſe; l'autre, quand un citoien particulier devient Prince de ſa patrie par la faveur de ſes concitoiens.

QUANT à la premiére, ſans entrer au-

JE ne me ſers que des propres paroles de Machiavel, pour le confondre. Que pourrais-je dire de lui de plus atroce, ſinon qu'il donne ici des regles pour ceux que leurs crimes élevent à la grandeur ſupreme? C'eſt le titre de ce Chapitre.

SI Machiavel enſeignoit le crime *, s'il dogmatiſoit la per-

(* dans un Séminaire de Scélérats,)

autrement dans le mérite de la Cauſe, j'allegueraï deux exemples, l'un ancien, & l'autre moderne, qui, à mon avis, ſuffiront à ceux qui auroient beſoin de les imiter. Agatocle, Sicilien, de fils d'un miſérable potier de terre, devint Roi de Siracuſe. Il fut ſcélérat dans tous les divers états de ſa fortune, mais toûjours homme de cœur & d'eſprit. Etant parvenu par les dégrez de la milice à la dignité de Préteur de Siracuſe, il forma le deſſein de s'en rendre Prince, & de tenir indépendamment d'autrui ce qu'on lui avoit accordé de plein gré.

APRE'S en avoir conféré avec Hamilcar, perfidie dans une univerſité de traîtres, il ne ſeroit pas étonnant qu'il traitât des matières de cette nature, mais il parle à tous les hommes; *car un auteur qui ſe fait imprimer ſe communique à l'univers* : il [1] s'adreſſe principalement à ceux d'entre les hommes qui doivent être les plus vertueux, puiſqu'ils ſont deſtinez à gouverner les autres. Qu'y a-t'il de plus infame, de plus inſolent, que de leur enſeigner *la trahiſon*, la perfidie, & le meurtre? Il ſeroit plûtôt à ſouhaiter pour le bien † des hommes

(1. & † de l'Univers)

car, qui commandoit l'armée des Cartaginois en Sicile, un matin il aſſembla le peuple & le Sénat de Siracuſe, comme pour délibérer des affaires publiques, & donnant un ſignal à ſes ſoldats, il fit tuer tous les ſénateurs, & puis s'empara, ſans peine, de la principauté de la la ville. Quoique les Cartaginois l'euſſent défait deux fois, & puis l'euſſent aſſiégé, non ſeulement il pût défendre ſa ville, mais y aiant laiſſé une partie de ſes gens, pour la garder, il aſſaillit l'Afrique avec l'autre, & en peu de tems fit lever le ſiége de Siracuſe, & mit les Cartaginois ſi bas, qu'ils furent contraints

mes que des exemples pareils à ceux d'Agatocles, & d'Oliveto di Fermo, que Machiavel ſe fait un plaiſir de citer, fuſſent à jamais ignorez.

LA vie d'un Agatocles ou d'un Oliveto di Fermo, ſont capables de developper, en[1] un homme que ſon inſtinct porte à la ſcélerateſſe, ce germe dangereux qu'il renferme en ſoi ſans le bien connaitre. Combien de jeunes gens *qui* ſe ſont gâtez l'eſprit par la lecture des Romans, qui ne voyoient & ne penſoient plus que comme Gandalin ou Medor? Il y a

(1. dans)

traints de s'accorder avec lui, en lui laiſſant la Sicile.

QUICONQUE conſidérera tout cela, n'y verra rien, ou du moins peu de choſe, qui ſe puiſſe attribuer à la fortune, puiſqu'il parvint à la Principauté, non par la faveur d'autrui, mais par ſa valeur militaire, & qu'il ſe maintint depuis par des conſeils également généreux & périlleux. Véritablement, on ne peut pas dire que ce ſoit vertu de tuer ſes citoiens, de trahir ſes amis, d'être ſans foi, ſans religion, ſans humanité; moïens, qui peuvent bien faire acquérir un Empire, mais non une vraie gloire.

MAIS

a quelque choſe d'épidémique dans la façon de penſer, *s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi*, qui ſe communique d'un eſprit à l'autre. Cet homme extraordinaire, ce Roi *avanturier, digne de l'ancienne Chevalerie, ce Héros vagabond*, dont toutes les vertus *, pouſſées à un certain excès, dégénerent [1] en vices, Charles douze, en un mot, portoit † depuis [2] ſa plus tendre enfance la Vie d'Alexandre le Grand *ſur ſoi*; & bien des perſonnes, qui ont connu particuliérement

(* outrées 1. dégéneroient † avec lui 2. dès)

MAIS ſi je conſidere l'intrépidité d'Agatocle dans les dangers, & ſa conſtance invincible dans les adverſitez, je ne vois pas qu'il doive être eſtimé inférieur à pas-un des plus Grands Capitaines, quoique d'ailleurs il ne mérite pas de tenir rang parmi les grands hommes, vû ſes cruautez horribles, & mille autres crimes. On ne peut donc pas attribuer à la Fortune, ni à la Vertu, des choſes, qu'il a faites ſans l'une & ſans l'autre.

DE nôtre tems, Oliverotto da Fermo *étant demeuré orfelin dès ſon enfance, Jean* Fogliani *, ſon

* *Guichardin l'appelle* Frangiani.

ment cet Alexandre du Nord, aſſurent que c'étoit Quint-Curce qui ravagea la Pologne, que Staniſlas devint Roi d'après Abdolomine, & que la bataille d'Arbelles occaſionna la défaite de Pultava.

§ [ME ſeroit-il permis de deſcendre d'un auſſi grand exemple à de moindres?

(§ *Ce qui ſe trouve ici juſqu'à la Page* 101. *entre deux Crochets eſt remplacé, dans l'Edition publiée par* Voltaire, *par ce qui ſuit*: Mais, plût au Ciel que Machiavel n'eut cité que des Alexandres! Il donne Agatoclès & Fermo pour des modèles de prudence & de bonheur. Ils ſe ſont ſoutenus dans leurs petits Etats, ſi on l'en croit, parcequ'ils ont commis des cruautez à propos.)

ſon oncle maternel, l'eleva, puis le donna tout jeune à Paul Vitelli, *pour apprendre le Métier de la Guerre. Paul étant mort depuis, il ſervit ſous* Vitellozzo, *ſon frére; & comme il étoit ſpirituel, adroit, & alerte* †, *il ne mit guéres à devenir un des premiers hommes de guerre. Mais, d'autant qu'il lui ſembloit lâche de reſter comme les autres, il réſolut, avec l'appui des* Vitelli, *de ſe ſaiſir de* Fermo, *par le moïen de quelques citoiens, qui aimoient mieux voir leur patrie en ſervitude, qu'en liberté.*

Il écrivit donc à ſon

† [Ou] *vigoureux de corps & d'eſprit.*

dres? Il me ſemble que lorſqu'il s'agit de l'hiſtoire de l'eſprit humain, que la différençe des Conditions & des Etats diſparaiſſant, les Rois ne ſont que des hommes, & tous les hommes ſont égaux, il ne s'agit que des impreſſions ou des modifications en général, qu'ont produit de certaines cauſes extérieures ſur l'eſprit l'humain.

Toute l'Angleterre ſait ce qui arriva à Londres il y a quelques années. On y repréſenta une aſſez médiocre Comédie ſous le titre des voleurs & des tours de gueux. Le ſujet de cette piéce étoit l'i-

ſon oncle, qu'après avoir été pluſieurs années hors de la maiſon, il deſiroit de revoir ſa patrie & de reconnoître un peu ſon patrimoine, ne s'étant encore mêlé d'autre choſe, que d'acquérir de la réputation; & que, pour montrer à ſes compatriotes qu'il n'avoit pas perdu ſon tems, il vouloit entrer avec pompe, accompagné de cent de ſes amis, ou ſerviteurs, à cheval. Qu'à cet effet, il le prioit de diſpoſer les habitans à le recevoir honorablement; honneur, qui rejailliroit ſur lui-même, qui avoit pris ſoin de ſon éducation.

*L'*ONCLE *fit tout ce que l'autre deſiroit.* Oliverotto *fut re-*

l'imitation de quelques tours de ſoupleſſe & de filouteries de voleurs. Il ſe trouva que beaucoup de perſonnes s'apperçurent, au ſortir de ces repréſentations, de la perte de leurs bagues, de leurs tabatieres, & de leurs montres, & l'Auteur ſe fit ſi promptement des diſciples, qu'ils pratiquoient ſes leçons dans le Parterre même. Ceci prouve aſſez, ce me ſemble, combien il eſt pernicieux de citer de mauvais exemples.

LA premiere réflexion de Machiavel ſur Agatocles, & ſur Fermo, roule ſur les raiſons qui les ſoutinrent dans

reçu en cérémonie dans la Ville, où il fut quelques jours à concerter ce qui étoit néceſſaire pour la réüſſite de ſon méchant deſſein. Il fit un feſtin ſolemnel, où il invita Fogliani *& tous les premiers de la Ville; & puis, à la fin du repas & des réjouïſſances ordinaires en ces rencontres, il ouvrit à-deſſein un entretien ſérieux de la grandeur du Pape Alexandre, & des exploits de ſon fils.*

QUAND il vit ſon oncle, & les autres conviez, entrer en raiſonnement, il ſe leva en ſurſaut, diſant, qu'il falloit un lieu plus ſecret pour parler de telles affaires; & entra, avec

dans leurs petits Etats malgré leurs cruautez. L'Auteur l'attribue à ce qu'ils avoient commis ces cruautez à propos:] *or*, être prudemment barbare, & exercer la tirannie conſéquemment, ſignifie, ſelon ce Politique, exécuter tout d'un coup *& à la fois* toutes les violençes & tous les crimes que l'on juge utiles à ſes intérêts.

FAITES aſſaſſiner ceux qui vous ſont ſuſpects *& dont vous vous méfiez*, & ceux qui ſe déclarent vos ennemis; mais ne faites point traîner votre vengeance. Machiavel approu-

avec eux, dans une chambre, où étoient cachez des ſoldats, qui les égorgérent tous dès qu'ils furent aſſis. Après quoi Oliverotto *monta à cheval, & alla aſſiéger le palais du Magiſtrat, qui fut enfin contraint de le reconnoître pour Prince: dignité, où il ſçût ſi bien ſe maintenir, ſoit en ôtant la vie à tous ceux, qui, étant mécontens, lui pouvoient nuire, ſoit en faiſant de nouvelles loix civiles & militaires, qu'il étoit non ſeulement en ſûreté dans ſa ville, mais même redoutable à tous ſes voiſins, & qu'il eût été auſſi difficile de le détrôner, qu'Agatocle, ſi au bout d'un an il ne ſe fût pas*

ve des actions ſemblables aux Vêpres Siciliennes, à l'affreux Maſſacre de la St. Barthelemi, où * des cruautez ſe commirent qui font frémir l'humanité. *Ce monſtre* † ne compte pour rien l'horreur de ces crimes, pourvû qu'on les commette d'une maniere *qui en impoſe aux peuples*, qui effraye au moment où ils [1] ſont récents; & il *en* donne pour raiſon, que les idées s'en évanouiſſent plus facilement dans le public, que celles des cruautez ſucceſſives & continuës? *des*

(* ſe commirent des cruautez † Il 1. qu'ils 2. continuées)

pas laiſſé tromper par le Valentinois, qui le prit avec les Urſins à Sinigaille, où il fut étranglé avec Vitellozzo, *ſon Maître de guerre & de ſcélérateſſe.*

On pourroit s'étonner comment Agatocle, & d'autres de même trempe, après mille trahiſons & cruautez, ont vécu ſi longtems dans leur patrie, ſans voir jamais aucune conſpiration contre eux, & ont pû ſe défendre des ennemis du dehors; attendu que pluſieurs autres, à cauſe de leur cruauté, n'ont pû conſerver leur Etat, même en tems de paix, bien loin de tenir bon en tems de guerre.

des Princes: comme s'il n'étoit pas également mauvais, de faire périr mille perſonnes en un jour, ou de les faire aſſaſſiner par intervalles.

Ce n'eſt pas tout, que de confondre l'affreuſe morale de Machiavel, il faut *encore* le convaincre de fauſſeté & de mauvaiſe foy.

Il eſt premierement faux, *comme le rapporte Machiavel*, qu'Agatocles ait joui en paix du fruit de ſes crimes; il a été preſque toujours en guerre contre les Carthaginois, il fut même obligé d'abandonner* ſon armée

(* en Afrique ſon armée.)

Je crois que cela vient du bon ou mauvais uſage, que l'on fait de la cruauté. On la peut appeller bien emploiée, s'il eſt jamais permis de dire, qu'un mal eſt un bien, quand elle ne ſe fait qu'une fois, & encore par néceſſité de ſe mettre en ſûreté, & qu'elle tourne enfin au bien des ſujets. Elle eſt mal exercée, quand on l'augmente dans la ſuite du tems, au lieu de la faire entiérement ceſſer.

Ceux, qui feront le premier uſage, peuvent, avec l'aide de Dieu & des hommes, trouver quelque remede à leurs affaires, comme fit Agatocle. Pour les autres, il eſt impoſſi-

mée en Afrique, qui maſſacra ſes enfans après ſon départ, & il mourut lui-même d'un breuvage empoiſonné que ſon petit fils lui fit prendre. § [Oliveto di Fer-

(§ *Voici ce qu'il y a, dans l'Edition publiée par* Voltaire, *au lieu de ce qui eſt ici juſqu'à la Page* 106. *entre deux Crochets :* Oliviero † di Fermo périt par la perfidie de Borgia, une année après ſon élévation ; ainſi un Scélérat en punit un autre, & prévint par ſa haine particuliére ce que préparoit à Oliviero la haine publique. Quand même le crime pourroit ſe commettre avec ſécurité,)

† *Ce nom ſe trouve ainſi dans toute l'Edition publiée par* Voltaire ; *au lieu que dans celle-ci il le nomme* Oliveto.

ſible qu'ils ſe maintiennent : d'où je conclus, que l'Uſurpateur d'un Etat doit faire toutes ſes cruautez à la fois, pour n'avoir pas à les recommencer tous les jours, & pouvoir s'aſſûrer & gagner les eſprits par des bienfaits 1. *Le Prince, qui fait autrement, par timidité, ou par mauvais conſeil, eſt forcé de tenir toûjours le couteau en main, & ne ſauroit jamais ſe fier à ſes ſujets, d'autant que les offenſ-*

1. Comme fit Auguſte, qui, *poſito triumviri nomine, militem donis, populum annona, cunctos dulcedine otii pellexit.* Ann. 1. &, *quæ triumviratu geſſerat, abolevit.* Ann. 3.

Fermo périt par la perfidie de Borgia, digne ſalaire de ſes crimes ; & comme ce fut une année après ſon uſurpation, ſa chûte parait ſi accélerée, qu'elle ſemble avoir prévenu, par ſa punition, ce que lui préparoit la haine publique.

L'EXEMPLE d'Oliveto di Fermo ne devoit donc point être cité par l'auteur, puiſqu'il ne prouve rien. Machiavel voudroit que le crime fût heureux, & il ſe flatte par-là d'avoir quelque bonne raiſon de l'accréditer, ou du moins un argument paſſable à produire.

MAIS ſuppoſons que

fenſes continuelles, qu'il leur fait, les empêchent de ſe fier à lui.

AINSI, le mal ſe doit faire tout à la fois, afin que ceux, à qui on le fait, n'aient pas le tems de le ſavourer; au contraire, les bienfaits ſe doivent faire peu à peu, afin qu'on les ſavoure mieux. Enfin, le Prince doit vivre de telle ſorte avec ſes ſujets, que nul accident, bon ou mauvais, ne le puiſſe faire varier. Car, quand la néceſſité te preſſe, tu n'es plus à tems de te vanger; & le bien, que tu fais, ne te ſert de rien, parce que l'on ne t'en ſait point de gré, perſuadé que l'on que le crime puiſſe ſe commettre avec ſécurité, & qu'un tiran puiſſe exercer impunément la ſcélérateſſe;] quand même il[1] ne craindroit point une mort tragique, il ſera également malheureux de ſe voir l'opprobre du genre humain; il ne pourra point étouffer ce témoignage intérieur de ſa conſcience qui dépoſe contre lui; †[il ne pour-

(1. le Tyran)

† *Dans l'Edition publiée par* Voltaire *il y a, au lieu de ce qui eſt ici entre deux Crochets :* ſupplice réel, ſupplice inſupportable, qu'il porte toûjours dans le fonds du cœur. Non, il n'eſt point dans la na-

l'on eſt, que tu y es forcé &c.

2. C'eſt pour cela qu'Oton diſoit à ſon neveu, que Vitellius ne ſeroit pas aſſez méchant, pour ôter la vie, ni les biens, au neveu d'un Empereur, qui lui avoit conſervé toute ſa famille, & qui lui quittoit l'Empire, quoiqu'il le pût garder long-tems; & que toute ſon Armée brûlât d'envie de donner bataille à celle de Vitellius. *An vitellium tam immitis animi fore, ut pro incolumi tota domo, ne hanc quidem ſibi gratiam redderet? Non enim ultima deſperatione, ſed poſcente prælium exercitu remiſiſſe Reip. noviſſimum caſum.* Après avoir dit aux ſoldats, *quanto plus ſpei oſtenditis, ſi vivere placeret, tanto pulchrior mors erit:* plus vous montrez de zêle à me ſervir, & à mourir tous pour moi, plus il m'eſt glorieux de mourir, pour ne pas expoſer tant de braves gens à de nouveaux dangers, *Tacite, Hiſt.* I.

pourra point impoſer ſilence à cette voix puiſſante qui ſe fait entendre ſur les trônes des Rois, il ne pourra point éviter cette funeſte mélancolie qui frapera ſon imagination, qui ſera ſon bourreau en ce monde.]

Qu'on liſe la Vie d'un Denis; d'un Tibere, d'un Neron, d'un Louïs onze, d'un * tiran Baſilewits &c; l'on verra que ces monſtres, *également inſenſez & furieux*, finirent de la manière du monde la plus

nature de notre être qu'un Scélérat ſoit heureux.)

(* Jean Baſilowitz, & l'on verra que ces hommes méchans)

plus malheureuſe. L'homme cruel eſt d'un tempérament miſantrope & atrabilaire ; ſi dès ſon jeune âge il ne combat pas cette malheureuſe diſpoſition de ſon corps, il ne ſauroit manquer de devenir auſſi furieux qu'inſenſé. Quand même donc il n'y auroit point de Juſtice ſur la Terre, & point de Divinité au Ciel, il faudroit d'autant plus que les hommes fuſſent vertueux, puiſque la vertu * les unit, & leur eſt abſolument néceſſaire pour leur conſervation, & que le crime ne peut que les rendre infortunez & les détruire.

(* ſeule)

CHAPITRE IX.

DE LA PRINCIPAUTÉ CIVILE.

MAIS, lors qu'un citoien devient Prince de ſa patrie, non par un crime, ni par aucune violence, mais par la faveur de ſes concitoiens; ce qui ſe peut appeller Principauté Civile: pour y parvenir, il ne lui faut, ni un mérite, ni un bonheur, extraordinaire, mais ſeulement une fineſſe heureuſe. Or, il y parvient, ou par la bienveillance du peuple, ou par la faveur des Grands;

IL n'y a point de ſentiment plus inſéparable de notre être, que celui de la liberté; depuis l'homme le plus poliçé juſqu'au plus barbare, tous en ſont pénétrez également; car comme nous naiſſons ſans chaînes, nous prétendons vivre ſans contrainte. C'eſt cet eſprit d'indépendançe & de fierté, qui a produit tant de grands hommes dans le monde, & qui

Grands ; car, toutes les villes ſont partagées en ces deux factions, qui naiſſent de ce que le peuple craint d'être opprimé par les Grands, & que ceux-ci le veulent opprimer 1 *: contrariété, qui fait toûjours éclorre, ou la Principauté, ou la Liberté, ou la Licence* 2.

LA qui a donné lieu aux Gouvernemens républicains, leſquels établiſſent une eſpèce d'égalité entre les hommes, & les raprochent d'un état naturel.

MACHIAVEL donne en ce chapitre de bonnes maximes de Politique à ceux qui s'élevent à la puiſſance ſuprême par le conſentement* des Chefs d'une République ; voilà preſque le ſeul cas où il permette d'être honnête homme ; mais malheureuſement ce cas n'arrive *preſque* jamais. L'eſprit républicain, jaloux à l'excès de ſa liberté, prend

(* libre)

1. Car l'avarice & l'inſolence ſont les vices ordinaires des Grands. *Avaritiam & arrogantiam præcipua validiorum vitia.* Tacit. Hiſt. 1. *Naturalem nobilitatis ſuperbiam.* Paterc. Hiſt. 2.

2. *Poſtquam exui æqualitas, & pro modeſtia ac pudore ambitio & vis incedebat, provenere dominationes.* Voilà la Principauté. *Poſtquam Regum pertæſum, leges maluerunt.* Ann. 3. Voilà la Liberté. *Tribunis ple-*

LA Principauté eſt introduite par le peuple, ou par les Grands, ſelon que l'un ou l'autre parti en trouve l'occaſion; car, lorſque les Grands ſe voient hors d'état de réſiſter au peuple, ils commencent à jetter les yeux ſur un d'entre eux, & le font Prince, pour pouvoir mieux exercer leurs animoſitez ſous ſon nom 3.

DE reddita licentia, quoquò vellent populum agitandi..... Exin continua per viginti annos diſcordia, non mos, non jus, deterrima quæque impunè. Voilà la Licence, qui entraine toûjours après ſoi la confuſion. *Inter Patres plebemque certamina exarſere; modò turbulenti Tribuni, modò Conſules prævaliді.* Hiſt. 2.

prend ombrage de tout ce qui peut lui donner des entraves, & ſe révolte contre la ſeule idée d'un maître. On connait dans l'Europe des peuples qui ont ſecoüé le Joug de leurs Tirans, pour joüir de l'indépendance; mais on n'en connait point, qui, de libres qu'ils étoient, ſe ſoient aſſujettis à un eſclavage volontaire.

PLUSIEURS Républiques ſont retombées, par la ſuite des tems, ſous le deſpotiſme; il parait même que ce ſoit un malheur inévitable, qui les attend toutes.

CAR, comment une République réſiſteroit-elle éternel-

3. Comme firent ceux d'Hé-

DE MEME, quand le peuple voit qu'il ne ſauroit réſiſter aux Grands, il cede ſon autorité à un ſeul, & le fait Prince, pour en être défendu.

CELUI qui monte à la Principauté par la faveur des Grands a plus de peine à ſe maintenir, que celui, qui eſt fait Prince par le peuple, d'autant qu'il a à ſes côtez beaucoup de gens, qui croient être autant que lui, & à qui par conſéquent il ne ſauroit commander à ſa

d'Héraclée, qui, pour ſe vanger du peuple, qui étoit le plus fort, rapellérent Cléarque de ſon éxil, & le firent leur Prince, malgré le peuple. *Machiavel, au Chap. 16. du Livre 1. de ſes Diſcours.*

nellement à toutes les cauſes qui minent ſa liberté? Comment pourroit-elle contenir toujours l'ambition des Grands qu'elle nourrit dans ſon ſein? Comment *pourroit-elle* à la longue veiller ſur les ſéductions & les ſourdes pratiques de ſes voiſins, & ſur la corruption de ſes membres, tant que l'intérêt ſera tout puiſſant chez les hommes? Comment peut-elle eſpérer de ſortir toujours heureuſement des guerres qu'elle aura à ſoutenir? Comment *pourra-t'elle* prévenir ces conjonctures fâcheuſes pour ſa liberté, ces moments critiques

ſa mode 4; *au-lieu que celui, que le peuple éleve à la Principauté, commande ſeul, & ne trouve perſonne, qui ne ſoit prêt de lui obéïr* 5, *ou du moins très-peu de gens.*

De

4. Ce qui força Cléarque de les exterminer tous, pour ſe délivrer de leur inſolence, & contenter en partie le peuple d'Héraclée, en le vangeant de ceux qui lui avoient ôté ſa liberté. *Machiavel au même endroit*, où il conclut, que, de quelque manière qu'on ſoit devenu Prince, tôt ou tard il faut toûjours gagner l'affection du peuple, ſans laquelle on ne ſauroit être en ſûreté: joint, que plus le Prince eſt cruel envers la multitude, & plus il devient foible.

5. Coſme de Medicis l'emportoit ſur le parti des Nobles de Flo-

& déciſifs, & ces hazards qui favoriſent les corrompus & les audacieux? Si les troupes ſont commandées par des Chefs lâches & timides, elle deviendra la proye de ſes ennemis; & ſi elles ont à leur tête des hommes vaillans & hardis, ils feront dangereux dans la paix, après avoir ſervi dans la guerre.

Les Républiques ſe ſont preſque toutes élevées de l'abîme de la Tirannie[2] au comble de la Liberté, & elles ſont preſque toutes retombées de cette liberté dans l'eſclavage. Ces

(1. ſes 2. ſervitude)

DE PLUS, on ne peut pas honnêtement, ni ſans faire tort à autrui, contenter les Grands, mais bien le peuple, qui eſt plus raiſonnable que les Grands; ceux-ci le voulant opprimer, & lui ne le voulant pas ſouffrir. Ajoutez encore à cela, que le Prince ne ſe ſauroit jamais aſſûrer d'un peuple ennemi, aiant affaire à trop de têtes, au-lieu qu'y aiant

Florence, parce que, (dit Nardi, au Livre 1. de ſon Hiſtoire) ces Nobles étans tous égaux, ils ne s'accordoient pas ſi bien enſemble, que les partiſans de Coſme, qui, ébloüis de la ſplendeur & de la réputation de ſa Maiſon, ne tenoient point à deshonneur de dépendre de lui, ni de lui obéïr.

Ces mêmes Athéniens, qui du tems de Demoſthene outrageoient Philippe de Macédoine, ramperent devant Alexandre. Ces mêmes Romains, qui abhorroient la Royauté, après l'expulſion des Rois ſouffrirent patiemment, après la révolution de quelques Siecles, toutes les cruautez de leurs Empereurs; & ces mêmes Anglais, qui mirent à mort Charles I., parce qu'il * empiétoit ſur leurs droits, plierent la roideur de leur courage ſous la § puiſſançe altière de leur

(* avoit uſurpé quelques faibles droits, § tyrannie fiere & adroite)

aiant peu de Grands, il eſt facile d'en venir à bout.

TOUT le pis qu'un Prince puiſſe attendre d'un peuple ennemi, eſt d'en être abandonné; mais il n'a pas ſeulement cela à craindre des Grands, les aiant pour ennemis, mais encore, qu'ils ne viennent fondre ſur lui, d'autant qu'aiant plus de pénétration d'eſprit, ils anticipent toûjours, pour ſe mettre en ſûreté, & cherchent à gagner l'affection de celui qu'ils eſpérent qui vaincra.

ENFIN, c'eſt une néceſſité, que le Prince vive toûjours avec le même peuple, mais non pas avec les mêmes Grands, leſquels il peut accréditer leur Protecteur. Ce ne ſont donc point ces Républiques qui ſe ſont données des maîtres par leur choix; mais [1] des hommes entreprenans, qui, aidez de quelques conjonctures favorables, les ont ſoumiſes contre leur volonté.

DE MEME que les hommes naiſſent, vivent un tems, & meurent par maladies ou par l'âge, de même les Républiques ſe forment, fleuriſſent quelques Siécles, & périſſent enfin par l'audace d'un citoyen, ou par les armes de leurs ennemis. Tout a ſon période, *tous les Empires*, & les plus

(1. ce ſont)

diter, ou décréditer, conſerver ou détruire, quand il lui plait. Pour mieux débrouiller cette matière, il faut conſidérer la conduite que tiennent les Grands.

CEUX, qui s'attachent entièrement à la Fortune du Prince, doivent être honorez & animez, pourvu qu'ils ne ſoient point gens de rapine. Ceux qui ne s'obligent pas au Prince, le font manque de courage, ou par fineſſe. Si c'eſt par crainte, c'eſt alors que tu te dois ſervir d'eux, & ſurtout de ceux qui ſont de bon conſeil, parce que tu t'en fais bon-

plus grandes Monarchies mêmes n'ont qu'un tems; les Républiques ſentent toutes que ce tems arrivera, & elles regardent toute famille trop puiſſante comme le germe de la maladie qui doit leur donner le coup de la mort.

ON ne perſuadera jamais à des républicains vrayement libres, de ſe donner un maître; je dis le meilleur maître: car, ils vous diront toujours, il vaut mieux dépendre des Loix, que du caprice d'un ſeul homme. *

(* *Ce qui ſuit ſe trouve de plus dans l'Edition publiée par* Voltaire: Les Loix ſont juſtes de leur nature, & l'homme eſt né injuſte; elles ſont

honneur dans la proſpérité, & que tu n'as rien à craindre d'eux dans l'adverſité. Mais, ſi c'eſt par ménagement, & par ambition, c'eſt ſigne qu'ils penſent plus à eux, qu'à toi, & par conſéquent tu t'en dois autant garder, que s'ils étoient tes ennemis déclarez 6, *attendu que ſi tu tombes dans l'adverſité, ils aideront toûjours à te ruiner.*

CELUI donc qui devient Prince par la faveur du peuple, ſe le doit conſerver ami; & cela eſt facile, le peuple ne demandant rien, ſi-non de n'être pas opprimé. Mais celui, qui, malgré le peuple, eſt fait Prince par les Grands, doit, avant toutes choſes, eſſaier de le gagner; ce qui lui

(6) Un Valerius Feſtus, qui parloit en faveur de Vitellius dans ſes lettres, & donnoit à Veſpaſien des avis ſecrets de l'un & de l'autre, & avoit toûjours pour ami celui qui reſteroit Empereur, devint juſtement ſuſpect à tous les deux. *Tacite, Hiſt.* 2.

ſont le remède à nos maux, & ce remède peut trop aiſément ſe tourner en poiſon mortel entre les mains de celui qui n'a qu'à vouloir. Enfin, la liberté eſt un bien qu'on apporte en naiſſant; par quelles raiſons, diront les Républicains, nous dépouillerons-nous de notre bien? Autant donc qu'il eſt criminel de ſe révolter contre un Souverain établi par les Loix, autant l'eſt-il de vouloir aſſervir une République.)

lui ſera aiſé, s'il le prend en ſa protection.

COMME les hommes, quand ils reçoivent du bien de celui de qui ils n'attendoient que du mal, en deviennent plus obliez à leur bienfaiteur, le Prince devient plus agréable au peuple, que s'il tenoit de lui ſa Principauté. Or, la bienveillance du peuple ſe peut gagner par divers moïens, dont je ne parlerai point, comme n'en voulant pas donner de régle certaine, à cauſe de la néceſſité d'en changer ſelon les tems.

JE dirai ſeulement, qu'un Prince a beſoin de l'affection du peuple, faute de quoi il n'a point de reſſource dans l'adverſité. Quand Nabis, Prince de Sparte, fut attaqué de toute la Gréce & de l'Armée victorieuſe des Romains, il n'eut qu'à s'aſſûrer de quelques Nobles pour ſe tirer de danger; ce qui ne lui eût pas ſufi, s'il eût été haï du peuple.

QUE l'on ne m'objecte point le commun proverbe, qui dit, que de faire fond ſur le peuple, c'eſt bâtir ſur la bouë; *car cela n'eſt vrai, qu'à l'égard du citoien particulier, qui s'attend que le peuple le tirera des mains de ſes ennemis *, ou des Ma-*

* [Ou] *le protégera contre l'oppreſſion de ſes*, &c.

Magiſtrats: en quoi il pourroit ſouvent ſe trouver déçu, comme il arriva aux Gracques 7 *à Rome, & à George* Scali 8 *à Florence. Mais, lorsque c'eſt un Prince, qui ſait commander, & qui ne manque point de cœur dans l'adverſité, ni de ce qu'il faut pour entretenir l'eſprit du peuple, il ne ſe trouvera jamais mal d'avoir fait fond ſur ſon affection.*

D'ORDINAIRE, les Principautez Civiles périclitent, quand il s'agit d'établir une domination abſoluë; car, ces Princes commandent par eux-mêmes, ou par des Magiſtrats: ſi c'eſt par autrui, le danger eſt plus grand, d'autant qu'ils dépendent de la volonté des citoiens qui ſont en charge, leſquels, au premier remuëment qui arrive, leur peuvent très-facilement ôter

7. Tiberius Gracchus fut aſſailli & tué par le peuple, ſur ce ſeul mot de Scipion Naſica, *Qui ſalvam vellent Remp. ſe ſequerentur.* C'eſt-à-dire: Que tous ceux, qui vouloient maintenir la Liberté publique, euſſent à le ſuivre. *Paterc. Hiſt.* 2. Et Cajus, ſon frére, fut tué enſuite.

8. Décapité, (dit Machiavel au 3. Livre de ſon Hiſt.) devant un peuple, qui peu auparavant l'adoroit. D'où eſt venu ce proverbe Florentin, qui dit, *fondarſi come meſſer Giorgio Scali.* L'affection du peuple, ajoute-t-il, ſe perd auſſi aiſément qu'elle ſe gagne.

ôter leur Etat, ſoit en ne voulant pas leur obéïr, ou en ſe ſoulevant contre eux; & alors le Prince n'eſt plus à tems de ſe rendre maître abſolu, parce qu'il ne ſait à qui ſe fier, & que les ſujets, qui ont accoutumé d'obéïr aux Magiſtrats, ne lui veulent point obéïr. Joint qu'il ne ſauroit ſe régler ſur ce qu'il voit, lors qu'il eſt en paix, & que les citoiens ont beſoin de l'Etat; car alors chacun court, chacun promet, chacun veut mourir pour lui, parceque la mort eſt éloignée. Mais, lorſque l'Etat a beſoin des citoiens, il s'en trouve peu qui ſervent 9; & l'expérience eſt d'autant plus dangereuſe, qu'on ne la peut faire qu'une fois.

AINSI, un Prince ſage doit faire enſorte que ſes ſujets aient beſoin de lui en tout tems, moïennant quoi ils lui ſeront toûjours fidèles.

9. *Proſperis Vitelli rebus certaturi ad obſequium, adverſam ejus fortunam ex æquo detrectabant*, dit Tacite Hiſt. 2. *linguantibus omnium ſtudiis, qui primo alacres fidem atque animum oſtentaverant*, Hiſt. 1.

CHA-

CHAPITRE X.

COMMENT IL FAUT MESURER LES FORCES DE TOUTES LES PRINCIPAUTEZ *.

MAINTENANT il eſt bon d'examiner la qualité du Prince, c'eſt-à-dire, s'il a un ſi grand Etat, qu'il puiſſe de lui-même ſe ſoutenir dans le beſoin, ou-bien, s'il ne ſauroit ſe paſſer de l'aſſiſtence d'autrui. Pour débrouiller ce point, je dis, que comme, à mon avis, ceux-là peuvent ſe ſoutenir d'eux-mêmes, qui ont aſſez d'hommes ou d'argent

DEPUIS le tems où Machiavel écrivoit † ſon Prinçe Politique, le Monde eſt ſi *fort* changé, qu'il n'eſt preſque plus reconnoiſſable. Si quelque habile Capitaine de Louïs douze reparaiſſoit de nos jours, il ſeroit entièrement deſorienté; il verroit qu'on fait la guerre

(† Depuis que Machiavel écrivit)

(* *Des forces des Etats.*)

gent pour mettre une bonne Armée ſur pied, & donner bataille à qui que ce ſoit qui les vienne aſſaillir : au contraire, ceux-là ont toûjours beſoin d'autrui, qui ſont contraints de ſe tenir enfermez dans leurs villes, faute de pouvoir paroître en campagne. Nous avons diſcouru du premier cas, & nous en dirons encore dans la ſuite ce qui viendra à point.

QUANT au ſecond, il ſuffit d'avertir les Princes, de munir & fortifier la ville de leur réſidence, ſans ſe mettre nullement en peine du reſte ; car quand le Prince aura bien fortifié ſa ville, & qu'il ſe ſera

re avec des armées[1] innombrables, *que l'on peut à peine faire ſubſiſter en Campagne*, entretenues pendant la[2] paix comme dans la[3] guerre, au-lieu que de ſon tems, pour frapper les grands coups, & pour exécuter les grandes entrepriſes, une poignée de monde ſuffiſoit, & les troupes étoient congédiées après la guerre finie : au-lieu de ces vêtemens de fer, de ces lançes, de ces arquebuſes à roüet, il trouveroit des habits d'ordonnançe, des fuſils & [4] des bayonnettes, des

(1. troupes 2. en 3. en 4. avec)

ra ménagé envers ſes autres ſujets, comme je l'ai dit ci-deſſus, & le dirai ci-après, il ne ſera jamais attaqué de gaieté de cœur 1, *les hommes craignant toûjours de s'embarquer dans les entrepriſes difficiles* 2. *Or, il*

des méthodes nouvelles pour camper, pour aſſieger, pour donner bataille, & * l'art de faire ſubſiſter des troupes, *tout* auſſi néceſſaire *à preſent* que *le pouvoit être autrefois* celui de battre l'ennemi.

MAIS, que ne diroit pas Machiavel lui-même s'il pouvoit voir la nouvelle forme du Corps politique de l'Europe, & tant de grands Prinçes qui figurent à preſent dans le monde, qui n'y étoient pour rien alors; la puiſſançe des Rois ſolidement établie; la manière de négocier des Souverains,

(* ſur-tout)

1. C'eſt pour cela que Tacite reprend Bardanés de s'être embarraſſé au ſiége d'une ville forte, & pourvue de toutes ſortes de munitions; Où il entra, dit-il, plus de paſſion de ſe vanger, que de prudence. *Solis Seleucenſibus dominationem ejus abnuentibus, in quos, ut patris ſui quoque defectores; ira magis, quàm ex uſu præſenti, accenſus, implicatus obſidione urbis validæ, muroque & commeatibus firmatæ.* Ann. 11.

2. *Omnes, qui magnarum*

il ne fait jamais bon à attaquer un Prince, qui tient ſa place en état de ſe bien défendre, & qui n'eſt point haï du peuple.

LES Villes d'Allemagne ſont très-libres, ont peu de territoire, & n'obéiſſent qu'à leur mode à l'Empereur, qu'elles ne craignent point, ni pas-un autre voiſin puiſſant. Car, comme elles ont toutes de fortes murailles, de grands foſſez, & autant d'ar-

rum rerum conſilia ſuſcipiunt, eſtimare debent, an quod inchoatur promptum effectu, aut certe non arduum ſit. Hiſt. 2. Ceux qui font une grande entrepriſe, dit Tacite, doivent bien examiner ſi l'éxécution en ſera aiſée, ou difficile.

rains, & cette balançe qu'établit en Europe l'Alliance de quelques Princes conſidérables pour s'oppoſer aux ambitieux, & qui n'a pour but que le repos du monde?

TOUTES ces choſes ont produit un changement ſi général & ſi univerſel, qu'elles rendent la plûpart des maximes de Machiavel inaplicables à notre Politique Moderne. C'eſt ce que fait voir principalement ce Chapitre. Je dois en rapporter quelques exemples.

MACHIAVEL ſupoſe „ qu'un Prin„ çe dont le Pays „ eſt étendu, qui „ avec cela a beau„ coup

d'artillerie qu'il leur en faut, & qu'il y a toûjours dans leurs magazins des provisions de vivres & de bois pour un an, chacun voit, que le siége de ces villes seroit long & pénible. Joint que, pour nourrir le menu-peuple, sans qu'il soit à charge au Public, elles ont toûjours dequoi lui donner à travailler, pour un an, à ces sortes d'ouvrages, qui sont les nerfs & le soutien de la ville. Outre cela, elles tiennent la Discipline & les Exercices militaires en vigueur.

Ainsi donc, un Prince, qui a une ville forte, & qui n'y est pas haï, ne peut pas être assailli,

„ coup d'argent & „ de troupes, peut „ se soutenir par ses „ propres forçes, „ sans l'assistance „ d'aucun Allié, „ contre les attaques de ses ennemis. „

C'est ce que j'ôse contredire : je dis même plus, & j'avançe, qu'un Prince, quelque redouté qu'il soit, ne sauroit lui seul résister à des ennemis puissans, & qu'il lui faut nécessairement le secours de quelques Alliez. Si le plus formidable, le plus puissant Prince de l'Europe, si Louïs XIV. fut sur le point de succomber

(1. des)

li, & ceux qui l'attaqueroient, en ſortiroient à leur deshonneur, parceque les choſes du Monde ſont ſi ſujettes au changement, qu'il eſt preſque impoſſible de tenir, un an durant, le ſiége devant une Place.

MAIS, me dira quelqu'un, ſi le peuple a ſes biens au dehors, & voit ſaccager ſes terres, il perdra patience; & l'amour propre, outre les incommoditez d'un long ſiége, lui fera abandonner le Prince.

JE répons, qu'un Prince puiſſant & courageux ſurmontera toûjours ces difficultez, ſoit en faiſant eſpérer au peuple, que le mal ne durera pas; ſoit en lui

ber dans la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne, & que, faute d'Alliances, il ne put preſque plus réſiſter à la Ligue de tant de Rois & de Princes* qui penſa l'accabler, à plus forte raiſon tout Souverain qui lui eſt inférieur ne peut il, ſans hazarder beaucoup, demeurer iſolé, & privé de fortes Alliances.

ON dit, & cela ſe répete ſans beaucoup de réflexion, que les Traitez ſont inutiles, puiſqu'on n'en remplit preſque jamais tous les points, & qu'on n'eſt pas plus ſcrupuleux *là-deſſus* dans notre Siécle qu'en

(* prête à l'accabler.)

lui faiſant peur de la cruauté de l'ennemi, ou en s'aſſûrant finement de ceux qui lui paroîtront trop remuans. Ajoutez à cela, que comme d'ordinaire l'ennemi fait le dégât d'abord qu'il entre, parceque c'eſt le tems que les eſprits ſont bouillans, & mieux réſolus à la défenſe; le Prince en doit tenir plus ferme: car, après que la premiére chaleur eſt paſſée, ſes ſujets conſidérant que tout le mal eſt déjà fait, & qu'il n'y a plus de remede, ils s'uniſſent d'autant plus étroitement avec lui, qu'ils ſe le croient plus obligé, étant pour l'amour de lui que leurs terres ont été

qu'en tout autre. Je reponds à ceux qui penſent ainſi, que je ne doute nullement qu'ils ne trouvent des exemples anciens, & même très-récents, de Prinçes qui n'ont point remplis exactement leurs engagemens, mais cependant *qu*'il eſt toujours très-avantageux de faire des Traitez. Les Alliez que vous vous faites ſeront autant d'Ennemis que vous aurez de moins; & s'ils ne vous ſont d'aucun ſecours, vous les réduirez *toujours certainement* à obſerver * *une exacte* neutralité.

MA-

(* au moins quelque tems la)

été ſaccagées; outre que c'eſt la coutume des hommes, d'aimer autant pour le bien qu'ils font, que pour celui qu'ils reçoivent.

TOUT cela bien conſidéré, il ne ſera pas difficile à un Prince prudent de faire réſoudre la Bourgeoiſie à ſoutenir un long ſiége, pourvu que la Ville ait de quoi vivre & de quoi ſe défendre 3.

MACHIAVEL parle enſuite des *Principini*, de ces Souverains en mignature, qui, n'ayant que de petits Etats, ne peuvent *point* mettre d'Armée en Campagne. L'Auteur appuye beaucoup ſur ce qu'ils doivent fortifier leur Capitale, afin de s'y renfermer avec leurs troupes en tems de guerre.

LES Princes *Italiens*, dont parle Machiavel, ne ſont proprement que des Hermafrodites de* Souverains, & des Particuliers; § [ils ne joüent le rôle de grands Seigneurs qu'avec leurs domeſtiques. Ce qu'on

3. Conforme à ce que Tacite dit, qu'Agricola renouvelloit tous les ans les garniſons & les munitions des Places, afin qu'elles puſſent ſoutenir un long ſiége. *Dans ſa Vie.*

(* Souverain & de Particulier:)

(§ *Au lieu de ce qui eſt ici, juſqu'à la Page* 131., *ren-*

qu'on pourroit leur conſeiller de meilleur, ſeroit, ce me ſemble, de diminuer en quelque choſe l'opinion infinie qu'ils ont de leur grandeur, de la vénération extrême qu'ils ont pour leur ancienne & illuſtre Race, & du zèle inviolable qu'ils ont pour leurs Armoiries. Les perſonnes ſenſées diſent, qu'ils feroient mieux de ne figurer dans le monde que comme des Seigneurs qui ſont bien à leur aiſe, de quitter une bonne fois les échaſſes ſur leſquels leur orgueil les monte, de n'entretenir tout au plus qu'une garde ſuffiſante pour chaſſer les vo-

renfermé entre deux Crochets, il y a, dans l'Edition publiée par Voltaire: ils ne joüent le rôle de Souverain, que ſur un trop petit Théatre. S'ils ne ſont entourés que de Princes auſſi foibles qu'eux, ils ont raiſon de fortifier leurs petites places; deux baſtions, & deux cens ſoldats, ſont pour eux, & pour leurs Voiſins, ce que ſont de vraies fortereſſes & cent mille hommes pour de grands Rois.

Mais, ſi ces Seigneurs ſont dans la ſituation où étoient les Barons de France ou d'Angleterre, ſi ce ſont des Seigneurs de l'Empire, je crois que des troupes & des fortereſſes peuvent les ruiner, & ne peuvent les agrandir. Le faſte de la Souveraineté eſt dangereux quand le pouvoir de la Souveraineté manque: on ruine ſouvent

voleurs de leur Château, en cas qu'il y en eût d'aſſez affamez pour y chercher ſubſiſtançe, & de raſer les remparts, les murailles, & tout ce qui peut donner l'air d'une Place forte à leur réſidençe.

EN VOICI les raiſons: la plupart des petits Prinçes, & nommément ceux d'Allemagne, ſe ruinent par la dépenſe exceſſive, à proportion de leurs revenus, que leur fait faire l'yvreſſe de leur vaine grandeur; ils s'abîment pour ſoutenir l'honneur de leur Maiſon, & ils prennent par vanité le chemin de la miſère & de l'hôpital; il n'y a pas juſqu'au Cadet du Cadet d'une Ligne appanagée, qui ne s'imagine d'être quelque choſe de ſemblable à Louis XIV; il bâtit ſon Verſailles, il a ſes maîtreſſes, il entretient ſes armées.

IL y a actuellement un certain Prince, appanagé d'une grande Maiſon, qui, par un rafinement de Grandeur, en-

vent ſa Maiſon pour en ſoutenir trop la grandeur; plus d'un Prince apanagé en a fait la triſte expérience. Avoir une eſpéce d'armée quand on ne doit avoir qu'une foible garde, entretenir une garde quand on doit s'en tenir à des domeſtiques, ce n'eſt point là de l'ambition, ce n'eſt que de la vanité, & cette vanité conduit bien-tôt à l'indigence.

Pourquoi auroient-ils des places?)

entretient exactement à ſon ſervice tous les Corps de troupes qui compoſent la Maiſon d'un grand Roi, & cela ſi fort en diminutif, qu'il faut un microſcope pour appercevoir chacun de ces Corps en particulier ; ſon armée ſeroit peut-être aſſez forte pour repréſenter une bataille ſur le Théatre de Verone.

J'AI dit en ſecond lieu, que les petits Prinçes faiſoient mal de fortifier leur réſidençe, & la raiſon en eſt toute ſimple ;] ils ne ſont pas dans le cas de pouvoir être aſſiégez par leurs ſemblables, puiſque des voiſins plus puiſſans qu'eux ſe mêlent d'abord de leur démêlé, & leur offrent une médiation qu'il ne dépend pas d'eux de refuſer : ainſi, au lieu de ſang répandu, deux coups de plume terminent leurs petites querelles.

A QUOI leur ſerviroient *donc* leurs fortereſſes ? Quand même elles ſeroient en état de ſoutenir un ſiége de la longueur de celui de Troye contre leurs petits Ennemis, elles n'en ſoutiendroient pas un comme celui de Jérico devant les armées d'un Monarque puiſſant. Si d'ailleurs de grandes guerres

ſe font dans leur[1] voiſinage, il ne dépend pas d'eux de reſter neutres, ou ils ſont totalement ruinez ; & s'ils embraſſent le parti d'une des Puiſſançes belliqueuſes[2], leur Capitale devient la place de guerre de ce Prinçe.

L'IDÉE que Machiavel nous donne des Villes Impériales d'Allemagne eſt toute différente de ce qu'elles ſont à preſent ; un petard ſuffiroit, & même[3] un mandement de l'Empereur, pour le rendre maître de ces Villes. Elles ſont toutes mal fortifiées, la plûpart avec des anciennes[4] murailles, flanquées en quelques endroits par de groſſes Tours, & entourées par des[5] foſſez, que des terres écroulées ont preſqu'entièrement comblez[6]. Elles ont peu de Troupes, & celles qu'elles entretiennent ſont mal diſciplinées ; leurs Officiers ſont, *ou le rebut de l'Allemagne* pour la plûpart, * ou de vieilles gens qui ne ſont plus en état de ſervir. Quelques-unes des Villes Impériales ont une aſſez bonne artillerie ; mais cela ne ſuffiroit point pour s'oppoſer

(1. le 2. belligérantes, 3. & au défaut de cela, 4. d'anciennes 5. de 6. refermés. * des Viellards hors d'état de ſervir.)

poſer à l'Empereur, qui a coutume de leur faire ſentir aſſez ſouvent leur faibleſſe. En un mot, faire la guerre, livrer des batailles, attaquer ou défendre des forteresſes, eſt uniquement l'affaire des grands Souverains[1], & ceux qui veulent les imiter, ſans en avoir la puiſſançe, reſſemblent à celui qui contrefaiſoit le bruit du tonerre & ſe croïoit Jupiter.

(1. Princes,)

CHAPITRE XI.

DES PRINCIPAUTEZ ECCLÉSIASTIQUES §.

IL ne me reſte plus à parler, que des Principautez Eccléſiaſtiques, qui ſont difficiles à acquérir, mais faciles à conſerver, parce qu'elles ſont appuiées ſur de vieilles coutumes de Religion, qui ſont toutes ſi puiſſantes, que, de quelque manière qu'on ſe gouverne, l'on s'y maintient toûjours.

IL n'y a que ces Princes, qui ont un Etat, & qui ne le défendent point, qui ont des ſujets, & qui

JE ne vois guères dans l'Antiquité de Prêtres devenus Souverains. Il me ſemble que de tous les peuples dont il nous eſt reſté quelque faible connaiſſançe, il n'y a que les Juifs qui ayent eu une ſuite de Pontifes deſpotiques. *Il n'eſt pas étonnant que dans la plus ſuperſtitieuſe & la plus ignorante de toutes les nations barbares, ceux qui étoient à la tête de la*

(§. *Des Etats Eccléſiaſtiques.*)

qui ne les gouvernent point ; il n'y a qu'eux, qui ne ſont point dépouillez de leurs Etats, quoiqu'ils les laiſſent ſans défenſe, & qui ont des ſujets, qui n'ont, ni la penſée, ni le pouvoir, de s'aliener d'eux. Ce ſont donc là les ſeules Principautez aſſeurées & heureuſes. Mais, comme elles ſont régies & ſoutenues par des cauſes ſupérieures, où l'eſprit humain ne ſauroit atteindre, ce ſeroit préſomption & témérité à moi d'en diſcourir.

NEANMOINS, ſi quelqu'un me demande, d'où vient que l'Egliſe eſt devenue ſi puiſſante dans le temporel, qu'un

la Religion ayent enfin uſurpé le maniment des affaires ; mais partout ailleurs il* me ſemble que les Prêtres ne ſe mêloient que de leurs fonctions. Ils ſacrifioient, ils recevoient un ſalaire, ils avoient quelques[1] prérogatives : mais ils § n'inſtruiſoient ni ne gouvernoient ; & c'eſt, je croi, parce qu'ils n'avoient, ni dogmes pour[2] diviſer les peuples, ni † puiſſançe pour en abuſer, qu'il n'y eut jamais chez eux.

(* paroit que les Chefs de la Religion 1. des § inſtruiſoient rarement, & ne gouvernoient jamais : 2. qui peuvent † autorité dont on peut abuſer.)

qu'un Roi de France en tremble aujourd'hui & qu'elle l'a pû chaſſer de l'Italie, & ruiner les Vénitiens; au-lieu qu'avant le Pontificat d'Alexandre, non ſeulement les Potentats d'Italie, mais même les moindres Barons & Seigneurs Italiens la craignoient peu à l'égard du temporel: il ne me paroît pas inutile de le remémorer en partie, bien que cela ſoit aſſez connu.

AVANT que Charles, Roi de France, paſſât en Italie, cette Province étoit ſous l'empire du Pape, des Vénitiens, du Roi de Naples, du Duc de Milan, & des Florentins. Ces Potentats avoient deux

eux[1] aucune[2] guerre de Religion.

LORSQUE l'Europe, dans la décadence de l'Empire Romain, fut une Anarchie de barbares, tout fut diviſé en mille petites Souverainetez; beaucoup d'Evêques ſe firent Princes, & ce fut l'Evêque de Rome qui donna l'exemple. Il ſemble que ſous ces Gouvernemens Eccléſiaſtiques les peuples duſſent vivre aſſez heureux, car des Princes électifs, *des Princes élevez à la Souveraineté dans un âge avancé, des Princes enfin* dont les Etats ſont très bornez, tels que ceux des

(1. les Anciens 2. de)

deux principaux ſoucis; l'un, d'empêcher que les armes étrangéres n'entraſſent en Italie; l'autre, que pas-un d'eux ne s'agrandît d'avantage.

CEUX, de qui l'on prenoit le plus d'ombrage, étoient le Pape & les Vénitiens. Pour contenir ceux-ci, il falloit une ligue de tous les autres, comme l'on avoit fait pour la défenſe de Ferrare. Pour humilier le Pape, l'on ſe ſervoit des Barons Romains, qui, étant partagez en deux factions, les Urſins & les Colonnes, avoient toûjours les armes à la main pour vanger leurs querelles, juſques ſous les yeux du Pape; ce qui

des Eccléſiaſtiques, doivent ménager leurs ſujets, ſinon par Religion, du-moins par Politique.

IL eſt certain cependant qu'aucun Pays ne fourmille plus de mendiants, que ceux des Prêtres[1]; c'eſt-là qu'on peut voir un tableau *toûchant* de toutes les miſéres humaines, non pas de ces pauvres que la liberalité & les aumônes des Souverains y attirent, de ces inſectes qui s'attachent aux riches & qui rampent à la ſuite de l'opulence; §[mais de

(1. Eccléſiaſtiques;)
(§ *Ce qui ſe trouve ici, juſ-*

qui énervoit le Pontificat.

QUOIQU'IL y ait eu quelquefois un Pape courageux, tel que fut Sixte IV., il ne pouvoit jamais ſe tirer d'embarras, à cauſe de la courte durée du Pontificat; car une dixaine d'années, que vivoit un Pape, ſuffiſoit à peine pour abaiſſer l'une des factions.

SI, par exemple, celle des Colonnes étoit preſque éteinte ſous un Pape, elle reſuſçitoit ſous un autre, qui en vouloit aux Urſins: cela faiſoit que les forces temporelles du Pape étoient mépriſées en Italie.

IL vint enfin un Alexandre VI., qui montra, mieux que tous

de ces gueux faméliques, que la cha-

juſqu'à la Page 144., entre deux Crochets, eſt remplacé, dans l'Edition publiée par Voltaire, *par ce qui ſuit :* mais de ces Faméliques, privés du néceſſaire & des moïens de ſe le procurer. On diroit que les peuples de ces Païs vivent ſous les Loix de Sparte, qui défendoient l'or & l'argent; il n'y a guères que leurs Souverains exceptés de la Loi.

La raiſon générale en eſt, que, parvenus tard au Gouvernement, aiant peu d'années à joüir, & des héritiers à enrichir, ils ont rarement la volonté, & jamais le tems, d'exécuter des entrepriſes longues & utiles. Les grands établiſſemens, le Commerce, tout ce qui exige des commencemens lents & pénibles, ne ſont point faits pour eux; ils ſe re-

tous ſes prédéceſſeurs, ce qu'un Pape eſt capable de faire avec de l'argent & des armes; témoin tout ce que j'ai dit qu'il fit par le moïen du Duc de Valentinois & des François. Quoique ſon intention ne fût pas d'agrandir l'Egliſe, mais ſon fils; néanmoins, après ſa mort, & celle de ce Duc, elle profita de toutes leurs acquiſitions.

JULES, ſucceſſeur d'Alexandre, trouvant l'Etat Eccléſiaſtique accru de toute la Romagne, les factions des Barons Romains éteintes par les rigueurs de ſon prédéceſſeur, &, avec cela, un chemin ouvert aux moïens de théſauriſer, (de quoi nul Pape ne s'étoit encharité de leur Souverain prive du néceſ-

regardent comme des Paſſagers reçus dans une maiſon d'emprunt. Leur Trône leur eſt étranger, ils ne l'ont point reçu de leurs Peres, ils ne le laiſſent point à leur Poſtérité. Ils ne peuvent avoir ni les ſentimens d'un Roi, Pere de Famille, qui travaille pour les ſiens, ni d'un Républicain qui immole tout à ſa Patrie; ou ſi quelqu'un d'eux penſe en Pere du peuple, il meurt avant de fertiliſer le champ que ſes prédéceſſeurs ont laiſſé couvrir de ronces & d'épines.

Voilà pourquoi on a murmuré long-tems contre quelques Souverains Eccléſiaſtiques, qui engraiſſoient, de la ſubſtance des peuples, leurs maîtreſſes, leurs neveux, ou leurs bâtards.

L'hiſtoire des Chefs de l'Egliſe ne devroit fournir que des monumens

encore aviſé avant Alexandre,) non ſeulement il ſuivit ces traces, mais, enchériſſant même par-deſſus, il ſe mit en tête d'acquérir Bologne, de ruiner les Vénitiens, & de chaſſer les François de l'Italie ; ce qui lui réüſſit avec d'autant plus de gloire, qu'il fit tout cela, pour agrandir l'Egliſe, & non point pour avancer les ſiens.

IL laiſſa les Urſins & les Colonnes au même état qu'il les trouva, & bien qu'il y eût quelque ſujet d'altération entre eux, néanmoins, deux choſes les retinrent dans le devoir ; l'une, la grandeur de l'Egliſe, qui les abaiſſoit ; l'autre, de n'a-

ceſſaire, pour prévenir la corruption,

mens de vertu. On ſait ce qu'on y trouve, on ſait combien ce qui devroit être ſi pur, a été quelquefois corrompu.

Ceux qui refléchiſſent, s'étonnent que les peuples aient ſouffert avec tant de patience l'oppreſſion de cette eſpéce de Souverains ; qu'ils aient enduré d'un front proſterné à l'Autel ce qu'ils ne ſouffriroient point d'un front couronné de lauriers.

Machiavel attribuera cette docilité du peuple à la grande habileté de ſes Maîtres, qui étoient à la fois ſages & méchans ; pour moi, je penſe que la Religion a beaucoup contribué à retenir les peuples ſous le joug. Un mauvais Pape étoit haï, mais ſon caractère étoit révéré ; le reſpect, attaché à ſa place, alloit juſques à ſa perſonne. Il eſt venu cent fois dans l'eſprit des nou-

veaux

n'avoir point de Cardinaux de leur Maiſon *; *d'où ſont venues toutes leurs diſſenſions & querelles, qui ne ceſſeront jamais, tant qu'elles auront des Cardinaux, d'autant que ces ſujets fomentent au-dedans & au-dehors des querelles, que les ſeigneurs de l'une & de l'autre faction ſont contraints d'épouſer. Enſorte que la diſcorde, qui eſt entre les Barons, vient de l'ambition des Prélats.*

AINSI,

* *Les Urſins & les Colonnes furent encore abaiſſez par la création que Sixte V. fit de pluſieurs Ducs & Princes, qui, étant devenus leurs égaux par ce nouveau titre, devinrent auſſi leurs ennemis par la prétention de la préſéance.*

tion, & les abus, que le peuple a coutume de faire de la ſuperfluité.

CE ſont ſans doute les Loix de Sparte, où l'argent étoit défendu, ſur leſquelles ſe fondent les prinçipes de la plûpart de ces Gouvernemens Eccléſiaſtiques ; à la différençe près, que les Prélats ſe reſervent l'uſage des

veaux Romains de changer de Maître ; mais il portoit entre ſes mains une arme ſacrée qui les arrêtoit. On s'eſt révolté quelquefois contre les Papes ; mais il n'y a jamais eu, dans Rome ſoumiſe à la Tiare, la centiéme partie des révolutions de Rome Païenne; tant les mœurs des hommes peuvent changer !)

AINSI, Léon X. a trouvé le Pontificat à un très-haut dégré de puiſſance, & il y a lieu d'eſpérer, que comme Alexandre & Jules l'ont agrandi par les armes, il le rendra encore plus grand, & plus vénérable, par ſa bonté, & par mille autres bonnes qualitez, dont il eſt doüé.

des biens dont les ſujets ſont privés. Heureux ! diſent-ils, ſont les pauvres, car ils hériteront le Royaume des Cieux; & comme ils veulent que tout le monde ſe ſauve, ils ont ſoin de rendre tout le monde indigent.

RIEN ne devroit être plus édifiant que l'hiſtoire des Chefs de l'Egliſe & des Vicaires de Jeſus-Chriſt; on ſe perſuade d'y trouver des exemples de mœurs irréprochables & ſaintes; cependant c'eſt tout le contraire: ce ne ſont que des obſcénitez, des abominations, & des ſources de ſcandale, & l'on ne ſauroit lire la Vie des Papes ſans déteſter plus d'une fois leurs cruautez & leurs perfidies.

ON y voit en gros leur ambition appliquée à augmenter leur puiſſance temporelle & ſpirituelle, leur avarice occupée à faire paſſer la ſubſtance des peuples dans leurs familles pour enri-

chir

chir leurs neveux, leurs maîtreſſes, ou leurs bâtards.

CEUX qui réfléchiſſent peu, trouvent ſingulier, que les peuples ſouffrent avec tant de docilité & de patience l'oppreſſion de cette eſpéce de Souverains, qu'ils n'ouvrent point les yeux ſur les vices & ſur les excès des Eccléſiaſtiques, & qu'ils endurent d'un front tondu ce qu'ils ne ſuffriroient point d'un front couronné de lauriers. Ce Phénomene parait moins étrange à ceux qui connaiſſent le pouvoir de la ſuperſtition ſur les idiots, & du phanatiſme ſur l'eſprit humain; ils ſavent que la Religion eſt une ancienne machine, qui ne s'uſera jamais, dont on s'eſt ſervi de tout tems pour s'aſſurer de la fidélité des peuples, & pour mettre un frein à l'indocilité de la raiſon humaine; ils ſavent que l'erreur peut aveugler les hommes les plus pénétrans, & qu'il n'y a rien de plus triomphant que la Politique de ceux qui mettent le Ciel & l'Enfer, Dieu & les Damnés, en œuvre, pour parvenir à leurs deſſeins: tant il eſt vrai que la Religion même, cette ſource la plus pure de tous nos biens, devient ſouvent,

veur, par un trop déplorable abus, l'origine & le principe de nos maux.]

L'AUTEUR remarque *très juſtement* ce qui contribua le plus à l'élevation du St. Siége. Il en attribue la la raiſon principale à l'habile conduite d'Alexandre VI. de ce Pontife qui pouſſoit § ſa cruauté & ſon ambition à un excès énorme, & qui ne connaiſſoit de juſtice que ſon intérêt. Or, s'il eſt vrai qu'un des plus méchants hommes qui ait jamais porté la thiare, ſoit celui qui ait le plus affermi la Puiſſançe Papale, que doit-on * penſer des Héros de Machiavel?

L'ÉLOGE de Leon dix fait la concluſion de ce Chapitre, †[dont l'ambition, les débauches, & l'irréligion, ſont aſſez connues.] Machiavel ne le loüe pas préciſement par ces qualitez-là, mais il lui fait ſa Cour: ‡ de tels Princes méritoient de tels Courtiſans. ‡[S'il ne loüoit Leon dix que comme un Prince magnifique & reſtaurateur des Arts, il auroit raiſon; mais il le loüe comme Politique.]

(§ la cruauté & l'ambition *naturellement en conclure? †Il avoit des talens, mais je ne ſais s'il avoit des vertus: ſes débauches, ſon irréligion, ſa mauvaiſe foi, ſes caprices, ſont aſſez connus. ‡ & ‡ Machiavel loüe Léon X. & refuſe des éloges à Louis XII., le Pere de ſon peuple.)

CHA-

CHAPITRE XII.

COMBIEN IL Y A DE SORTES DE MILICE, ET CE QUE VAUT LA SOLDATESQUE MERCENAIRE *.

AIANT traité en détail de toutes les ſortes de Principautez, & montré les moïens par où pluſieurs les ont acquiſes & conſervées, &, à peu près, les difficultez qu'il y a à les acquérir, ou à s'y maintenir, il ne me reſte plus qu'à diſcourir en général de ce qui concerne l'offenſive, ou la défenſive.

Nous avons dit, que

TOUT eſt varié dans l'univers: les tempéraments des hommes ſont différens; & la nature établit la même variété, ſi j'ôſe m'exprimer ainſi, dans le tempérament des Etats. J'entends en général par le tempérament d'un Etat, ſa ſituation, ſon étendue, le nombre, le génie, de ſes peuples, ſon commerce, ſes cou-

(* *Des Milices*)

que le Prince a beſoin de jetter de bons fondemens; faute de quoi, il faut qu'il périſſe. Les principaux fondemens, qu'aient les Etats nouveaux, anciens, ou mixtes, ſont les bonnes loix, & les bonnes armes 1. *Or, comme les bonnes loix ne peuvent rien où il n'y a pas de bonnes armes, & qu'où il y a de bonnes armes il faut qu'il y ait de bonnes loix, je ne parlerai que des armes.*

JE

1. *Imperatoriam majeſtatem*, dit Juſtinien dans la Préface de ſes Inſtitutes, *non ſolùm armis decoratam, ſed etiam legibus oportet eſſe armatam, ut utrumque tempus, & bellorum & pacis, rectè poſſit gubernari.*

coutumes, ſes loix, ſon fort, ſon faible, ſes richeſſes, & ſes reſſources.

CETTE différence de gouvernement eſt très ſenſible, & elle eſt infinie, lorſque l'on veut deſcendre juſques dans les détails: & de même que les Médecins ne poſſedent aucun ſecret qui convienne à toutes les maladies & à toutes les complexions, de même les Politiques ne ſauroient-*ils* preſcrire des regles générales, dont l'application ſoit à l'uſage de toutes les formes de Gouvernement.

CETTE réflexion me conduit à examiner le ſentiment de Machiavel ſur

les

JE dis donc, que les armes, avec lesquelles un Prince défend ſon Etat, ſont propres, ou mercenaires, auxiliaires, ou mixtes. Les mercenaires & les auxiliaires ſont inutiles & dangereuſes, & le Prince, qui fera fond ſur les ſoldats mercenaires, ne ſera jamais en ſûreté, d'autant qu'ils ſont deſunis, ambitieux, & ſans diſcipline, infidèles, braves parmi les amis, lâches parmi les ennemis, & qu'ils n'ont, ni crainte de Dieu, ni bonne-foi envers les hommes; ſi bien que la ruine ne ſe différe, qu'autant que ſe différe l'aſſaut. Ils te dépouillent durant la paix, au-lieu que les en-

les troupes étrangéres & mercenaires. L'Auteur en rejette entiérement l'uſage, s'appuyant ſur des exemples, par leſquels il prétend que ces troupes ont été plus* préjudiciables aux Etats qui s'en ſont ſervis, qu'elles ne leur ont été de quelque ſecours.

IL eſt ſûr, & l'expérience a fait voir en général, que les meilleures troupes d'un Etat ſon les nationales. On pourroit appuyer ce ſentiment, par les exemples de la valeureuſe reſiſtançe de Leonidas

(* dangereuſes que ſecourables aux Etats qui s'en ſont ſervis.)

ennemis ne le font que durant la guerre; car ils n'ont point d'autre amour, ni d'autre motif, qui les lie à ton ſervice, que leur païe, qui d'ailleurs n'eſt pas ſuffiſante pour leur donner envie de mourir pour toi. Ils veulent bien être tes ſoldats, tant que tu ne fais point la guerre, mais auſſi-tôt qu'elle vient, ils s'enfuient, ou veulent s'en aller *.

JE

* Il dit la même choſe dans le Chap. 43. du Livre 1. de ſes Diſcours; & puis il ajoute: *la Milice, qui n'a point d'affection pour celui qui l'emploie, n'aura jamais aſſez de courage pour pouvoir réſiſter à des ennemis, qui en auront tant ſoit peu. Or, puiſqu'il n'y ſauroit avoir d'affection, ni d'émulation*

das aux Thermopiles, & ſurtout par les[1] progrès étonnans de l'Empire Romain & des Arabes. Cette maxime de Machiavel peut donc convenir à tous les peuples[2], aſſez riches d'habitans pour qu'ils puiſſent fournir un nombre ſuffiſant de Soldats *pour leur deffenſe*. Je ſuis perſuadé comme l'Auteur, † [que l'Etat eſt mal ſervi par des mercenaires, & que la fidélité & le courage

(1. ces 2. Pays, † qu'un Etat eſt mal ſervi par des Mercenaires, & que les Compatriotes ſentent redoubler leur courage par les liens qui les attachent.)

Je n'aurois pas de peine à prouver cela, puiſque la ruine de l'Italie ne vient aujourd'hui, que de s'être repoſée ſi longtems ſur les ſoldats mercenaires, qui d'abord firent quelque progrès, & ſembloient être de braves gens entr'eux, mais montrérent ce qu'ils étoient quand les Etrangers parurent; enſorte que Charles, Roi de France, prit l'Italie avec de la craie[a]. *Et ceux qui*

tion, que dans tes propres ſujets, il eſt donc néceſſaire que tu ne te ſerves que d'eux, ſi tu veux conſerver ton Etat.

a. *Mot d'Alexandre VI., qui comparoit Charles à un Maréchal des Logis, qui paſſe partout, & ne reſte nulle-part.*

ge de Soldats poſſeſſionez dans le Pays les ſurpaſſe de beaucoup.] Il eſt principalement dangereux de laiſſer languir dans l'inaction, *& de laiſſer effeminer* ſes ſujets *par la molleſſe*, dans le tems que les fatigues de la Guerre, & les Combats, aguériſſent ſes voiſins.

ON a remarqué plus d'une fois, que les Etats qui ſortoient des guerres civiles, ont été infiniment[1] ſupérieurs à leurs ennemis, parceque[2] tout eſt ſoldat dans une guerre civile, *[que le mérite

(1. très 2. car

(*Ce qui eſt ici, juſqu'à la Page 153., entre deux

qui diſoient, que nos péchez en étoient la cauſe, diſoient vrai, bien que ce ne fuſſent pas les péchez qu'ils croioient, mais ceux que j'ai racontez [b], *c'eſt-à-dire, l'ambition & la cupidité des Princes, qui auſſi en ont porté la peine* 2.

MAIS

b. *Au Chapitre III.*

2. Guichardin, au Livre 1 de ſon Hiſtoire d'Italie, dit, que Pierre de Medicis diſant à Louïs Sforce, Duc de Milan, qu'il avoit été au-devant de lui, mais en vain, parceque Louïs avoit manqué le droit chemin; le Duc lui répondit en ces termes: *Il eſt vrai qu'un de nous deux a manqué le chemin, mais c'eſt peut-être vous*, pour lui reprocher obliquement de s'être engagé ſi mal-à-propos avec la France.

rite s'y diſtingue indé-

deux Crochets, ſe trouve remplacé, dans l'Edition publiée par Voltaire, *par ceci*: Le génie s'y diſtingue indépendamment de la faveur, & quiconque mérite de joüer un rôle, & le veut, en vient à bout. Il ſe forme des hommes en tout genre, & ces hommes raniment la Nation; triſte, mais ſûre manière de s'aguerrir! Un Roi ſage entretient autrement l'eſprit guerrier de ſon peuple, tantôt en ſecourant ſes Alliés, tantôt par des marches & des revûes fréquentes.

Ce n'eſt que dans un Etat menacé & preſque dépeuplé, qu'on doit abſolument prendre à ſa ſolde des troupes étrangeres.

On trouve alors des expédiens qui corrigent ce qu'il y a de vicieux dans cette eſpéce de Milice; on mêle ſoigneuſement les Etrangers avec les Nationaux,

MAIS, (pour rentrer

ce. Mais, la ſuite a bien montré, (ajoute Guichardin,) qu'ils avoient tous deux manqué leur chemin, & principalement le Duc, qui ſe piquoit d'être le guide de tous les autres, par ſon habileté & par ſa prudence; à raiſon de quoi ſes flatteurs n'avoient pas honte de dire, ni lui de leur entendre dire, *qu'il n'y avoit que Jeſus-Chriſt au Ciel, & Louis-le-More au Monde, qui juſſent où ſe termineroit la guerre de France*; Nardi au Liv. 3. de ſon *Hiſtoire de Florence*, où il ajoute, que ce Duc raillant un jour avec un Gentilhomme Florentin, & lui montrant un grand tableau de l'Italie, où étoit repréſenté un More, qui ſembloit en chaſſer, avec un balai à la main, beaucoup de coqs, & des petits pouſſins de toutes les ſortes, il lui de-

dépendamment de la faveur, que tous les talens s'y développent, & que les hommes y prennent l'habitude de déployer ce qu'ils ont d'art & de courage.

CEPENDANT il y a des cas qui ſemblent demander exemption de cette regle. Si des Royaumes ou des Empires ne produiſent pas une auſſi grande multitude d'hommes, qu'il en faut pour

naux, pour les empêcher de faire bande à part; on les façonne à la même diſcipline; on leur inſpire peu à peu la même fidélité; l'on porte ſa principale attention ſur ce que le nombre d'Etrangers n'approche pas du nombre des Nationaux.)

trer dans mon ſujet,) les Capitaines mercenaires ſont d'excellens hommes, ou non; ſi ce ſont de braves gens, tu ne ſaurois t'y fier, car ils tendent toûjours à leur propre grandeur, ſoit en t'opprimant, toi, qui es leur maître; ou en opprimant les autres, contre ton intention: s'ils ne le ſont pas, d'ordinaire ils perdent tes affaires.

SI l'on me répond, que tout autre Capitaine, qui aura les ar-

pour les Armées, & qu'en conſume la guerre, la néceſſité oblige de recourir aux mercenaires, comme l'unique moien de ſuppléer aux défauts de l'Etat.

ON trouve alors des expédiens qui levent la plûpart des difficultez; &, ce que Machiavel trouve de vicieux dans cette eſpece de milice, on mêle ſoigneuſement les étrangers avec les nationaux, pour les empêcher de faire bande à part, & pour les façonner à la même diſcipline & à la même fidélité; & l'on porte ſa prinçipale attention ſur ce que le nombre d'étrangers n'excedepoint le

demanda: *Que dites-vous de ce deſſein? Que vôtre More*, répondit le Florentin, *voulant balaier & nétoier l'Italie, ſe remplit lui-même de pouſſiere & d'ordure*; par où il lui prédiſoit ce qui lui arriva bientôt après.

armes à la main, fera de même, je répliquerai, que c'eſt un Prince, ou une République, qui a à prendre les armes. Le Prince doit faire lui-même la charge de Capitaine; la République la doit donner à quelqu'un de ſes citoiens; & s'il arrive que celui-là n'y ſoit pas propre, elle le doit changer; & s'il eſt bon pour cet emploi, le tenir ſi dépendant, qu'il ne puiſſe contrevenir aux loix.

L'EXPE'RIENCE montre, que les Princes tout ſeuls, & les Républiques armées, font de grands progrès, & que la Milice mercenaire ne fait jamais que du dommage, joint qu'une

le nombre des nationaux.]

IL y a un Roi du Nord, dont l'Armée eſt compoſée de cette ſorte de mixtes, & qui n'en eſt pas moins puiſſant & formidable. La plûpart des troupes Européennes ſont compoſées de nationaux & de mercenaires; ceux qui cultivent les terres, ceux qui habitent les villes, moiennant une certaine taxe qu'ils payent pour l'entretien des troupes qui doivent les deffendre, ne vont plus à la guerre. Les ſoldats ne ſont compoſez que de la plus vile

(1. ni moins)

ne République, armée de ſes propres armes, ſe garantit mieux de l'oppreſſion de ſon citoïen, que ne fait une, qui ſe ſert d'armes étrangéres. Rome & Sparte ſe ſont maintenues libres, pluſieurs ſiécles, avec leurs armes; & les Suiſſes, avec les leurs, ſont aujourd'hui très-libres.

POUR exemples de l'ancienne Milice mercenaire nous avons les Carthaginois, qui, quoiqu'ils euſſent leurs propres citoïens pour Capitaines, faillirent à être opprimez des armes mercenaires, au ſortir de la premiére guerre qu'ils eurent contre les Romains. Philippe de Macédoine, devenu

vile partie des peuples[1], de fénéans qui aiment mieux l'oiſiveté que le travail, de débauchez qui cherchent la licence & l'impunité dans les troupes, de jeunes écervelez idociles à leurs parents, qui s'enrolent par légéreté : tous ceux-là ont auſſi-peu d'inclination & d'attachement pour leur maître, que les Etrangers. Que ces troupes ſont différentes de ces[2] Romains qui conquirent le monde ! Ces deſertions, ſi fréquentes de nos jours dans toutes les Armées, étoient quelque choſe d'inconnu chez les

(1. du peuple 2. des)

Ce-

Capitaine des Thébains, après la mort d'Epaminondas, leur ôta la liberté, après qu'il eut vaincu leurs ennemis.

*SFORCE abandonna tout-à-coup Jeanne II., Reine de Naples, qu'il servoit; ce qui la contraignit de se jetter entre les bras du Roi d'Arragon *, pour sauver son Etat. François Sforce, son fils, aiant battu les Vénitiens à Caravas, s'unit avec eux, pour opprimer les Milanois, qui l'avoient fait leur Capitaine après la mort de leur Duc Philippe.*

Si

* *Alfonse, qu'elle adopta, & puis rejetta, pour adopter Louïs, Duc d'Anjou.*

les Romains; ces hommes qui combattoient pour leur famille, pour leur Penates, *pour la Bourgeoise Romaine*, & pour tout ce qu'ils avoient de plus cher dans cette vie, ne pensoient pas à trahir tant d'intérêts à la fois par une lâche desertion.

CE qui fait la sureté des grands Princes de l'Europe, c'est que leurs troupes sont à-peu-près * semblables, & qu'ils n'ont de ce côté-*là* aucuns avantages les uns sur les autres. Il n'y a que les troupes Suédoises, qui soient bourgeois; pay-

(* toutes)

*SI l'on me dit, que les Vénitiens, & les Florentins, n'ont accru leur Empire que par cette Milice, & que leurs Capitaines ne ſont pourtant jamais devenus leurs Princes, mais au contraire les ont bien défendus: Je répons, que les Florentins ont eu beaucoup de bonheur, d'autant que de divers Capitaines, qu'ils avoient à craindre, les uns n'ont point vaincu, les autres ont rencontré des obſtacles, ou ont porté leur ambition ailleurs. Jean d'Acut * fut celui qui*

* *Capitaine Anglois, qui commandoit quatre mille Anglois au ſecours des Gibelins de la Toſcane.* Mach. Liv. 1. de ſon Hiſtoire.

payſans, & ſoldats, en même tems; mais *auſſi*, lorſqu'ils ſont à la guerre, preſque perſonne ne reſte dans l'intérieur du Pays pour labourer la terre. Ainſi, *leur puiſſance n'eſt aucunement formidable, puiſqu'*ils ne peuvent rien à la longue ſans ſe ruiner eux-mêmes plus que leurs ennemis.

VOILÀ pour les mercenaires. Quant à la manière dont un grand Prince doit faire la guerre, je me range entiérement du ſentiment de Machiavel. Effectivement, un grand Prince doit prendre ſur lui la

qui ne vainquit point, & de qui par conſéquent on ne put pas reconnoitre la fidélité; mais chacun m'avouëra, que, s'il eût vaincu, les Florentins reſtoient à ſa diſcrétion.

SFORCE eut toûjours les Braces à dos, & ils ſe ſervoient réciproquement de ſurveillans. Son fils tourna ſon ambition contre la Lombardie[a], *Brace contre l'Etat Eccléſiaſtique*[b] *& le Roiaume de Naples*[c]. *Mais, venons à ce que nous avons vu de nos jours.*

LES la conduite de ſes troupes, reſter dans ſon Armée comme dans ſa reſidençe*; ſon intérêt, ſon devoir, ſa gloire, tout l'y engage: comme il eſt *le* chef de la Juſtice diſtributive, il eſt également *le protecteur & le* défenſeur de ſes peuples; *il doit regarder la deffenſe de ſes ſujets, comme* § un des objets les plus importans de ſon miniſtère, *qu'*il ne doit par cette raiſon ne[1] confier qu'à lui-même.

SON intérêt ſemble requérir néceſſairement qu'il ſe trouve en perſonne à ſon Ar-

a. *Et devint Duc de Milan.*

b. *Où il s'empara de Peroufe & de Montone.*

c. *Contre la Reine Jeanne II.*

(* Son Armée eſt ſa réſidence; § c'eſt. 1. le)

LES Florentins prirent pour Capitaine Paul Vitelli, perſonnage très-prudent, & qui, d'une fortune privée, étoit parvenu à une très-haute réputation. S'il eût pris Piſe, les Florentins euſſent été contraints de lui obéir, car ils étoient perdus, s'il fût paſſé au ſervice de leurs ennemis.

SI l'on conſidere les progrès des Vénitiens, on verra qu'ils ont fait des merveilles, lorſqu'ils ont fait eux-mêmes la guerre, je veux dire, lorſqu'ils ſe ſont contentez de combattre en Mer; & qu'ils n'ont perdu leur valeur, que depuis qu'ils ont commencé à combattre par Terre, & à prendre les coutumes Armée, puiſque tous les ordres émanent de ſa perſonne, & qu'alors le conſeil & l'exécution ſe ſuivent avec une rapidité extrême. Sa preſence met fin d'ailleurs à la meſintelligence des Généraux, ſi funeſte aux Armées, & ſi préjudiciable aux intérêts du maître; elle met plus d'ordre pour ce qui regarde les magazins, les munitions & les proviſions de guerre, ſans leſquelles un Céſar à la tête de cent-mille combattans ne fera jamais rien.

COMME c'eſt le Prinçe qui fait livrer les batailles, il ſemble que ce ſeroit auſſi à lui d'en diriger l'exécution, &

mes & les mœurs Italiennes.

DANS les commencemens de leur établiſſement en Terre-Ferme, ils n'avoient pas lieu de craindre beaucoup leurs Capitaines, parce qu'ils n'y poſſédoient pas un grand Etat, & que d'ailleurs ils étoient encore dans une haute réputation; mais, ils s'apperçurent de leur faute, quand ils ſe furent étendus, & qu'ils eurent battu le Duc de Milan, ſous la conduite de Carmignole: car, voiant, d'un côté, que c'étoit un très-brave homme, &, de l'autre, qu'il commençoit d'aller lentement, pour faire durer la guerre, ils jugérent bien, qu'ils ne

& de communiquer par ſa preſence l'eſprit de valeur & d'aſſurance à ſes troupes; il n'eſt à leur tête que pour donner l'exemple.

MAIS, dira-t'on, tout le monde n'eſt pas né ſoldat, & beaucoup de Princes n'ont, ni le talent[1], ni l'expérience, ni le courage néceſſaire, pour commander une Armée. Cela eſt vray, je l'avoüe; *cependant cette objection ne doit pas m'embarraſſer beaucoup*; car il ſe trouve* toujours des Généraux *aſſez* entendus dans une Armée, & le Prince n'a qu'à ſuivre leurs

(1. l'eſprit, * mais ne ſe trouve-t-il pas)

ne devoient plus s'attendre à vaincre, puiſque ce Général ne le vouloit pas, comme auſſi, qu'ils ne le pouvoient pas licentier, ſans perdre ce qu'il leur avoit acquis; ainſi, pour s'en aſſûrer, ils furent contraints de le faire ſortir de ce monde.

Ils eurent depuis pour Capitaines Bartelemi Coléoné, Robert de Saint Severin, le Comte de Pitillan†, & d'autres, de qui ils n'avoient pas à craindre les victoires, mais les pertes, ainſi qu'il leur arriva depuis à* Vaïla, *où ils perdirent, dans une bataille*

* Bergamaſque.

† *De la Maiſon des Urſins.*

leurs conſeils; la Guerre s'en fera toujours mieux, que lorſque le Général eſt ſous la tutelle du miniſtère, qui, n'étant point à l'Armée, eſt hors d'état[1] de juger des choſes, & qui met ſouvent le plus habile Général hors d'état de donner des marques de ſa capacité.

Je finirai ce Chapitre, après avoir relevé un phraſe de Machiavel, qui m'a parüe très ſingulière. „ Les Vénitiens, dit-il, „ ſe défiant du Duc „ de Carmagnole, „ qui commandoit „ leurs troupes, „ furent obligez „ de le faire ſortir

(1. de portée)

taille, tout ce qu'ils avoient acquis avec tant de peines en 800. *ans; parceque ces ſortes de gens ne font que de foibles & lentes acquiſitions, mais de promptes & prodigieuſes pertes.*

PUISQUE ces exemples m'ont mis en train de parler de l'Italie, qui ſe ſert depuis longtems d'armes mercenaires, il eſt bon de remonter juſqu'à l'origine de ces armes, & d'en voir les progrès. Il faut ſavoir, qu'auſſitôt que l'Empire eut commencé de n'avoir plus de pouvoir en Italie, & le Pontificat d'y être en plus grande réputation, l'Italie ſe diviſa en pluſieurs Etats.

LA plûpart des grandes Villes prirent

„ tir de ce mon-
„ de. „

JE n'entens point, je l'avoüe, ce que c'eſt que d'être obligé de faire ſortir quelqu'un de ce monde; à moins que ce ne ſoit *le trahir*, l'empoiſonner, l'aſſaſſiner. C'eſt ainſi que le Docteur du Crime croit rendre * les actions les plus noires & les plus coupables, innocentes, en adouciſſant les termes.

LES Grecs avoient coûtume de ſe ſervir de Périphraſes lorſqu'ils parloient de la mort, parce qu'ils ne pouvoient pas ſoutenir ſans une ſecrette horreur tout

(* innocentes)

rent les armes contre la Nobleſſe, qui, appuïée de la faveur de l'Empereur, les tenoit dans la ſervitude; & le Pape les ſeconda, pour devenir puiſſant dans le temporel.

QUELQUES autres tombérent ſous la domination de leurs citoïens: par où l'Italie devint preſque toute ſujette de l'Egliſe, & de quelques Républiques.

SI-BIEN que, les uns étant Eccléſiaſtiques, & les autres des Bourgeois, qui

tout ce que le trépas a d'épouvantable: * Machiavel périphraſe les crimes, parce que ſon cœur, révolté contre ſon eſprit, ne ſauroit digérer toute crûe l'exécrable morale qu'il enſeigne.

QUELLE triſte ſituation lorſqu'on rougit de ſe montrer à d'autres tel que l'on eſt, & lorſque l'on fuit le moment de s'examiner ſoi-même.

(* &

ne ſavoient pas manier les armes, ils commencérent à ſe ſervir des Etrangers. Le premier, qui mit cette Milice en crédit, fut un Albéric da Conio, *Gentilhomme de la Romagne* *, *de qui furent élèves*

* *Un autre* da Conio, *que Machiavel appelle* Louïs, *remit la Milice Italienne en crédit, en imitant*

élèves Brace & Sforce, qui, en leur tems, furent les arbitres de l'Italie. A ceux-ci ont ſuccédé tous les autres qui ont commandé les armes en Italie juſqu'à nos jours.

TOUT ce qu'ils y ont fait s'eſt terminé à la voir envahir par Charles VIII., ravager par Louïs XII., opprimer par Ferdinand, & inſulter par les Suiſſes. L'ordre qu'ils tinrent, fut, premièrement, d'ôter la réputation à l'Infanterie, pour ſe mettre eux-mêmes en crédit; car, n'aiant point d'Etats, & ne ſubſiſtant que de leur induſtrie, ils ne pouvoient pas acquérir de l'autorité avec un petit nombre de fantaſſins, ni auſſi en nourrir beaucoup: de ſorte qu'ils trouvoient mieux leur compte à la Cavalerie, dont un nombre médiocre les faiſoit vivre avec honneur.

LES choſes étoient réduites à ce point, que, dans une Armée de 20000. *hommes, il y avoit à peine* 2000. *fantaſſins. Outre cela, ils avoient trouvé le ſecret de s'éxempter de toute fatigue, eux & leurs ſoldats, & de les guérir de toute peur, en introduiſant l'uſage de ne point tuer dans les eſcarmouches, mais ſeulement de faire*

ſituant une Compagnie de Soldats Italiens, appellée la Ligue de St. George. *Hiſt. Liv. 1.*

faire des priſonniers, & de les renvoier ſans rançon.

ILS ne tiroient point la nuit ſur les terres, ni pareillement les habitans de ces terres ſur leurs tentes; ils ne faiſoient point de retranchemens dans leur Camp; ils ne campoient jamais l'hiver: diſcipline inventée, pour éviter, comme j'ai dit, & le travail, & les dangers, & qui rendit l'Italie eſclave & mépriſable.*

* [Ou] *Ils ne ſavoient ce que c'étoit de cloture de Camp, ni de fortification.*

CHA-

CHAPITRE XIII.

DES TROUPES AUXILIAIRES, MIXTES, ET PROPRES*.

LES autres armes inutiles ſont les auxiliaires, c'eſt-à-dire, celles que tu appelles pour te ſecourir & te défendre, comme fit, il y a quelques années, le Pape Jules II., qui, aiant fait une malheureuſe expérience des armes mercenaires dans l'entrepriſe de Ferrare, en emploia d'auxiliaires, que Ferdinand, Roi d'Eſpagne, lui envoia.

CETTE Milice peut être

MACHIAVEL pouſſe l'hiperbole à un point extrême, en ſoutenant qu'un Prinçe prudent aimeroit mieux périr avec ſes propres troupes, que de vaincre avec des ſecours étrangers.

JE penſe qu'un homme en danger de ſe noyer ne prêteroit pas l'oreille aux diſcours de ceux qui lui diroient, qu'il ſeroit indigne de lui de de-

(* *Des Troupes Auxiliaires.*)

être utile à celui qui l'envoie, mais elle eſt toûjours pernicieuſe à celui qui s'en ſert 1; *car, ſi elle a du pire, tu reſtes défait, & ſi elle a l'avantage, tu deviens ſon priſonnier* 2. *Les anciennes Hiſtoires ſont pleines de ces exemples; mais je veux m'arrêter à celui de Jules II., qui, voulant avoir Ferrare, ne pouvoit faire pis, que de ſe mettre entre*

1. *Ambiguus auxiliorum animus*, dit Tacite, Hiſt. 4; & enſuite il l'appelle, *Militia ſine affectu.*

2. *Et aciti auxilio Germani*, dit Tacite *Ibid.*, *ſociis pariter atque hoſtibus ſervitutem impoſuerunt.* Les Allemans appellez au ſecours opprimérent également les amis & les ennemis.

devoir la vie à d'autres qu'à lui-même, & qu'*ainſi* il devroit plûtôt périr, que d'embraſſer la corde *ou le bâton* que d'autres lui tendent * pour le ſauver. *L'expérience nous fait voir que le premier ſoin des hommes eſt celui de leur conſervation, & le ſecond, celui de leur bien être, ce qui détruit entiérement le paralogiſme emphatique de l'Auteur.*

†[EN aprofondiſſant

(* qu'on lui tend)

(† *Voici ce que porte l'Edition publiée par* Voltaire *au lieu de ce qui eſt renfermé ici, juſqu'à la Page* 168., *entre deux Crochets:*

En approfondiſſant cette maxime de Machiavel, on trouvera peut-être que ce n'eſt qu'une jalouſie traveſtie qu'il s'efforce d'inſpirer aux Princes. Il veut qu'il

tre les mains d'un Etranger.

MAIS ſa bonne fortune fit naître un accident, qui fut cauſe qu'il ne porta pas la peine de ſon mauvais choix. C'eſt que, ſes troupes auxiliaires aiant été défaites à Ravenne, vinrent les Suiſſes, qui, par un bonheur, auquel, ni lui, ni les ſiens, ne s'attendoient pas, mirent en fuite les vainqueurs; de ſorte qu'il ne reſta priſonnier, ni de ſes ennemis, parce qu'ils s'étoient enfuis, ni de ſes ſoldats auxiliaires, d'autant qu'ils n'avoient vaincu, que par les armes d'autrui.

LES Florentins, étant entièrement ſans armes, appellérent dix-

ſant cette maxime de Machiavel, on trouvera peut-être que ce n'eſt qu'une jalouſie extrême, qu'il ſuffira d'inſpirer aux Princes; c'eſt cependant la jalouſie de ces mêmes Princes envers leurs Généraux, ou envers des auxiliaires, qu'ils ne vouloient pas attendre, crainte de partager leur gloire, qui de tout tems fut très préjudiciable à leurs intérêts.

Une

qu'il ſe défient de leurs Sujets, à plus forte raiſon de leurs Généraux, & des troupes auxiliaires. Cette défiance a été ſouvent bien funeſte, & plus d'un Prince a perdu des batailles pour n'en avoir pas voulu partager la gloire avec des Alliés.)

*dix-mille François à leur ſervice, pour réduire la ville de Piſe; faute, qui leur attira plus de maux, qu'il ne leur en étoit jamais arrivé. L'Empereur de Conſtantinople, pour s'oppoſer à ſes voiſins, fit entrer en Gréce dix-mille Turcs, qui n'en voulurent pas ſortir la guerre finie *; par où commença la ſervitude de la Gréce ſous les Infidèles.*

CE-

* *Andronic Paléologue fut contraint de laiſſer Trebiſonde aux Turcs, qu'il avoit appellez à la défenſe de Conſtantinople.*

Et Jean Paléologue I. perdit toute la Thrace, qu'Amurat I. voulut avoir pour récompenſe du ſecours qu'il lui avoit fourni contre les Serviens.

Une infinité de batailles ont été perduës par cette raiſon, & des petites jalouſies ont ſouvent plus fait de tort aux Princes, que le nombre ſupérieur, & les avantages, de leurs ennemis.]

UN Prince ne doit pas, ſans doute, faire la guerre uniquement avec des troupes auxiliaires; mais il doit être auxiliaire lui-même, & ſe mettre en état de donner autant de ſecours qu'il en reçoit. Voilà ce que dicte la prudence; mets toy en état de ne craindre pas tes ennemis ni tes amis; mais quand tu

(ni)

CELUI donc, qui a réſolu de ne jamais vaincre, n'a qu'à ſe ſervir de ces armes, qui ſont bien plus dangereuſes, que les mercenaires, comme étant toutes unies, & toutes ſous l'obéïſſance d'un autre que toi; au-lieu qu'il faut plus de tems, & plus de précaution, aux troupes mercenaires, pour t'offenſer après qu'elles ont vaincu, parce qu'elles ne ſont pas un Corps, & que c'eſt toi qui les as levées, & qui les paye; de ſorte qu'un troiſieme, que tu en fais chef, ne peut ſe rendre tout-à-coup ſi puiſſant, qu'il lui ſoit aiſé de t'offenſer. Enfin, tu as à craindre également la lâcheté des mer-

as[1] fait un traité, il faut y être fidelle. Tant que l'Empire, l'Angleterre, & la Hollande, ont été de concert contre Louïs quatorze, tant que le Prinçe Eugene & Marlborough ont été bien unis, ils ont été Vainqueurs; *mais dès que* l'Angleterre a abandonné ſes Alliez, * Louïs XIV. s'eſt relevé dans l'inſtant.

LES Puiſſançes qui peuvent ſe paſſer de troupes mixtes ou d'auxiliaires, font bien de les exclure de leurs Armées; mais comme peu de Prinçes de l'Europe ſont dans une pareille ſituation,

(1. on a * &)

mercenaires, & la valeur des auxiliaires *.

C'EST POURQUOI, un Prince ſage ſe paſſera toûjours des uns & des autres; aimant mieux être vaincu en combattant avec ſes propres armes, que de vaincre par celles d'autrui; & d'autant plus, que ce n'eſt pas une vraie victoire, que celle qu'on gagne par d'autres armes, que les ſiennes.

JE ne me laſſerai jamais de propoſer l'exemple de Céſar Borgia. Il prit Imola & Forli avec des troupes auxiliaires,

* [Ou] tu as à te défier des mercenaires à cauſe de leur lâcheté, & des auxiliaires à cauſe de leur bravoure.

tion, je crois qu'ils ne riſquent rien avec les auxiliaires, tant que le nombre des Nationaux leur eſt ſupérieur.

MACHIAVEL n'écrivoit que pour des petits Prinçes, & j'avoüe que je ne vois guères que des petites idées dans lui; il n'a rien de grand ni de vrai, parce qu'il n'eſt pas honnête homme.

QUI ne fait la guerre que pour autrui n'eſt que faible; qui la fait conjointement avec autrui eſt très fort.

SANS *parler de la guerre de* 1701. *des Alliez contre la France*, l'entrepriſe

(1. par)

res, toutes Françoiſes; mais depuis, n'y trouvant pas de ſûreté, il en emploia de mercenaires, qu'il jugeoit être moins dangereuſes, ſavoir, celles des Urſins & des Vitelli; & puis, y aiant reconnu de l'infidélité, il s'en défit, & ne ſe ſervit plus que de ſes propres ſoldats.

Or, pour connoître la différence qu'il y a entre l'une & l'autre Milice, il n'y a qu'à voir combien la réputation du Duc, pendant qu'il fut entre les mains des François, ou celles des Urſins & des Vitelli, fut différente de celle qu'il acquit, quand il combattit indépendamment d'autrui. Car, ce ſe par laquelle trois Rois du Nord dépouillerent Charles douze d'une partie de ſes Etats d'Allemagne, fut exécutée pareillement avec des troupes de différens Maîtres, réünis par des alliances; & la guerre de l'année 1734, que la France commença *ſous prétexte de ſoutenir les Droits de ce Roi de Pologne toujours détrôné*, fut faite par les Français & les Eſpagnols joints aux Savoyards.

Que reſte-t'il à Machiavel après tant d'exemples, & à quoi ſe réduit l'allégorie des armes de Saül, que David refuſa à cauſe de leur peſanteur,

on ne connut jamais ce qu'il valoit, que lorſqu'il fut le maitre abſolu de ſes armes.

JE voulois m'en tenir aux exemples modernes d'Italie, mais je ne dois pas omettre celui d'Hiéron de Siracuſe, de qui j'ai déjà parlé. Auſſi-tôt que ſa ville lui eut donné le commandement de ſon Armée, il reconnut l'inutilité de la Milice mercenaire, dont les chefs ſe gouvernoient dès-lors, comme font aujourd'hui nos Italiens. Mais, voiant qu'il ne la pouvoit, ni garder, ni laiſſer, il la fit toute tailler en piéces, & puis il fit la guerre avec ſes propres armes, toutes ſeules.

teur, lorſqu'il devoit combattre Goliath ? *[Ce n'eſt que de la crême fouettée ;] j'avoüe que les auxiliaires incommodent quelques-fois les Princes, mais je demande ſi l'on ne s'incommode pas volontiers, lorſqu'on y gagne des Villes & des Provinces ?

§[Au ſujet de ces auxiliaires, il cherche à jetter ſon venin ſur les les Suiſſes qui ſont au ſervice de France ;] *je dois dire un petit mot ſur le ſujet*

(* Comparaiſon n'eſt pas preuve.)

(§ A l'occaſion de ces Auxiliaires, Machiavel parle des Suiſſes qui ſont au ſervice de France)

Je

JE veux encore rappeller en mémoire une figure du Vieux Teſtament, qui fait à mon ſujet. David, offrant à Saül d'aller combattre Goliath, ce redoutable Philiſtin, Saül, pour l'encourager, l'arma de ſa cuiraſſe, de ſon caſque, & de ſon épée; mais David lui dit, qu'il ne ſe pouvoit manier avec ces armes, & qu'il ne vouloit combattre ſon ennemi qu'avec ſa fronde & ſon bâton 3. [a].

EN-

3. *Induit Saül David veſtimentis ſuis, & impoſuit galeam æream ſuper caput ejus, & veſtivit eum lorica. Accinctus ergo David gladio ejus ſuper veſtem ſuam, cœpit tentare, ſi armatus poſſet incedere, dixitque ad*

jet de ces braves troupes, car il eſt indubitable que les Français ont gagné plus d'une bataille par leurs ſecours, *qu'ils ont rendus des ſervices ſignalez à cet Empire*, & que ſi la France congédioit les Suiſſes & les Allemands qui ſervent dans ſon Infanterie, *[ſes Armées ſeroient beaucoup moins redoutables qu'elles ne le ſont à préſent.]

VOICI[1] pour les erreurs de jugement: voyons à préſent celles de morale. Les mauvais exemples que Machiavel propoſe aux

(* ſes Armées en ſeroient affoiblies)

(1. Voilà)

être utile à celui q
l'envoie, mais c
eſt toûjours perni-
cieuſe à celui qui
s'en ſert 1 ; *car, ſi*
elle a du pire, tu
reſtes défait, & ſi
elle a l'avantage, tu
deviens ſon priſon-
nier 2. *Les ancien-*
nes Hiſtoires ſont
pleines de ces exem-
ples ; mais je veux
m'arrêter à celui de
Jules II., qui, vou-
lant avoir Ferrare,
ne pouvoit faire pis,
que de ſe mettre en-
tre

1. *Ambiguus auxilia-rum animus*, dit Tacite Hiſt. 4 ; & enſuite il l'appelle, *Mutua ſpes affectus.*

2. *Et acciti auxilio Germani*, dit Tacite *Ibid.*, *ſocii: pariter ac hoſtibus ſervitutem imposuerunt.* Les Allemans appellez au ſecours opprimérent également les amis & les ennemis.

gnies d'ordonnance de Cavalerie & d'Interie.

Louis XI., ſon Fils, ceſſa depuis les Compagnies d'Infanrie, en la place deſquelles il prit les Suiſſes. Cette faute, que firent auſſi ſes ſucceſſeurs, eſt la ſource de tous les maux de ce Roiaume, ainſi qu'il ſe voit bien aujourd'hui; car ces Rois, en accréditant les Suiſſes, ont avili leurs propres ſujets, qui, accoutumez qu'ils ſont d'avoir les Suiſſes pour compagnons d'armes, ne croient pas pouvoir vaincre ſans eux; ce qui fait que les François ne ſuffiſent pas pour tenir tête aux Suiſſes, & ſans eux ne font rien qui vail-

lorſqu'on les trouve dans l'hiſtoire; mais on ſe ſent indigné de les voir rapportez dans un Livre qui doit être fait pour l'inſtruction des Princes.

La cruauté & la barbarie ſont ſouvent fatales aux par-

contre les Mamertins il partagea ſon Armée en deux Corps, l'un des auxiliaires, l'autre des troupes nationales; il laiſſa exterminer les premières, pour remporter la victoire avec les autres. Je ſuppoſe que dans la dernière guerre de 1701. l'Empereur eut ſacrifié ainſi les Anglois, auroit-ce été un moïen bien aſſûré de vaincre la France? Se couper le bras gauche pour mieux combattre avec le droit, eſt, ce me ſemble, une folie bien cruelle, ou bien dangereuſe.)

vaille contre les autres.

LES Armées de France ſont donc, partie mercenaires, partie propres, & ces armes, toutes enſemble, ſont bien meilleures, que les ſimples mercenaires, ou les ſimples auxiliaires, mais auſſi de beaucoup inférieures aux armes propres, comme je l'ai montré *.

LA France ſeroit invincible, ſi l'on y eût gardé l'ordre établi par Charles VII; mais c'eſt un effet du manque de prudence des hommes, de commencer une choſe, parce qu'ils y trouvent un avantage preſent, qui les empêche de voir le mal caché deſſous, comme je l'ai dit ci-deſſus de la Fièvre étique. Ainſi, le Prince, qui ne connoit les maux, que lorſqu'ils ſont nez, n'eſt

particuliers, ainſi ils en ont horreur pour la plûpart; mais les Princes, que la Providençe a placez ſi loin des deſtinées vulgaires, en ont d'autant moins d'averſion, qu'ils ne les ont pas à craindre: ce ſeroit donc à tous ceux qui doivent gouverner les hommes, que l'on devroit inculquer le plus d'éloignement pour tous les abus qu'ils peuvent faire d'une puiſſançe illimitée]

* *Par l'exemple du Valentinois.*

n'eſt pas vraiement ſage; mais il arrive à très-peu de gens de les prévoir & de les détourner.

Si l'on cherche la première origine de la décadence de l'Empire Romain, on trouvera que ç'a été d'avoir appellé les Goths; ce qui commença d'énerver les forces des Romains, & de tranſmettre leur valeur aux Goths †.

Je conclus donc, que tout Prince, qui n'a point d'armes propres, n'eſt point en ſûreté; qu'au-contraire il eſt à la merci de la Fortune, faute d'avoir de quoi ſe défendre dans l'adverſité. Le ſentiment des Sages a toûjours été, qu'il n'y a rien de ſi foible, ni de ſi fragile, que la puiſſance qui n'eſt pas appuïée ſur ſes propres fondemens 4. *La Milice propre eſt celle qui eſt compoſée de tes ſujets, de tes citoïens, ou de tes créatures; toutes les autres armes ſont mercenaires, ou auxiliaires. Il ſera aiſé de mettre ſur pied une Milice domeſtique, ſi l'on ſe ſert des moïens que j'ai*

† [Ou] *Car dès-lors les forces de l'Empire commencèrent à s'énerver, & celles des Goths à s'augmenter.*

4. *Nihil rerum mortalium tam inſtabile ac fluxum eſt, quàm fama potentiæ, non ſua vi nixa,* Tac. Ann. 13.

j'ai marquez, & ſur-tout de ceux, que Philippe, Pere d'Alexandre-le-Grand, & pluſieurs autres Princes & Républiques, ont employez, auxquels je me remets entièrement.

CHA-

CHAPITRE XIV.

INSTRUCTION POUR LE PRINCE CONCERNANT LA MILICE *.

LE Prince doit appliquer tout ſon eſprit, & toute ſon étude, au Métier de la Guerre, qui eſt le ſeul qu'il lui importe d'apprendre 1; *car*

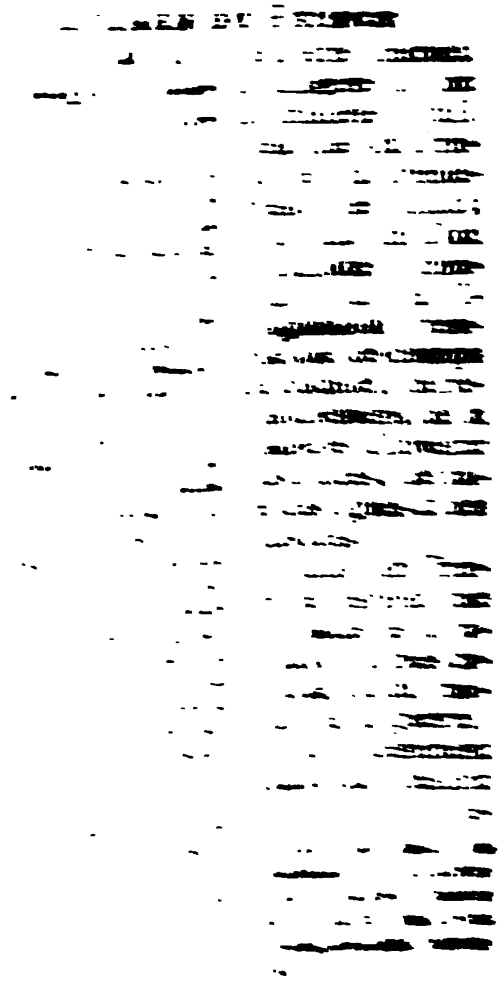
IL y a une eſpéce de pédanterie commune à tous les métiers, qui ne vient que de l'avariçe & de l'intèmperançe de ceux qui les pratiquent. Un Soldat eſt pédant lorſqu'il s'attache trop à la minutie, ou lorſqu'il eſt fanfaron & qu'il donne dans le Donquichotiſme.

L'ENTHOUSIASME de Machiavel expoſe ici ſon Prin-

ce

1. Un Roi de Thrace diſoit, qu'il ne différoit en rien de ſon palfrenier, lorſqu'il ne faiſoit pas la guerre. Néron, faiſant le plan de ſon regne futur, dit, qu'il ne ſe mêleroit d'autre choſe, que de commander les Armées. *Tac. Ann.* 13. Domitien haïſſoit Agri-co-

(* *S'il faut ne s'appliquer qu'à la guerre.*)



tiennent ceux qui ſont nez Princes 2, *& que ſouvent même les Particuliers le deviennent. Au contraire, il ſe voit, que les Princes, qui ſe ſont plus adonnez au repos, qu'aux armes, ont perdu leur Etat. Et véritablement, la première choſe qui te le fait perdre, c'eſt de négliger cet art; comme*

2. Tiridate, Roi d'Arménie, dit, que les Etats ne ſe maintiennent pas par la lâcheté, mais par les armes; que les Particuliers n'ont pour but, que de conſerver leur bien, au-lieu que les Princes font vanité de conquérir celui d'autrui. *Non ignavia magna imperia continueri; & ſua retinere, privata domus; de alienis certare, regiam laudem eſſe.* Tac. Ann. 15.

être que Soldat; & l'on peut ſe ſouvenir de ce que j'ai dit ſur l'origine des Princes au premier Chapitre de cet Ouvrage. Ils ſont Juges *d'inſtitution*; & *ils ſont* Généraux, *c'eſt un acceſſoire.* Le Prince de Machiavel eſt comme les Dieux d'Homere, que l'on dépaignoit *très* robuſtes & puiſſants, mais jamais équitables. § [Cet Auteur ignore

§ *Au lieu de ce qui eſt ici entre deux Crochets, il y a dans l'Edition publiée par* Voltaire: Louis Sforce avoit raiſon de n'être que Guerrier, parce qu'il n'étoit qu'un Uſurpateur.

Machiavel, ailleurs violent, me paroît ici fort foible. Qu'elle eſt ſa raiſon de recommander

me de le profeſſor, c'eſt le meilleur moïen de parvenir à la domination.

FRANCOIS SFORCE, de Particulier devint Duc de Milan, parce qu'il étoit armé; & ſes enfans, pour avoir renoncé aux armes, de Ducs devinrent des Particuliers. Car, un des maux qui t'arrivent d'être deſarmé, c'eſt que tu deviens mépriſable 3; *qui*

3. Tacite en donne deux exemples en la perſonne de Tibére; l'un d'un Gouverneur de Province, qui ôſa bien lui écrire des lettres de menaces de ſe ſoulever, ſi on lui donnoit un ſucceſſeur. *Quis res Tiberii, magis famâ, quàm vi, ſtabant*, dit Tacite, Ann. 6; l'autre, d'un Roi des Parthes, qui eut l'audace de

nore juſqu'au cathéchiſme de la juſtiçe, il ne connait que l'intérêt & la violençe.

L'AUTEUR ne repréſente jamais que de petites idées: ſon génie redreſſé n'embraſſe que des ſujets propres pour la Politique des petits Prinçes; rien de plus faible que les raiſons dont il ſe ſert pour recommander la Chaſſe aux Prinçes: il eſt dans l'opinion que les Prinçes apprendront par ce moyen à connaitre les ſituations & les paſſages de leur Pays.

SI un Roi de France, ſi un Empe-

der la Chaſſe aux Prinçes?

qui eſt une des infamies qu'un Prince doit éviter, ainſi que je le dirai ci-après.

COMME il n'y a point de proportion entre un qui eſt armé, & un qui eſt deſarmé, la raiſon ne veut pas, que celui, qui eſt armé, obéiſſe volontiers à celui qui eſt deſarmé; ni que le ſeigneur deſarmé ſoit en ſûreté parmi des ſer-

de lui envoier des Ambaſſadeurs, pour lui faire des demandes inſolentes, & le menacer de guerre, s'il ne les accordoit: & la raiſon, que Tacite en rend, eſt, que ce Roi mépriſoit la vieilleſſe de Tibére, & la vie voluptueuſe qu'il menoit alors; par où il étoit incapable de penſer à la guerre. *Senectutem Tiberii ac inertiam deſpiciens.* Ibid.

pereur, prétendoit acquérir de cette manière la connaiſſance de ſes Etats, il leur faudroit autant de tems dans le cours de leur chaſſe, qu'en employe *tout* l'Univers dans la grande révolution des aſtres.

Qu'ON me permette d'entrer dans[1] un plus grand détail, ſur une[2] matière qui[3] ſera comme une eſpéce de digreſſion à l'occaſion de la Chaſſe; & puiſque ce plaiſir eſt la paſſion preſque générale des Nobles, des grands Seigneurs, & des Rois, ſurtout en Allemagne, il me ſemble qu'elle

(1. en 2. cette 3. ce)

ſerviteurs armez 4 ; *car*

4. *Inter impotentes & validos faſtò quieſcas. Ubi manu agitur, medeſtia ac probitas nomina ſuperioris ſunt.* Tac. in Germ. Ceux, qui ſont les plus forts, ſont toûjours les plus eſtimez. Patercule dit, que Maroboduus, Roi des Marcomans, aiant conçû le deſſein de ſe faire Prince abſolu, entiérement indépendant des Romains, tenoit ſes troupes en haleine par de continuels exercices, & qu'à force de faire la guerre à ſes voiſins, il aguerrit ſi bien ſes ſujets, qu'il devint formidable à l'Empire Romain. *Certum imperium vimque regiam complexus animo . . . . imperium perpetuis exercitiis brevi in eminens & noſtro quoque imperio timendum perduxit faſtigium . . . . exercitumque aſſiduis adverſus finitimos bellis exercendo majori operi præparabat.* Hiſt. 8.

le mérite quelque diſcution.

LA Chaſſe eſt un de ces plaiſirs ſenſuels, qui agitent beaucoup le corps, *& qui ne diſent rien à l'eſprit ; c'eſt un deſir ardent de pourſuivre quelque bête, & une ſatisfaction cruelle de la tuer ; c'eſt un amuſement qui rend le corps robuſte & diſpos*, & qui laiſſe l'eſprit *en friche & ſans* culture.

† [LES Chaſſeurs me

(laiſſent)

† *Au lieu de ce qui eſt ici entre deux Crochets, juſqu'à la Page* 187., *il y a dans l'Edition publiée par* Voltaire :

Les Chaſſeurs me diront d'abord, que la Chaſſe eſt le plaiſir le plus noble & le plus ancien des hommes ; que des Héros ont été Chaſ-

car il eſt impoſſible que ceux-là s'entendent bien enſemble, dont l'un a du mépris, & l'autre du ſoupçon; & par conſéquent, un Prince, qui ne ſait point l'Art militaire, ne peut jamais être eſtimé des ſoldats, ni ſe fier à eux.

C'EST donc une néceſſité au Prince de ſe donner tout entier aux exercices de la guerre, & il y doit même être plus aſſidu en tems de paix, que durant la guerre [5]; *ce qu'il peut faire* me reprocheront, ſans doute, que je prends les choſes ſur un ton trop ſérieux, que je fais le critique ſévere, & que je ſuis dans le cas des Prêtres, qui, aiant le privilége de parler ſeuls dans les chaires, ont la facilité de prononcer tout ce que bon leur ſemble, ſans appréhender d'oppoſition.

JE ne me prévaudrai point de cet avantage; j'alléguerai de bonne foi les raiſons ſpécieuſes qu'alléguent

5. Comme faiſoit ce Caſſius, Gouverneur de Syrie, qui, quoique l'on fût en paix, ne laiſſoit pas d'exercer ſes légions, & de rétablir l'ancienne diſcipline, avec autant de ſoin, que s'il eût été en Chaſſeurs. Cela peut être; & je ne condamne que l'excès; ce qui fait aujourd'hui un plaiſir de quelques heures, étoit une occupation ſérieuſe de tout les jours dans les tems barbares.)

faire en deux manieres, l'une, par les actions, l'autre, par l'esprit.

QUANT à la premiere, il doit, outre le soin de tenir ses gens en haleine, s'excercer ordinairement à la Chasse 6, *pour*

guent les amateurs de la Chasse. Il me diront d'abord que la Chasse est le plaisir le plus noble & le plus ancien des hommes; que des Patriarches, & même beaucoup de grands hommes, ont été Chasseurs; & qu'en chassant, les hommes continuent à exercer ce même droit sur les bêtes, que Dieu daigna lui-même donner à Adam.

MAIS, ce qui est vieux n'en est pas meilleur, sur-tout quand il est outré. Des grands hommes ont été passionnés pour la Chasse, je l'avoüe: ils ont eu leurs défauts comme leurs faiblesses; imitons ce

en pleine guerre. *Quantum sine bello dabatur, revocare priscum morem, exercitare legiones, cura, proviso, perinde agere, ac si hostis ingrueret.* ANN. 12. Senéque dit, que la Milice, durant la paix, marche en bataille, travaille aux tranchées, & se fatigue à des exercices, dont elle se pourroit passer, pour y être toute accoutumée, quand il en sera besoin. *Ep.* 18.

6. Comme faisoient les Romains. *Romanis solenne viris opus, utile famæ, vitæque & membris*, dit Horace dans la 18. Epitre du Livre 1. de ses Epitres. Vononus

pour ſe faire à la fatigue, & , d'ailleurs , pour connoître l'aſſiette des lieux , la pente des montagnes , les entrées & les iſſues des vallées, la largeur des plaines , la nature des fleuves & des marais 7 ; *ce-qui ſert*

ce qu'ils ont eu de grand , & ne copions point leurs minucies.

LES Patriarches ont chaſſé, c'eſt une vérité ; j'avoüe encore qu'ils ont épouſé leurs ſœurs, que la poligamie étoit en uſage de leur tems : mais ces bons Patriarches , en chaſſant ainſi , ſe reſſentirent des ſiécles barbares dans leſquels ils vivoient; ils étoient très groſſiers & très ignorants ; c'étoient des gens oiſifs, qui, ne ſachant point s'occuper , & pour tuer le tems qui leur paraiſſoit toujours trop long,] *promenoient leurs en-

nus fut mépriſé des Parthes , qui étoient grands guerriers , parce qu'il n'aimoit pas la chaſſe. *Accendebat dedignantes ex ipſe , diverſus à majorum inſtitutis , raro venatu.* Tac. Ann. 2.

7. Cette connoiſſance , (dit Machiavel au Chap. 39. du 3. Livre de ſes Diſcours ,) s'acquiert mieux par la Chaſſe , que par tout autre exercice ; & , outre cette connoiſſance , la Chaſſe t'enſeigne mille choſes , qu'il faut ſavoir à la guerre. Et Cyrus , au rapport de Xénophon , allant à la guerre contre le Roi d'Ar-

(* Nos Ancêtres ne ſavoient pas s'occuper , ils)

ſert à deux choſes, (1.) *à connoître ſon Païs, & comment on le peut défendre*; (2.) *à comprendre plus facilement comment ſont faits les autres lieux*

d'Arménie, diſoit à ſes gens, que cette entrepriſe n'étoit rien autre choſe, qu'une de ces Chaſſes, où il les avoit déjà menez tant de fois; comparant ceux qu'il mettoit en embuſcade ſur les montagnes à ceux qui faiſoient ſortir les bêtes fauves de leur gîte, pour les envelopper dans les filets. Ce qui montre, ainſi que Xénophon en convient, que la Chaſſe eſt une repréſentation de la guerre; à raiſon de quoi l'on dit communément, que l'homme-de-guerre doit avoir l'aſſaut du lévrier, la fuite du loup, qui ſe retire en montrant les dents, & la défenſe du ſanglier.

ennuis à la Chaſſe: ils perdoient dans les bois, à la pourſuite des bêtes, les moments qu'ils n'avoient, ni la capacité, ni l'eſprit, de paſſer en compagnie de perſonnes raiſonnables.

JE demande ſi ce ſont des exemples à imiter? Si la groſſiereté doit inſtruire la politeſſe? Ou, ſi ce n'eſt pas plûtôt aux Siécles éclairés à ſervir de modele aux autres?

QU'ADAM *ait reçu l'empire ſur les bêtes, ou non, c'eſt ce que je ne recherche pas; mais je ſçai bien que nous ſommes plus cruels & plus rapaces que les bêtes mêmes, & que nous uſons très tyran-*

ni-

lieux que l'on a beſoin de connoitre; car les collines, les vallées, & les plaines, les rivières & les marécages, qui, par exemple, ſont en Toſcane, ont une certaine reſſemblance avec les autres: deſorte que de la connoiſſance de l'aſſiette d'une Province l'on peut venir aiſément à la connoiſſance des autres.

QUAND cette partie manque au Prince, il manque de la première condition requiſe à un Capitaine; car c'eſt celle qui lui apprend à trouver l'ennemi, à ſe bien camper, à conduire les Armées 8, *à*

8. Qui ſont les qualitez que Tacite attribue

niquement de ce prétendu empire; ſi quelque choſe devoit nous donner de l'avantage ſur les animaux *, c'eſt aſſurément notre raiſon, & ceux pour l'ordinaire qui font profeſſion de la chaſſe, n'ont leur cervelle meublée que de chevaux §, de chiens, & de toute ſorte d'animaux. Ils ſont quelquesfois *très* groſſiers, & il eſt à craindre qu'ils deviennent auſſi inhumains envers les hommes, qu'ils le ſont à l'égard

(* que nous pourſuivons,)

(§ mais ceux qui font leur profeſſion unique de la Chaſſe, ont ſouvent la tête trop remplie de chevaux,)

à donner les batailles, à aſſiéger les villes. Philopémen, Prince d'Achaïe, eſt loué par les anciens Ecrivains de ce qu'en tems de paix il penſoit toûjours à la guerre, & que, dans les voiages qu'il faiſoit avec ſes amis, il s'arrêtoit ſouvent, pour leur demander, Si les ennemis étoient ſur cette colline, & que nôtre Armée fût ici, qui auroit l'avantage ? Comment pourrions-nous aller

gard des bêtes, ou que du moins la cruelle coutume de faire ſouffrir avec indifférençe ne les rende moins compatiſſants aux malheurs de leurs ſemblables. Es-ce là ce plaiſir dont on nous vante tant la nobleſſe ? Es-ce là cette occupation ſi digne d'un Etre penſant ? On m'objectera que la Chaſſe eſt ſalutaire à la ſanté, que l'expérience a fait voir que ceux qui chaſſent deviennent vieux, que c'eſt un plaiſir innocent & qui convient aux grands Seigneurs, puiſqu'il étale leur magnificence, *puiſqu'il* diſſipe leurs chagrins, & qu'en tems de paix il leur pré-

lire à ſon beau-pere. *Loca caſtris ipſe capere, æſtuaria ac ſilvas ipſe pratentare; diſjectos coërcere.* Et une page après, *Adnotabant periti, non alium ducem opportunitates locorum ſapientiùs legiſſe.* In Agricola.

ler à eux, & les attaquer dans les formes? Et ſi nous voulions nous retirer, comment ferions nous? Et s'ils ſe retiroient, comment les pourſuivrions-nous? *En leur propoſant ainſi tous les cas qui peuvent arriver à la Guerre, il écoutoit leurs avis, & puis leur diſoit le ſien, & ſes raiſons; ſi bien que, lorſqu'il étoit à la Guerre, il ne lui arrivoit jamais rien qu'il n'eût prévu.*

Mais, quant à l'exercice de l'eſprit, le Prince doit lire des Hiſtoires, pour y conſidérer les actions des Grands Capitaines, & les cauſes de leurs victoires, ou de leur défaite; mais ſurtout il doit faire ce qu'ont préſente les images de la guerre.

Je ſuis bien éloigné* de condamner un exercice modéré, mais qu'on y prenne garde, l'exercice n'eſt néceſſaire qu'aux intempérants. Il n'y a point de Prinçe qui ait vécu plus que le Cardinal de Fleury, *ou* le Cardinal de Ximenès & le dernier Pape§; cependant ces trois hommes n'étoient point Chaſſeurs. *Faut-il d'ailleurs choiſir la profeſſion qui n'a de mérite que celui de promet-*

(* Je ſuis loin § *Il y a, dans l'Edition publiée par* Voltaire, le préſent Pape; *& au bas, en guiſe de Note*, Cela étoit écrit en 1737.)

*qu'ont fait quelques excellens hommes, qui ont pris à tâche d'en imiter quelque autre, dont la vie avoit été glorieuſe, ainſi qu'il eſt raconté, qu'Aléxandre-le-Grand imitoit Achille; Céſar Aléxandre; & Scipion Cyrus. Car, quiconque lira la vie de Cyrus, écrite par Xénophon, verra que Scipion * a pratiqué de point en point toutes les vertus que cet Hiſtorien attribue à Cyrus* 9. §.

Voi-

mettre une longue vie? *Les Moines vivent d'ordinaire plus longtems que les autres hommes; faut-il pour cela ſe faire Moine.*

IL ne s'agit point * qu'un homme traine juſqu'à l'âge de Mathuſalem le fil indolent & inutile de ſes jours; *mais* plus il aura réflechi, plus il aura fait d'actions belles & utiles, & plus il aura vécu.

§ [D'AILLEURS, la Chaſſe eſt de tous les amuſemens celui

* [Ou] *lira la Vie de Scipion, reconnoitra, qu'il a pris pour modèle celle de Cyrus, compoſée par Xénophon,*

9. Tous les Princes ont à imiter Scipion l'Affricain, qui, au témoignage de Paterculle, partageoit tout ſon tems entre les exercices de la paix & de la guer-

(* De plus, importe-t-il-tant)

§ *Au lieu de ce qui eſt ici entre deux Crochets, il y a, dans l'Edition publiée par* Voltaire:

La Chaſſe, il eſt vrai, a un air de magnificen-

ce,

VOILA' comme un Prince ſage doit gouverner, ſans jamais ſe tenir oiſif en tems de paix, afin que, ſi la fortune vient à changer, il ſoit toûjours prêt de lui réſiſter.

lui qui convient le moins aux Princes; ils peuvent manifeſter leur magnificençe de cent manieres beaucoup plus utiles pour leurs ſujets,] & s'il ſe trouvoit que l'abondançe du gibier ruinât les gens de la campagne, le ſoin de détruire ces[1] animaux pourroit très bien ſe commettre aux Chaſſeurs payez pour cela. Les Princes ne devroient proprement être occupez que du ſoin de s'inſtruire & de gouverner, afin d'acquérir d'autant plus de connoiſſançes, & de pouvoir d'autant plus * ſe

guerre, toûjours parmi es armes, ou parmi les livres, abandonnant ſon corps aux dangers, & ſon eſprit aux ſciences. *Nemo quiſquam hoc Scipione elegantiùs intervalla negotiorum otio diſtunxit, ſemperque aut belli, aut pacis jerviit artibus; ſemper inter arma ac ſtudia verſatus, aut corpus periculis, aut animum diſciplinis exercuit.*

§ Dont Scipion avoit toûjours la vie entre les mains.

ce, & il en faut aux Princes: mais en combien de manières plus utiles peuvent-ils faire voir leur grandeur?)

(1. les * combiner d'idées. Leur profeſſion eſt de penſer bien, & d'agir en conſéquence.)

ſe former une idée de leur profeſſion pour agir bien en conſéquençe.

JE dois *ajouter*, ſur-tout *pour* répondre à Machiavel, qu'il n'eſt point néceſſaire d'être Chaſſeur pour être grand Capitaine. Guſtave-Adolphe, Turenne, Marlborough, *le Prinçe* Eugene, à qui on ne diſputera pas la qualité d'hommes illuſtres & d'habiles Généraux, n'ont point été Chaſſeurs; nous ne liſons point que Céſar, Alexandre, *ou* Scipion, l'aient été.

ON peut en ſe promenant faire des réflexions plus judicieuſes & plus ſolides ſur les différentes ſituations d'un Pays, relativement à l'art de la guerre, que lorſque des perdrix, des chiens couchans, des cerfs, *une meute de* toutes ſortes d'animaux, & l'ardeur de la Chaſſe, vous diſtraïent: un grand Prinçe, qui a fait la[1] ſeconde Campagne en Hongrie, a riſqué d'être fait priſonnier des Turcs pour s'être égaré à la Chaſſe: on devroit même défendre la Chaſſe dans les Armées, car elle cauſe[2] beaucoup de deſordre dans les marches.

JE conclus donc qu'il eſt * pardonnable aux Prinçes d'aller à la Chaſſe, pour-

(1. fa 2. a cauſé. *très)

pourvû que ce ne ſoit que rarement, & pour les diſtraire de leurs occupations ſérieuſes, & quelquesfois fort triſtes. Je ne veux interdire encore une fois aucun plaiſir honnête ; mais le ſoin de bien gouverner, de rendre ſon Etat floriſſant, de protéger, de voir les ſuccès de tous les arts, eſt ſans doute le plus grand plaiſir ; & malheureux celui[1] à qui il en faut d'autres.

(1. l'homme)

CHAPITRE XV.

CE QUI FAIT LOUER OU BLAMER LES HOMMES, ET SUR-TOUT LES PRINCES.

IL nous reſte maintenant de voir comment un Prince doit ſe gouverner envers ſes ſujets & ſes amis. Et comme je ſai que pluſieurs ont traité cette matière, je crains de paſſer pour un préſomptueux, ſi je la traite autrement qu'eux. Mais, mon deſſein étant d'écrire pour ceux qui ſavent ce que c'eſt, il vaut mieux, à mon avis, parler ſelon la vérité de la choſe, que ſe-

LES Peintres & les Hiſtoriens ont cela de commun entr'eux, qu'ils doivent copier la Nature. Les premiers peignent les traits & les coloris des hommes; les ſeconds leurs caractères & leurs actions: il ſe trouve des peintres ſinguliers, qui n'ont peint que des Monſtres & des Diables. MACHIAVEL* repré-

(*eſt un Peintre de ce genre. Il)

ſelon ce que le Vulgaire s'en imagine.

PLUSIEURS ſe ſont figuré des Républiques & des Principautez, qui n'ont jamais été, & qui ne ſeront jamais 1. *Mais il*

1. *Cunctas nationes & urbes populus, aut primores, aut ſinguli regunt. Delecta ex his & conſtituta Reip. forma, laudari facilius, quàm evenire, vel, ſi evenit, haud diuturna eſſe poteſt.* Tac. Ann. 4. „L'Auteur du Livre, *dit un de ſes Traducteurs*, „ne traite d'autre propos, que d'acquérir „& garder le ſien; „en quoi il conſtitue „entiérement la fin du „Prince, qu'il nous „veut propoſer; n'ayant voulu ſuivre en „cela la tradition de „ceux qui ont écrit, „devant lui, ſur ſemblable argument, leſquels ont figuré en „leurs

préſente l'univers comme un enfer & tous les hommes comme des damnés [1]; on diroit que ce Politique a voulu calomnier *tout* le genre humain * par une haine particulière, & qu'il ait pris à tâche d'anéantir la vertu, *peut-être* pour rendre tous les habitans de ce Continent ſes ſemblables.

MACHIAVEL avance qu'il n'eſt pas poſſible d'être tout à fait bon dans ce [2] monde, auſſi ſcélerat & auſſi corrompu *que l'eſt le genre humain*, ſans

(1. Démons; * par haine pour l'eſpèce entière, 2. un)

il y a ſi loin de la manière dont on vit, à celle dont on devroit vivre, que celui, qui laiſſe ce-qui ſe fait pour ce-qui ſe devroit faire, cherche

„ leurs écrits je ne ſai „ quelle perfection du „ Prince, non imitable à tous les humains, pour la fragile condition de cette Nature. Ou, au „ contraire, celui-ci a „ voulu accommoder „ la forme de ſes préceptes ſeulement à „ ce qui eſt ſujet à „ l'expérience & à la „ plus commune mode „ de faire, dont les „ Princes ſages ont uſé: eſtimant être choſe fort inepte, monſtrer un chemin par „ où l'on ne va point, „ pour laiſſer celui qui „ eſt battu de tout le „ monde. „ *Gaſpar d'Auvergne, dans la 2. Epitre dédicatoire de ſa traduction du Prince.*

ſans que l'on § périſſe. Et moi je dis, que pour ne point [1] périr il faut être bon & prudent. † Les Hommes ‡ ne ſont d'ordinaire, ni tout à fait bons, ni tout à fait méchants; mais, & méchants, & bons, & médiocres, s'accorderont tous à ménager un Prince puiſſant, juſte, & habile. J'aimerai [2] mieux faire la guerre à un Tiran qu'à un bon Roy, à un Louïs onze qu'à un Louïs douze, à un Domitien qu'à un Trajan; car le bon Roy ſe-

(§ ſans qu'on 1. pas †; alors les Scélerats vous craindront & vous reſpecteront. ‡ & les Rois, comme les autres, 2. J'aimerois)

*che à ſe perdre plûtôt qu'à ſe conſerver: & par conſéquent, il faut qu'un homme, qui veut faire profeſſion d'être tout-à-fait bon parmi tant d'autres, qui ne le ſont pas, périſſe tôt ou tard *. Il eſt donc de néceſſité abſoluë, que le Prince, qui veut ſe maintenir, apprenne à pouvoir n'être pas bon, pour en faire uſage ſelon le beſoin de ſes affaires.*

AINSI, laiſſant à part les choſes qui ne ſont qu'en imagination, & ne m'arrêtant qu'à celles qui ſont vraies & réelles, je dis, que tous les

* Voiez l'exemple de Pertinax dans le Chapitre 19.

ſera bien ſervi, & les ſujets du Tiran ſe joindront à mes troupes. Que j'aille en Italie avec dix mille hommes contre un Alexandre VI., la moitié de l'Italie ſera pour moi; que j'y entre avec quarante mille hommes contre un Innocent onze [1], toute l'Italie ſe ſoulevera pour me faire périr. Jamais Roy bon & ſage n'a été détrôné en Angleterre par de grandes Armées, & tous leurs mauvais Rois ont ſuccombé ſous des compétiteurs qui n'ont [2] pas commencé la guerre avec-

(1 Innocent II 2. n'avoient)

les hommes, particulièrement les Princes, de qui l'on parle davantage, parceque leur haute élévation les met plus en vûe, ont tous quelque ſurnom de louange, ou de blâme. L'un eſt appellé libéral, l'autre ménager †; *& l'un grand donneur, l'autre grand voleur; l'un cruel, l'autre clément; l'un homme de parole, l'autre ſans foi; l'un effeminé & imbécille, l'autre hardi & courageux; l'un humain & affable, l'autre ſuperbe; l'un laſcif, l'autre chaſte; l'un homme de bonne foi, l'autre fourbe; l'un rude & revêche, l'autre facile; l'un grave, l'autre étourdi; l'un religieux, l'autre impie.*

vec quatre mille hommes de troupes reglées. Ne ſois donc point méchant avec les méchants, mais ſois vertueux & intrepide avec eux; tu rendras ton peuple vertueux comme toy, tes voiſins voudront t'imiter, & les méchants trembleront.

CHA-

† *Machiavel uſe du mot* miſero, *qui eſt un mot Florentin, parce que, dit-il,* avaro, *en notre langue, ſignifie auſſi un homme qui s'enrichit de rapines, au-lieu que nous appellons* miſero, *celui qui épargne trop le ſien: Parentheſe qui rompt le fil du diſcours, & que pour cela j'ai trouvé mieux de mettre à la marge.*

CHACUN me dira, que ce ſeroit un treſor, qu'un Prince, qui, de toutes les qualitez, que je viens de nommer, n'en auroit que les bonnes. Mais, d'autant qu'on ne les peut pas avoir toutes, ni auſſi les mettre toutes en uſage, la condition humaine ne le ſouffrant pas 2, *le Prince a beſoin d'être ſi prudent, qu'il ſache éviter l'infamie des vices qui lui feroient perdre ſon Etat, & ſe garantir des autres, ſi cela ſe peut; mais, s'il n'y a pas moïen, il ne s'en doit pas trop embarraſſer, ni même ſe ſoucier d'encourir l'infamie de ces vices, ſans quoi il eſt difficile de ſauver ſon Etat. Car, tout bien conſidéré, telle choſe, qui paroit une vertu, le ruineroit, s'il la pratiquoit; & telle autre, qui paroit un vice, ſe trouvera être cauſe de ſa félicité* 3.

2. *Adhuc nemo extitit*, dit le Jeune-Pline dans ſon Panégirique, *cujus virtutes nullo vitiorum conſortio laderentur.*

3. Il y a des vices, qui n'empêchent point de bien regner, ni que le Prince, qui les a, ne ſoit un bon Prince. Salomon étoit ſujet aux femmes, Trajan aux garçons & au vin. *Vicio es de hombre, no de Principe*, diſoit le Comte de Pennaranda à un Ambaſſadeur de l'Empereur, qui lui diſoit, que c'étoit dommage, que

que Philippe IV. Roi d'Eſpagne fût ſi adonné aux femmes. Il faut diſtinguer dans les Princes la vie domeſtique d'avec la vie publique, les vertus roiales d'avec les vertus particulières. Et c'eſt comme Tacite l'entend, quand il dit, *Palam laudares, ſecreta malè audiebant.* Hiſt. 1. Il eſt toûjours louable de bien faire, mais il n'y fait pas toûjours bon; telle choſe eſt conforme à la raiſon, qui ne l'eſt pas à l'expérience; & par conſéquent il faut que le Prince, pour faire bien ſa fonction, s'accommode au beſoin des affaires, & faſſe à cauſe de ſon Etat ce qu'il ne feroit pas, ou ne devroit pas faire, s'il n'étoit que Particulier. *Morem accommodari, prout conducat.* Ann. 12. Il ſuffit qu'il ſoit bon, quand il importe de l'être. *Quoties expediret, magna virtutes.* Hiſt. 1. Il faut qu'il ſache tout le bien, mais il n'eſt pas toûjours à propos qu'il le faſſe. *Omnia ſcire, non omnia exequi*; dans la vie d'Agricola. Catherine de Medicis, Reine de France, voïant que le Pape, & le *Roi d'Eſpagne, la blâmoient d'avoir* fait la paix avec les Huguenots, après avoir emploié en vain le fer & le feu contr'eux pour les ramener à leur devoir, diſoit fort à propos, que *le Roiaume de France ne ſe gouvernoit pas comme Aliffe & Torbia*, (ce ſont deux petites villes d'Italie toutes deſertes) & que ce qui réüſſiſſoit dans un petit modele, ne réüſſiſſoit pas toûjours dans un grand.

CHA-

CHAPITRE XVI.

DE LA LIBÉRALITÉ ET DE L'ÉCONOMIE.

*COMMENÇANT par les deux premières qualités, je dis, qu'il est bon d'être crû libéral, mais que si tu exerces ta libéralité, de façon que tu sois craint, tu t'en trouves mal. Car, si tu n'es libéral, que comme il le faut être *, ta libéralité ne sera point connue, & l'on t'accusera du vice contraire.*

POUR avoir le renom

* *C'est-à-dire, avec choix & mesure.*

DEUX sculpteurs fameux, Phidias & Alcamene, firent chacun une statue de Minerve, dont les Athéniens voulurent choisir la plus belle, pour être placée sur le haut d'une colonne. On les présenta toutes les deux au public: celle d'Alcamene remporta les suffrages; l'autre, disoit-on, étoit trop grossièrement tra-

(1. devoient)

nom de libéral, il ne faut éviter aucune ſorte de dépenſe. Or, il arrive de-là, que le Prince venant à s'épuiſer, il eſt enfin contraint, (s'il veut conſerver ce renom,) de charger extraordinairement ſon peuple 1, *& de recourir aux confiſcations, & à tous les autres moïens d'avoir de l'argent; par où il commence à devenir odieux à ſes ſujets, & à perdre ſon crédit, à cauſe de ſa pauvreté; ce qui fait, qu'au premier revers de Fortune*

1. Si nous épuiſons le Tréſor-public, dit Tibére chez Tacite, il faudra le remplir par des moïens injuſtes. *Si erarium ambitione exhauſerimus, per ſcelera ſupplendum erit.* Ann. 2.

travaillée. Phidias ne ſe déconcerta point par le jugement du vulgaire, & demanda, que comme les ſtatues avoient été faites pour être placées ſur une colonne, qu'on les * élevât toutes les deux; alors celle de Phidias remporta le prix.

PHIDIAS devoit ſon ſuccès à l'étude de l'Optique & des proportions. *Cette regle de proportion doit être obſervée dans la Politique; les différences des lieux font les différences des maximes; vouloir en appliquer une généralement, ce ſeroit la ten-*

(1. aiant * y)

tune, il eſt en danger de périr, ſa libéralité lui aiant fait beaucoup d'ennemis, & peu d'amis 2. *Après*

2. Ciceron dit, que le Prince libéral perd plus de cœurs, qu'il n'en gagne, & que la haine de ceux, à qui il ôte, eſt bien plus grande, que la reconnoiſſance de ceux à qui il donne. *Nec tanta ſtudia aſſequuntur eorum, quibus dederunt, quanta odia eorum, quibus ademerunt.* Off. Lib. 2. Que le Prince, dit le Jeune-Pline, ne donne rien, pourvû qu'il n'ôte rien. *Nihil largiatur Princeps, dùm nihil auferat.* Paneg. Tacite, en parlant d'Otton, dit un beau mot, *perdere iſte ſciet; donare neſciet.* Hiſt. 1. Il ſaura diſſiper, mais non donner. *Falluntur*, ajoute-t'il, *quibus luxuria ſpecie liberalitatis imponit.* Ceux-là ſe trompent fort, qui prennent la

rendre vicieuſe: ce qui ſeroit admirable pour un grand Royaume, ne conviendroit point à un petit Etat.

Le luxe, qui naît de l'abondançe, & qui fait circuler les richeſſes par toutes les veines d'un Etat, fait fleurir un grand Royaume; c'eſt lui qui entretient l'induſtrie, c'eſt lui qui multiplie les beſoins des riches, pour les lier par ces mêmes beſoins avec les pauvres.

Si quelque Politique habile [1] s'aviſoit de bannir le luxe d'un grand Empire, cet Empire tomberoit en lan-

(1 mal habile)

[illegible] [illegible], [illegible] [illegible] [illegible], [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible].

Si donc un Prince [illegible] [illegible] [illegible] libéralité, [illegible] [illegible] [illegible]*, il ne sait pas, s'il est prudent, se soucier d'être appellé chiche; car, lorsqu'on verra, dans la suite, que ses revenus lui suffisent, qu'il peut

[illegible] : le Jeune, tout au-contraire [illegible] [illegible] [illegible] Etat; l'argent [illegible] en plus grande abondance du Pays, qui y [illegible] à proportion, feroit tomber ce corps délicat en consomption, & il ne manqueroit pas de mourir éthique. C'est donc une régle indispensable à tout Politique, de ne jamais confondre les petits Etats avec les grands, & c'est en quoi Machiavel pêche griévement en ce Chapitre.

La premiere faute, que je dois lui reprocher, est, qu'il prend le mot de libéralité dans un sens trop vague; il ne distingue pas assez

la prodigalité pour la libéralité. Le Jeune-Pline ne veut point qu'on appelle libéraux ceux qui ôtent à l'un pour donner à l'autre, & dit, que c'est acquérir le renom de libéralité par une véritable avance. *Qui quod huic donant, auferunt illi, famam liberalitatis avaritia petunt.* Ep. 30. Lib. 9.

* [Ou] *qu'à son dommage.*

peut réſiſter aux armes de ſes ennemis, & faire même des entrepriſes, ſans charger ſon peuple, il ſera tenu libéral de tous ceux à qui il n'ôte rien †, *dont le nombre eſt infini; au-lieu que ceux qui le croient avaricieux, à cauſe qu'il ne leur donne pas ce qu'ils de-*

† *Tu es mon Dieu*, dit David à Dieu, *parce que tu n'as pas beſoin de mes biens. Dixi Domine Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non egos.* Pſalme 15. Tous les ſujets ont les mêmes ſentimens pour les Princes qui les laiſſent jouïr paiſiblement de leurs biens. Ils ſont toûjours bien affectionnez; *dit Mezeray dans la Vie de Charles VI.*, quand ils ſont bien traitez; c'eſt-à-dire, quand on ne leur ôte rien.

aſſez la libéralité de la prodigalité. „ Un Prince, dit-„ il, pour faire de „ grandes choſes, „ doit paſſer pour* „ libéral, & il doit „ l'être. „ Je ne connais aucun Héros qui ne l'ait été. Afficher l'avarice, c'eſt dire aux hommes, n'attendez rien de moi, je payerai toujours mal vos ſervices; c'eſt éteindre l'ardeur que tout ſujet a naturellement de ſervir ſon Prince.

SANS-DOUTE, il n'y a que l'homme économe qui puiſſe être libéral, il n'y a que celui qui gou-

(*avare: moi, je ſoutiens qu'il doit paſſer pour 1. qu'il a point de).

[illegible], [illegible] en [illegible].

De notre tems, nous n'avons vû faire de grandes choses, qu'à ceux qui ont passé pour ménagers; tous les autres ont péri. Jules II se servit du renom de libéral, pour parvenir au Pontificat; mais, il ne se soucia plus de l'être, quand il fut Pape. Sa longue épargne lui a si bien suffi dans toutes ses guerres, qu'il n'a jamais mis d'impôt extraordinaire. Le Roi d'Espagne regnant aujourd'hui ne fût pas venu à bout de tant d'entreprises, s'il eût été libéral.*

C'EST-POURQUOI, un

* *Il parle de Ferdinand, Roi de Castille & d'Arragon.*

gouverne prudemment ses biens qui puisse faire du bien aux autres.

ON connoît l'exemple de François premier, Roi de France, dont les dépenses excessives furent en partie la cause de ses malheurs. *Les plaisirs de François premier absorboient les ressources de sa gloire*: ce Roi n'étoit pas libéral, mais prodigue, & sur la fin de sa vie il devint un peu avare: au lieu d'être bon ménager, il mit des trésors dans ses coffres; mais ce n'est pas des trésors sans circulation qu'il faut avoir, c'est un ample revenu*.

Tout

(* & un trésor.)

un Prince, qui ne veut pas devenir pauvre, ni mépriſable, ni ſe voir contraint de piller ſes ſujets, pour ſe deffendre contre ſes ennemis, ſe doit peu ſoucier du reproche d'avarice, ce vice étant un de ceux qui le font regner.

MAIS, me dira quelqu'un, c'eſt par la libéralité que Céſar eſt parvenu à l'Empire, & beaucoup d'autres aux plus hautes dignitez. Je répons, ou tu es Prince, ou tu prétends le devenir: au premier cas, la libéralité porte dommage 3; *au ſecond, il*

3. *Liberalitas, ni adſit modus, in exitium vertitur*; dit Tacite, Hiſt. 3. Au contraire, la frugalité du Prince lui

Tout particulier & tout Roy qui ne ſait qu'entaſſer, enterrer § de l'argent, n'y entend rien: il faut le faire circuler pour être vraiment riche. Les Medicis n'obtinrent[1] la Souveraineté de Florence, que parce que le Grand Coſme, pere de la Patrie, ſimple marchand, fut habile & libéral. Tout avare eſt un petit génie, & je crois que le Cardinal de Retz a raiſon quand il dit, que dans les grandes affaires il ne faût jamais regarder à l'argent. Que le Souverain ſe mette donc en état d'en

(§ ſeulement 1. n'ont eu)

il eſt beſoin d'être eſti-

lui tient lieu d'un revenu, qui ſuffit à toutes les dépenſes néceſſaires. *Tantas vires habet frugalitas Principis*, dit le Jeune-Pline, *ut tot impendiis, tot erogationibus ſola ſufficiat.* In Paneg.

Quant à ce que Machiavel dit, que pour devenir Prince il faut être libéral, mais ceſſer de l'être lorſqu'on eſt Prince effectif (*Principe fatto*), cela eſt conforme à ce que Tacite raconte d'Otton, qui, n'étant encore que Particulier, faiſoit une dépenſe, qui eût été même à charge à un Prince; *luxuria etiam Principi vitioſa.* Hiſt. 1., & qui, toutes les fois que Galba mangeoit chez lui, diſtribuoit de l'argent à chaque ſoldat de cohorte qui étoit de garde, comme pour païer leur dîner. Mais, lorſqu'il fut Prince, il devint ménager à tel point, qu'à la mort il diſtribua ſon argent à ſes d'en acquérir[1] beaucoup *, en favoriſant le commerce & les manufactures[2] de ſes ſujets, afin qu'il puiſſe en dépenſer beaucoup à propos. Il ſera aimé & eſtimé.

MACHIAVEL dit que la libéralité le rendra mépriſable: voilà ce que pourroit dire un uſurier; mais eſt-ce ainſi que doit parler un homme qui ſe mêle de donner des leçons aux Princes? §

(1. avoir * à propos, 2. l'induſtrie.)

(§ *Ce qui ſuit ſe trouve de plus dans l'Edition publiée par* Voltaire :

Un Prince, ſi je l'ôſe dire, eſt comme le Ciel qui répand chaque jour ſes roſées & ſes pluïes, & qui en a toujours un fonds inépuiſable, deſtiné à la fertilité de la terre.)

timé libéral, & Céſar s'étudioit à paſſer pour tel, comme voulant arriver à la Principauté. Mais ſi, après y être parvenu, il eût vécu plus long-tems, & qu'il n'eût pas modéré ſa dépenſe, il eût ruiné l'Empire.

Si l'on me réplique que pluſieurs Princes très-libéraux ont fait de grandes choſes en guerre; je répons: ou le Prince dépenſe le ſien, & celui de ſes ſujets, ou celui d'autrui. Quant au ſien, il en doit être ménager 4; *mais de l'autre, il en doit être prodigue, autrement il ne ſeroit pas ſuivi des ſoldats. D'ailleurs, il n'y a point d'inconvénient à donner largement ce qui n'eſt, ni à toi, ni a tes ſujets, comme faiſoient Cirus, Céſar, & Alexandre; au contraire, cela te rend plus formidable.*

RIEN

ſes domeſtiques, non pas en homme qui alloit mourir, mais comme s'il eût eu encore longtems à vivre. *Eò progreſſus eſt, ut per ſpeciem convivii, quoties Galba apud Othonem epularetur, cohorti excubias agenti, viritim centenos nummos dividaret.* Hiſt. 1. Voilà Otton, qui qui veut devenir Empereur. *Pecunias diſtribuit parcè, nec ut periturus.* Hiſt. 2. Alors il étoit Prince.

4. Tacite loue Galba d'avoir été ménager de ſon bien, & avare de celui du Public; *pecuniæ ſuæ parcus, publicæ avarus.* Hiſt. 1. Henri IV., Roi de France, étoit de ce caractère.

RIEN ne te nuit, que de dépenſer le tien, & à meſure que tu es libéral, tu perds la commodité de l'être 5, *& tu te rens pauvre, & mépriſable; ou, ſi tu veux te garantir de la pauvreté, tu deviens voleur, & par conſéquent odieux* 6. *Or, entre toutes les choſes dont le Prince ſe doit garder, l'une eſt, d'être haï & mépriſé; à quoi la libéralité t'expoſe toûjours. Il vaut donc mieux avoir le renom d'être trop ménager, défaut qui ne te rend pas odieux, que de tomber, par une affectation de libéralité, dans la néceſſité de prendre à toutes mains; ce qui, outre le deshonneur, te fait encore haïr.*

5. *Liberalitas enim nimia profuſione inareſcit.* Plin. Ep. 4. Lib. 2.

6. Comme Néron, qui par ſon luxe conſumoit les richeſſes de l'Empire, ſur l'eſpérance d'un tréſor imaginaire, qui devoit fournir à toutes ſes dépenſes: attente, qui fut cauſe de la pauvreté publique, & le rendit d'autant plus ridicule à tout le monde, que ſes flatteurs avoient fait ſonner haut la félicité de ſon regne. *Nova libertate provenire terras, & obvias opes deferre Deos . . . . Gliſcebat interim luxuria ſpe inani, conſumebanturque veteres opes, quaſi oblatis, quas multos per annos prodigeret. Quin & inde jam largiebatur, & divitiarum expectatio inter cauſſas paupertatis publica erat.* Ann. 16.

CHA-

CHAPITRE XVII.

DE LA CRUAUTE' ET DE LA CLE'MENCE : ET S'IL VAUT MIEUX ETRE AIME', QUE CRAINT *.

J'AVOUË que tous les Princes doivent deſirer d'avoir le renom de clémence, mais auſſi, ils doivent prendre garde à l'uſage qu'ils font de cette vertu. Céſar Borgia paſſoit pour cruel, & néanmoins ſa cruauté avoit réüni, pacifié, & réformé, toute la Romagne. Et, cela bien conſidéré, l'on avouëra, qu'il a été beaucoup plus clément, que le peuple

LE dépot le plus prétieux qui ſoit confié † entre les mains des Princes, c'eſt la vie de leurs ſujets. Leur Charge leur donne le pouvoir de condamner à mort, ou[1] de pardonner aux coupables; *ils ſont les arbitres ſuprêmes de la Juſtiçe.*

LES bons Princes regardent ce pouvoir

(† aux Princes, 1. &)

(* *De la cruauté & de la clémence, & s'il vaut mieux être craint qu'aimé.*)

ple de Florence, qui, pour éviter le reproche de cruel, laiſſa détruire Piſtoie *.

QUAND il s'agit de contenir ſes ſujets dans le devoir, le Prince ne ſe doit point ſoucier du reproche de cruauté, d'autant qu'à la fin il ſe trouvera qu'il aura été plus humain en puniſſant de mort quelques brouillons, que ceux, qui, par trop d'indulgence, laiſſent arriver des deſordres, d'où naiſſent voir *tant vanté* ſur la vie de leurs Sujets, comme le poids le plus peſant de leur Couronne. Ils ſavent qu'ils ſont hommes comme ceux * ſur leſquels ils doivent juger; ils ſavent que *des torts*, des injuſtiçes, *des injures*, peuvent ſe reparer *dans ce monde*, mais qu'un arrêt de mort précipité eſt un mal irréparable: ils ne ſe portent à la ſévérité que pour éviter une rigueur plus fâcheuſe, qu'ils prévoient *s'ils ſe conduiſent autrement*; †[ils ne prennent de

* *Faute d'avoir voulu exterminer deux familles, les* Panciatiques *& les* Cancelliers, *qui partageoient cette ville en deux factions, & la mettoient toute en combuſtion par leurs querelles.* Machiavel, Chap. 27. du Livre 3. de ſes Diſcours.

(* qu'ils doivent juger; 1. d'autres.)

(†) *Au lieu de ce qui eſt*

ſent des maſſacres & des ſaccagemens 1. *Car, ces tumultes bouleverſent toute une Ville, au-lieu que les punitions, que le Prince fait, ne tombent que ſur quelques Particuliers.*

AU RESTE, il eſt impoſſible qu'un Prince nouveau s'exempte

1. Cela revient à ce que Tacite dit de Corbulon, que l'on ſe trouva mieux de ſa ſévérité, qui tenoit la Diſcipline militaire en vigueur, que de l'indulgence des autres Généraux, qui, à force de pardonner aux deſerteurs, ruinoient leurs Armées. *Quia duritatem cali militiaque multi abnuebant, deſerebantque, remedium ſeveritate quæſitum eſt... Idque uſu ſalubre, & miſericordiâ melius apparuit; quippe pauciores illa caſtra deſeruere, quam ea, in quibus ignoſcebatur.* Ann. 13.

de ces triſtes réſolutions, que dans des cas deſeſpérez, & pareils à ceux où un homme ſe ſentant un membre gangrené, malgré la tendreſſe qu'il a pour lui-même, ſe reſoudroit à le laiſſer retrancher, pour garantir & pour ſauver du moins, par cette opération douloureuſe, le reſte du corps.]

MACHIAVEL traite de bagatelles des choſes auſſi graves, auſſi ſérieuſes, auſſi importantes*. Chez lui la

eſt ici entre deux Crochets il y a, dans l'Edition publiée par Voltaire : ſemblable à un homme qui ſe laiſſe retrancher un membre cangrené.)

(* Machiavel traite des choſes auſſi importantes de bagatelles.)

te d'être cruel, toute domination nouvelle étant pleine de dangers 2, *comme Virgile*

2. Tout Prince nouveau, dit Tacite, eſt chancelant, & expoſé à mille accidens fâcheux. *Novum & nutantem Principem.* Ann. 1. *ad omnes principatûs novi eventus caſuſve.* Hiſt. 5. Il ajoute, que l'on ſe ſouleve ſouvent contre le Prince nouveau, quoique même il n'en donne point de ſujet, ſeulement parceque le changement de Prince donne une plus belle occaſion de brouiller, & fait concevoir aux brouillons l'eſpérance de faire mieux leurs affaires dans une Guerre-Civile. *Seditio inceſſit, nullis novis cauſſis, niſi quod mutatus Princeps licentiam turbarum, & ex civili bello ſpem præmiorum oſtendebat.* Ann. 1. C'eſt pourquoi Louis XI. diſoit, que s'il n'eût uſé de la vie des hommes n'eſt comptée pour rien; l'intérêt, ce ſeul Dieu qu'il adore, eſt compté pour tout: il préfere la cruauté à la clémençe, & il conſeille à ceux qui ſont nouvellement élevez à la Souveraineté, de mépriſer, plus que les autres, la réputation d'être cruels.

CE ſont des bourreaux qui plaçent les Héros de Machiavel ſur le trône, & qui les y maintiennent. Céſar Borgia eſt le refuge de ce Politique, lorſqu'il cherche des exemples de cruauté.

MACHIAVEL cite encore quelques Vers, que Virgile met dans la bouche

gile le fait dire à Didon:

Res

de rigueur au commencement de ſon regne, il eût été du nombre des *Nobles malheureux*, dont il eſt parlé dans Bocace. Et ce qui fait encore, qu'un Prince nouveau a bien de la peine à s'abſtenir d'être cruel, c'eſt que les ſujets prennent d'ordinaire trop de liberté, parce qu'ils ne le croient pas encore aſſez fort pour rien entreprendre. *Uſurpata ſatim libertate, licentiùs, ut erga Principem novum.* Hiſt. 1. Le Duc de Valentinois diſoit, que la maxime, *Oderint, dùm metuant*, étoit abſolument néceſſaire à ceux, qui d'une condition privée étoient montez à la Principauté; témoin Céſar, qui ne jouït que cinq mois de la ſienne, pour avoir négligé le bon conſeil, que Panſa & Hirtius lui donnoient, de conſerver par les armes la domination que les armes

che de Didon: mais cette citation eſt entièrement déplacée; car Virgile fait parler Didon, comme quelqu'un[a] fait parler Jocaſte dans *la Tragédie d'*Oedipe. Le Poëte fait tenir à ces perſonnages un langage qui convient à leur caractère. Ce n'eſt donc point l'autorité de Didon, ce n'eſt donc point l'autorité de Jocaſte, qu'on doit emprunter

(1. un Auteur moderne (a).)

a. *Et il y a de plus dans l'Edition publiée par* Voltaire, *Edit. de Marſeille*, 1741., *au bas, par Note*, Monſieur de Voltaire. (Ceci à été retranché dans les deux Editions.)

Res dura, & regni novitas, me talia cogunt
Moliri, & latè fines cuſtode tueri*.

Cependant, il ne faut pas qu'il ait peur de ſon ombre, mais il doit être lent à croire,

mes lui avoient acquiſe. *Laudandum*, dit Patercule Hiſt. 2., *experientiâ conſilium eſt Panſæ atque Hirtii, qui ſemper prædixerant Cæſari, ut principatum, armis quæſitum, armis teneret. Ille dictitans mori ſe, quam timeri malle; dum clementiam, quam præſtiterat, expectat, incautus ab ingratis occupatus eſt.* Il faut donc conclure avec Saluſte, que les mêmes moiens qui ont ſervi à acquérir la Souveraineté, ſervent à la conſerver. *Imperium iisdem artibus retinetur, quibus partum eſt.*

* *Æneid.* I.

ter dans un Traité de Politique; il faut l'exemple des *grands hommes & d'*hommes * vertueux.

Le Politique recommande ſur-tout la rigueur envers les troupes, il oppoſe l'indulgence de Scipion à la ſévérité d'Annibal, il préfere le Carthaginois au Romain, & conclut tout de ſuite, que la rigueur[1] eſt le mobile de l'ordre & de la diſcipline, & par conſéquent du triomphe d'une Armée. Machiavel n'en agit pas de bonne foi *en cette occaſion*, car il choiſit Scipion, le plus moû

(* habiles & 1. cruauté)

re, & à ſe remuer, & mêler ſi bien la prudence avec la douceur, que le trop de confiance ne l'empêche pas de ſe tenir ſur ſes gardes, ni le trop de défiance d'être traitable †.

A ce propos, il eſt queſtion de ſavoir lequel vaut mieux, d'être aimé, ou d'être craint. Je répons, qu'il faudroit être l'un & l'autre, mais d'autant que cela eſt difficile, & que par conſéquent il faut choiſir, il eſt plus ſûr d'être craint. Car il eſt vrai de dire, que tous les hommes ſont ingrats, in-

† [Ou] *que le trop de confiance ne le rende pas mal-aviſé, ni le trop de défiance inſupportable.*

moût de tous les Généraux quant à la diſcipline, pour l'oppoſer à Annibal, & pour favoriſer la ſévérité[1].

J'AVOÜE que l'ordre d'une[2] Armée ne peut ſubſiſter ſans ſévérité; car comment contenir dans leur devoir des libertins, des débauchés, des ſcélérats, des poltrons, des téméraires, des animaux groſſiers & méchaniques, ſi la peur des châtimens ne les arrête en partie?

TOUT ce que je demande ſur ce ſujet à Machiavel, ç'eſt de la modération. *Qu'il ſache donc,*

(1. cruauté. 2. dans une)

inconſtans, diſſimulez, timides, intéreſſez. Tandis que tu leur fais du bien, & que tu n'as pas beſoin d'eux, ils t'offrent leurs biens, leurs vies, leurs enfans, & tout eſt à toi; mais quand la Fortune te tourne le dos, ils te le tournent auſſi 3, *& tu péris, pour avoir fait fond ſur leurs paroles, & n'avoir pas pris de meilleures aſſûrances.*

CAR, *pour ceux que donc, que* ſi la clémençe d'un honnête homme le porte à la bonté, la[1] ſageſſe *auſſi* ne le porte[2] pas moins à la rigueur. Mais il en eſt de * *ſa rigueur* comme *de celle* d'un habile pilote: on ne lui voit *pas* couper les mâts ni les cordages de ſon vaiſſeau, que lorſqu'il y eſt forcé par *le danger éminent, où l'expoſe* l'orage *& la tempête.*

IL y a des occaſions où il faut être ſévère, mais jamais cruel. † J'aimerois mieux, un jour de bataille, être aimé que craint de mes ſoldats.

§ J'EN

3. *Proſperis Vitellii rebus certaturi ad obſequium, adverſam ejus fortunam ex æquo detrectabant.* Hiſt. 2. *languentibus omnium ſtudiis, qui primò alacres fidem atque animum oſtentaverant.* Hiſt. 1. *cæteris aliena pericula deſerentibus.* Ann. 13.

(1. ſa 2. force * lui † &)

que l'on gagne à force de bienfaits, & non par une vraie grandeur de courage, l'on mérite plutôt de les avoir pour amis, qu'on ne les a 4; *& par conſéquent on ne ſauroit compter ſur eux dans le beſoin* *. *Outre que les hommes craignent moins d'offenſer*

§ J'EN viens[1] à preſent à ſon argument le plus captieux. Il dit qu'un Prince trouve mieux ſon compte en ſe faiſant craindre, qu'en ſe faiſant aimer, puiſque la plûpart du monde eſt porté à l'ingratitude, au changement, † *à la diſſimulation, à la lâcheté, & à l'avarice; que l'amour eſt un lien d'obligation, que la malice & la baſſeſſe du genre humain ont rendu très fragile: au-lieu que la crainte du châtiment aſſure bien plus fort du devoir des gens; que les hommes*

4. *Amicitias, dum magnitudine munerum, non conſtantia morum continere putat, meruit magis, quàm habuit.* Hiſt. 3. L'amitié, que l'intérêt a liée, dit un Ancien, l'intérêt la délie.

* [Ou] *Car on ne ſauroit employer dans le beſoin ceux que l'on a gagnez par des bienfaits, & non par ſon propre mérite, & l'on eſt plûtôt digne de les avoir, que l'on ne les a en effet, pour amis.*

(§ Mais Machiavel ne s'eſt pas épuiſé encore. 1. ſuis † &c.)

ſer celui qui ſe fait aimer, que celui qui ſe fait craindre, parce que l'amour n'eſt retenu que par un certain lien de bienſéance 5, *que les hommes, qui ſont tous méchans, rompent toutes les fois qu'ils trouvent leur avantage ailleurs* 6; *au-lieu que la crainte eſt entretenue par la peur de la peine, qui ne ceſſe jamais.*

CEPENDANT, *il faut que le Prince ſe faſſe craindre de manière, que, s'il n'eſt pas*

5. *Infirma vincula caritatis.* In Agricola. *Timetur à pluribus, quod plerumque fortius amore eſt*, dit le Jeune-Pline dans la 5. Lettre du Livre 1. de ſes Epitres.

6. *Amicos tempore, fortuna, cupidinibus aliquando, imminui, deſinere.* Hiſt. 4.

mes ſont maîtres de leur bienveillance, mais qu'ils ne le ſont pas de leur crainte; ainſi qu'un Prince prudent dépendra plûtôt de lui que des autres.

JE ne nie point qu'il *n'*y ait des *hommes* ingrats & *diſſimulés dans le monde*, je ne nie point que la ſévérité[1] ne ſoit dans quelques moments très utile[2], mais j'avance, que tout Roy, dont la politique n'aura pour but que de ſe faire craindre, regnera *ſur des lâches &* ſur des[3] eſclaves; qu'il ne pourra point s'attendre à de grandes actions de ſes

(1. crainte 2. puiſſante: 3. de vils)

pas aimé, du moins il ne ſoit pas haï; car, il lui ſera aiſé d'accorder l'un & l'autre enſemble, s'il s'abſtient de toucher aux biens & aux femmes de ſes ſujets. Si quelquefois il eſt contraint de faire mourir quelqu'un, ce ne doit être qu'après en avoir juſtifié les raiſons, & ſur-tout, ſans profiter de la dépouille, d'autant que les hommes oublient plus volontiers la mort de leur Pere, que la perte de leur patrimoine. D'ailleurs, les raiſons d'ôter les biens ne manquent jamais, & lorſqu'une fois on commence à vivre de rapine, l'on trouve aſſez d'occaſions de prendre le bien d'autrui;

ſes ſujets; car[1] tout ce qui s'eſt fait par crainte, *& par timidité*, en a toujours porté le caractère. *Je dis* qu'un Prince, qui aura le don de ſe faire aimer, regnera ſur les cœurs, puiſque ſes ſujets trouvent leur propre intérêt à l'avoir pour maître, & qu'il y a un grand nombre d'exemples dans l'Hiſtoire de grandes & belles actions qui ſe ſont faites par amour & par attachement[2]. Je dis encore, que la mode *des ſéditions &* des révolutions paraît être entièrement

(1. que 2. fidélité.)

trui ; au-lieu que celles de verſer le ſang ſont plus rares [a].

MAIS quand le Prince commande une bonne Armée, c'eſt alors qu'il ne doit nullement ſe ſoucier d'être réputé cruel [b], *parce que, faute de cela, ſon Armée ne ſera jamais bien unie,* ment finie de nos jours. On ne voit aucun Royaume, excepté l'Angleterre, où le Roi ait le moindre ſujet * d'appréhender de ſes peuples : encore le Roi en Angleterre † n'a rien à craindre, ſi ce n'eſt lui qui ſoulêve la tempête.

JE conclus donc, qu'un Prinçe cruel s'expoſe plûtôt à être trahi, qu'un Prinçe débonnaire, puiſque la cruauté eſt inſupportable, & qu'on eſt bientôt las de craindre ; *& après tout, parce* que la bonté eſt toujours aimable, &

a. *Quand le Prince n'a pas l'humeur portée à la rapine* (ajoûte Machiavel, Chap. 19. du Livre 3. de ſes Diſcours) ; *car, quand il eſt affamé d'argent, il trouve toûjours des occaſions de verſer le ſang, pour avoir enſuite la confiſcation.*

b. *Sur-tout, s'il a une grande réputation*, dit Machiavel au Chapitre 21. du Livre 3. de ſes Diſcours, *d'autant que cette réputation efface toutes les fautes que ſa rigueur lui fait commettre.*

(* de craindre ſes peuples, † & qu'encore en Angleterre le Roi)

nie, ni en état de rien entreprendre.

ENTRE les merveilleuſes actions d'Hannibal, on raconte, qu'aiant mené en Païs étranger une groſſe Armée, compoſée de mille ſortes de gens, il ne s'y éleva jamais le moindre bruit, ni entre eux, ni contre lui, ni dans la bonne ni dans la mauvaiſe fortune [c]; *ce-qui ne ſe peut attribuer qu'à ſon extrême rigueur, qui, jointe à ſes autres vertus, le rendoit vénérable & formidable à ſes ſoldats, & ſans qui tout le reſte ne lui ſuffiſoit pas, pour faire cet effet.*

CEPENDANT, des Ecrivains peu judicieux admirent d'un côté ſes actions, & de l'autre en condamnent la principale cauſe. Mais, ce qui montre que ſes autres vertus ne lui euſſent pas ſuffi, c'eſt que les Armées ſe révoltérent en Eſpagne contre Scipion, Capitaine ſi fameux, non ſeulement

& qu'on ne ſe laſſe point de l'aimer.

IL ſeroit donc à ſouhaiter pour le bonheur du monde, que les Princes fuſſent bons, ſans être trop indulgens; afin que la bonté fût en eux toujours une vertu, & jamais une faibleſſe.

c. Il dit la même choſe dans le même Chapitre du Livre 3.

lement de ſon tems, mais dans la mémoire de tous les ſiécles; ce qui ne vint, que de ſa trop grande douceur [d], *qui avoit donné plus de licence aux ſoldats, que ne vouloit la Diſcipline militaire; à raiſon de quoi Fabius Maximus l'appella en plein Sénat corrupteur de la Milice-Romaine* 7.

CEUX de Locres aient été tirannisez par un Lieutenant de Scipion [e], *il n'en fit point de châtiment, tant il étoit indulgent. Pour l'excuſer, un Sénateur* [f] *dit, qu'il y avoit beaucoup de gens qui ſavoient mieux ne pas faillir, que corriger les fautes d'autrui. Or, il eſt certain, qu'avec le tems Scipion eût flétri ſa réputation & ſa gloire, s'il eût tenu la même conduite dans la Principauté; au-lieu que ſon défaut, non ſeulement ne parut point, mais lui tourna même à gloire, à cauſe qu'il vivoit ſous un Gouvernement de République.*

D'OU je conclus, que, les hommes aimant

d. *Qu'il fut depuis contraint d'aſſaiſonner d'un peu de cruauté*, dit Machiavel; ibid.

7. *Natum eum ad corrumpendam diſciplinam militarem arguebat.* Tit. Liv. Dec. 3. Lib. 2.

e. *Plutarque l'appelle P'eminius. Ce fut à l'occaſion des plaintes faites contre ce Lieutenant qu'on voulut ôter le Gouvernement de Sicile à Scipion, & lui faire ſon procès.*

f. *Quintus Metellus.*

mant à leur fantaſie, & craignant ſelon que le Prince veut être craint, un Prince ſage doit compter ſur ce qui dépend abſolument de lui, & non ſur ce qui dépend du caprice d'autrui ; mais ſe ménager ſi bien, qu'il ſe garantiſſe de la haine 8.

8. Plutarque dit dans la Vie de Licurgue, qu'Eurition, Roi de Sparte, aiant un peu trop relâché l'Autorité Roïale, pour complaire au peuple, le peuple, ſe ſentant la bride lâchée, chée, en devint inſolent & licentieux ; & que cela fut cauſe que quelques-uns de ſes ſucceſſeurs furent haïs à mort, parce qu'ils voulurent reprendre l'autorité qu'Eurition avoit laiſſé aliéner.

CHAPITRE XVIII.

SI LES PRINCES DOIVENT TENIR LEUR PAROLE *?

CHACUN ſait combien il eſt louable, dans un Prince, de garder la foi, & de procéder rondement, & ſans fineſſe; mais l'expérience de ces tems-ci montre, qu'il n'eſt arrivé de faire de grandes choſes, qu'aux Princes qui ont fait peu de cas de leur parole, & qui ont ſû tromper les autres; au-lieu que ceux, qui ont procédé loiablement, s'en ſont toûjours mal-

LE Précepteur des Tirans ôſe aſſurer, que les Princes peuvent abuſer le monde par leur diſſimulation: c'eſt par où je dois commancer à le confondre.

ON ſait juſqu'à quel point le Public eſt curieux; c'eſt un animal qui voit tout, qui entend tout, & qui divulgue tout *ce qu'il a vû & ce qu'il a entendu.* Si la curioſité de ce Public exa-

(* *Comme les Princes doivent tenir leur parole.*)

mal-trouvez à la fin.

Il eſt donc à ſavoir, qu'il y a deux manières de combattre ; l'une avec les loix, l'autre avec la force. La première eſt celle des hommes, & la ſeconde celle des bêtes. Mais comme très-ſouvent la première ne ſuffit pas, il eſt beſoin de recourir à la ſeconde. Il eſt donc néceſſaire aux Princes de ſavoir bien faire l'homme & la bête. Et c'eſt ce que les Anciens leur enſeignent figurément, quand ils racontent, qu'Achille, & divers autres Princes, furent donnez à élever au Centaure Chiron, pour ſignifier, que, comme le Pré-

examine la conduite des Particuliers, c'eſt pour divertir ſon oiſiveté; mais lorſqu'il juge du caractère des Princes, c'eſt pour ſon propre intérêt. Auſſi les Princes ſont-ils expoſés, plus que tous les autres hommes, *aux raiſonnemens &* aux jugemens du monde; ils ſont comme les aſtres, * [contre leſquels un peuple d'aſtronomes a braqué ſes ſecteurs à lunettes, & ſes aſtrolabes; les courtiſans qui les obſervent font chaque jour leurs re-

(*que les Aſtronomes obſervent. La Cour fait chaque jour ſes remarques,)

Précepteur étoit demi-homme & demi-bête, ſes diſciples devoient tenir des deux natures, l'une ne pouvant pas durer longtems ſans l'autre.

OR, le Prince aiant beſoin de ſavoir bien contrefaire la bête, il doit revêtir le renard & le lion, parce que le lion ne ſe défend point des filets, ni le renard des loups. Il faut donc être renard, pour connoître les filets; & lion, pour faire peur aux loups. Ceux-là ne l'entendent pas, qui ne contrefont que le lion: & par conſéquent un Prince prudent ne doit point tenir ſa parole, quand cela lui tourne à dommage, & que

remarques,] un geſte, un coup d'œil, un regard, les trahit, & les peuples ſe rapprochent d'eux par des conjectures; en un mot, auſſi peu que le ſoleil peut couvrir ſes tâches, auſſi peu les grands Princes peuvent-ils cacher leurs vices, *& le fond de leur caractère, aux yeux de tant d'obſervateurs.*

QUAND même le maſque de la diſſimulation couvriroit pour un tems la difformité naturelle d'un Prince, il ne ſe pourroit pourtant point qu'il gardât * ce maſque continuellement, & qu'il

(* il ne peut garder)

que les occaſions, qui la lui ont fait engager, ne ſont plus.

CETTE maxime ne vaudroit rien, ſi tous les hommes étoient bons; mais comme ils ſont tous méchans, qu'ils ne te tiendroient pas leur parole, tu ne dois pas non plus la leur tenir: & tu ne manqueras jamais de prétextes pour en colorer l'inobſervation. J'en pourrois donner mille exemples modernes, & montrer combien de promeſſes, combien de Traitez, ont échoüé par l'infidélité des Princes, entre qui, celui, qui a le mieux ſû faire le renard, a le mieux réüſſi dans ſes affaires. Mais il faut ſavoir bien

qu'il ne le levât § quelquesfois, ne fût-ce que pour reſpirer; & une occaſion ſeule peut ſuffire † pour contenter les curieux.

L'ARTIFICE *donc & la diſſimulation* habiteront[1] envain ſur les levres de ce Prinçe, *la ruſe dans ſes diſcours & dans ſes actions lui ſera inutile*; on ne juge pas les hommes ſur leur parole, *ce ſeroit le moien de ſe tromper toujours*; mais on compare leurs actions enſemble, & puis leurs actions & leurs diſcours: c'eſt contre cet examen réïteré que * la fauſ-

(§ Il le leve † ſuffit 1. habitera * & c'eſt contre quoi)

bien déguiſer cet eſprit de renard, il faut être propre à feindre & à diſſimuler; car les hommes ſont ſi ſimples, & ſi accoutumez à céder au tems, que celui qui trompe en trouvera toûjours qui ſe laiſſeront tromper.

De tous les exemples récens je n'en ſaurois oublier un. Le Pape Alexandre VI., ne fit jamais autre choſe, que tromper; jamais homme ne fut plus perſuaſif, jamais perſonne ne promit rien avec de plus grands ſermens, ni ne tint moins ſa parole 1, *& néan-*

1. On diſoit d'Alexandre VI. & du Duc de Valentinois, ſon fils, que le pere ne faiſoit jamais ce qu'il diſoit; que

fauſſeté & la diſſimulation ne pourront rien jamais.

ON ne joüe bien que ſon propre perſonnage; § il faut avoir effectivement le caractère que l'on veut que le monde vous ſuppoſe: *ſans quoi, celui qui penſe abuſer le Public eſt lui-même la dupe.*

SIXTE-QUINT, Philippe ſecond, Cromwel, paſſerent dans le monde pour des hommes *hypocrites* & entreprenants, mais jamais pour vertueux. *Un Prince, quelque habile qu'il ſoit, ne peut, quand même il ſuivroit toutes les maximes de Ma-*

(§ &)

néanmoins ſes tromperies lui réüſſirent toûjours; tant il ſavoit bien par où il falloit prendre les hommes.

IL n'eſt donc pas néceſſaire qu'un Prince ait toutes les qualitez que j'ai marquées; mais ſeulement qu'il paroiſſe les avoir 2. *J'óſe mê-*

que le fils ne diſoit jamais ce qu'il faiſoit: & que l'un & l'autre avoient pour maxime fondamentale, qu'il falloit donner ſa parole à tout le monde, mais ne la tenir à perſonne; diſant à ceux qui leur reprochoient leur mauvaiſe-foi, qu'ils avoient bien juré, mais non promis, de tenir leur ſerment.

2. Maxime, qui veut dire proprement,

Il faut ſembler homme de bien
Et cependant ne valoir rien.

Char-

Machiavel, donner le caractere de la vertu, qu'il n'a pas, aux crimes qui lui ſont propres.

MACHIAVEL ne raiſonne pas mieux ſur les raiſons[1] qui doivent porter les Princes à la fourbe & à l'hypocriſie: l'application ingénieuſe & fauſſe de la fable du Centature ne conclut rien; car, que ce Centature ait eu moitié * figure humaine & moitié celle d'un cheval, s'enſuit-il que les Princes doivent être ruſés & féroces? Il faut avoir bien envie de dogmatiſer le crime lorſqu'on employe des

(1. motifs *la)

même avancer, qu'il lui ſeroit dangereux de les avoir, & de les mettre en pratique, au-lieu qu'il lui eſt utile de paroi-

Charle-Quint juroit toûjours *à ſté de hombre de bien*, & faiſoit toûjours le contraire de ce qu'il juroit. Auſſi avoit-il bien étudié le Prince de Machiavel, qui, ſelon un hiſtorien moderne, étoit un des *trois livres qu'il affectionnoit, & qu'il avoit fait traduire pour ſon inſtruction.* (Heiſſ. Hiſtoire de l'Empire, Livre 3. Chapitre 4.); ce qui ſe marque ici à cauſe d'un Miniſtre de l'Empereur, qui, un jour, me voulut ſoutenir en bonne compagnie, où étoit entre autres un Internonce du Pape, que la Maiſon d'Autriche avoit toûjours deteſté la doctrine & les maximes de Machiavel.

des argumens auſſi faibles, & * qu'on les cherche d'auſſi loin.

MAIS voici un raiſonnement plus faux que tout ce que nous avons vû. Le Politique dit, qu'un Prinçe doit avoir les qualités du Lion & du Renard; *du Lion pour ſe défaire des Loups, du Renard pour être ruſé:* & il conclut „ ce „ qui fait voir qu'„ un Prinçe n'eſt „ pas obligé de gar„ der ſa parole. „ †[Voilà une concluſion ſans prémices: le

(* tirées de ſi loin. 1. Ce)

(† Voilà une étrange concluſion. Il y a des renards & des loups dans les Fôrets, donc il faut qu'une Prince ſoit fourbe)

roître les avoir. Tu dois paroître clément, fidèle, courtois, integre, & religieux; mais avec cela tu dois être ſi bien ton maître, qu'au beſoin tu ſaches & tu puiſſes faire tout le contraire.

Je poſe en fait, qu'un Prince, & particuliérement un Prince nouveau, ne peut pas obſerver toutes les choſes qui font paſſer les hommes pour bons, parce que les beſoins de ſon Etat l'obligent ſouvent de violer la foi, & d'agir contre la charité, l'humanité, & la Religion. Il faut donc qu'il tourne & manie ſon eſprit, ſelon que ſouflent les vents de la Fortune, ſans s'écarter du

le Docteur du crime na-t'il pas honte de bégayer ainſi les leçons d'impiété ?]

Si l'on vouloit prêter la probité & le bon-ſens aux penſées embrouillées de Machiavel, voici à peu près* comme on pourroit les tourner. Le Monde eſt comme une partie de jeu, où il ſe trouve des joüeurs honnêtes, mais auſſi des fourbes *qui trichent*: pour qu'un Prince *donc*, qui doit joüer à cette partie, n'y ſoit pas trompé, il faut qu'il ſache de quelle manière l'on triche[1] au jeu, non pas pour[2] qu'il pra-

(*peut-être 1. trompe 2. afin)

du bien, tant qu'il le peut; mais auſſi, ſans faire ſcrupule d'entrer dans le mal, quand il le faut 3.

Au-

„ 3. *Encore que ſon* „ *langage ſemble être* „ *un peu trop licentieux,* „ *& n'avoir du tout ſui-* „ *vi la plus vertueuſe* „ *voie, pour autoriſer* „ *en quelques endroits ce* „ *qui a apparence de* „ *vice; ſi n'en a-t-il pu* „ *parler autrement, vou-* „ *lant obéir au naturel* „ *de ſon ſujet, & ſui-* „ *vre les fins qu'il ſe* „ *propoſe. Car, il eſt* „ *bien difficile que le* „ *Prince puiſſe ſe main-* „ *tenir entre tant de* „ *puiſſans & ambitieux* „ *Voiſins, entre tant de* „ *mauvais & infidèles* „ *ſujets, s'il ne veut ja-* „ *mais lâcher la bride* „ *à la ſévérité des régles* „ *de la conſcience. Et* „ *telle eſt la loi du mon-* „ *de, qui eſt naturelle-* „ *ment vicieux, de n'y* „ *pouvoir longuement* „ *proſpérer, même dans* „ *les*

pratique jamais de pareilles leçons, mais pour qu'il ne ſoit pas la dupe des autres.

RETOURNONS aux chûtes de notre Politique. „ Parce- „ que tous les hom- „ mes, dit-il, ſont „ des ſcélerats, & „ qu'ils vous man- „ quent à tous mo- „ mens de parole, „ vous n'êtes point „ obligé non plus „ de leur garder la „ votre. „ Voici premièrement une contradiction; car l'Auteur dit un moment après, que les hommes diſſimulez trouveront toujours des hommes aſſez ſimples pour les abuſer: comment cela s'accorde-t'il? Tous les hommes ſont des ſcé-

Au-reste, le Prince doit s'étudier à ne dire jamais rien, qui ne ſente les cinq qualitez, que j'ai marquées; en ſorte qu'à le voir & à l'entendre, l'on croie que c'eſt la bonté, la fidélité, l'intégrité, la civilité, & la Religion même. Mais cette dernière qualité eſt celle qu'il lui im-

„ *les ſouveraines dignités, ſans ſe ſavoir aider, au beſoin, du vice, pour, l'occaſion ceſſée, retourner incontinent à la vertu.*„ (Ce ſont les paroles de Gaſpard d'Auvergne, cité dans les Notes du Chap. 15., leſquelles j'ai cru devoir rapporter ici, pour montrer, que la doctrine de Machiavel eſt fondée en raiſon, &, par conſéquent, ne doit pas être condamnée ſur la ſimple étiquette du ſac.)

ſcélerats, & vous trouverez les hommes aſſez ſimples pour les abuſer.

Il eſt encore très faux que le monde ne ſoit compoſé que de ſcélerats. Il faut être bien miſanthrope pour ne point voir que dans toute ſociété il y a beaucoup d'honnêtes gens, & que le grand nombre n'eſt ni bon ni mauvais. Mais ſi Machiavel n'avoit pas ſuppoſé le monde ſcélerat, ſur quoi auroit-il fondé ſon abominable maxime? Quand même nous ſuppoſerions les hommes auſſi méchans que le veut Machiavel, il ne s'enſuivroit pourtant point, que nous

importe d'avantage d'avoir extérieurement, d'autant que les hommes en général jugent plus par les yeux, que par les mains; chacun aiant la liberté de voir, mais très-peu aiant celle de toucher. Chacun voit ce que tu parois être, mais preſque perſonne ne connoit ce que tu es, & le petit nombre n'ôſe pas contredire la multitude, qui a la majeſté de l'Etat pour bouclier. Or, dans les actions de tous les hommes, & ſur-tout des Princes, contre qui il n'y a point de Juges à reclamer, on ne regarde qu'à l'iſſuë qu'elles ont.

UN Prince n'a donc qu'à maintenir ſon État; tous les moïens, dont il ſe ſera nous devons[1] les imiter. Que Cartouche vole, pille, aſſaſſine; j'en conclus que Cartouche eſt un malheureux qu'on doit punir, & non pas que je dois regler ma conduite ſur la ſienne. S'il n'y avoit plus d'honneur & de vertu dans le monde, diſoit Charles le ſage, ce ſeroit chez les Princes qu'on en devroit retrouver les traces.

APRE'S que l'Auteur a prouvé la néceſſité du crime, il veut encourager ſes diſciples par la facilité de le commettre. „ Ceux qui „ entendent bien „ l'art

(1. duſſions)

ſera ſervi, ſeront toûjours trouvez honnêtes 4, *& chacun le louëra; car le Vulgaire ne ſe prend qu'aux apparences, & ne juge que par les évènemens. Or, il n'y a preſque dans le Monde, que le Vulgaire; & le petit nombre n'a lieu, que lorſque la multitude ne ſait à quoi ſe déterminer.*

Un Prince de ce tems-

4 *Nihil glorioſum, niſi tutum, & omnia retinendæ dominationis honeſta.* Saluſte. *Viro aut Urbi principi*, dit Thucidide, *nihil injuſtum quod fructuoſum.* Et Tacite dit, qu'Agrippine, Mere de Néron, ne trouvoit rien, qu'on ne dût ſacrifier pour une Couronne. *Deos, pudorem, corpus, cuncta regno viliora habere.* Ann. 12.

„ l'art de diſſimu-
„ ler, dit-il, trou-
„ veront toujours
„ des hommes aſ-
„ ſez ſimples pour
„ être dupés "; ce qui ſe reduit à ceci: Votre voiſin eſt un ſot, & vous avez de l'eſprit; donc il faut que vous le dupiez, parce qu'il eſt un ſot. Ce ſont des ſyllogiſmes pour leſquels des écoliers de Machiavel ont été pendus & roüez en grêve.

Le Politique, non content d'avoir démontré, ſelon ſa façon de raiſonner, la facilité du crime, releve enſuite le bonheur de la perfidie; mais, ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que ce Céſar Borgia, le plus

tems-ci, qu'il n'eſt pas à propos de nommer, ne nous prêche rien que la paix & la bonne-foi; mais, s'il eût gardé lui-même l'une & l'autre, il eût perdu bien des fois ſa réputation & ſes Etats 5.

5. Il veut parler de Ferdinand, Roi de Caſtille & d'Arragon, qui ne devoit la conquête des Roiaumes de Naples & de Navarre, qu'à ſa mauvaiſe-foi, & à ſa perfidie. Sur quoi un Prince d'Italie contemporain diſoit plaiſamment: *Je voudrois que Ferdinand jurât par un Dieu, en qui il crût, avant que de me fier à ſes ſermens.*

plus grand ſcélérat, le plus perfide des hommes, *que* ce Céſar Borgia, le Héros de Machiavel, a été *effectivement* très-malheureux. Machiavel[1] ſe garde bien de parler de lui à cette occaſion, il lui faloit des exemples; mais d'où les auroit-il pris, que du regiſtre des procès criminels, ou de l'Hiſtoire *des mauvais Papes & des Nerons* *? Il aſſure qu'Alexandre VI., l'homme le plus faux, le plus impie, de ſon tems, réüſſit toujours dans ſes fourberies, puiſqu'il connaiſſoit parfaitement la faibleſſe des hommes ſur la crédulité.

J'ôse aſſurer que ce n'étoient pas tant

(1. Il *& de leurs ſemblables?)

tant la crédulité des hommes, que de certains évènemens, & de certaines circonſtances, qui firent réüſſir quelquefois les deſſeins de ce Pape: ſurtout[1] le contraſte de l'ambition Françaiſe & Eſpagnole, * la deſunion & la haine des Familles d'Italie, *les paſſions* & la faibleſſe de Louïs douze, *n'y contribuerent pas moins.*

LA fourberie eſt même un défaut en ſtyle de Politique, lorſqu'on la pouſſe trop loin. Je cite l'autorité d'un grand Politique[2]; c'eſt Don Louïs de Haro, qui diſoit du Cardinal Mazarin, qu'il avoit un grand défaut en Politique, c'eſt qu'il étoit toujours fourbe. Ce même Mazarin voulant emploier Monſieur de Faber à une négociation ſcabreuſe, le Maréchal de Faber lui dit: Souffrez, Monſeigneur, que je refuſe de tromper le Duc de Savoye, d'autant plus qu'il n'y va que d'une bagatelle; on ſait dans le monde que je ſuis honnêt-homme, reſervez-donc ma probité pour une occaſion où il s'agira du ſalut de la France.

JE ne parle point dans ce moment de l'honnêteté ni de la vertu; mais, ne

(1. ce fut * ce fut 2. Miniſtre,)

ne conſidérant ſimplement que l'intérêt des Princes, je dis que c'eſt une très mauvaiſe Politique de leur part, d'être fourbes & de duper le monde; ils ne dupent qu'une fois, ce qui leur fait perdre la confiance de tous les Prinçes.

UNE certaine Puiſſançe, en dernier lieu, déclara dans un Manifeſte les raiſons de ſa conduite, & agit* enſuite d'une manière directement oppoſée. *J'avoüe que* des traits auſſi frappans que ceux-là alienent entiérement la confiance; car plus la contradiction ſe ſuit de près, & plus elle eſt groſſière. L'Egliſe Romaine, pour éviter une contradiction pareille, a très ſagement fixé, à ceux qu'elle place au nombre des Saints, le Noviciat de cent années après leur mort; moiennant quoi la mémoire *de leurs défauts & de leurs extravagançes*[1] périt avec eux; les témoins de leur vie, *& ceux* qui pourroient dépoſer contre eux, ne ſubſiſtent[2] plus, rien ne s'oppoſe à § l'i-

(* On voit quelquefois des Puiſſances déclarer dans un Manifeſte les raiſons de leur conduite, & agir 1. foibleſſes 2. ſubſiſtant § l'apothéoſe.)

l'idée de Sainteté qu'on veut donner au Public.

Mais qu'on me pardonne cette digreſſion. J'avoüe d'ailleurs qu'il y a des néceſſités fâcheuſes, où un Prinçe ne ſauroit s'empêcher de rompre ſes Traitez & ſes Alliançes; mais il doit s'en ſéparer en honnêt-homme, en avertiſſant ſes Alliez à tems, & ſur-tout n'en venir jamais à ces extrémitez ſans que le ſalut de ſes peuples, & une *très* grande néceſſité, l'y oblige[1].

Je finirai ce Chapitre par une ſeule Réflexion. Qu'on remarque la fécondité dont les vices ſe propaginent[2] entre les mains de Machiavel. Il veut qu'un Roi incrédule couronne ſon incrédulité de l'hypocriſie; il penſe que les peuples ſeront plus touchés de la dévotion d'un Prinçe, que révoltez des mauvais traitemens qu'il ſouffriront de lui. Il y a des perſonnes qui ſont de ſon ſentiment; pour moi, il me ſemble qu'on a toujours de l'indulgençe * pour des erreurs de ſpéculation, lorſqu'elles n'entraînent point la cor-

(1. obligent. 2. propagent * qu'on doit avoir quelque indulgence)

corruption du cœur à leur ſuite, & que le peuple aimera § plus un Prince incrédule[1], mais honnêt-homme, & qui fait leur bonheur, qu'un orthodoxe ſcélerat & mal-faiſant. Ce ne ſont pas les penſées des Princes, ce ſont[2] leurs actions, qui rendent les hommes heureux.

(§ & que les peuples aimeront 1. ſceptique, 2. mais)

CHAPITRE XIX.

QU'IL FAUT ÉVITER D'ETRE MÉPRISÉ ET HAÏ.

APRÈS avoir parlé ſéparément des plus importantes qualitez du Prince, je veux, pour être court, comprendre les autres ſous ce titre général, Que le Prince doit ſe garder de toutes les choſes qui le peuvent rendre odieux, ou mépriſable ; *moïennant quoi il ſera à couvert de tous les dangers.*

RIEN ne le rend plus odieux, comme je l'ai dit, que de prendre

LA rage des ſyſtêmes n'a pas été la folie privilégiée des Philoſophes, elle l'eſt auſſi devenue des Politiques. Machiavel en eſt infecté plus que perſonne : il veut prouver qu'un Prince doit être méchant & fourbe ; ce ſont-là les paroles ſacramentales de ſa Religion. Machiavel a toute la méchanceté des monſtres que terraſſa Hercule, mais il n'en a pas la force ;

prendre le bien & les femmes de ſes ſujets; au contraire, ils vivent contens de lui, quand il s'en abſtient: & pourlors il n'a plus à combattre, que l'ambition de quelques brouillons, dont il vient facilement à bout.

IL devient mépriſable, quand il paſſe pour changeant, leger, efféminé, puſillanime, irréſolu 1; *défauts, dont il ſe doit garder, comme d'autant d'écueils, en s'étudiant à montrer de la grandeur, du courage, de la force, & de la gravi-*

ce; auſſi ne faut-il pas avoir la maſſue d'Hercule pour l'abattre: car, qu'y a-t'il de plus ſimple, de plus naturel, & de plus convenable, aux Princes, que la juſtice & la bonté? Je ne penſe pas qu'il ſoit néceſſaire de s'épuiſer en argumens pour le prouver. Le Politique doit donc perdre néceſſairement* en ſoutenant le contraire. Car, s'il ſoutient qu'un Prince affermi ſur le trône doit être cruel, fourbe, traître, &c., il le fera méchant à pure perte; & s'il veut revêtir de tous ces vices un Prin-

ce

1. *Vitellium ſubitis effuſis, aut intempeſtivis blanditiis, mutabilem contemnebant, metuebantque,* Tac. Hiſt. 2.

(*Le Politique eſt confondu)

vité, dans ſes actions.

QUAND il prendra connoiſſance des affaires particulières de ſes ſujets, il faut qu'il en juge de manière, que ce qu'il aura prononcé ſoit irrévocable, afin que perſonne n'oſe entreprendre, ni eſpérer, de le tromper, ni de le faire changer d'avis. Le Prince, qui ſe met ſur ce pied, eſt toûjours très-eſtimé, & cette eſtime fait que l'on ne conſpire pas facilement contre lui, & que les Etrangers ne riſquent pas volontiers de l'attaquer, ſur-tout, s'ils ſavent qu'il eſt révéré de ſes ſujets. Car un Prince a toûjours deux craintes; l'une du côté

ce qui s'éleve ſur le trône pour affermir ſon uſurpation, l'Auteur lui donne des conſeils qui ſouleveront tous les Souverains, & toutes les Républiques, contre lui. Car, comment un particulier peut-il s'élever à la Souveraineté, ſi ce n'eſt en dépoſſédant un Prince Souverain de ſes Etats, *ou* en uſurpant l'autorité d'une République? Ce n'eſt pas aſſurément ainſi que l'entendent les Princes de l'Europe. Si Machiavel avoit compoſé un recueil de fourberies à l'uſage des voleurs, il n'auroit pas fait un ouvrage plus blamable que celui-ci. Je

côté de ſes ſujets ; l'autre, du côté des Etrangers. De ceux-ci, il s'en défend avec de bonnes armes & de bons amis ; & quand il aura de bonnes armes, il aura toûjours de bons amis.

AJOUTEZ à cela, que les affaires du dedans ſeront toûjours tranquilles, à moins que quelque Conſpiration ne les brouille, tandis que celles du dehors demeureront paiſibles : & quand même les Etrangers ſe remuëroient ; ſi le Prince ſe gouverne, comme j'ai dit, & qu'il ne vienne point à ſe relâcher, il leur réſiſtera toûjours, comme j'ai montré que fit Nabis, Tiran de Sparte.

MAIS,

JE dois cependant rendre compte de quelques faux raiſonnemens qui ſe trouvent dans ce Chapitre. Machiavel prétend que ce qui rend un Prince odieux, c'eſt lorſqu'il s'empare injuſtement du bien de ſes ſujets, & qu'il attente à la pudicité de leurs femmes. Il eſt ſûr qu'un Prince intéreſſé, injuſte, violent, & cruel, *[ne pourra point manquer d'être haï, & de ſe rendre odieux à ſes peuples ;] *mais* il n'en eſt pas toutefois de même de la galanterie. Jules Céſar, que l'on appelloit à Rome le mari de toutes les

(*ſera déteſté ;)

MAIS, quant aux ſujets, lorſque le dehors ne branle point; comme il eſt à craindre qu'ils ne conſpirent ſecrettement, le Prince y pourvoit aſſez, en fuïant ce qui le peut rendre odieux & mépriſable: choſe abſolument néceſſaire, ainſi qu'il a été déjà dit amplement.

L'UN des meilleurs remedes que le Prince ait contre les Conjurations, c'eſt de n'être, ni haï, ni mépriſé, de ſon peuple: car, d'ordinaire, ceux qui conſpirent contre lui croient que le peuple ſera bien aiſe de ſa mort; au lieu que, s'ils croioient qu'il en dût être fâché, ils n'oſeroient jamais prendre une ré-

les femmes & la femme de tous les maris, Louïs quatorze, qui aimoit beaucoup les femmes, Auguſte premier, Roy de Pologne, *qui les avoit en commun avec ſes ſujets*, ces Princes ne furent point haïs à cauſe de leurs amours; & ſi Céſar fut aſſaſſiné, ſi la Liberté Romaine enfonça tant de poignards dans ſon flanc, ce fut parceque Céſar étoit *un* uſurpateur, & non pas à cauſe que Céſar étoit galant.

† [ON m'objectera

(† On m'objectera peut-être, pour ſoutenir le ſentiment de Machiavel, l'expulſion des Rois de Rome, au ſu-

jet

réſolution ſi dangereuſe.

*NOUS voions qu'il y a eu beaucoup de Conjurations, mais très peu qui aient eu une bonne iſſue; car celui qui conſpire ne ſauroit être ſeul, & s'il prend des compagnons, ce ſont toûjours des gens qu'il croit être mécontens *. Or, d'abord que tu as découvert ta penſée à un mécontent, tu lui donnes de quoi ſe contenter*

(* [Ou] *Témoin ce Voluſius Proculus, qui, étant mécontent de n'avoir pas été récompenſé du meurtre d'Agrippine, témoignoit un grand deſir de ſe vanger, & néanmoins alla dénoncer à Néron la femme, à qui il faiſoit auparavant confidence de tous les ſujets de mécontentement qu'il avoit contre le Prince.*

ra peut-être l'expulſion des Rois de Rome, au ſujet de l'attentat commis contre la pudicité de Lucrece, pour ſoutenir le ſentiment de Machiavel;] *mais* je reponds, que non[1] pas l'amour du jeune Tarquin pour Lucrece, mais la maniére violente de faire cet amour, * donna lieu au ſoulevement de Rome; *& que*, comme cette violence réveilloit dans la mémoire du peuple l'idée d'autres violençes commiſes par les Tarquins, ils ſongerent alors ſé-

jet de l'attentat commis contre la pudicité de Lucrece. 1. ce n'eſt * qui)

tenter, je veux dire un moïen de tirer une grosse récompense 2.

Si-

2. Tacite en donne un bel exemple dans le 15. Livre de ſes Annales, où il parle d'un Volufius Proculus, qui alla dénoncer à Néron une femme, qui le ſollicitoit de ſe vanger du Prince, dont elle ſavoit, par lui-même, qu'il étoit très-mécontent, pour avoir été mal récompenſé du meurtre d'Agrippine. *Is mulieri, dum merita erga Neronem ſua, & quàm in irritum cecidiſſent aperit, adjiciſque queſtus, & deſtinationem vindictæ, ſi facultas oriretur, ſpem dedit poſſe impelli. Ergo Epicharis omnia ſcelerà Principis orditur; accingeretur modò, navaret operam, & militum acerrimos duceret in partes, ac digna pretia exſpectaret . . . . Proculus ea, quæ audierat, ad Neronem* ſérieuſement à s'en vanger; ſi pourtant l'avanture de Lucrece n'eſt pas un Roman.

Je ne dis point ceci pour excuſer la galanterie des Princes, elle peut être moralement mauvaiſe; je ne me fuis *ici* attaché à autre choſe qu'à montrer qu'elle ne rendoit point odieux les Souverains. On regarde l'amour dans les bons Princes comme une faibleſſe pardonnable, pourvû qu'elle ne ſoit point accompagnée d'injuſtiçes. On peut faire l'amour comme Louïs quatorze, comme Charles ſecond Roy d'Angleterre, com-

me

SI-BIEN que, voiant d'un côté une fortune toute acquise, & de l'autre ſeulement du danger, il faut, ou que ce ſoit un ennemi irréconciliable du Prince, ou un ami tout extraordinaire, pour vouloir bien te garder le ſecret 3.

MAIS, pour trancher court, je dis, que du côté des Conju-

nem detulit. Celui, à qui vous dites vôtre ſecret, devient maître de vôtre liberté, dit très-bien Mr. de la Rochefoucault dans ſes Mémoires.

3. Il faut que l'affection du complice ſoit bien grande, ſi le danger, où il s'expoſe, ne lui paroit pas encore plus grand, dit Machiavel dans le Chap. 6. du Livre 3. de ſes Diſcours.

me le Roi Auguſte, mais il ne faut imiter, ni Néron, ni David*.

VOICI ce me ſemble une contradiction en forme. Le Politique veut „ qu'un Prinçe ſe „ faſſe aimer de „ ſes ſujets, pour „ éviter les con„ ſpirations; „ & dans le Chapitre dix-ſept, il dit, „ qu'un Prinçe doit „ ſonger principa„ lement à ſe faire „ craindre, puiſ„ qu'il peut comp„ ter ſur une cho„ ſe qui dépend „ de lui, & qu'il „ n'en eſt pas de „ même de l'a„ mour

(* mais il ne faut, ni violer Lucrece, ni tuer Pompée, ni faire périr Urie.)

jurez il n'y a que de l'incertitude, de la jalousie, & de la crainte d'être punis; ce qui leur ôte tout courage 4. *Au contraire*

4. Tacite marque dans le 15. Livre de ſes Annales tout ce qui fait avorter une Conſpiration. 1. L'eſpérance de l'impunité, toûjours contraire aux grands deſſeins. *Impunitatis cupido, magnis ſemper conatibus adverſa*; &, *promiſſa impunitas.* 2. L'eſpérance & la crainte, *Spes ac metus.* 3. La lenteur, *Accendere conjuratos, lentitudinis eorum pertæſa.* 4. La crainte d'être trahi, *Metus proditionis*, 5. La jalouſie; car il dit, que Piſon refuſa de tuer Néron dans ſa maiſon de campagne, où Néron venoit ſouvent, de peur que Silanus ne fût mis ſur le trône, ou que le Conſul Veſtinus ne voulût rétablir la Li-

„ mour des peu„ ples. „ Lequel des deux eſt le véritable ſentiment de l'Auteur? Il parle le langage des oracles, on peut l'interprêter comme on le veut; mais ce langage des oracles, ſoit dit en paſſant, eſt celui des fourbes.

Je dois dire en général à cette occaſion, que les conjurations & les aſſaſſinats ne ſe commettent plus guères dans le monde; les Princes ſont en ſureté de ce côté-là; ces crimes ſont uſez, ils ſortis de mode, & les raiſons qu'en allegue Machiavel ſont très bonnes: il n'y a tout au plus que le fanatiſ-

traire, le Prince et de

Liberté, ou faire un Empereur à ſa mode. 6. *Proditio*, La trahiſon, qui arrive ſouvent ſur le point de l'exécution, *Pridie inſidiarum*. 7. *Præmia perfidiæ, immenſa pecunia & potentia*, L'eſpoir de la récompenſe, comme auſſi la crainte de la laiſſer aller à un autre, en ſe laiſſant prévenir. *Multos adſtitiſſe, qui eadem viderint; nihil profuturum unius ſilentium; at præmia pares unum fore, qui indicio præveniſſet.* Il y a encore une autre ſorte de trahiſon, qui eſt celle du viſage & de la contenance, qui découvre quelquefois ce qui eſt caché dans le cœur d'un conjuré, *Ipſa mœſtus, & magnæ cogitationis manifeſtus erat.* 8. L'imprudence, par exemple, de faire de certains préparatifs devant des valets, de leur faire éguiſer un poignard; *Pugionem aſperari ſaxo, &*

tiſme de quelques Eccléſiaſtiques qui puiſſe *lui* faire commettre un crime auſſi épouvantable *par pur fanatiſme*. Parmi les bonnes choſes que Machiavel dit à l'occaſion des conſpirations, il y en a une très bonne, mais qui devient mauvaiſe dans ſa bouche: la voici. „Un conjura-
„teur, dit-il, eſt
„troublé par l'ap-
„préhenſion des
„châtimens qui le
„menacent, & les
„Rois ſont ſoute-
„nus par la Ma-
„jeſté de l'Empi-
„re & par l'auto-
„rité des Loix. „
Il me ſemble que l'Auteur politique n'a pas bonne grace à parler des Loix,

de ſon côté la majeſté de l'Etat, les Loix, ſes Amis & ſes Alliez 5. *De ſor-*

& in mucronem ardeſcere juſſit; ce qui leur donne du ſoupçon : *arreptis ſuſpicionibus de conſequentibus.* 9. La vûe des tourmens, *Tormentorum aſpectus, ac mina.* 10. La créance, que l'on a, que quelqu'un de ſes compagnons a tout dit, & qu'il eſt inutile de garder le ſilence, *Cuncta jam patefacta credens, nec ullum ſilentii emolumentum, edidit ceteros.* Ajoutez à cela le hazard, qui domine aſſez ſouvent dans ces affaires. Le Comte de Liceſtre manqua l'entrepriſe de Leiden, ſur ce qu'un des Conjurez aiant été arrêté pour dettes, la plûpart des autres s'enfuirent, croiant que quelqu'un d'entr'eux les avoit trahis.

5. *Illum quidem*, dit Germanicus aux légions mu-

Loix, lui, qui n'inſinue que l'intérêt, la cruauté, le deſpotiſme, & l'uſurpation. *Machiavel fait comme les Proteſtans; ils ſe ſervent des argumens des incrédules pour combattre la Tranſubſtantiation des Catholiques, & ils ſe ſervent des mêmes argumens dont les Catholiques ſoutiennent la Tranſubſtantiation, pour combattre les incrédules.*

MACHIAVEL conſeille donc aux Princes de ſe faire aimer, de ſe ménager pour cette raiſon, & de gagner également la bienveillance des Grands & des Peuples; il a raiſon de leur conſeiller de ſe décharger ſur d'autres de ce

ſorte que s'il a encore l'affection du peuple, il eſt impoſſible que perſonne ſoit aſſez téméraire, pour conjurer contre lui; car, au-lieu que d'ordinaire les Conjurez ont fort à craindre avant que d'en venir au fait, pour-lors ils ont encore plus à craindre après, d'autant qu'ils ont le peuple à dos, & par conſéquent point de refuge.

J'EN

mutinées contre Tibére, *ſua majeſtas, imperium romanum cæteri exercitus defendent*; après leur avoir remontré auparavant, que l'Italie & les Gaules étoient fidèles à Tibére, & que tout le reſte de l'Empire étoit tranquille. *Italia conſenſum, Galliarum fidem extollit; nil uſquam turbidum aut diſcors.* Ann. I.

ce qui pourroit leur attirer la haine d'un de ces deux Etats, & d'établir pour cet effet des Magiſtrats juges entre le Peuple & les Grands. Il allegue le Gouvernement de France pour modèle. Cet ami outré du deſpotiſme & de l'uſurpation d'autorité approuve la puiſſance que les Parlemens de France avoient autrefois : il me ſemble *à moi*, que s'il y a un Gouvernement dont on pouroit de nos jours propoſer * pour modèle la ſageſſe, c'eſt celui d'Angleter-

(* la ſageſſe pour modèle, ſans blâmer les autres.)

J'EN pourrois donner mille exemples, mais je me contenterai d'un ſeul, arrivé de nôtre tems. Hannibal Bentivole, aïeul de celui d'aujourd'hui, lequel étoit Prince de Bologne, aiant été tué par les Canneſques, le peuple ſe ſouleva auſſi-tôt, & maſſacra toute la famille des meurtriers; tant les Bentivoles étoient alors aimez à Bologne. Et comme il n'en reſtoit aucun qui pût gouverner l'Etat, le fils, qu'Hannibal laiſſoit, étant au maillot [a], Bologne*

* *Famille rivale des Bentivoles,* (en 1445.)

a. *Au Livre 6. de ſon Hiſtoire, il dit que cet enfant, qui s'appelloit Jean, avoit ſix ans.*

terre; là le Parlement eſt l'arbitre du Peuple & du Roy, & le Roy a tout le pouvoir de faire du bien, mais il n'en a point pour faire le mal.

MACHIAVEL entre enſuite dans une grande diſcuſſion ſur la vie des Empereurs Romains, depuis Marc-Aurele juſqu'aux deux Gordiens. Il attribue la cauſe de ces changemens fréquens à la vénalité de l'Empire; mais ce n'en eſt pas la ſeule cauſe. Caligula, Claude, Néron, Galba, Othon, Vitellius, firent une fin funeſte, ſans avoir acheté Rome comme Didius Julianus. La vénalité fut enfin une raiſon de plus,

que en envoia demander un, qu'elle avoit appris qui étoit à Florence, & qui juſque-là avoit paſſé pour le fils d'un artiſan [b], *& lui donna la direction des affaires, juſqu'à ce que le fils d'Hannibal fût en âge de gouverner.*

D'OU je conclus, que le Prince doit peu appréhender les Conjurations, quand le

b. *Il étoit fils naturel d'un Hercule Bentivole, couſin d'Hannibal, & s'appelloit Santi, & paſſoit à Florence pour le fils d'un* Agnolo da Caſtelſe, *Cardeur.* Machiavel, ibid., *où il ajoute, que la conduite de Santi fut ſi prudente, qu'au lieu que ſes Ancêtres avoient tous été tuez par leurs ennemis, ils vécut en paix, & mourut très-glorieuſement.*

plus, pour aſſaſſiner les Empereurs: mais le fond véritable de ces révolutions étoit la forme du Gouvernement. Les Gardes Prétoriennes devinrent ce qu'ont été depuis les Mameloucs en Egypte, les Janiſſaires en Turquie, les Strelits en Moſcovie. Conſtantin caſſa les Gardes Prétoriennes habilement*; mais enfin, les malheurs de l'Empire expoſerent encore ſes maîtres à l'aſſaſſinat & à l'empoiſonnement. Je remarquerai ſeulement que les mauvais

(* Conſtantin caſſa habilement les Gardes Prétoriennes;)

le peuple lui eſt affectionné, mais auſſi il doit avoir peur de tout, quand il en eſt haï. Et ç'a toûjours été le principal ſouci des Princes ſages, & des Etats bien ordonnez, de contenter le peuple, & de ne pas deſeſpérer les Grands.

Entre les Roiaumes bien policez, la France eſt le premier [c]; *& de mille excellentes choſes, qui s'y trouvent établies pour la ſûreté du Roi & la liberté des ſujets, la meilleure eſt, ſans doute, l'autorité du Parlement* *: *car celui*

c. *Ce Roiaume, dit-il, obéit plus aux Loix, que pas un autre.* Lib. 3. Diſc. Chap. 1.

* *Il ne parle que de celui*

vais Empereurs périrent de morts violentes; mais un Theodoſe mourut dans ſon lit, & Juſtinien vécut heureux quatre vingt-quatre ans. Voilà ſur quoi j'inſiſte: il n'y a preſque point de méchans Princes heureux, & Auguſte ne fut paiſible que quand il devint vertueux. Le Tiran Commode, ſucceſſeur du divin Marc-Aurere, fut mis à mort malgré le reſpect qu'on avoit pour ſon pere. Caracalla ne put ſe ſoutenir à cauſe de ſa cruauté. Alexandre Severe fut tué par la trahiſon de ce Maximin de Thraçe, qui paſſe*

lui qui a policé ce Roiaume, connoiſſant l'ambition & l'inſolence des Grands, & par conſéquent la néceſſité de les tenir en bride; mais auſſi voulant les mettre à couvert de la haine du peuple, qui les redoutoit, il ne trouva pas à propos que le Roi s'en mêlât, de peur de l'expoſer à la haine des Grands, s'il favoriſoit le peuple; ou à celle du peuple, s'il favoriſoit les Grands. Pour cet effet, il établit un Juge tiers, pour reprimer les Grands, & défendre les petits, ſans que le Prin-

celui de Paris, qui donne le branle à tous les autres, & qu'il dit être l'exécuteur inviolable des Loix. Ibidem.

ſe* un géant, & Maximin ayant ſoulevé tout le monde par ſes barbaries fut aſſaſſiné à ſon tour. Machiavel prétend que celui-là périt par le mépris qu'on faiſoit de ſa baſſe naiſſance. Machiavel a grand tort: un homme élevé à l'Empire par ſon courage n'a plus de parents; on ſonge à ſon pouvoir, & non à ſon extraction. Ruppien étoit fils d'un Maréchal de village, Probus d'un Jardiner, Dioclétien d'un Eſclave, Valentinien d'un Cordier, ils furent tous reſpectez. Le Sforçe qui conquit Milan

(* pour.)

Prince fût chargé de l'envie des uns, ni des autres : ce qui apprend aux Princes à ſe réſerver la diſtribution de toutes les graces, & à laiſſer aux Magiſtrats la diſpoſition des peines 6, *& de toutes les choſes qui ſont ſujettes à l'envie.*

JE dis encore, que le Prince doit conſidérer les Grands, mais ſans ſe faire haïr du peuple. Pluſieurs diront peut-être, que les accidens arrivez à divers Empereurs Romains ſont des exemples, qui infirment mon

6. *Viro Principi, ubi pœnarum res eſt, aliis id delegandum, ubi præmiorum, aut munerum, ipſi obeundum.* Xenophon.

lan étoit un païſan, Cromwel, qui aſſujettit l'Angleterre & fit trembler l'Europe, étoit * fils d'un Marchand. Le grand Mahomet, fondateur de la Religion la plus floriſſante de l'Univers, étoit un garçon marchand §; Samon, premier Roy d'Eſclavonie, étoit un marchand Français. Le fameux Piaſt, dont le nom eſt encore révéré en Pologne, fut élu Roy ayant encore aux pieds ſes ſabots; & il

(* un ſimple Citoïen; § le grand Mahomet, Fondateur de l'Empire le plus floriſſant de l'Univers, avoit été un Garçon Marchand; I. ſi)

mon opinion, y en aient quelques-uns qui ont perdu l'Empire, ou la vie, quoiqu'ils ſe fuſſent toûjours très-bien comportez.

POUR répondre à cette objection, j'examinerai les qualitez des Empereurs Marc le Philoſophe, Commode ſon fils, Pertinax, Julien, Sévere, Antonin, Caracalla ſon fils, Macrin, Héliogabale, Alexandre, & Maximin; par où l'on verra, que ce que j'ai dit revient aſſez à ce qui leur eſt arrivé: & par occaſion je ferai des réflexions ſur les choſes qui ſont à remarquer dans leurs actions.

IL faut premièrement obſerver, qu'au lieu il vécut reſpecté † longues années. Que de Généraux d'Armée, que de Miniſtres & de Chanceliers roturiers! L'Europe en eſt pleine & n'en eſt que plus heureuſe; car ces places ſont données au mérite. Je ne dis pas cela pour mépriſer le ſang des Vitikins[1], des Charlemagnes, & des Ottomans; je dois au-contraire, par plus d'une raiſon, aimer le ſang des Héros, mais j'aime encore plus le mérite.

ON ne doit pas ici oublier que Machiavel ſe trompe beaucoup, lorſqu'il croit

(† juſqu'à cent ans.
1. Witikinds,)

lieu que les autres Princes n'ont à combattre que l'ambition des Grands, & l'insolence du menu-peuple, les Empereurs Romains avoient une troisième difficulté à surmonter, savoir, la cruauté & l'avarice des soldats; d'où vint la ruine de plusieurs de ces Princes, étant très-difficile de contenter la Milice & les Bourgeois: car ceux-ci aiment le repos, & , pour cet effet , veulent un Prince modeste; mais les soldats en veulent un d'humeur guerriere, & qui soit insolent, cruel, & enclin au pillage 7.

C'EST

croit que du tems de Severe il suffisoit de ménager les soldats pour se soutenir: l'histoire des Empereurs le contredit. Plus on ménageoit les Prétoriens indisciplinables, plus ils sentoient leur force; & il étoit également dangereux de les flatter, & de les vouloir reprimer. Les troupes aujourd'hui ne sont pas à craindre, parcequ'elles sont toutes divisées en petits corps, qui veillent les uns sur les autres, parceque les Roys nomment à tous les emplois, & que la force des Loix est plus établie. Les Empereurs Turcs ne sont si exposez au

7. *Erant, quos memoria Neronis, ac desiderium prioris licentiæ accen-*

C'EST comme le vouloient les Légions Re-

cenderet. Hiſt. 1. *Neque exercitus, aut legatos ac duces, magna ex parte luxus, egeſtatis, ſcelerum ſibi conſcios, niſi pollutum obſtrictumque meritis ſuis Principem paſſuros.* Hiſt. 2. Galba perdit l'Empire & la vie, pour avoir dit, qu'il ne prétendoit point acheter l'affection des ſoldats, *legi à ſe militem, non emi*; Hiſt. 1., & pour avoir uſé de trop de ſévérité envers des gens, qui avoient oublié l'ancienne Diſcipline, & que Néron avoit accoutumez à la licence. *Nocuit antiquus rigor, & nimia ſeveritas, cui jam pares non ſumus :* Et dans un autre endroit, *Severitas ejus angebat coaſpernantes veterem diſciplinam, atque ita 14. annis à Nerone aſſuefactos, ut haud minus vitia Principum amarent, quàm olim virtutis verebantur.* Hiſt. 1.

au cordeau, que parcequ'ils n'ont pas ſçu encore ſe ſervir de cette Politique. Les Turcs ſont eſclaves du Sultan, & le Sultan eſt eſclave des Janiſſaires. Dans l'Europe chrétienne il faut qu'un Prince traite également bien tous les ordres de ceux à qui il commande, ſans faire de différences, qui cauſent des jalouſies funeſtes à ſes intérêts.

LE modèle de Severe, propoſé par Machiavel à ceux qui s'éleveront à l'Empire, eſt donc tout auſſi mauvais, que celui de Marc-Aurele leur peut être avantageux. Mais com-

Romaines, pour avoir double paye, & de quoi aſſouvir leur avarice & leur cruauté; ce qui fut cauſe que les Empereurs, qui n'avoient pas aſſez de crédit, ou d'adreſſe, pour tenir les uns & les autres en bride, périrent tous. Et comme la plûpart de ces Princes, & principalement ceux qui d'une condition privée étoient montez au trône, connoiſſoient cette difficulté, ils prenoient le parti des ſoldats, ſans ſe ſoucier beaucoup d'offenſer le peuple. Ce leur étoit une néceſſité d'en uſer ainſi; car, comme les Princes ne manquent jamais d'être haïs de quelqu'un, ils doivent tâcher de ne l'être pas de la multitude; &, lorſque cela ne ſe peut, il faut, à quelque prix que ce ſoit, qu'ils évi-

comment peut-on propoſer enſemble Severe, Céſar Borgia, & Marc-Aurele, pour modèles? C'eſt vouloir réünir la ſageſſe & la vertu la plus pure avec la plus affreuſe ſcélerateſſe. Je ne puis finir ſans inſiſter encore, que Céſar Borgia, avec ſa cruauté, ſi habile, fit une fin très malheureuſe, & que Marc-Aurele, ce Philoſophe couronné, toujours bon, toujours vertueux, n'éprouva juſqu'à ſa mort aucun revers de Fortune.

évitent la haine du parti qui eſt le plus fort.

OR, les Empereurs, dont la fortune étoit nouvelle, aiant beſoin d'une faveur extraordinaire pour ſe maintenir, adhéroient plus volontiers à la Milice, qu'au Peuple; ce qui néanmoins leur tournoit à profit, ou à dommage, ſelon qu'ils ſavoient ſe tenir en crédit auprès d'elle.

*PERTINAX & Aléxandre périrent tous deux, parcequ'ils étoient modérez, clémens, amateurs de la juſtice, & ennemis de la violence. Marc vécut & mourut très-honoré, parce qu'étant venu à l'Empire par ſucceſſion, il n'en devoit point de reconnoiſſance aux ſoldats, ni au peuple. Outre qu'aiant des vertus, qui le rendoient vénérable, il ſût ſi bien faire, que l'un & l'autre parti ſe tinrent toûjours dans le devoir, & qu'il ne fût jamais haï, ni mépriſé. Mais Pertinax périt dans les premiers commencemens de ſon regne *, parce que la Milice, accoutumée à vivre licentieuſement ſous Commode, ne pût s'aſſujettir à cette vie réglée qu'il vouloit introduire: d'ailleurs, aiant été fait Empereur malgré eux, & étant vieux, ils le*

* *Dans le troiſiéme mois.*

le mépriſoient 8 *encore autant qu'ils le haïſſoient.*

Il eſt à remarquer, que l'on encourt auſſi bien la haine en faiſant bien qu'en faiſant mal 9. *C'eſt pour cela qu'un Prince, qui veut maintenir ſon Etat, eſt ſouvent contraint de n'être pas bon; car, lorſque le parti, dont tu crois avoir beſoin,*

8. L'âge rend les Princes mépriſables, *Ipſa ætas Galbæ & irriſui, & faſtidio erat aſſuetis juventæ Neronis*; Hiſt. 1., ſoit parce qu'ils ſont alors moins entreprenans; *reputante Tiberio extremam ætatem*; Ann. 6. ou parce que leurs ennemis ne les croient pas en état de ſe défendre; *Artabanus ſenectutem Tiberii, ut inermem deſpiciens*; Ann. 6., ou que l'on croit que leur eſprit décline; *fluxam ſenio mentem objectando.* Ibidem. Outre que la vieilleſſe eſt ſouvent cauſe qu'ils ſe laiſſent gouverner; *Invalidum ſenem, odio flagitiorum oneratum, contemptu inertiæ deſtruebant.* Hiſt. 1., & que ceux qui entrent dans le Miniſtère, ſur la fin de leur regne, ſe hâtent de s'enrichir par toutes ſortes de rapines. . . *Afferebant venalia cuncta prapotentes liberti; ſervorum manus ſubitis avida, & tanquam apud ſenem feſtinantes.* Et ce, d'autant plus que l'on ne craint guéres un Maître caduc, *Cùm apud infirmum & credulum minore metu, & majore præmio peccaretur.* Hiſt. 1.

9. *Et quia moribus ipſorum aliena, perinde odium pravis & honeſtis.* Ann. 2.

ſoin, eſt corrompu, ſoit le Peuple, la Milice, ou les Grands, il faut le contenter, & pour-lors tu n'as pas la liberté de bien faire.

*MAIS, parlons d'Aléxandre, de qui, entre les autres louanges qu'on lui donne, il eſt raconté, qu'en quatorze ans qu'il regna il ne fit jamais mourir perſonne, que dans toutes les formes de la Juſtice; néanmoins, il tomba dans le mépris, ſous couleur qu'il étoit efféminé, & qu'il ſe laiſſoit gouverner à ſa mere; & puis il fut tué * par ſes ſoldats.*

AU-CONTRAIRE, Commode, Sévere, Caracalla, & Maximin, furent très-cruels, & firent toutes les violences & tous les outrages imaginables au peuple, pour contenter les ſoldats, & pourtant ils périrent tous malheureuſement, excepté Sévere, dont le regne fut heureux, quoiqu'il opprimât les peuples, parcequ'il avoit des qualitez excellentes, qui le faiſoient admirer des peuples, & réverer & aimer des ſoldats. Or, comme ſes actions, pour un Prince nouveau, ont été grandes, je veux dire en peu de mots comment il ſût contrefaire le renard & le lion, qui ſont les deux natures, que j'ai dit, & que je dis

* *Avec ſa mere, à Maience.*

dis encore, que les Princes ont beſoin d'imiter.

SEVERE, aiant reconnu la lâcheté de l'Empereur Julien, perſuada à l'Armée, qu'il commandoit en Illyrie, qu'il falloit aller à Rome vanger la mort de Pertinax, qui avoit été tué par les ſoldats Prétoriens; &, ſous cette couleur, ſans montrer nullement qu'il prétendoit à l'Empire, il prit le chemin de Rome, avec tant de diligence, qu'il fut en Italie avec ſon Armée, avant qu'on ſût ſon départ.

QUAND il fut à Rome, il fit mourir Julien 10, *& ſe fit élire Empereur les ar-*

10. *Scelus, cujus ultor eſt, quiſquis ſucceſſit.* Hiſt. 1. *Omnes conquiri & interfici juſſit, non honore Galbæ, ſed tradito Principibus more munimentum ad præſens, in poſterum ultionem.* Ibid. C'eſt la coutume des Princes de vanger la mort de leur prédéceſſeur, non pas pour l'amour de lui, mais pour aſſûrer leur propre vie. Claudius fit mourir Chereas & Lupus, qui avoient tué Caligula, quoique cet attentat l'eût fait monter au trône; Vitellius punit de mort tous les coupables du meurtre de Galba & de Piſon; & Domitien fit mourir Epaphrodite, pour avoir aidé Néron à ſe tuer, quoique Néron eût été condamné par un Arrêt du Sénat. Ferdinand, Grand-Duc de Toſcane, punit de mort *Bianca Capella*, ſa belle-ſœur, qui avoit empoiſonné le Grand-Duc François, ſon mari.

*armes à la main. Mais il avoit encore deux obſtacles à ſe ſaiſir de tout l'Empire, l'un en Aſie, où Peſcennius Niger, qui commandoit les légions, avoit pris le titre d'Empereur; l'autre en Occident *, où il avoit un compétiteur, nommé Clodius Albinus. Mais, y aiant du danger à les attaquer tous deux à la fois, il réſolut de tromper l'un, & de combattre l'autre. Il écrivit donc à Albinus, que le Sénat l'aiant fait Empereur, il vouloit l'avoir pour collegue, ce qu'il fit, en lui donnant le titre de Céſar; & l'autre l'accepta ſans façon.*

MAIS, après que Sévere eut vaincu & fait tuer Niger, & qu'il eut pacifié l'Orient, étant de retour à Rome, il ſe plaignit de l'ingratitude d'Albinus, qui, diſoit-il, avoit attenté à ſa vie; ce qui l'obligeoit d'aller en France pour le punir, comme il fit enſuite, en lui ôtant ſon Etat & la vie.

SI l'on examine de près ce procédé, l'on y trouvera la férocité du lion, & la ruſe du renard; on verra, que Sévere fut craint & reſpecté du peuple, ſans être haï des ſoldats: & l'on ne s'étonnera plus comment un homme nouveau pût garder un ſi grand

* *En France.*

grand Empire, attendu que ſa haute réputation lui ſervit toûjours de bouclier contre la haine que ſes rapines lui pouvoient avoir attirée.

CARACALLA, ſon fils, avoit auſſi de très-excellentes parties, qui le rendoient admirable au peuple, & agréable aux ſoldats. Il étoit homme de guerre, infatigable, ennemi de la molleſſe & de la bonne-chere; ce qui le faiſoit aimer dans toutes les Armées. Mais il fut ſi féroce, & ſi cruel, qu'il fit comme une boucherie du peuple d'Alexandrie, & de celui de Rome; par où il devint odieux à tout le monde, & juſques à ſes propres Officiers: de ſorte qu'à la fin un Centenier le tua au-milieu de ſon Armée.

IL eſt à obſerver, que ces ſortes d'attentats, qui viennent d'un courage obſtiné, ne ſe ſauroient éviter par les Princes; tous ceux qui ne ſe ſoucient point de leur vie, étant maitres de la leur. II. *Mais, com-*

II. *Quiſquis vitam ſuam contempſit, tua dominus eſt.* Seneca, Ep. 4. *Periculum ex ſingulis*, diſoit Veſpaſien à ceux qui l'exhortoient à ſe ſaiſir de l'Empire; *quid enim profuturas cohortes, ſi unus alterque, præſenti facinore, paratum ex diverſo præmium petat? Facilius univerſos impelli quàm ſingulos vitari.* Hiſt. 2.

*comme ces attentats ſont très-rares, auſſi le Prince ne s'en doit pas tant mettre en peine. Il doit ſeulement ſe garder d'offenſer griévement aucun de ceux qui le ſervent dans ſa Maiſon, ou dans les affaires de ſon Etat, qui eſt la faute que fit Caracalla, qui retint parmi ſes Gardes du Corps un Centenier, dont il avoit fait mourir le frere d'une mort ignominieuſe, & à qui il faiſoit tous les jours des menaces *; ce qui lui coûta la vie.*

QUANT *à Commode, pour tenir l'Empire, à la ſatisfaction du peuple & des ſoldats, il n'avoit qu'à ſuivre les traces de ſon pere; mais, comme il étoit cruel & brutal, & qu'il vouloit vivre de rapines, il donna toute ſorte de licence à ſes ſoldats. D'ailleurs, oubliant ſon rang, juſqu'à deſcendre dans l'arène, & à faire mille autres baſſeſſes indignes de la Majeſté, il devint mépriſable aux ſoldats; &*

Hiſt. 2. C'eſt-à-dire: chaque ſoldat eſt à craindre; car à quoi me ſerviront des Légions contre un ou deux hommes bien réſolus, à qui l'on offrira une groſſe récompenſe pour m'aſſaſſiner ſur le champ? Certes, il eſt plus facile de faire révolter toute une Armée, que d'éviter le coup d'un traître.

* *Menacer, c'eſt fournir des armes à celui qu'on menace.*

& ce mépris, joint à la haine du peuple, fut cauſe de la conſpiration où il perdit la vie. Il ne nous reſte plus qu'à parler de Maximin.

*La Milice aiant tué Alexandre, qu'elle trouvoit efféminé, comme je l'ai déjà dit, elle mit en ſa place Maximin, qui étoit grand-guerrier; mais il ne garda pas long-tems l'Empire *, parce qu'il devint odieux & mépriſable. La baſſeſſe de ſa naiſſance l'expoſa au mépris univerſel, chacun ſachant qu'il avoit été berger en Thrace. Les cruautez que ſes Lieutenans exercérent à Rome, & dans tous les autres lieux de l'Empire, avant qu'il en fût venu prendre poſſeſſion, le firent paſſer lui-même pour très-cruel. De ſorte que, de la peur & du mépris, l'Afrique, Rome, & toute l'Italie, paſſérent à la conſpiration, où ils furent ſecondez par ſes propres ſoldats, qui, haraſſez de la longueur du ſiege d'Aquilée, & las de ſes cruautez, le tuérent d'autant plus hardiment, qu'ils le voioient haï de tout le monde †.*

Je

* *Gueres plus de deux ans.*

† *Ils tuerent auſſi ſon fils,* *encore enfant, diſant, que d'une ſi méchante race il [illegible] falloit rien gar[illegible]*

Je ne parlerai point d'Héliogabale, de Macrin, ni de Julien, qui, n'aiant rien que de mépriſable, furent promptement exterminez. Mais, pour concluſion, je dirai, que les Princes de nôtre tems n'ont pas ſi grand beſoin de ménager les ſoldats, pas-un d'eux n'aiant des Armées en corps, qui ſoient enracinées dans les Provinces, comme l'étoient celles des Romains, à qui il importoit davantage de contenter les ſoldats, que les peuples, parce que ceux-ci n'avoient pas tant de pouvoir que les autres 12.

Mais aujourd'hui tous les Princes ont plus beſoin de contenter les peuples, que les ſoldats, parceque les peuples ſont les plus forts. J'excepte le Grand-Seigneur & le Sultan d'Egipte; le premier, à-cauſe qu'il entretient toûjours environ douze mille hommes d'Infanterie, & quinze mille de Cavalerie, deſquels dépend la ſûreté & la force de ſon Etat, & dont, par con-

12. Témoin les légions d'Allemagne, qui ſe vantoient d'avoir l'Empire entre leurs mains. *Sua in manu ſitam rem Romanam, ſuis victoriis auxeri Remp. in ſuum cognomentum adſciſci Imperatores.* Ann 1. *Evulgato Imperii arcano, poſſe Principem alibi, quàm Romæ fieri.* Hiſt. 1. *& poſſe ab exercitu Principem fieri.* Hiſt. 2.

conſéquent, il eſt néceſſaire de conſerver l'affection. Le ſecond, d'autant que ſon Etat étant tout entre les mains des ſoldats, il faut, de néceſſité, qu'il ſe les conſerve amis, ſans ſe ſoucier du peuple.

VOUS remarquerez, que l'Etat du Sultan eſt différent de toutes les autres Principautez, & ſemblable au Pontificat Romain; car ce ne ſont pas les enfans du Prince mort, qui ſuccédent, mais celui qui eſt élu par les Grands. Cette coutume étant très-ancienne, cette Principauté ne peut pas être appellée nouvelle, non plus que la Papauté, puiſqu'il ne s'y rencontre aucune des difficultez qui ſont dans les Etats nouveaux. Car, bien que le Prince ſoit nouveau, il eſt reçu comme s'il étoit héréditaire, d'autant que la forme du Gouvernement eſt ancienne.

MAIS, pour retourner à mon ſujet, je dis, que, ſi l'on peſe tout ce diſcours, on verra que la ruine des Empereurs, que j'ai nommez, n'eſt venue que de la haine, ou du mépris; & l'on reconnoitra pourquoi les uns procédant d'une façon, & les autres d'une autre, de part & d'autre quelqu'un a fini heureuſement, & quelqu'un malheureuſement. Car il fut inutile, & même pernicieux, à Pertinax, & à Alexandre, qui étoient des Princes nou-

veaux, de vouloir imiter Marc, qui étoit un héréditaire ; & pareillement à Caracalla, Commode, & Maximin, de marcher ſur les traces de Sévere, faute d'en avoir eu l'habileté.

DONC un Prince, établi de nouveau dans un Etat, ne ſauroit imiter les actions de Marc, ni auſſi n'a pas beſoin d'imiter celles de Sévere ; mais doit emprunter de celui-ci les qualitez néceſſaires pour devenir Prince ; & de l'autre, celles qui le ſont pour ſe maintenir avec honneur dans un Etat où l'on ſe trouve déjà bien établi.

CHAPITRE XX.

SI LES FORTERESSES, ET PLUSIEURS AUTRES CHOSES, QUE LES PRINCES FONT SOUVENT, SONT UTILES, OU NUISIBLES. *

QUELQUES Princes, pour s'assûrer de leur Etat, ont desarmé leurs sujets; d'autres ont entretenu la division dans leurs Villes; quelques-uns se sont fait des ennemis à dessein; quelques autres se sont appliquez à gagner ceux qui leur étoient suspects au commencement de leur re-

LE Paganisme représentoit Janus avec deux visages, ce qui signifioit la connoissance parfaite qu'il avoit du passé & de l'avenir. L'image de ce Dieu prise en un sens allégorique peut très bien s'appliquer aux Princes. Ils doivent comme Janus voir derrière eux

(* *Plusieurs Questions de Politique.*)

regne. Les uns ont bâti des Forteresſes, d'autres les ont démolies; & bien qu'on ne puiſſe rien décider ſur toutes ces choſes, à moins que de conſidérer ſéparément la nature de chaque Etat où l'on a à prendre de telles délibérations; néanmoins, je parlerai de tout cela en général, autant que la matière le pourra permettre.

Il n'eſt jamais arrivé qu'un Prince nouveau ait deſarmé ſes ſujets; au contraire, quand il les a trouvez deſarmez, il a toûjours pratiqué de les armer; car, lorſqu'il les arme, ces armes ſont toutes à lui, ceux qui lui ſont ſuſpects lui deviennent fidè-

eux dans l'hiſtoire de tous ces[1] ſiécles qui ſe ſont écoulez, & qui leur fourniſſent des leçons ſalutaires de conduite & de devoir; ils doivent comme Janus voir en avant par leur pénétration, & par cet eſprit de force & de jugement, qui combine tous les rapports, & qui lit dans les conjonctures préſentes celles qui doivent les ſuivre.

MACHIAVEL propoſe cinq queſtions aux Princes, tant à ceux qui auront fait de nouvelles conquêtes, qu'à ceux dont la politique ne demande qu'à

(1. les)

fidèles, & ceux qui l'étoient, continuent de l'être, & ſes ſujets ſe font ſes partiſans.

Il eſt vrai, que tous les ſujets ne ſe peuvent pas armer; mais, ſi tu fais du bien à ceux que tu armes, tu peux être en ſûreté du côté des autres. Outre que ceux que tu emploies te ſont obligez, à cauſe de la préférence [a], *& que les autres* qu'à s'affermir dans leurs poſſeſſions: voyons ce que la prudençe pourra conſeiller de meilleur en combinant le paſſé avec le futur, & en ſe déterminant toujours par la raiſon & la juſtiçe.

Voici la premiere queſtion: Si un Prinçe doit deſarmer des peuples conquis, ou non?

Il faut toujours ſonger combien la maniere de faire la guerre a changée depuis Machiavel. Ce ſont toujours des Armées diſciplinées, plus ou moins fortes, qui défendent leur Pays; on mépriſeroit beaucoup une troupe de payſans armés. Si quelquefois

a. Comme cette quatorziéme Légion, qui fut toûjours fidèle à Néron, & affectionnée à ſa Mémoire, en reconnoiſſance de l'honneur qu'il lui avoit fait de la choiſir, comme la plus vaillante, pour réduire l'Angleterre, qui s'étoit révoltée. *Addiderat (quartadecumanis) gloriam Nero, eligendo ut potiſſimos; unde longa illis erga Neronem*

autres s'excuſent, ſuppoſant plus de mérite en ceux qui courent plus de danger. Mais, quand tu les deſarmes, tu les offenſes, en leur donnant lieu de croire que tu te défies d'eux ; ce qui leur fait concevoir de la haine contre toi: & comme tu ne peux pas demeurer deſarmé, il faut que tu aies recours à la Milice mercenaire, dont j'ai dit ci-deſſus le fort & le foible. Quand même elle ſeroit bonne, elle ne le ſera jamais aſſez, pour te pouvoir défendre contre des ennemis puiſſans, & des ſujets ſuſpects.

C'EST fois dans des ſiéges la Bourgeoiſe prend les armes, les aſſiégeans ne le ſouffrent pas, & pour les en empêcher, on les menace du bombardement & des boulets rouges. Il parait d'ailleurs qu'il eſt de la prudençe de deſarmer pour les premiers tems les bourgeois d'une ville priſe, prinçipalement ſi l'on a quelque choſe à craindre de leur part. Les Romains, qui avoient conquis la Grande-Bretagne, & qui ne pouvoient la retenir en paix à cauſe de l'humeur turbulente & belliqueuſe de ces peuples, prirent le parti de les efféminer, afin de modé-

nem fides, & erecta in Othonem ſtudia. (parceque Othon reſſembloit d'humeur à Néron.) Hiſt. 2.

rer

C'est pour cela qu'un Prince nouveau, dans une Principauté nouvelle, a toûjours pris une Milice domestique, ainsi que l'Histoire en fournit mille exemples. Mais quand tu acquiers un Etat nouveau, que tu unis à un Etat héréditaire, alors il faut desarmer tes nouveaux sujets, excepté ceux qui se sont déclarez pour toi avant l'acquisition. Encore faudra-t'il, dans la suite du tems, les énerver & les amollir, en sorte que toute la force des armes consiste dans la Milice propre, que tu as coutume d'entretenir dans ton Etat héréditaire.

Nos anciens, & par-

rer en eux cet instinct belliqueux & farouche ; ce qui réüssit comme on le desiroit à Rome. Les Corses sont une poignée d'hommes aussi braves & aussi délibérés que ces Anglais ; on ne les domptera, je crois, que par la prudence & la bonté. Pour maintenir la Souveraineté de cette Isle, il me parait d'une néceſſité indispensable de desarmer les habitans, & d'adoucir leurs mœurs. Je dis en passant, & à l'occasion des Corses, que l'on peut voir, par leur exemple, quel courage, quelle vertu, donne aux hommes l'amour de la liberté, & qu'il

particuliérement ceux qui paſſoient pour les plus ſages du tems, tenoient pour maxime, qu'il falloit des factions domeſtiques, pour garder Piſtoie, & des Forteresſes, pour garder Piſe; &, ſelon ce principe, ils fomentoient les diviſions dans quelques villes, pour les conſerver plus facilement: ce qui en effet étoit bon pour ce tems-là, que toute l'Italie étoit comme en balance. Mais je ne crois pas que cela fût bon aujourd'hui; car, bien loin que les diviſions produiſent jamais rien de bon, il faut que les villes diviſées périſſent, quand l'ennemi en approche, parce que le parti le plus

qu'il eſt dangereux & injuſte de l'opprimer.

LA ſeconde queſtion roule ſur la confiance qu'un Prince doit avoir après s'être rendu maître d'un nouvel Etat, ou en ceux de ſes nouveaux ſujets qui lui ont aidé à s'en rendre le maître, ou en ceux qui ont été fidèles à leur Prince légitime.

LORSQU'ON prend une ville par intelligence, & par la trahiſon de quelques citoyens, il y auroit beaucoup d'imprudence à ſe fier aux traîtres, qui probablement vous trahiront; & on doit préſumer que ceux qui ont été fidèles à leurs an-

plus foible ſe joindra toûjours avec lui; & que l'autre ne pourra plus réſiſter. Les Vénitiens fomentoient les Guelfes & les Gibelins dans leurs villes: & bien qu'ils ne les laiſſaſſent jamais venir aux mains, ils nourriſſoient pourtant des quérelles entr'eux, pour occuper, à ce que je crois, le loiſir de leurs ſujets à raiſonner de ces différends, & pour ôter par-là le tems de penſer à ſe ſoulever; ce qui tourna depuis à leur dommage. Car, après qu'ils eurent été défaits à Vaïla *, *une de ces fac-*

anciens maîtres, le feront à leurs nouveaux Souverains: car ce ſont d'ordinaire des eſprits ſages, des hommes domiciliez, qui ont du bien dans le Pays, qui aiment l'ordre, à qui tout changement eſt nuiſible: cependant il ne faut ſe confier légerement à perſonne.

MAIS ſuppoſons un moment, que des Peuples opprimez & forcez à ſecoüer le joug de leurs Tirans appellaſſent un autre Prinçe pour les gouverner, je crois que le Prinçe doit repondre en tout à la confiançe qu'on lui témoigne, & que s'il en manquoit en cette oc-

ca-

* C'eſt un Bourg ſitué dans la Contrée de la Ghiarra-d'Adda.

C'EST pour cette raiſon, que pluſieurs croient, qu'un Prince ſage doit, par fineſſe, ſe ſuſciter quelques ennemis, ſelon qu'il en trouve l'occaſion, pour en de-

Ubi domum Auguſti privignus introiit, multis amulis conflictatus eſt, dùm Marcellus & Agrippa, mox Caïus Luciuſque Cæſares vigerent . . . Sed maximè in lubrico egit, accepta in matrimonium Julia, impudicitiam uxoris tolerans, aut declinans. Tac. Ann. 6. Et à Caractacus, *quem multa ambigua, multa proſpera extulerant, ut cæteros Britannorum Imperatores præmineret* Ann. 12. Et à ce Capitaine Romain, qui devint intrépide à force d'avoir éprouvé la bonne & la mauvaiſe fortune. *Cæcina ſecundarum ambiguarumque rerum ſciens, eòque interritus.* Ann. 1.

écarte de ſon chemin toute oppoſition, il eſt le maître de gagner les grandes familles, par des Palatinats, des Staroſties, & d'autres Charges qu'il confere; mais comme les Polonois ont ſur le ſujet des bienfaits la mémoire très courte, il faut revenir ſouvent à la charge: en un mot, la République de Pologne eſt comme le tonneau des Danaïdes; le Roy le plus généreux repandra vainement ſes bienfaits ſur eux, il ne les remplira jamais. Cependant, comme un Roy de Pologne

(hommes)

devenir plus eſtimé & plus puiſſant, quand il les aura opprimez 3.

Les Princes, & particulièrement les Princes nouveaux, ont trouvé plus de fidélité & d'utilité dans les hommes, qui, au commencement de leur regne, leur étoient ſuſpects, qu'en ceux, à qui alors ils ſe fioient le plus. Pandolfe Petrucci, *Prince de Sienne, ſe ſervoit plus volontiers de ceux qui lui avoient été ſuſpects, que des autres. Mais, comme cela change ſelon les occaſions, je dirai*

3. C'eſt en ce ſens, que Diogene diſoit, qu'il étoit néceſſaire d'avoir de rudes ennemis.

gne a beaucoup de graces à faire, il peut ſe ménager des reſſources fréquentes, en ne faiſant ſes libéralités que dans les occaſions où il a beſoin des familles qu'il enrichit.

La troiſiéme queſtion de Machiavel regarde proprement la ſureté d'un Prinçe dans un Royaume héréditaire : S'il vaut mieux qu'il entretienne l'union ou la meſintelligence parmi ſes ſujets?

Cette queſtion pouvoit peut-être avoir lieu du tems des ancêtres de Machiavel à Florence, mais à preſent je ne penſe pas qu'aucun Politique l'adoptât *toute crûe*

*rai ſeulement, que, ſi les hommes, que le Prince avoit au commencement pour ennemis, ſont tels, qu'ils ayent beſoin d'appui pour ſe maintenir, le Prince les pourra toûjours gagner aiſément; & qu'ils lui ſeront d'autant plus fidèles, qu'ils voudront effacer, par leurs ſervices, la mauvaiſe opinion qu'il avoit conçûe d'eux *; au-lieu que ceux, qui n'ont rien à craindre de lui, ont moins de ſoin de cultiver*

* [Ou] *Et ces gens-là ſont d'autant plus fidèles, qu'ils connoiſſent le beſoin, qu'ils ont, de détruire, par leurs bonnes actions, l'opinion ſiniſtre que l'on avoit d'eux.*

& ſans la mitiger. Je n'aurois qu'à citer* la belle Apologie, ſi connüe, de Menenius Agrippa, par laquelle[1] il réünit le peuple Romain. Les Républiques cependant doivent en quelque façon entretenir de la jalouſie entre leurs membres, car ſi aucun parti ne veille ſur l'autre, la forme du Gouvernement ſe change en Monarchie.

IL y a des Princes qui croient la deſunion de leurs Miniſtres néceſſaire pour leur intérêt; ils penſent être moins trompez

(* le bel Apologue, ſi connu, 1. par lequel)

tiver ſa bienveillance 4.

A ce propos, je ne ſaurois me paſſer d'avertir le Prince qui vient d'acquérir un Etat par la faveur de ceux du Païs, de bien conſidérer les motifs qu'ils ont eus de le favoriſer, & ſi ce n'a point été en haine du précédent Gouvernement, plûtôt que par inclination pour

4. Témoin ce Marius Celſus, qui fut ſi fidèle à Othon, quoiqu'il eût été ami inviolable de Galba. *Marium Celſum Conſ. Galba uſque in extremas res amicum fidumque.* Hiſt. 1. *Otho intra intimos habuit . . . . . Manſitque Celſo volut fataliter etiam pro Othone fides integra.* Ibid.

pez par des hommes qu'une haîne mutuelle tient réciproquement en garde: mais ſi ces haînes produiſent cet effet, elles en produiſent auſſi un fort dangereux; car, au-lieu que ces Miniſtres devroient concourir au ſervice du Prince, il arrive que, par des vûes de ſe nuire, ils ſe contrecarent continuellement, & qu'ils confondent dans leurs querelles particulières l'avantage du Prince & le ſalut des Peuples.

RIEN contribue donc plus à la force d'une Monarchie, que l'union intime & inſéparable

pour lui 5, *qu'ils l'ont fait ; auquel cas il lui ſera très-difficile de ſe les conſerver amis, parce-qu'il ſera impoſſible de les contenter.*

S'IL veut parcourir les exemples anciens & modernes, il verra qu'il eſt beaucoup plus facile de gagner l'amitié de ceux qui ſe contentoient de l'adminiſtration précédente, & qui, par conſéquent, étoient ſes ennemis, que de ceux, qui, faute d'en être contens, ſe ſont faits ſes amis, & l'ont aidé à s'emparer de l'Etat.

LA

5. *Multi odio præſentium, & cupidine mutationis.* Ann. 3. *Privatas ſpes agitantes, ſine publica curâ.* Hiſt. 1.

ble de tous ſes membres, & ce doit être le but d'un Prinçe ſage de l'établir.

CE-QUE je viens de repondre à la troiſiéme queſtion de Machiavel, peut en quelque ſorte ſervir de ſolution à ſon quatriéme Problême : examinons cependant, & jugeons en deux mots, ſi un Prinçe doit fomenter des factions contre lui-même, ou s'il doit gagner l'amitié de ſes ſujets ?

C'EST forger des monſtres pour les combattre, que de ſe faire des ennemis pour les vaincre ; il eſt plus naturel, plus raiſonnable, plus humain, de ſe faire

des

LA coutume des Princes a été de bâtir des forteresses, pour tenir les mutins en bride, & pouvoir soutenir le premier effort d'une révolte. Je loue cette méthode, parcequ'elle a été en usage chez les Anciens; mais, de nôtre tems, nous avons vû Nicolas Vitelli démolir deux forteresses de Città-di-Castello, *pour conserver cette Place. Guibaud, Duc d'Urbin, aiant recouvré son Duché, d'où César Borgia l'avoit chassé, rasa toutes les forteresses de cette Province* 6, *per-*

6. Au Chapitre 24. du Livre 2. de ses Discours, il dit, que le Duc d'Urbin les démolit,

des amis. Heureux sont les Princes qui connaissent les douceurs de l'amitié! Plus heureux sont ceux qui méritent l'amour & l'affection des Peuples!

Nous voici à la dernière question de Machiavel, savoir: Si un Prince doit avoir des forteresses & des citadelles, ou s'il doit les razer?

JE crois avoir dit mon sentiment dans le Chapitre dixiéme pour ce qui regarde les petits Princes; venons à présent à ce qui intéresse la conduite des Rois.

DANS le tems de Machiavel, le monde étoit dans une fer-

perſuadé qu'il ſeroit plus difficile de la reperdre, quand il n'y auroit plus de citadelles. Les Bentivoles firent la même choſe à Bologne, après y être retournez 7.

Les fortereſſes ſont donc utiles, ou non, ſe-

lit, parce qu'étant aimé de ſes ſujets, il craignoit de s'en faire haïr, en montrant de ſe défier d'eux; & que d'ailleurs il ne pouvoit pas défendre ces fortereſſes contre les ennemis, à moins que d'avoir une Armée en Campagne.

7. Les Bentivoles devinrent ſages aux dépens du Pape Jules II., qui, aiant fait une Citadelle à Bologne, & mis un Gouverneur, qui faiſoit aſſaſſiner les Bourgeois, perdit, & la Fortereſſe, & la Ville, auſſi-tôt qu'ils ſe furent ſoulevez. *Ibid.*

fermentation générale; l'eſprit de ſédition & de révolte regnoit partout, l'on ne voyoit que des factions & des tirans; les révolutions fréquentes & continuelles obligerent les Princes de bâtir des citadelles ſur les hauteurs des villes, pour contenir par ce moyen l'eſprit inquiet des habitans.

DEPUIS ce Siècle barbare, ſoit que les hommes ſe ſoient laſſez de s'entredétruire, ſoit plûtôt parce que les Souverains ont dans leurs Etats un pouvoir plus deſpotique, on n'entend plus tant parler de ſéditions & de révoltes, & l'on di-

ſelon les tems, & ſi d'un côté elles ſervent, elles nuiſent d'un autre; par exemple, le Prince, qui a plus de peur de ſes peuples, que des Etrangers, doit faire des fortereſſes; mais celui qui craint plus les Etrangers, que ſes ſujets, s'en doit paſſer. Le Château, que François Sforce a bâti à Milan, a déjà fait & fera plus de mal à la Maiſon Sforce, que pas-un autre deſordre de cet Etat 8.

IL

8. Parceque les Sforces en devinrent plus hardis, & par conſéquent plus violens. Si tu fais des fortereſſes, *dit-il au même Chapitre*, elles te ſervent en tems de paix, parce qu'elles te

diroit que cet eſprit d'inquiétude, après avoir aſſez travaillé, s'eſt mis à préſent dans une aſſiette tranquille: de ſorte que l'on n'a plus beſoin de citadelles pour répondre de la fidélité *des Villes &* du Pays. Il n'en eſt pas de même des fortifications pour ſe garantir des ennemis, & pour aſſurer d'avantage le repos de l'Etat.

LES Armées & les fortereſſes ſont d'une utilité égale pour les Princes; car, s'ils peuvent oppoſer leurs Armées à leurs ennemis, ils peuvent

(r. d'un)

fau-

factions leva le masque, & les dépouilla de tout leur Etat.

JE dis donc, que cette conduite montre la foiblesse d'un Prince, & qu'un qui sera puissant, ne souffrira jamais ces divisions 1, *qui véritablement lui servent en tems de paix à amuser ses sujets, mais aussi qui nuisent en tems de guerre.*

SANS-

1. Témoin le Roi de France, (dit Machiavel) qui ne souffriroit jamais que personne se dît être du parti du Roi, parce que cela signifieroit qu'il y auroit un autre parti que le sien; au-lieu que le Roi ne veut point de partis. *Dans le Chapitre 27. du Livre 3. de ses Discours.*

caſion envers ceux qui lui ont confié ce qu'ils avoient de plus prétieux, ce ſeroit * le trait le plus indigne d'une ingratitude qui ne manqueroit pas de flétrir ſa mémoire. Guillaume, Prince d'Orange, conſerva juſqu'à la fin de ſa vie ſon amitié & ſa confiance à ceux qui lui avoient mis entre les mains les rênes du Gouvernement d'Angleterre, & ceux qui lui étoient oppoſez abandonnerent leur patrie, & ſuivirent le Roy Jacques. Dans les Royaumes Electifs, où la

(* une ingratitude funeſte à ſon pouvoir & à ſa gloire.)

SANS-DOUTE, les *Princes deviennent grands, quand ils surmontent les difficultez & les oppositions qu'on leur faits.* * *Aussi la Fortune, lorsqu'elle veut agrandir un Prince nouveau, qui a plus besoin de réputation, qu'un Prince héréditaire, elle lui suscite des ennemis & des ligues, pour exercer son courage & son industrie, &, par cette échelle, le faire monter à un plus haut dégré de puissance* 2.

C'EST

* [Ou] *Aussi, lorsque la Fortune veut, &c.*

2. Comme elle fit à Tibére, dont la vie, avant qu'il parvint à l'Empire, fut pleine de dangers & de traverses. *Casus prima ab infantia ancipites* . . . . *Ubi*

la plupart [illegible] lections [illegible] brigues. [illegible] trone est [illegible] quoiqu'on en [illegible] je crois que [illegible] veau Souverain trouvera a [illegible] apres son [illegible] d'acheter ceux qui lui ont ete [illegible] sez, comme [illegible] rendu [illegible] ceux qui [illegible]

La Pologne [illegible] en fournit des [illegible] emples: [illegible] fique si [illegible] ment du trone [illegible] semble que [illegible] chat se fasse aux marchez publics*. La liberalité d'un Roy de Pologne [illegible] ecar-

(* On y [illegible] souvent [illegible] qu'il sembloit que [illegible] achat se fit aux [illegible] chés publics.)

ou de
[illegible]. La
'après,
, ayant
de re-
pertes,
de nou-
l'on re-
dispute
n avoit
née au-
Dans
ù il y a
de Pla-
des Ar-
ouvrent
; de ter-
n guerre
iées, &
, si el-
ureuses,
de vingt
dix mil-
ein.
les Pays
sort d'un
n de deux
Cam-
aravant.)

Il n'y a donc point de

te rendent plus hardi à maltraiter tes ſujets ; mais, en tems de guerre, elles ne te ſervent de rien, parce-qu'elles ſont attaquées, & par les ennemis, & par tes ſujets, & qu'il eſt impoſſible qu'elles tiennent contre les uns & les autres . . . Et ſi tu veux recouvrer un Etat perdu, ce ne ſera point par tes forteresſes que tu le recouvreras, ſi tu n'as une Armée qui puiſſe combattre celui qui t'a dépouillé. Or, ſi tu as une Armée, tu le peux recouvrer, quand même tu n'aurois point de forteresſes. Quant au Château de Milan, Machiavel ajoute, qu'il ne ſervit dans l'adverſité, ni aux Sforces, ni aux François, mais, au contraire, leur nuiſit, l'orgueil de la forteresſe leur aiant fait négliger, aux uns & aux autres, de traiter plus honnêtement le peuple.

ſauver cette Armée ſous le canon de leurs forteresſes en cas de bataille perdüe, & le ſiége que l'ennemi entreprend de cette forteresſe leur donne le tems de ſe refaire & de ramaſſer de nouvelles forçes, qu'ils peuvent encore, s'ils les amaſſent à tems, employer pour faire lever le ſiége à l'ennemi.

LES dernieres guerres en Flandre entre l'Empereur & la France n'avançoient preſque point, à cauſe de la multitude des Places fortes ; & des batailles de cent mille hommes *remportées ſur cent mille hommes* n'étoient ſuivies que par la pri-

de meilleure forteresse, que de n'être point haï du peuple; car, si tu en es haï, quelque forteresse que tu aies, tu n'es point en sûreté, attendu que le peuple ne prendra pas plûtôt les armes, qu'il sera secouru des Etrangers.

Il ne se voit point que les forteresses aient servi à d'autres Princes de nôtre tems, qu'à la Comtesse de Forli *, à qui la sienne, après le meurtre du Comte Jérome, son mari †, donna le moïen d'attendre le se-*

prise d'une ou de deux Villes. La Campagne d'après, l'adversaire, ayant eu le tems de reparer ses pertes, reparaissoit de nouveau, & l'on remettoit en dispute ce que l'on avoit décidé l'année auparavant [1]. Dans des Pays, où il y a beaucoup de Places fortes, des Armées qui couvrent deux milles de terre feront la guerre trente années, & gagneront, si elles sont heureuses, pour prix de vingt batailles, dix milles de terrein.

Dans des Pays ouverts le sort d'un combat, ou de deux Cam-

(1. d'auparavant.)

* Catherine Sforce, fille de François, & sœur de Louïs le More, Ducs de Milan.

† *Jérome* Riari, *neveu de Sixte IV.*

ſecours de Milan, & de recouvrer ſon Etat, & ce, dans une conjoncture d'affaires, où les Etrangers ne pouvoient pas ſecourir le peuple. Mais depuis, quand elle fut attaquée par Céſar Borgia, & que ſes ſujets ſe joignirent avec l'Etranger, elle éprouva qu'elle eût mieux fait de ſe faire aimer du peuple, que d'avoir des fortereſſes. Je loue donc, & ceux qui en font, & ceux qui n'en font point; mais je blâmerai toûjours ceux, qui, s'y fiant trop, ſe ſoucieront peu d'être haïs de leurs ſujets.

Campagnes, décide de la fortune du vainqueur, & lui ſoumet des Royaumes entiers. Alexandre, Céſar, Gengiſckam, Charles douze, devoient leur gloire à ce qu'ils trouverent peu de Plaçes fortifiées dans les Pays qu'ils conquirent; le vainqueur de l'Inde ne fit que deux ſiéges en ſes glorieuſes Campagnes; l'arbitre de la Pologne n'en fit jamais d'avantage. Eugene, Vilars, Marlborough, Luxembourg, étoient de grands Capitaines; mais les fortereſſes émouſſerent en quelque façon le brillant de leurs ſuccès. Les Français connaiſſent bien l'utilité des fortereſſes, car depuis le Brabant juſqu'au Dauphiné, c'eſt *comme*

me une double chaine de Places fortes; la frontiere de la France du côté de l'Allemagne eſt comme une gueule ouverte de Lion, qui préſente deux rangées de dents menaçantes, *qui a l'air de vouloir tout engloutir. Cela ſuffit pour faire voir le grand uſage des villes fortifiées.

(*prête à tout engloutir.)

CHAPITRE XXI.

COMMENT LE PRINCE DOIT SE GOUVERNER POUR SE METTRE EN ESTIME.

RIEN ne fait tant eſtimer un Prince, que les grandes entrepriſes & les actions extraordinaires. Nous avons aujourd'hui Ferdinand, Roi d'Eſpagne, lequel nous pouvons preſque appeller Prince nouveau, attendu que de petit Roi d'Arragon, qu'il étoit, il eſt devenu, par ſa réputation, & par ſa gloire, le premier Roi de la Chrétienté. Si nous conſidérons ſes actions, nous

CE Chapitre de Machiavel contient du bon & du mauvais. Je releverai premiérement les fautes de Machiavel; je confirmerai ce qu'il dit de bon & de loüable, & je hazarderai enſuite mon ſentiment ſur quelques ſujets qui appartiennent naturellement à cette matière.

L'AUTEUR propoſe la conduite de Ferdinand d'Arragon, & de Bernard

nous trouverons qu'elles ont toutes été grandes, & quelques-unes extraordinaires. Au commencement de ſon regne, il tourna ſes armes contre le Roiaume de Grenade, & cette guerre fut le fondement de ſa grandeur, d'autant que les Grands de Caſtille ne penſant qu'à combattre, il n'avoit rien à craindre d'eux, qui ne s'appercevoient pas même de l'autorité qu'il acquéroit à leurs dépens; en nouriſſant, avec les deniers de l'Egliſe & du Peuple, des Armées, qui le rendirent depuis ſi célebre.

Outre cela, pour pouvoir entreprendre de plus grandes choſes,

nard de Milan, pour modèle à ceux qui veulent ſe diſtinguer par de grandes entrepriſes, & par des actions rares & extraordinaires. Machiavel cherche ce merveilleux dans la hardieſſe des entrepriſes, & dans la rapidité de l'exécution. Cela eſt grand, j'en conviens; mais cela n'eſt loüable qu'à proportion que l'entrepriſe du Conquérant eſt juſte.

„ Toi qui te vantes d'exterminer
„ les voleurs, diſoient les Ambaſſadeurs Scythes à Alexandre, tu es toi-
„ même le plus
„ grand voleur de
„ la

ſes, il ſe ſervit du prétexte de la Religion, & , par une piété cruelle, il chaſſa les Maranes de ſes Etats. Il ne ſe peut pas trouver un exemple plus rare.

SOUS le même prétexte, il attaqua l'Affrique, puis l'Italie, & enfin la France ourdiſſant toûjours de nouveaux deſſeins, qui tenoient les eſprits dans l'attente de l'évènement, & ne leur laiſſoient pas le tems de raiſonner d'autre choſe, ni par conſéquent de machiner contre lui.

IL eſt encore très utile à un Prince, de donner des exemples ſinguliers, ſoit de punition, ou de récompenſe, deſquels on ait à parler longtems, comme étoient

„ la terre ; car tu
„ as pillé & ſacca-
„ gé toutes les na-
„ tions que tu as
„ vaincues : ſi tu
„ es un Dieu, tu
„ dois faire le bien
„ des mortels, &
„ non pas leur ra-
„ vir ce qu'ils ont ;
„ ſi tu es homme,
„ ſonge toujours à
„ ce que tu es. „

FERDINAND D'ARRAGON ne ſe contentoit pas toujours de faire ſimplement la guerre ; mais il ſe ſervoit de la Religion, comme d'un voile, pour couvrir ſes deſſeins : il abuſoit de la foi des ſermens ; il ne parloit que de juſtice, & ne commettoit que des injuſtices. Machiavel loüe en lui tout ce qu'on y blâme.

ceux qu'on nous raconte de Barnabé, ſeigneur de Milan 1. *MAIS, ſur-tout, un Prince doit s'étudier à paroître excellent dans toutes ſes actions* 2. *Il ſe fait en-*

MACHIAVEL allegue en ſecond lieu l'exemple de Bernard de Milan, pour inſinuer aux Princes, qu'ils doivent récompenſer & punir d'une maniére éclatante, afin que toutes leurs actions voyent un caractère de grandeur imprimé en elles. Les Princes généreux ne manqueront point de réputation, principalement lorſque leur libéralité eſt une ſuite de leur grandeur d'ame, & non de leur amour propre.

LA bonté *de leurs cœurs* peut les rendre plus grands que

1. Et ceux que Philippe de Commines rapporte de Louïs Onziéme, ſon Maître. *Il faiſoit*, dit-il, *d'âpres punitions, pour être craint, & de peur de perdre obéiſſance. Il renvoioit Officiers, & caſſoit Gendarmes, rognoit penſions, & paſſoit tems à faire & défaire gens; & faiſoit plus parler de lui parmi le Roiaume, que ne fit jamais Roi.* Dans ſes Mém. Liv. 6. Chap. 8.

2. *Præcipua rerum ad famam dirigenda*, dit Tac. Ann. 4. Il doit être comme Mucien, qui ſavoit donner de l'agrément à tout ce qu'il diſoit, & à ce qu'il faiſoit.

(1. aient 2. ſera)

encore eſtimer, quand il eſt grand ami, & grand ennemi, c'eſt-à-dire, quand il ſe déclare nettement en faveur de quelqu'un contre un autre; qui eſt toûjours un meilleur parti, que d'être neutre.

CAR, ſi deux puiſſans Voiſins de ton Etat en viennent aux mains, ſoit que tu aies à craindre de celui qui ſera vainqueur, ou non, dans l'un & l'autre cas il te ſera toûjours plus avantageux de te déclarer, & de faire une bonne guerre. Si tu ne te déclares pas; tu ſeras toûjours la proie du

que toutes les autres vertus. Ciceron diſoit à Céſar, „ Vous n'avez rien „ de plus grand „ dans votre fortune, que le pouvoir de ſauver „ tant de citoiens, „ ni de plus digne „ de votre bonté, „ que la volonté de „ le faire. „ Il faudroit donc que les peines qu'un Prince inflige fuſſent toujours au-deſſous de l'offenſe, & que les récompenſes qu'il donne fuſſent toujours au-deſſus du ſervice.

MAIS voici une contradiction : le docteur de la Politique veut, en ce Chapitre, que ſes Prin-

ſoit. *Omnium qua diceret, atque ageret, arte quadam oſtentator.* Hiſt. 2.

(ci-les)

du vainqueur, au grand contentement du vaincu, & tu n'auras perſonne qui te plaigne, ni qui te protege; car le vainqueur ne veut point d'amis ſuſpects, ni incapables de le ſecourir dans l'adverſité; & celui qui perd ne veut point de toi, après que tu n'as pas voulu être le compagnon de ſa fortune dans les armes.

LORSQU'Antiochus paſſa en Gréce, où les Etoliens l'appelloient pour chaſſer les Romains, ſes Ambaſſadeurs prié-rent ceux d'Achaïe, qui étoient amis des Romains, d'être neutres; au-contraire, les Romains demandoient qu'on ſe déclarât pour eux. Il en fut

Princes tiennent leurs Alliances, & dans le dix-huitieme Chapitre il les dégageoit formellement de leur parole. Il fait comme ces diſeurs de bonne avanture, qui diſent blanc aux uns, & noir aux autres.

SI Machiavel raiſonne mal ſur tout ce que nous venons de dire, il parle bien ſur la prudençe que les Princes doivent avoir, de ne ſe point engager légerement avec d'autres Princes plus puiſſants qu'eux, qui, au-lieu de les ſecourir, pourroient les abîmer[1].

C'EST

(1. accabler.)

fut délibéré dans le Conſeil d'Achaïe : & comme l'Ambaſſadeur d'Antiochus les exhortoit à la neutralité, celui des Romains leur dit : On vous dit, que le meilleur parti, que vous puiſſiez prendre, eſt de ne vous point embarquer dans notre guerre ; & moi je vous dis, que vous n'en ſauriez prendre un pire ; car, ſi vous vous tenez neutres, vous reſterez à la diſcrétion du vainqueur, ſans que perſonne vous ſoit obligé 3.

C'EST ce que ſavoit un grand Prince d'Allemagne, également eſtimé de ſes amis & de ſes ennemis. Les Suédois entrerent dans ſes Etats lorſqu'il en étoit éloigné avec toutes ſes troupes pour ſecourir l'Empereur au bas du Rhin, dans la guerre qu'il ſoutenoit contre la France. Les Miniſtres de ce Prince lui conſeilloient, à la nouvelle de cette irruption ſoudaine, d'appeller le Czar de Ruſſie à ſon ſecours : mais ce Prince, plus pénétrant qu'eux, leur répondit, que les Moſcovites étoient comme des ours, qu'il ne falloit point déchaîner

Il

3. *Quippe ſine dignitate præmium victoris eritis.* Livius, Lib. 35. La Neutralité n'eſt bonne, que pour le Prince qui eſt plus fort que ceux

Il arrivera toûjours que celui, qui n'eſt point ton ami, te priera d'être neutre, & l'autre de ne l'être pas. Les Princes mal-réſolus embraſſent d'ordinaire la neutralité, pour ſe tirer de l'embarras préſent, & le plus ſouvent ils ſe perdent.

Mais quand tu te déclares hautement en faveur de l'une des parties, ſi ton ami reſte vainqueur, il t'eſt obligé, & même affectionné, quoique tu ſois à ſa diſ-

ner, de crainte de ne pouvoir remettre leurs chaines. Il prit généreuſement ſur lui les ſoins de la vengeance, & il n'eut pas lieu de s'en repentir.

Si je vivois dans le ſiécle futur, j'allongerois ſûrement cet article par quelques réflexions qui pourroient y convenir; mais ce n'eſt pas à moi à juger de la conduite des Princes modernes, & dans le monde il faut ſavoir parler & ſe taire à propos.

La matière de la neutralité eſt auſſi bien traitée par Machiavel, que celle des engagemens des Princes. L'expérience a démon-

tré

ceux qui ſe battent, car il ſe fait; quand il veut, leur arbitre & leur juge; au contraire, elle nuit toûjours aux petits Princes. C'eſt pourquoi il faut être, ou le plus fort, ou avec le plus fort.

*discrétion ; car les hommes ne sont jamais si malhonnêtes, qu'ils veuillent * opprimer, avec tant d'ingratitude, celui qui les a obligez : outre que les victoires ne sont jamais si entières, que le vainqueur n'ait encore besoin de garder quelques mesures de bienséance. Si ton ami est vaincu, tu deviens le compagnon d'une fortune qui se peut relever, & tu as un ami qui te sert quand il peut.*

Si ceux qui se battent ensemble sont tels, que tu n'aies rien à craindre de celui qui vaincra, tu fais d'autant plus sagement de te déclarer, parceque tu concours à la ruine d'un voisin, tré depuis longtems, qu'un Prince neutre expose son Pays aux injures des deux parties belliqueuses[1], que ses États deviennent le théatre de la guerre, & qu'il perd toujours par la neutralité, sans que jamais il * ait rien de solide à y gagner.

Il y a deux manieres par lesquelles un Prince peut s'aggrandir ; l'une est celle de la conquête, lorsqu'un Prince guerrier recule par la force de ses armes les limites de sa domination : l'autre est celle du bon gouvernement, lorsqu'un

(1. belligérantes ; * y)

fin, avec celui qui le devroit ſauver, s'il étoit ſage, d'autant qu'il reſte à ta diſcrétion, ſi tu demeures vainqueur, comme il eſt impoſſible que tu ne le ſois.

*C'EST ici qu'il faut avertir le Prince de ne s'aſſocier jamais avec un plus puiſſant que lui, pour en offenſer d'autres, ſi ce n'eſt, que la néceſſité l'y contraigne, comme je l'ai dit ci-deſſus *; car, s'il vient à vaincre, tu te mets à ſa diſcrétion, qui eſt ce que les Princes doivent toûjours éviter. Les Vénitiens s'aſſociérent, ſans nul beſoin, avec la France, contre*

* *Au Chapitre XIII.*

qu'un Prince laborieux fait fleurir, dans ſes Etats, tous les Arts, & toutes les Sçiençes, qui les rendent plus puiſſants & plus policés.

TOUT ce Livre n'eſt rempli que de raiſonnemens ſur cette premiere maniere de s'aggrandir: diſons quelque choſe de la ſeconde, plus innocente, plus juſte, & toute auſſi utile, que la premiere.

LES Arts les plus néceſſaires à la vie, ſont, l'Agriculture, le Commerce, & les Manufactures; ceux qui font le plus d'honneur à l'eſprit humain, ſont, la Géometrie, la Philoſophie, l'Aſtronomie, l'Eloquen-

tre le Duc de Milan, d'où s'enſuivit la ruine de leur Etat.

MAIS quand on ne peut pas s'exempter de cette compagnie, ainſi qu'il arriva aux Florentins, lorſque le Pape & le Roi d'Eſpagne aſſaillirent la Lombardie; le Prince doit alors ſe joindre avec les autres, pour les raiſons que j'ai dites.

NE t'imagines point qu'il y ait de parti plus ſûr; au contraire, ſois aſſûré que tu n'en prendras que de hazardeux; car il eſt fatal de ne fuir jamais un inconvénient, ſans tomber dans un autre. Or, la prudence conſiſte à bien connoître la nature

quence, la Poëſie, la Peinture, la Muſique, la Sculpture, l'Architecture, la Gravure, & ce qu'on entend ſous le nom de Beaux-Arts.

COMME tous les Pays ſont très différents, il y en a où le fort conſiſte dans l'Agriculture, d'autres dans les Vendanges, d'autres dans les Manufactures, & d'autres dans le Commerce: ces Arts ſe trouvent même proſpérer enſemble en quelque Pays.

LES Souverains qui choiſiront cette manière douce & aimable de ſe rendre plus puiſſants, ſeront obligez d'étudier principalement

nature des inconvéniens, & à prendre le moindre mal pour un bien 4.

Le Prince doit encore honorer tous ceux qui excellent en leur art, ſurtout ſi c'eſt dans le Trafic, & dans l'Agriculture, & les exciter par des récompenſes à inventer ment la conſtitution de leur Pays, afin de ſavoir leſquels de ces Arts ſeront les plus propres à y réüſſir, & par conſéquent leſquels ils doivent le plus encourager. Les Français & les Eſpagnols ſe ſont apperçus que le Commerçe leur manquoit, & ils ont médité par cette raiſon ſur le moien de ruïner celui des Anglais. S'ils réüſſiſſent, la France augmentera ſa puiſſançe plus conſiderablement, que la conquête de vingt villes, & d'un millier de villages, ne l'auroit pu faire: & l'Angleterre & la Hollande, ces deux plus beaux & plus riches Pays du mon-

4, Celui qui attend toutes les commoditez, (dit Machiavel, au Liv. 2. de ſon Hiſtoire,) ou n'entreprend jamais rien, ou ce qu'il entreprend tourne le plus ſouvent à ſon deſavantage. J'ai obſervé, dans toutes les affaires du Monde, dit un autre Politique Italien, que rien ne précipite plûtôt dans le péril, que le trop grand ſoin de s'en éloigner, & que le trop de prudence dégénere ordinairement en imprudence. (*Fra Paolo*).

ter tout ce qui peut enrichir ſa Ville, ou ſon Etat, afin que les uns ne s'abſtiennent point d'ouvrir un bon commerce par la crainte de paier des droits; ni les autres de cultiver leurs terres, de peur d'en être dépouillez après les avoir embellies *.

EN-

* *Mr. le Chevalier Temple obſerve très bien, que le Commerce ne fleurit jamais dans un Gouvernement deſpotique, parce que perſonne n'eſt aſſûré de jouir long-tems de ce qu'il poſſede; au lieu que cela n'eſt pas à craindre dans les Républiques. A raiſon de quoi il conclut, que leur Gouvernement eſt plus propre, que celui des Monarchies, à cultiver & conſerver le Commerce; témoin Tyr, Carthage, Athenes, Siracuſe, Agrigenti, Rhodes, où il com-*

monde, dépériroient inſenſiblement, comme un malade qui meurt de conſomption.

LES Pays dont les Bleds & les Vignes ſont les richeſſes, ont deux choſes à obſerver; l'une eſt, de défricher ſoigneuſement toutes les terres, afin de mettre juſqu'au moindre terrain à profit; l'autre eſt, de rafiner ſur un plus grand, un plus vaſte débit, ſur les moiens de tranſporter ces marchandiſes à moins de fraix, & de pouvoir les vendre à meilleur marché.

QUANT aux Manufactures de toutes eſpèçes, c'eſt peut-

Enfin, il doit, en certains tems de l'année, tenir le Peuple en réjouïssance par des jeux & des spectacles 5. *Et comme*

commença de déchoir, dès que ces villes furent tombées en la puissance d'un Prince. Chap. 6. de ses Remarques sur la Hollande.

5. Comme faisoient les Romains, qui, selon la remarque de Tacite, domptoient plus les peuples par les voluptez, que par les armes. *Voluptatibus, quibus Romani plus adversus subjectos, quàm armis valent.* Hist. 4. Et Agricola, qui amollit le courage féroce des Anglois par le luxe, à tel point, qu'ils appelloient en lui douceur & modération ce qui faisoit une partie de leur servitude. *Ut homines dispersi ac rudes, eòque bello feroces, quiete & otio per voluptates assuescerent . . . . Idque apud im-*

peut-être ce qu'il y a de plus utile, & de plus profitable, à un Etat, puisque par elles on suffit aux besoins & au luxe des habitans, & que les Voisins sont même obligez de payer tribut à votre industrie: elles empêchent, d'un côte, que l'argent sorte du Pays, & elles en font rentrer de l'autre.

Je me suis toujours persuadé que le défaut de Manufactures avoit causé en partie ces prodigieuses Emigrations des Pays du Nord, de ces Goths, de ces Vandales, qui innonderent si souvent les Pays méridionaux. On ne connais-

me chaque Ville eſt partagée en divers corps de métier, il eſt bon qu'il aſſiſte quelquefois à leurs aſſemblées 6, *& qu'il y*

naiſſoit d'Art dans ces tems reculés, en Suede, en Danemark, & dans la plus grande partie de l'Allemagne, que l'Agriculture, ou la Chaſſe; les terres labourables étoient partagées entre un certain nombre de Propriétaires, qui les cultivoient, & qu'elles pouvoient nourrir.

MAIS comme la race humaine a de tous tems été très féconde dans ces Climats froids, il arrivoit qu'il y avoit deux fois plus d'habitans dans un Pays; qu'il n'en pouvoit ſubſiſter par le labourage: & ces Cadets de bonne Maiſon * s'at-

imperitos humanitas vocabatur, cùm pars ſervitutis eſſet.

6. Comme faiſoit Auguſte. *Indulſerat ei ludicro Auguſtus . . . neque ipſe abhorrebat talibus ſtudiis, & civile rebatur miſceri voluptatibus vulgi.* Ann. 1. Car le peuple, qui aime ſon plaiſir, eſt ravi d'y avoir le Prince pour compagnon. *Ut eſt vulgus cupiens voluptatum, & ſi eodem Princeps trahat, latum,* Ann. 14. Et Vitellius, qui, dans l'élection des Conſuls, ſe mêloit indifféremment parmi les prétendans, & tâchoit de ſe concilier l'affection & la voix du peuple, en préſidant aux ſpectacles du Théatre & du Cirque. *Cómitia conſulum cum candidatis civiliter co-*

(* Les Indigens)

y faſſe parade de ſa magnificence & de ſa bonté, mais ſans oublier jamais la majeſté de Prince 7, *qui le doit accompagner par-tout.*

celebrans, omnem infimæ plebis rumorem in theatro, ut ſpectator; in Circo, ut fautor, affectavit. Hiſt. 2.

7. *Ita ut nec illi, aut facilitas auctoritatem, aut ſeveritas amorem deminuat.* In Agricola.

s'attroupoient alors; ils étoient d'illuſtres brigands par néceſſité, ils ravageoient d'autres Pays, & en dépoſſédoient les maîtres. Auſſi voit-on dans l'Empire d'Orient & d'Occident, que ces Barbares ne demandoient pour l'ordinaire que des champs pour cultiver, afin de fournir à leur ſubſiſtançe. Les Pays du Nord ne ſont pas moins peuplés qu'ils l'étoient alors; mais comme le luxe a très ſagement [1] multiplié nos beſoins, il a donné lieu à des Manufactures, & à tous ces Arts, qui font ſubſiſter des peuples entiers, qui autrement ſeroient obligez de chercher leur ſubſiſtançe ailleurs.

Ces manieres donc de faire proſpérer un Etat ſont comme des talens confiez à la ſageſſe du Souverain, qu'il

(1. heureuſement)

qu'il doit mettre à uſure & faire valoir. La marque la plus ſûre, qu'un Pays eſt ſous un gouvernement ſage & heureux, c'eſt lorſque les Beaux-Arts naiſſent dans ſon ſein : ce ſont des fleurs qui viennent dans un terrain gras, & ſous un ciel heureux ; mais que la ſéchereſſe, ou le ſouffle des Aquilons, fait mourir.

RIEN n'illuſtre plus un Regne, que les Arts qui fleuriſſent ſous ſon abri. Le ſiécle de Pericles eſt auſſi fameux par les grands génies qui vivoient à Athenes, que par les batailles que les Athéniens donnerent alors. Celui d'Auguſte eſt mieux connu par Ciceron, Ovide, Horace, Virgile, &c., que par les Proſcriptions de ce cruel Empereur, qui doit après tout une grande partie de ſa réputation à la Lire d'Horace. Celui de Louïs XIV. eſt plus célebre par les Corneilles, les Racines, les Molieres, les Boileau, les Deſcartes, les Le Bruns, les Girardon, que par ce Paſſage du Rhin tant exagéré, par les Sieges où Louïs ſe trouva en perſonne, & par la Bataille de Turin, que Monſieur de Marſin fit perdre au Duc d'Orléans par ordre du Cabinet.

LES

LES Rois honorent l'humanité, lorſqu'ils diſtinguent & récompenſent ceux qui lui font le plus d'honneur, & qu'ils encouragent ces eſprits ſupérieurs qui s'employent à perfectionner nos connaiſſances, & qui ſe dévoüent au culte de la vérité.

HEUREUX ſont les Souverains qui cultivent eux-mêmes ces ſciences, qui penſent avec Ciceron, ce Conſul Romain, Libérateur de ſa Patrie, & Pere de l'Eloquence! „ Les Lettres forment „ la jeuneſſe, & ſont le charme de „ l'age avancé: la proſpérité en eſt „ plus brillante, l'adverſité en reçoit „ des conſolations; & dans nos maiſons, & dans celles des autres, dans „ les voyages & dans la ſolitude, en „ tous tems & en tous lieux, elles „ ſont la douceur de notre vie. „

LAURENT DE MEDICIS, le plus grand homme de ſa Nation, étoit le pacificateur de l'Italie, & le reſtaurateur des Sciences; ſa probité lui concilia la confiance générale de tous les Princes; & Marc Aurele, un des plus grands Empereurs de Rome, étoit non-moins heureux guerrier que ſage philoſophe, & joignoit la pratique la plus ſévere

de la morale à la profeſſion qu'il en faiſoit. Finiſſons par ces paroles : „ Un „ Roi que la juſtice conduit, a l'uni- „ vers pour ſon temple, & les gens „ de bien en ſont les Prêtres & les Sa- „ crificateurs. „

CHA-

CHAPITRE XXII.

DES SÉCRETAIRES DES PRINCES.

CE n'eſt pas une choſe de peu d'importance, que de choiſir des Miniſtres, car c'eſt par les gens que le Prince tient auprès de ſa perſonne que l'on juge de ſon eſprit & de ſa prudence [a].

QUAND Il y a deux eſpèçes de Prinçes dans le monde; ceux qui voyent tout par leur propres yeux, & gouvernent leurs États par eux-mêmes; & ceux qui ſe repoſent ſur la bonne-foi de leurs Miniſtres, & qui ſe laiſſent gouverner par ceux qui ont pris l'aſçendant ſur leur eſprit.

Les Souverains de la premiere eſpèçe ſont comme l'ame de leurs Etats; le poids de leur Gou-

a. Tacite dit, qu'on prit bon augure du regne de Néron, ſur le choix qu'il fit de Corbulon pour Général de ſes Armées, ce choix montrant que la porte étoit ouverte au mérite, & qu'il ſe gouvernoit par un bon Conſeil. *Daturum planè documentum*

QUAND ils ſont ba-

cumentum, boneſtis, an ſocus, amicis uteretur, ſi ducem egregium, quàm ſi pecunioſum & gratia ſubnixum deligeret. Et, quelques lignes après, *Læti, quod Domitium Corbulonem præpoſuerat, videbaturque locus virtutibus pateſactus.* Ann. 13. Et me ſemble, (dit Commines au Chapitre 3. du Livre 2. de ſes Mémoires,) que l'un des plus grands ſens que puiſſe montrer un ſeigneur, c'eſt de s'acointer & approcher de lui gens vertueux & honnêtes; car il ſera jugé, à l'opinion des gens, d'être de la condition & nature de ceux qu'il tiendra les plus prochains de lui. Et c'eſt où le Prince d'Orange ſe fondoit, quand il diſoit, qu'il falloit juger de la cruauté du Roi Philippe II. par toutes celles que le Duc d'Albe exerçoit impunément dans les Païs-Bas.

Gouvernement repoſe ſur eux-ſeuls, comme le monde ſur le dos d'Atlas: ils reglent les affaires intérieures comme les étrangères; ils rempliſſent à la fois les poſtes des Premiers Magiſtrats de la Juſtice, de Général des Armées, de Grands Treſoriers. Ils ont, à l'exemple de Dieu, (qui ſe ſert d'intelligences ſupérieures à l'homme pour opérer ſes volontez,) des eſprits pénétrans & laborieux, pour exécuter leurs deſſeins, & pour remplir en détail ce qu'ils ont projetté en grand; leurs Miniſtres ſont proprement des inſtrumens dans les mains

habiles & fidèles, on doit toûjours le croire ſage, pour avoir ſû connoître leur prix [b]. *Mais, quand ils ne le ſont pas, on ne peut jamais juger favorablement de lui après qu'il a fait un ſi mauvais choix. Tous ceux qui connoiſſoient Antoine* da Venafro, *reconnoiſſoient que Pandolfe* Petrucci, *Prince de Sien-*

b. Car, comme l'on ne ſauroit bien juger d'un ſtatuaire, d'un peintre, ou d'un ſculpteur, ſans être de ſon métier, on ne peut jamais bien connoître la ſageſſe d'autrui, ſans être ſage. *Ut enim de pictore, ſculptore, fictore, ni artifex judicare, ita niſi ſapiens non poteſt perſpicere ſapientem.* Plin. Ep. 10. Lib. 1.

mains d'un ſage & habile maître [1].

*[Les Souverains du

(1. Ouvrier.)

(* *Au lieu de ce qui eſt ici, juſqu'à la Page* 322., *entre deux Crochets, il y a, dans l'Edition publiée par* Voltaire, *ce qui ſuit :*

Les Souverains du ſecond ordre, n'aiant pas reçu les mêmes talens de la Providence, peuvent y ſuppléer par un choix heureux.

Le Roi qui a aſſez de ſanté, des organes en même tems aſſez déliés pour ſoutenir le pénible travail du Cabinet, manque à ſon devoir s'il ſe donne un Premier Miniſtre; mais je crois qu'un Prince qui n'a pas ces dons de la nature, ſe manque à lui-même, & à ſon peuple, s'il n'emploie pas tout ce qu'il a de raiſon à choiſir un homme ſage qui porte le fardeau, dont le poids ſeroit trop fort pour ſon

Sienne, étoit un très-prudent homme, pour avoir pris un ſi habile Miniſtre.

OR, il y a trois ſortes d'eſprits: les uns entendent par eux-mêmes; les autres comprennent tout ce qu'on leur montre; & quelques-uns n'entendent, ni par eux, ni par autrui. Les premiers ſont très-excellens, les ſeconds ſont bons, & les derniers inutiles [c].

SI Pandolfe n'étoit pas du premier rang, ſans doute qu'il étoit du ſecond; car toutes les fois qu'un Prin-

du ſecond ordre ſont comme plongez, par un défaut de génie ou une indolençe naturelle, dans une indifférençe léthargique.

ſon Maitre. Tout homme n'a pas les talens; mais tout homme, s'il veut, aura aſſez de diſcernement pour les reconnoître dans autrui, & pour en faire uſage. La ſcience la plus univerſelle des hommes, eſt de diſtinguer aſſez vite la portée du génie des autres; on ne voit que faibles Artiſtes qui jugent très bien les plus grands Maîtres. Les moindres Soldats connoiſſent tout ce que valent leurs Officiers; les plus grands Miniſtres ſont appréciés par leurs Commis. Un Roi ſeroit donc bien aveugle s'il ne diſtinguoit pas le génie de ceux qu'il emploie. Il n'eſt pas ſi facile de connoître tout

c. Un ancien Poëte a dit: *Laudatiſſimus eſt, qui per ſe cuncta videbit. Sed laudandus & is, qui paret recta monenti.*

Prince a l'eſprit de diſcerner le bien & le mal que quelqu'un fait, on dit, Quoique de lui-même il n'ait pas de pénétration, il connoit les bonnes & les mauvaiſes actions de ſon Miniſtre, & pour approuver les unes, & blâmer les autres, il lui impoſe la néceſſité d'être homme-de-bien * d.

MAIS comment connoître bien un Miniſ-

que. Si l'Etat, prêt de tomber en deffaillançe par la faibleſſe du Souverain, doit être ſoutenu par la ſageſſe & la vivaçité d'un Miniſtre, le Prinçe alors n'eſt qu'un fantôme, mais un fantôme néceſſaire ; car il repréſente l'Etat : tout ce qui eſt à ſouhaiter, c'eſt qu'il faſſe un choix heureux.

IL n'eſt pas auſſi facile, qu'on le pen-

* [Ou] *de faire ſon devoir.*

d. C'eſt pour cela que Sejanus, qui connoiſſoit l'habileté & la pénétration de Tibére, mettoit au commencement tout ſon eſprit à lui donner de bons conſeils. *Sejanus, incipiente adhuc potentia, bonis conſiliis noteſcere volebat.* Ann. 4.

tout d'un coup l'étendue de leur probité : un Ignorant ne peut cacher ſon ignorance, mais un cœur faux peut en impoſer long-tems à un Roi, qu'il a tant d'intérêt de tromper, & qu'il aſſiége par ſes artifices.)

niſtre ? En voici la pierre-de-touche. Quand tu vois que ton Miniſtre penſe plus à lui, qu'à toi, & que toutes ſes actions tendent à ſon profit, tu ne dois jamait t'y fier [e] ; *car celui*

e. Après que Sejanus eut ſauvé la vie à Tibére dans la grotte de la Spélonque, Tacite dit que Tibére prit une entiére confiance en lui, comme en un homme qui avoit eu plus de ſoin de la vie du Prince, que de la ſienne. *Major ex eo, & ut non ſui anxius, cum fide audiebatur.* Ann. 4. Et Tigellin, pour détruire ſes rivaux, diſoit à Néron, qu'il ne faiſoit pas comme Burrhus, qui avoit des prétentions, & des eſpérances ; & que toute ſon ambition étoit de veiller à la ſûreté du Prince. *Non ſe, ut Burrhum, diverſas ſpes, ſed ſo-*

penſe, à un Souverain, de bien approfondir le caractére de ceux qu'il veut emploier dans les affaires ; car les Particuliers ont autant de facilité à ſe déguiſer devant leurs maîtres, que les Princes trouvent d'obſtacles pour diſſimuler leur intérieur aux yeux du Public.]

Après-tout, ſi Sixte cinq a pu tromper ſeptante [1] Cardinaux, qui devoient le connaître, combien à plus forte raiſon n'eſt-il pas plus facile à un Particulier de ſurprendre la pénétration du Souverain, qui a manqué

(1. Soixante-& dix)

celui qui manie les affaires d'un Etat ne doit jamais penſer aux ſiennes, ni même entretenir le Prince d'autre choſe, que de ce qui regarde ſon Etat [f].

MAIS qué d'occaſions pour le démêler?

UN Prince d'eſprit peut juger, ſans peine, du génie, & de la capacité, de ceux qui le ſervent; mais il lui eſt preſqu'impoſſible de bien juger de leur deſintéreſſement & de leur fidélité.

ON a vu ſouvent que des hommes paraiſſent vertueux faute d'occaſions pour ſe démentir, mais qui ont renoncé à l'honnêteté dès que leur vertu a été miſe à l'épreuve. On ne parla point mal, à Rome, des Tiberes, des Nerons, des Caligula, avant qu'ils parvinſſent au trône, peut-être

ſolam incolumitatem Neronis ſpectare. Ann. 14. Tous les Miniſtres tiennent ce langage, mais leur cœur & leurs actions démentent ſouvent leur bouche.

f. C'eſt-pourquoi Tibére tourna en ridicule un Sénateur, qui ôſa parler des intérêts de ſa famille dans le Sénat, diſant, que le Sénat avoit été établi pour délibérer des affaires publiques, & non pas pour écouter les demandes impertinentes des Particuliers. *Nec ideò à majoribus conceſſum eſt, egredi aliquando relationem, & quod in commune conducat loco ſententiæ proferre, ut privata*

MAIS auſſi le Prince doit penſer à ſon Miniſtre, pour l'obliger à bien faire g; *il le doit combler*

vata negotia, res familiares noſtras hic augeamus . . . . Efflagitatio intempeſtiva & improviſa, cùm aliis de rebus convenerint Patres, conſurgere. Ann. 2.

g. C'eſt comme Tibére l'entendoit, quand il diſoit à Sejanus: *Ipſe, quid intra animum volutaverim, quibus adhuc neceſſitudinibus immiſcere te mihi parem; omittam ad præſens referre. Id tantùm aperiam, nihil eſſe tam excelſum, quod non virtutes iſtæ, tuuſque in me animus, menentur, datoque tempore, vel in ſenatu, vel in concione non reticebo.* Ann. 4.; comme pour lui dire: Ne te mets point en peine des affaires de ta famille, j'y penſe pour toi, & je ne t'en dirai pas d'avantage à cette heure, ſinon

être que leur ſcélerateſſe ſeroit reſtée ſans effet, ſi elle n'avoit été miſe en œuvre par l'occaſion qui développa le germe de leur méchanceté.

IL ſe trouve des hommes qui joignent à beaucoup d'eſprit, de ſoupleſſe, & de talens, l'ame la plus noire & la plus ingrate; il s'en trouve d'autres, qui poſſedent * toutes les qualités du cœur.

LES Prinçes prudens ont ordinairement donné la préférençe à ceux chez qui les qualitez du cœur prévaloient, pour les em-

(* un cœur bon & généreux.)

bler d'honneurs, de charges, & de richeſſes, en ſorte qu'il ne puiſſe deſirer, ni d'autres honneurs, ni d'autres richeſſes, & qu'il connoiſſe qu'il lui ſeroit impoſſible de ſe maintenir ſous un autre maître.

Le Prince & le Miniſtre, qui en uſeront ainſi, pourront ſe fier l'un à l'autre; mais quand ils feront autrement, il en arrivera toûjours mal au Prince, ou au Miniſtre.

non qu'en tems & lieu je ne tairai point les ſervices que tu m'as rendus. Philippe II., Roi d'Eſpagne, diſoit à Ruy Gomez, ſon Premier Miniſtre, *Faites mes Affaires, & je ferai les vôtres.*

employer dans l'intérieur de leur Pays. Ils leur ont préferé au-contraire ceux qui avoient plus de ſoupleſſe, pour s'en ſervir dans des négoçiations. Car, puiſqu'il ne s'agit que de maintenir l'ordre & la juſtiçe dans leurs Etats, il ſuffit de l'honnêteté; & s'il faut perſuader les Voiſins & noüer des intrigues, on ſent bien que la probité n'y eſt pas tant requiſe, que l'adreſſe & l'eſprit.

Il me ſemble qu'un Prinçe ne ſauroit aſſez récompenſer la fidélité de ceux qui le ſervent avec zêle; il y a un certain ſenti-

timent de juſtiçe en nous, qui nous pouſſe à la reconnaiſſançe, & qu'il faut ſuivre. Mais, d'ailleurs, les intérêts des Grands demandent abſolument qu'ils récompenſent avec autant de généroſité, qu'ils puniſſent avec clémençe; car les Miniſtres, qui s'apperçoivent que la vertu ſera l'inſtrument de leur fortune, n'auront point aſſurément recours au crime, & ils préféreront naturellement les bienfaits de leur maître aux corruptions étrangères.

LA voye de la juſtiçe, & la ſageſſe du monde, s'accordent donc parfaitement ſur ce ſujet, & il eſt auſſi imprudent que dur, de mettre, faute de récompenſer[1] & de généroſité, l'attachement des Miniſtres à une dangereuſe épreuve.

IL ſe trouve des Prinçes qui donnent dans un autre deffaut, auſſi dangereux: ils changent les[2] Miniſtres avec une légéreté infinie, & ils puniſſent avec trop de rigueur la moindre irrégularité de leur conduite.

LES Miniſtres qui travaillent immédiatement ſous les yeux du Prinçe, lorſ-

(1. récompenſe 2. de)

lorſqu'ils ont été quelque tems en place, ne ſauroient pas tout-à-fait lui déguiſer leurs deffauts : plus le Prince eſt pénétrant, & plus facilement il les ſaiſit.

Les Souverains, qui ne ſont pas philoſophes, s'impatientent bientôt ; ils ſe révoltent contre les foibleſſes de ceux qui les ſervent, ils les diſgraçient & les perdent.

Les Princes qui raiſonnent plus profondément, connaiſſent mieux les hommes ; ils ſavent qu'ils ſont tous marqués au coin de l'humanité, qu'il n'y a rien de parfait en ce Monde, que les grandes qualités ſont, pour ainſi dire, miſes en équilibre par des grands deffauts, & que l'homme de génie doit tirer parti de tout. C'eſt pourquoi (à moins de prévarication) ils conſervent leurs Miniſtres, avec leurs bonnes & leurs mauvaiſes qualitez, & ils préférent ceux qu'ils ont approfondis, aux nouveaux qu'ils pourroient avoir, à-peu-près comme d'habiles muſiciens, qui aiment mieux joüer avec des inſtrumens dont ils connaiſſent le fort & le faible, qu'avec de nouveaux, dont la bonté leur eſt inconnüe.

CHA-

CHAPITRE XXIII.

COMMENT IL FAUT FUIR LES FLATEURS.

JE ne ſaurois me paſſer de parler ici d'un mal que les Princes ont bien de la peine à éviter, à moins qu'ils n'aient beaucoup de prudence & de diſcernement ; & ce mal eſt la Flaterie, qui regne dans toutes les Cours [a]. *Car les hommes ont tant d'amour propre, & ſe trom-*

IL n'y a pas un Livre de Morale, il n'y a pas un Livre d'Hiſtoire, où la faibleſſe des Princes ſur la flatterie ne ſoit rudement cenſurée : on veut que les Rois aiment la vérité, on veut que leurs oreilles s'accoutument à l'entendre, & l'on a raiſon ; mais on veut encore, ſelon la coutume des hommes, des choſes un peu contradictoires : on veut que les Princes aient

a. Tacite dit, que la Flaterie eſt un mal auſſi ancien, que la domination. *Adulationes . . . . vetus id in Republica malum* Ann. 2.

trompent ſi fort dans la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, qu'il leur eſt très-difficile de ſe préſerver de cette contagion; & d'ailleurs, ceux qui veulent s'en garantir, courent riſque de devenir mépriſables.

CAR, comme tu n'as point d'autre moïen de te garder des Flateurs, ſi-non, de faire croire que tu ne t'offenſes point d'entendre la vérité; ſi chacun a la liberté de te la dire, on te perd bien-tôt le reſpect [b]. *C'eſt-pourquoi* aient aſſez d'amour propre pour aimer la gloire, pour faire de grandes actions, & qu'en même tems ils ſoient aſſez indifférens pour renoncer de leur gré au ſalaire de leurs travaux; le même principe doit les pouſſer à mériter la loüange, & à la mépriſer. C'eſt prétendre beaucoup de l'humanité; on leur fait bien de l'honneur de ſuppoſer qu'ils doivent avoir ſur eux-mêmes plus de pouvoir encore, que ſur les autres.

Contemptus virtutis ex contemptu famæ.

LES Princes inſen-

(1. les)

b. C'eſt pour cela que Tibére, qui haïſſoit la Flaterie, ne pouvoit néanmoins ſouffrir la liberté; de ſorte que l'on ne ſavoit comment parler devant lui. *Auguſta & lubrica oratio ſub*

quoi le Prince prudent doit tenir un milieu, en choiſiſſant des gens ſages, à qui ſeulement il donne toute permiſſion de lui dire la vérité ſur les choſes qu'il leur demandera, ſans ſe mêler du reſte. Mais il doit les interroger de tout, entendre leurs avis, & puis en faire à ſa mode, ſe gouvernant envers eux de maniére que chacun connoiſſe & croie, que plus on lui parle librement, & plus on lui plait *. *Après ceux-*

ſenſibles à leur réputation n'ont été que des indolents ou des voluptueux abandonnez à la molleſſe; c'étoient des maſſes d'une matiere vile, qu'aucune vertu n'animoit. Des Tirans très cruels ont aimé, il eſt vray, la loüange; mais c'étoit en eux vanité odieuſe, un vice de plus; ils vouloient l'eſtime en méritant l'opprobre.

CHEZ les Princes vicieux la flatterie eſt un poiſon mortel qui multiplie les ſemences de leur corruption: chez les Princes de mérite, la flatterie eſt comme une rouille qui s'attache à leur gloire, &

ſub Principe, qui libertatem metuebat, adulationem oderat. Ann. 2.

* *A l'exemple de Jean II., Roi de Portugal, qui, prié par un de ſes courtiſans de lui accorder une charge vacante, répondit:* Je la gar-

veux-là, il n'en doit plus écouter d'autres, mais demeurer ferme dans ce qu'il aura délibéré.

Si le Prince fait autrement, ou les Flatteurs le perdent, ou bien il varie souvent, selon la diversité des avis c; *ce qui le fait mépriser.*

A ce propos, je veux rapporter ce que le Prêtre Luc disoit un jour de l'Empereur Maximi-

& qui en diminue l'éclat. Un homme d'esprit se révolte contre la flatterie grossière, il repousse l'adulateur mal-adroit. Il est une autre sorte de flatterie; elle est la sophiste des défauts, sa réthorique les diminue; c'est celle qui fournit des argumens aux passions, qui donne à l'austérité le caractère de la justice, qui fait une ressemblance si parfaite de la libéralité à la profusion, qu'on s'y méprend, qui couvre les débauches du voile de l'amusement & du plaisir; elle amplifie surtout

garde à un homme qui ne m'a jamais flatté.

c. Comme font les Princes imbécilles. *Ipse modò huc modò illuc, ut quemque suadentium audierat, promptus*, dit Tacite de Claudius, Ann. 12. *Huc illuc circumagi, qua jusserat vetare, qua vetuerat jubere.* Hist. 3.

(t. elle)

milien, ſon Maitre, qui regne aujourd'hui; Qu'il ne prenoit conſeil de perſonne, & que néanmoins il ne faiſoit jamais rien à ſa mode. *Et cela vient de ce qu'il tient une route contraire à celle que je viens de marquer; car comme il ne communique ſes ſecrets à perſonne, quand on vient à découvrir ſes deſſeins, les gens de ſon Conſeil y contrediſent, & lui, qui a l'humeur facile, ſe rend à leur avis; ſi-bien qu'il n'y a point de fond à faire ſur ſes délibérations, d'autant que ce qu'il fait un jour, il le défait un autre* [d].

IL

d. Défaut, que l'on dit que l'Empereur Léo-

tout les viçes des autres, pour en ériger un trophée à ceux de ſon héros. La plûpart des hommes donnent dans cette flatterie, qui juſtifie leurs goûts, & qui n'eſt pas tout à fait menſonge; ils ne ſauroient avoir de la rigueur pour ceux qui leur diſent un bien d'eux-mêmes dont ils ſont convaincus. La flatterie qui ſe fonde ſur une baze ſolide eſt la plus ſubtile de toutes; il faut avoir le diſcernement très fin pour apperçevoir la nuançe qu'elle ajoute à la vérité. Elle ne fera point accompagner un Roy à la tranchée par des Poëtes qui doi-

Il faut donc qu'un Prince prenne conſeil de tout, mais quand il lui plait, & non pas quand il plait aux autres ; enſorte que perſonne n'ôſe le conſeiller, ſans en être requis. Il doit être grand queſtionneur, & puis entendre patiemment tout ce qu'on lui répond ; & s'il voit quelqu'un biaiſer à lui dire la vérité, il doit en montrer du reſſentiment.

Ceux-là ſe trompent fort, qui croient qu'un Prince, qui prend conſeil, paſſe pour un homme qui n'eſt pas prudent par lui-même, mais ſeulement

doivent être les Hiſtoriens, elle ne compoſera point des Prologues d'Opera remplis d'hiperboles, des Préfaces fades & des Epîtres rampantes ; elle n'étourdira point un Héros du réçit empoulé de ſes victoires, mais elle prendra l'air du ſentiment, elle ſe ménagera délicatement des entrées, elle paraitra franche & naïve. Comment un grand homme, comment un Héros, comment un Prinçe ſpirituel, peut-il ſe fâcher de s'entendre dire une vérité, que la vivacité d'un ami ſemble laiſſer échapper ? Comment Louïs quatorze, qui ſentoit

Léopold, qui regne aujourd'hui, a hérité de Maximilien I.

lement par les bons conſeils qu'on lui donne [e].

CAR c'eſt une régle générale & infaillible, que le Prince, qui n'eſt pas ſage de lui-même, ne ſauroit être bien conſeillé, à moins que par

e. L'excellence du Miniſtre, dit un habile Eſpagnol, n'a jamais diminué la gloire du Maitre; au-contraire, tout l'honneur du ſuccès retourne à la cauſe principale, & pareillement tout le blâme. La Renommée s'addreſſe toûjours aux premiers auteurs; elle ne dit jamais: *Cet homme a eu de bons ou de mauvais Miniſtres*; mais, *Il a été bon ou mauvais Ouvrier.* Il faut donc tâcher de bien choiſir les Miniſtres, puiſque c'eſt d'eux que dépend l'immortalité de la réputation. *Gracian, dans ſon Oracle manuel.*

toit que ſon air ſeul en impoſoit aux hommes, & qui ſe complaiſoit dans cette ſupériorité, pouvoit-il ſe fâcher contre un vieil Officier, qui, en lui parlant, tremblоit & beguayoit, & qui, en s'arrêtant au-milieu de ſon diſcours, lui dit, Au-moins, Sire, je ne tremble pas ainſi devant vos ennemis.

LES Princes qui ont été hommes avant de devenir Roys, peuvent ſe reſſouvenir de ce qu'ils ont été, & ne s'accoutument pas ſi facilement aux alimens de la flatterie. Ceux qui ont regné toute leur vie ont toujours été nourris d'en-

par hazard il ſe laiſſât gouverner à un homme qui fût très-prudent ; &, en ce cas, il pourroit être bien gouverné, mais non pas ſe maintenir, parce qu'un tel Miniſtre le dépouilleroit bien-tôt de ſon Etat.

MAIS ſi un Prince, qui n'eſt pas ſage, a pluſieurs conſeillers, il ne ſera pas capable de concilier leurs divers avis 1 ; *& ils ne penſeront tous qu'à leurs intérêts* 2, *& même ſans qu'il s'en apperçoive. Et comme*

1. *Neque aliunis conſiliis regi, neque ſua expedire.* Hiſt. 3.

2. *Sibi quiſque tendentes.* Hiſt 1., *quia apud infirmum metu, & majore præmio, peccatur.* Ibid.

d'encens comme les Dieux, & ils mourroient d'inanition s'ils manquoient de loüange.

IL ſeroit donc plus juſte, ce me ſemble, de plaindre les Roys, que de les condamner ; ce ſont les flatteurs, &, plus qu'eux encore, les calomniateurs, qui méritent la condamnation & la haine du public ; de même que tous ceux qui ſont aſſez ennemis des Princes pour leur déguiſer la vérité. Mais que l'on diſtingue la flatterie de la loüange. Trajan étoit encouragé à la vertu par le Panégyrique de Pline, Tibére étoit confirmé dans le viçe par les flatte-

me c'eſt l'ordinaire teries des Séna-
des hommes d'être teurs.
toûjours méchans, ſi
l'on ne leur impoſe une néceſſité d'être bons, le Prince, qui ne ſe connoitra pas en gens, ne ſera jamais bien ſervi.

JE conclus donc, que c'eſt la prudence du Prince qui produit les bons conſeils, & non les bons conſeils qui ſont la prudence du Prince.

CHAPITRE XXIV.

POURQUOI LES PRINCES D'ITALIE ONT PERDU LEURS ETATS.

LE Prince nouveau, qui obſervera prudemment les choſes que j'ai dites, en paroitra un ancien, & ſera même plus en ſûreté dans ſon Etat, que s'il étoit Prince héréditaire; car comme l'on épluche de plus près les actions d'un Prince nouveau, que celles d'un Prince ſucceſſif, quand on vient à reconnoître qu'il eſt ſage, ſon mérite lui concilie plus l'affection des ſujets, que ne

LA Fable de Cadmus, qui ſema en terre les dents du ſerpent qu'il venoit de vaincre, & dont nâquit un peuple de Guerriers qui ſe détruiſirent, eſt l'enblême de ce qu'étoient les Princes Italiens du tems de Machiavel. Les perfidies, & les trahiſons, qu'ils commettoient les uns envers les autres, ruina[1] leurs affaires.

(1. ruinerent)

ne feroit la ſucceſſion de pere en fils, d'autant que les hommes s'arrêtent bien plus au préſent, qu'au paſſé, & ne cherchent point à changer, quand ils ſe trouvent bien 1. *Au contraire, ils défendent le Prince à toute force, pourvu qu'il ne manque point à ſon devoir dans les autres choſes.*

Et, pour-lors, le Prince aura une double gloire d'avoir donné commencement à une nouvelle Principauté, de l'avoir munie de bonnes loix, de bonnes armes, de de bons amis, & de bons

1. *Tuta & præſentia quàm vetera & periculoſa malunt.* Ann. 1. *Anteponunt præſentia dubiis.* Hiſt. 1.

res. Qu'on liſe l'Hiſtoire d'Italie de la fin du quatorziéme ſiécle juſqu'au commencement du quinziéme, ce ne ſont que cruautez, ſéditions, violençes, ligues pour s'entredétruire, uſurpations, aſſaſſinats, en un mot, un aſſemblage énorme de crimes, dont l'idée ſeule inſpire de l'horreur.

SI, à l'exemple de Machiavel, on s'aviſoit de renverſer la juſtice & l'humanité, on bouleverſeroit tout l'Univers; l'inondation de crimes reduiroit dans peu ce Continent dans une vaſte ſolitude. C'étoit l'inquité & la barbarie des Prin-

bons exemples ; au-lieu que celui-là ſera doublement infame, qui, étant né Prince, aura perdu ſon Etat par ſon peu de prudence.

SI l'on conſidere le Roi de Naples, le Duc de Milan, & d'autres, qui ont perdu le leur de nôtre tems, on trouvera prémiérement en eux un commun défaut, quant à la diſpoſition de leurs armes, comme je l'ai montré amplement ci-deſſus ; & puis on verra qu'ils ſe ſont perdus, ou pour s'être fait haïr du peuple, ou pour n'avoir pas ſû s'aſſûrer des Grands.

CAR, à moins que de tomber dans quelqu'une de ces fautes, en

Princes d'Italie qui leur firent perdre leurs Etats, ainſi que les faux principes de Machiavel perdront à coup ſûr ceux qui auront la folie de les ſuivre.

JE ne déguiſe rien ; la lâcheté de quelques-uns de ces Princes d'Italie peut avoir également avec leur méchanceté concouru à leur perte : la faibleſſe des Rois de Naples, il eſt ſûr, ruina leurs affaires ; mais qu'on me diſe d'ailleurs en Politique tout ce que l'on voudra, argumentez, faites des ſiſtêmes, alléguez des exemples, employez toutes les ſubtili-

*on ne perd point des Etats qui peuvent tenir une bonne Armée en campagne. Philippe de Macédoine *, non pas le pere d'Alexandre-le-Grand, mais celui qui fut vaincu par Titus Quintus, n'avoit pas un grand Etat en comparaiſon des Romains, & des Grecs, qui l'attaquoient; néanmoins, comme il étoit homme-de-guerre, & qui ſavoit entretenir le peuple, & s'aſſûrer des Grands, il ſoutint pluſieurs années la guerre; & ſi, à la fin, il perdit quelques villes, il conſerva pourtant ſon Roiaume.*

CE tilitez, vous ſerez obligé d'en revenir à la juſtiçe malgré vous.

JE demande à Machiavel ce qu'il veut dire par ces paroles : „ Si l'on „ remarque en un „ Souverain nouvellement élevé „ ſur le trône, (ce „ qui veut dire, „ dans un uſurpateur,) de la prudençe & du mérite, on s'attachera bien plus „ à lui, qu'à ceux „ qui ne ſont redevables de leur „ grandeur qu'à „ leur naiſſançe. „ La raiſon de cela, c'eſt qu'on „ eſt bien plus touché du préſent „ que du paſſé, & „ quand on y trouve de quoi ſe „ ſa-

* *Le pere de Perſée, dernier Roi de Macédoine.*

Ce n'eſt donc point à la Fortune que nos Princes ſe doivent prendre d'avoir perdu leurs Etats, mais à leur lâcheté; car, faute d'avoir penſé au changement qui pouvoit arriver, (étant l'ordinaire des hommes de ne point craindre la tempête durant la bonnace), quand ils ont vu approcher l'ennemi, au lieu de ſe défendre, ils ont pris la fuite, ſur l'eſpérance, que leurs peuples, dégoutez de l'inſolence du vainqueur, ne manqueroient pas de les rappeller: parti, qui eſt bon à prendre, lorſqu'il n'y en a point d'autres; mais qui eſt honteux, quand on a des moïens plus honnêtes.

„ ſatisfaire, on ne „ va pas plus „ loin. „

MACHIAVEL ſupoſe-t'il, que, de deux hommes également valeureux & ſages, toute une Nation préférera l'uſurpateur au Prinçe légitime? Ou l'entend-il d'un Souverain ſans vertus, & d'un raviſſeur vaillant, & plain de capacité? Il ne ſe peut point, que la premiere ſupoſition ſoit celle de l'Auteur, elle eſt opoſée aux notions les plus ordinaires du bonſens; ce ſeroit un effet ſans cauſe que la prédilection d'un Peuple en faveur d'un homme, qui commet une action vio-

C'EST

C'est folie à toi de vouloir bien tomber, parceque tu crois trouver quelqu'un qui te relevera; car, ou cela n'arrive pas, ou, si cela arrive, c'est à tes dépens, d'autant que tu es à la merci de celui qui te défend. Or, il n'y a point de bonnes ni de sûres défenses, que celles qui viennent de toi-même, & de ton propre courage.

violente pour se rendre leur maitre, & qui d'ailleurs n'auroit aucun mérite préférable à celui du Souverain légitime.

CE ne sçauroit être non plus la seconde supposition; car, quelque qualité qu'on donne à un usurpateur, on m'avoüera que l'action violente par laquelle il éleve sa puissançe est une injustiçe.

A QUOI peut-on s'attendre d'un homme qui débute par le crime, si ce n'est à un gouvernement violent & tirannique? Il en est de même que d'un homme qui se marieroit, & qui éprouveroit une infidélité de sa femme le jour même de ses nôçes: je ne pense pas qu'il augurât bien de la vertu de sa nouvelle Epouse pour le reste de sa vie.

MACHIAVEL prononçe sa condamnation en ce Chapitre. Il dit clairement, que

que ſans l'amour des Peuples, ſans l'affection des Grands, & ſans une Armée bien diſciplinée, il eſt impoſſible à un Prince de ſe ſoutenir ſur le trône. La vérité ſemble le forcer de lui[1] rendre cet hommage, à peu-près comme les Théologiens l'aſſurent des Anges maudits, qui reconnaiſſent un Dieu, mais qui le blaſphêment.

VOICI en quoi conſiſte la contradiction. Pour gagner l'affection des Peuples & des Grands, il faut avoir un fond de vertu; il faut que le Prince ſoit humain & bienfaiſant, & qu'avec ces qualitez du cœur on trouve en lui de la capacité pour s'acquitter des pénibles fonctions de ſa charge.

IL en eſt de cette charge comme de toutes les autres; les hommes, quelque employ qu'ils exerçent, n'obtiennent jamais la confiance s'ils ne ſont juſtes & éclairez: les plus corrompus ſouhaitent toujours d'avoir à faire à un homme de bien, de même que les plus incapables de ſe gouverner s'en raportent à celui qui paſſe pour le plus prudent. Quoy! le moindre Bourgemaître, le moindre Echevin d'une ville,

(1. à)

le, aura beſoin d'être honnête-homme & laborieux, s'il veut réüſſir, & la Royauté ſeroit le ſeul employ où le vice ſeroit autoriſé ? Il faut être tel que je viens de le dire, pour gagner les cœurs, & non pas comme Machiavel l'enſeigne dans le cours de cet Ouvrage, injuſte, cruel, ambitieux, & uniquement occupé du ſoin de ſon aggrandiſſement.

C'EST ainſi qu'on peut voir démaſqué ce Politique, que ſon ſiécle fit paſſer pour un grand homme, que beaucoup de Miniſtres ont reconnus dangereux, mais qu'ils ont ſuivis ; dont on a fait étudier les abominables maximes aux Princes, à qui perſonne n'avoit encore répondu en forme, & que beaucoup de Politiques ſuivent ſans vouloir qu'on les en accuſe.

HEUREUX ſeroit celui qui pourroit détruire entierement le Machiavéliſme dans le monde ! J'en ay fait voir l'inconſéquençe ; c'eſt à ceux qui gouvernent la terre à la convaincre par leurs exemples : ils ſont obligés de guérir le Public de la fauſſe idée dans laquelle on ſe trouve ſur la Politique, qui ne doit être que le ſiſtême de la ſageſſe, mais que l'on ſoupçonne communément d'être

tre le Bréviaire de la fourberie. C'eſt à eux de bannir les ſubtilitez & la mauvaiſe-foy des traitez, & de rendre la vigueur à l'honnêteté & à la candeur, qui, à dire vray, ne ſe trouve guères entre les Souverains C'eſt à eux de montrer qu'ils ſont auſſi peu envieux des Provinces de leurs Voiſins, que jaloux de la conſervation de leurs propres Etats. Le Prinçe qui veut tout poſſéder, eſt comme un eſtomac qui ſe ſurcharge de viandes, ſans ſonger qu'il ne pourra pas les digérer. Le Prinçe qui ſe borne à bien gouverner, eſt comme un homme qui mange ſobrement, & dont l'eſtomac digere bien.

CHAPITRE XXV.

COMBIEN LA FORTUNE A DE POUVOIR DANS LES AFFAIRES DU MONDE, ET COMMENT ON LUI PEUT RESISTER.

JE ſai que pluſieurs ont cru, & croient encore, que les affaires du Monde ſont gouvernées de telle maniere, ſoit par la Providence divine, ou par la Fortune, que la prudence des hommes n'y a point de part; d'où il s'enſuit, qu'il faut ſe laiſſer aller au ſort & à l'avanture, ſans ſe ſoucier de rien 1. *Cette opinion*

LA queſtion ſur la liberté de l'homme eſt un de ces Problêmes qui pouſſe la raiſon des Philoſophes à bout, & qui a ſouvent tiré des anathêmes de la bouche des Théologiens. Les partiſans de la liberté diſent, que, ſi les hommes ne ſont pas libres, Dieu agit en eux, que c'eſt Dieu, qui, par leur miniſtère, commet les meurtres, les vols,

1. Tacite, qui étoit Epicurien, dit quelque cho-

nion à eu grand cours en

chose de semblable dans le 6. Livre de ses Annales. *In incerto judicium est; fato-ne res mortalium, & necessitate immutabili, an forte volvantur.* Et puis il ajoute : Quelques-uns croient qu'il y a une fatalité inévitable, & que cette fatalité n'est autre chose, qu'une liaison des causes naturelles avec leurs effets; laquelle fait, que, depuis que nous avons choisi un certain genre de vie, nous ne saurions jamais éviter les accidens qui se rencontrent dans cet état. *Fatum quidem congruere rebus putant, sed non è vagis stellis, verùm apud principia & nexus naturalium caussarum; ac tamen electionem vitæ nobis relinquunt: quam ubi elegeris, certum imminentium ordinem.* Quant à ce que Machiavel dit, que la prudence humaine n'a point de vols, & tous les crimes; ce qui est manifestement opposé à sa sainteté. En second lieu, que si l'Etre suprême est le pere des vices, & l'auteur des iniquités qui se commettent, on ne pourra plus punir les coupables, & il n'y aura, ni crimes, ni vertus, dans le monde. Or, comme on ne sauroit penser à ce Dogme affreux, sans en appercevoir toutes les contradictions, on ne sauroit prendre de meilleur parti, qu'en se déclarant pour la liberté de l'homme.

Les partisans de la nécessité absolue disent au contrai-

re,

en ces tems-ci, à-cauſe des révolutions étranges qui s'y ſont vûes, & qui arrivent encore de jour en jour tout à rebours

de part dans les affaires du Monde, ou, du moins, très-peu, Tacite en donne un bel exemple, en parlant de Claudius, que la Fortune deſtinoit à l'Empire, pendant que les hommes penſoient à tout autre. *Mihi*, dit-il, *quantò plura recentium, ſeu veterum revolvo, tantò magis ludibria rerum mortalium cunctis in negotiis obverſantur, quippe fama, ſpe, veneratione, potius omnes deſtinabantur imperio, quàm quem futurum Principem fortuna in occulto tenebat.* Ann. 3. La Fortune, dit Gracian, ſi célebre & ſi peu connue, n'eſt autre choſe, que cette grande mere d'accidens, & cette grande fille de la ſouveraine Pro-

re, que Dieu ſeroit pire qu'un Ouvrier aveugle, & qui travaille dans l'obſcurité, ſi, après avoir créé ce monde, il eut ignoré ce qui devoit s'y faire: un horloger, diſent-ils, connait l'action de la moindre roüe d'une montre, puis qu'il ſait le mouvement qu'il lui a imprimé, & à quelle deſtination il la faite; & Dieu, cet Etre infiniment ſage, ſeroit le ſpectateur curieux & impuiſſant des actions des hommes! Comment ce même Dieu, dont les ouvrages portent tous un caractère d'ordre, & qui ſont tous aſſervis à de certaines loix immua-

bours de la penſée des hommes *, *& quelquefois que j'y penſe, je me ſens du penchant à cette opinion.*

MAIS, comme notre franc-arbitre n'eſt pas encore perdu, il me ſemble que l'on pourroit dire, que la Fortune eſt la mai-

muables & conſtantes, auroit-il laiſſé jouïr l'homme ſeul de l'indépendançe *& de la liberté*? Ce ne ſeroit plus la Providençe qui gouverneroit le monde, mais le caprice des hommes. Puis donc qu'il faut opter entre le créateur & la créature, lequel des deux eſt l'Automate? Il eſt plus raiſonnable de croire que c'eſt l'Etre en qui réſide la faibleſſe, que l'Etre en qui réſide la puiſſançe: ainſi la raiſon & les paſſions ſont comme des chaines inviſibles, par leſquelles la main de la Providençe conduit le genre-humain, pour concourir aux

Providence, qui concourt avec toutes les cauſes ſecondes, ſoit en les mouvant, ſoit en permettant qu'elles agiſſent. C'eſt cette Reine ſi abſolue, ſi impénétrable, ſi inéxorable, qui rit aux uns, tourne le dos aux autres, tantôt mere, tantôt marâtre, non pas par un effet de la paſſion, mais par un ſecret incompréhenſible des jugemens de Dieu. Dans le *Chap.* 10. de ſon Héros.

* *De toutes les conjectures humaines.*

maîtreſſe de la moitié de nos actions, & nous en laiſſe preſque gouverner l'autre 2.

POUR *moi, je la compare à un fleuve rapide, qui, venant à ſe déborder, inonde le plat-païs, déracine les arbres, entraîne les maiſons, & tranſporte le terrein d'un endroit à un autre, ſans que perſonne oſe, ni puiſſe, s'oppoſer à ſa fureur : ce qui n'empêche pas, que, lorſqu'il eſt tranquille, l'on ne puiſſe faire des chauſſées, & des digues, qui une autre*

2. Le ſuccès, dit Séneque, Epit. 14., n'eſt pas de la juriſdiction du ſage ; nous commençons les choſes, la Fortune les achève.

évènemens que ſa ſageſſe éternelle avoit réſoluë[1] *qui devoient arriver dans le monde, pour que chaque individu remplît ſa deſtinée.*

C'EST ainſi que, pour éviter Charibde, on s'approche *trop* de Scylla, & que les Philoſophes ſe pouſſent mutuellement dans l'abîme de l'abſurdité, tandis que les Théologiens ferraillent dans l'obſcurité, & ſe damnent dévotement par charité. Ces partis ſe font la guerre à peu près comme les Carthaginois & les Romains ſe la faiſoient. Lorſqu'on appréhendoit de voir

(1. réſolut.)

tre fois arrêtent ſes inondations, ou du-moins retardent l'impétuoſité de ſon cours.

IL en eſt de même de la Fortune; elle exerce toute ſa puiſſance, lorſqu'elle ne trouve rien de prêt à lui réſiſter; elle jette toute ſa violence ſur les lieux, où elle ſait qu'il n'y a, ni digue, ni barriere, pour la retenir.

SI vous conſidérez l'Italie, qui eſt le théatre de ces révolutions, & qui leur a donné le branle, vous verrez que c'eſt une campagne ſans défenſe; au-lieu que, ſi elle eût été ſur ſes gardes, comme l'Allemagne, l'Eſpagne, & la France; elle n'eût pas été inondée des Etrangers, ou, du-moins,

voir les Troupes Romaines en Afrique, on portoit le flambeau de la guerre en Italie; & lorſqu'à Rome on voulut ſe défaire d'Hannibal, que l'on craignoit, on envoya Scipion à la tête des Légions aſſiéger Carthage. Les Philoſophes, les Théologiens, & la plûpart des héros d'argumens, ont le génie de la Nation Françaiſe: ils attaquent vigoureuſement, mais ils ſont perdus s'ils ſont réduits à la guerre défenſive. C'eſt ce qui fit dire à un bel eſprit, que Dieu étoit le pere de toutes les Sectes, puiſqu'il leur avoit donné à tou-

moins, cette irruption n'eût pas fait de ſi grands progrès *.

JE n'en dirai pas d'avantage, quant à ce qui eſt de réſiſter à la Fortune en général. Mais, pour entrer dans le particulier, d'où vient qu'un Prince, que l'on voit proſpérer aujourd'hui, périt demain, ſans qu'il ait changé d'eſprit, ni de conduite? C'eſt, à mon avis, comme je l'ai déjà montré, parceque le Prince, qui ne s'appuïe que ſur la Fortune, tombe auſſi-tôt qu'elle change.

JE crois auſſi que celui-là eſt heureux, qui

* [Ou] *ou, du moins, ils n'y euſſent pas fait de ſi grands progrès.*

toutes des armes égales, de même qu'un bon côté & un revers. Cette queſtion ſur la liberté & ſur la prédeſtination des hommes eſt tranſportée par Machiavel de la Métaphiſique dans la Politique; c'eſt cependant un terrain qui lui eſt tout étranger & qui ne ſauroit le nourrir; car, en Politique, au-lieu de raiſonner ſi nous ſommes libres, ou ſi nous ne le ſommes point, ſi la fortune & le hazard peuvent quelque choſe, ou s'ils ne peuvent rien, il ne faut proprement penſer qu'à perfectionner ſa pénétration & ſa prudence.

LA

qui regle ſa conduite ſelon les tems, & que, par conſéquent, il n'arrive que malheur à celui qui ne ſait pas s'accorder avec le tems; car il ſe voit, que les hommes, pour arriver à la fin qu'ils ſe propoſent, (qui eſt toûjours d'acquérir de la gloire & des richeſſes), tiennent tous une route différente.

L'un garde des meſures, l'autre n'en garde point; l'un emploie la force, l'autre la ruſe; l'un la patience, l'autre l'impétuoſité; moiens, par où les uns & les autres peuvent réüſſir. Il ſe voit auſſi, que de deux, qui vont par un même chemin, l'un arrive à ſa fin, & l'autre non;

La fortune & le hazard ſont des mots vuides de ſens, qui, ſelon toute apparençe, doivent leur origine à la profonde ignorançe dans laquelle croupiſſoit le monde lorſqu'on donna des noms vagues aux effets dont les cauſes étoient inconnuës.

Ce qu'on appelle vulgairement la fortune de Céſar, ſignifie proprement toutes les conjonctures qui ont favoriſé les deſſeins de cet ambitieux. Ce que l'on entend par l'infortune de Caton, ce ſont les malheurs inopinez qui lui arriverent, ces contre-tems où les effets ſuivirent ſi ſubitement les cau-

non; & que deux autres, qui auront été d'eſprit tout contraire, l'un modéré, l'autre impétueux, proſpéreront tous deux également: ce qui ne ſauroit venir, que de la diverſité des tems, qui ſont favorables, ou contraires, à leur conduite.

D'où il arrive ce que j'ai dit, que deux, qui procedent diverſement, ont un même iſſue, & que deux, qui procedent également pour une même fin, ont un ſuccès tout contraire. C'eſt encore de-là que dépend le bien, ou le mal; car, ſi à un, qui ſe gouverne avec patience & circonſpection, les tems & les affaires viennent ſi à point, que ſon gouver-

cauſes, que ſa prudençe ne put, ni les prévoir, ni les combattre.

CE QU'ON entend par le hazard, ne ſauroit mieux s'expliquer que par le jeu des dez. Le hazard, dit-on, a fait que mes dez ont porté plûtôt douze que ſept. Pour décompoſer ce Phénomene phiſiquement, il faudroit avoir les yeux aſſez bons pour voir la maniére dont on a fait entrer les dez dans le cornet, les mouvemens de la main plus ou moins forts, plus ou moins réïtérés, qui les font tourner, & qui impriment aux dez un mouvement plus vif ou plus lent: ce

vernement ſoit bon, il proſpere ; mais ſi les tems & les affaires changent, il ſe perd, d'autant qu'il ne change pas de conduite 3.

OR, *il n'y a point d'homme ſi prudent, qu'il*

3. Pierre Sodérin, dit Machiavel, procédoit en toutes choſes avec douceur & patience, & lui, & ſa patrie, s'en trouvérent bien, tandis que ſon procédé fut convenable au tems. Mais, quand vint le tems qu'il falloit uſer de rigueur, il ne s'y pût réſoudre, d'où s'enſuivit ſa perte, & celle de ſa patrie. Liv. 3. de ſes Diſcours, Chap. 9. & 3. *C'eſt que, s'il eût voulu ſe ſervir de toute l'autorité que lui donnoit la dignité de Gonfalonier à vie, il eût pû ruiner tous les Médicis, & , par conſéquent , maintenir ſa patrie en liberté.*

ce ſont ces cauſes, qui, priſes enſemble, s'appellent le hazard.

TANT que nous ne ſerons que des hommes, c'eſt-à-dire des Etres très bornez, nous ne ſerons jamais ſupérieurs à ce qu'on appelle les coups de la Fortune. Nous devons ravir ce que nous pouvons au hazard, dès l'évènement[1] ; mais notre vie eſt trop courte pour tout apperçevoir, & notre eſprit trop étroit pour tout combiner.

Voici des évènemens[2] qui feront voir clairement qu'il

(1. des évenemens ; 2. des faits)

qu'il ſache toûjours accorder la ſienne avec les tems, ſoit parceque l'on ne ſauroit réſiſter à ſon propre penchant, ou parceque l'on ne peut guères ſe réſoudre à quitter une route par où l'on eſt toûjours arrivé à bon port: de-là vient auſſi que l'homme poſé ne ſait pas être impétueux quand il le faut être, ce qui le perd; au lieu que, s'il changeoit de conduite, ſelon les affaires, la Fortune ne changeroit pas 4. Le

4. Ce qui fait, (ajoute Machiavel au même Chap. 9), que la Fortune abandonne un homme, c'eſt qu'elle change les tems, & que lui ne change pas ſes meſures, ni ſes briſées. Comme l'un accuſoit un Roi de Sparte d'être chan-

qu'il eſt impoſſible à la ſageſſe humaine de tout prévoir. Le premier évènement eſt celui de la ſurpriſe de Crémone par le Prince Eugene, entrepriſe concertée avec toute la prudence imaginable, & exécutée avec une valeur infinie. Voici comment ce deſſein échoüa: le Prince s'introduiſit dans la ville vers le matin, par un canal à immondices, que lui ouvrit un Curé avec lequel il étoit en intelligence; il ſe ſeroit infailliblement rendu maître de la Place, ſi deux choſes inopinées ne fuſſent arrivées.

PREMIEREMENT un Régiment Suiſſe,

Le Pape Jules II. procéda toûjours impétueuſement, & cela lui réüſſit toûjours, parceque le tems & les affaires le demandoient ainſi; témoin la prémière entrepriſe qu'il fit ſur Bologne, du vivant de Jean Bentivole.

Les Vénitiens en prenoient ombrage, les Rois de France & ſe[1], qui devoit faire l'exerçice le même matin, ſe trouva ſous les armes plûtôt qu'il ne devoit y être, & lui fit réſiſtançe, juſqu'à ce que le reſte de la garniſon s'aſſemblât. En ſecond lieu, le guide qui devoit mener le Prinçe de Vaudemont à une porte de la Ville, dont ce Prinçe devoit s'emparer, manqua le chemin; ce qui fit que ce détachement arriva trop tard.

Le ſecond évènement dont j'ay voulu parler, eſt celui de la paix particulière que les Anglais firent avec la

changeant: *Ce n'eſt pas moi qui change*, dit-il; *ce ſont les affaires.* Ce qui montre, qu'il faut s'accommoder au tems, *morem accommodari, prout conducat.* Ann. 12. *Remiſſum aliquid & mitigatum, quia expedierit.* Ann. 3. L'on a toujours eſtimé ſages ceux qui ont ſû céder au tems, dit Cicéron, *Tempori cedere, id eſt, neceſſitati parere, ſemper ſapientis eſt habitum.*

(1. le Régiment des Vaiſſeaux.)

& d'Eſpagne en raiſonnoient, & néanmoins il alla lui-même à Bologne, ſans que Veniſe, ni l'Eſpagne, oſaſſent branler, l'une aiant peur, & l'autre ſongeant à recouvrer tout le Roiaume de Naples: d'ailleurs, le Roi de France, qui vouloit ſe concilier Jules, pour humilier les Vénitiens, n'oſa lui refuſer du ſecours, de peur de l'offenſer.

DE-SORTE que Jules, avec ſon humeur féroce & impétueuſe, fit ce qu'un autre Pape n'eût jamais fait avec toute la prudence humaine; au-lieu que, s'il eût attendu à partir de Rome juſqu'à ce qu'il eût fait tous les préparatifs néceſſaires, comme tout au-

la France vers la fin de la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne. Ni les Miniſtres de l'Empereur Joſeph, ni les plus grands Philoſophes, ni les plus habiles Politiques, n'auroient pû ſoupçonner qu'une paire de gands changeroit le deſtin de l'Europe; cela arriva cependant au pied de la lettre.

LA Ducheſſe de Marlborough exerçoit la charge de Grande Maîtreſſe de la Reine Anne à Londres, tandis que ſon époux faiſoit dans les Campagnes de Brabant une double moiſſon de lauriers & de richeſſes. Cette Ducheſſe ſoutenoit par ſa faveur le par-

autre Pape auroit fait, ſon entrepriſe eût échoüé; car la France eût trouvé mille excuſes, & les autres lui euſſent fait mille peurs.

Je ne parlerai point de ſes autres actions, qui ont toutes été ſemblables, & toutes également heureuſes; la mort ne lui a pas donné le loiſir de voir un changement 5: *car, s'il fût venu un tems qu'il*

5. Nardi dit, que tout lui réüſſit plûtôt par bonheur, que par prudence, & qu'il ne pouvoit jamais mourir dans un tems plus heureux, ni plus glorieux, pour ſon Pontificat. *Livre 6. de ſon Hiſtoire.* C'eſt de lui qu'il eſt vrai de dire le mot de Patercule, *Vir inquies, & ultra fortem temerarius.*

parti du Héros, & le Héros ſoutenoit le crédit de ſon épouſe par ſes victoires. Le parti des Toris, qui leur étoit oppoſé, & qui ſouhaitoit la paix, ne pouvoit rien, tandis que cette Ducheſſe étoit toute puiſſante auprès de la Reine. Elle perdit cette faveur par une cauſe aſſez légere: la Reine avoit commandé des gands, & la Ducheſſe en avoit commandé en même tems; l'impatience de les avoir lui fit preſſer la gantiere de la ſervir avant la Reine. Cependant Anne voulut avoir ſes gands: une Dame (*), qui étoit en

(*) Madame Maſham.

qu'il eut fallu procéder avec ménagement, il étoit perdu, d'autant qu'il n'eût jamais pu ſe défaire de ſa violence naturelle.

JE conclus donc, que les hommes, qui s'obſtinent à tenir toûjours la même route, ſont heureux, tant que leur conduite s'accorde avec la Fortune; mais ſont malheureux, quand elle vient à changer, & qu'ils ne veulent pas changer auſſi.

AU-RESTE, je tiens, qu'il vaut mieux être impétueux, que circonſpect; parce que la Fortune eſt une femme, de qui l'on ne ſauroit venir à bout, qu'on ne la batte, & qu'on ne la tourmente; & l'on voit par expérien-

nemie de Miledi Marlborough, informa la Reine de tout ce qui s'étoit paſſé, & s'en prévalut avec tant de malignité, que la Reine dès ce moment regarda la Ducheſſe comme une favorite dont elle ne pouvoit plus ſupporter l'inſolençe. La gantiere acheva d'aigrir cette Princeſſe par l'hiſtoire des gands, qu'elle lui conta avec toute la noirceur poſſible. Ce levain, quoique leger, fut ſuffiſant pour mettre toutes les humeurs en fermentation, & pour aſſaiſonner tout ce qui doit accompagner une diſgrace. Les Toris, & le Maré-

chal

ce, qu'elle ſe laiſſe bien plus dompter aux eſprits féroces, qu'aux gens froids, & qu'elle eſt toûjours amie des jeunes-gens, parcequ'ils ſont moins circonſpects, plus violens, & plus hardis 6.

chal de Tallard à leur tête, ſe prévalurent de cette affaire, qui devint un coup de parti pour eux.

La Ducheſſe de Marlborough fut diſgraciée peu de tems après, & avec elle tomba le parti des Wighs & celui des Alliez de l'Empereur. Tel eſt le jeu des choſes les plus graves du monde; la Providence ſe

6. Témoin ce que Tacite dit de Cerialis, l'un des parens, & des Généraux de Veſpaſien. *Cerialis parum temporis ad exſequenda imperia dabat, ſubitus conſiliis, ſed eventu clarus; aderat fortuna, etiam ubi artes defuiſſent.* (Hiſt. 5.) c'eſt-à-dire: Cerialis donnoit très-peu de tems pour exécuter ſes ordres: quoique ſes entrepriſes fuſſent toûjours précipitées, elles lui réüſſiſſoient preſque toûjours La Fortune le favoriſoit, juſques dans les choſes où l'expérience lui manquoit. C'eſt pourquoi Hannibal avoit raiſon d'appeller la Fortune la marâtre de la Prudence. Le Marquis de Marignan diſoit à Charle-Quint, qu'elle n'étoit pas ſeulement inconſtante comme la femme, mais folle & badine comme la jeuneſſe. *Gracian, Chap. 11. de ſon Héros.*

ſe rit de la ſageſſe & des grandeurs humaines: des cauſes frivoles, & quelquefois ridicules, changent ſouvent la fortune *des Etats &* des Monarchies entières.

DANS cette occaſion, des petites miſeres de femmes ſauverent Louïs quatorze d'un pas, dont ſa ſageſſe, ſes forçes, & ſa puiſſançe, ne l'auroient peut-être pû tirer, & obligerent les Alliez à faire la paix malgré eux.

CES ſortes d'évènemens arrivent, mais j'avoüe que c'eſt rarement, & que leur autorité n'eſt pas ſuffiſante pour décréditer entièrement la prudençe & la pénétration; il en eſt comme des maladies qui alterent quelquesfois la ſanté des hommes, mais qui ne les empêchent pas de joüir la plûpart du tems des avantages d'un tempérament robuſte.

IL faut donc néceſſairement que ceux qui doivent gouverner le monde cultivent leur pénétration & leur prudençe: mais ce n'eſt pas tout; car, s'ils veulent captiver la fortune, il faut qu'ils apprennent à plier leur tempérament ſous les conjonctures, ce qui eſt très difficile.

JE ne parle en général que de deux for-

fortes de tempéraments, celui d'une vivaçité hardie, & celui d'une lenteur circonſpecte ; & comme ces cauſes morales ont une cauſe phiſique, il eſt preſqu'impoſſible qu'un Prince ſoit ſi fort maître de lui-même, qu'il prenne toutes les couleurs comme un Caméléon. Il y a des ſiécles qui favoriſent la gloire des Conquérans, & de ces hommes hardis & entreprenans, qui ſemblent nez pour opérer des changemens extraordinaires dans l'Univers, des révolutions, des guerres, & prinçipalement je ne ſçai quels eſprits de vertige & de défiançe, qui brouillent les Souverains, fourniſſent à un Conquérant des occaſions de profiter de leurs querelles. Il n'y a pas juſqu'à Fernand-Cortez, qui, dans la conquête du Mexique, n'ait été favoriſé par les guerres civiles des Américains.

Il y a d'autres tems, où le monde, moins agité, ne paraît vouloir être régi que par la douçeur, où il ne faut que de la prudençe & de la circonſpection ; c'eſt une eſpéçe de calme heureux dans la Politique, qui ſuççede ordinairement après l'orage : c'eſt alors que les négoçiations ſont plus

efficaçes que les batailles, & qu'il faut gagner par la plume ce que l'on ne ſauroit acquérir par l'épée.

AFIN qu'un Souverain pût profiter de toutes les conjonctures, il faudroit qu'il apprît à ſe conformer au tems, comme un habile pilote.

SI un Général d'Armée étoit hardi & circonſpect à propos, il ſeroit preſqu'indomptable. Fabius minoit Hannibal par ſes longueurs. Ce Romain n'ignoroit pas que les Carthaginois manquoient d'argent & de recrües, & que, ſans combattre, il ſuffiſoit de voir tranquillement fondre cette Armée pour la faire périr, pour ainſi dire, d'inanition. La politique d'Hannibal étoit au-contraire de combattre: ſa puiſſançe n'étoit qu'une force d'accident, dont il falloit tirer avec promptitude tous les avantages poſſibles, afin de lui donner de la ſolidité par la terreur qu'impriment les actions brillantes & vives, & par les reſſourçes qu'on tire des conquêtes.

EN l'an 1704, ſi l'Electeur de Baviere & le Maréchal de Tallard n'étoient point ſortis de Baviere pour s'avançer juſqu'à Blenheim & Hoghſtet, ils ſeroient reſtés les maîtres de toute

la

là Suabe; car l'Armée des Alliez, ne pouvant ſubſiſter en Baviere faute de vivres, auroit été obligée de ſe retirer vers le Mein, & de ſe ſéparer. Ce fut donc manque de circonſpection, lorſqu'il en étoit tems, que l'Electeur confia au ſort d'une bataille à jamais mémorable & glorieuſe pour la Nation Allemande ce qui ne dépendoit que de lui de conſerver. Cette imprudençe fut punie par la défaite totale des Français & des Bavarois, & par la perte de la Baviere, & de tout ce Pays qui eſt entre le Haut-Palatinat & le Rhin.

ON ne parle point d'ordinaire des téméraires qui ont péri, on ne parle que de ceux qui ont été ſecondez de la Fortune. Il en eſt comme des rêves & des prophéties, entre mille qui ont été fauſſes, & que l'on oublie, on ne ſe reſſouvient que du très petit nombre qui a été accompli. Le monde devroit juger des évènemens par leurs cauſes, & non pas des cauſes par l'évènement.

JE conclus *donc*, qu'un Peuple riſque beaucoup avec un Prinçe hardi, que c'eſt un danger continuel qui le menace; & que le Souverain circonſpect, s'il n'eſt pas propre pour les grands

exploits, ſemble plus né pour le Gouvernement. L'un hazarde, mais l'autre conſerve.

POUR que les uns & les autres ſoient grands hommes, il faut qu'ils viennent à propos au monde, ſans quoi leurs talens leur ſont plus pernicieux que profitables. Tout homme raiſonnable, & prinçipalement ceux que le Ciel a deſtinés pour gouverner les autres, devroient ſe faire un plan de conduite auſſi bien raiſonné & lié, qu'une démonſtration géométrique; en ſuivant en tout un pareil ſiſtême, ce ſeroit le moyen d'agir conſéquemment, & de ne jamais s'écarter de ſon but: on pourroit ramener par-là toutes les conjonctures & tous les évènemens à l'acheminement de ſes deſſeins, tout concoureroit pour exécuter les projets que l'on auroit médité.

MAIS qui ſont ces Prinçes, deſquels nous prétendons tant de rares talens? Ce ne ſeront que des hommes, & il ſera vrai de dire que ſelon leur nature il leur eſt impoſſible de ſatisfaire à tant de devoirs; on trouveroit plûtôt le Phœnix des Poëtes, & les unités des Métaphiſiciens, que l'homme de Platon. Il eſt juſte que les peu-

ples

ples ſe contentent des efforts que font les Souverains pour parvenir à la perfection. Les plus accomplis d'entr'eux ſeront ceux qui s'éloigneront plus que les autres du Prince de Machiavel. Il eſt juſte que l'on ſupporte leurs deffauts lorſqu'ils ſont contrebalancés par des qualités de cœur, & par de bonnes intentions; il faut nous ſouvenir ſans ceſſe qu'il n'y a rien de parfait dans le[1] monde, & que l'erreur & la faibleſſe ſont le partage de tous les hommes. Le Pays le plus heureux eſt celui où une indulgence mutuelle du Souverain & des Sujets répand[2] ſur la Société cette douceur, ſans laquelle la vie eſt un poids qui devient à charge, & le monde une vallée d'amertumes *au lieu d'un théatre de plaiſirs.*

(1. au 2. répandroit)

CHAPITRE XXVI.

EXHORTATION A DELIVRER L'ITALIE DES BARBARES.

DES DIFFERENTES SORTES DE NEGOCIATIONS, ET DES RAISONS QU'ON PEUT APPELLER *JUSTES* DE FAIRE LA GUERRE.

REPASSANT dans mon eſprit tout ce que j'ai dit dans les précédens Chapitres, & ruminant ſi la conjoncture préſente ſeroit favorable pour un Prince nouveau, qui voudroit introduire en Italie une forme de Gouvernement qui fît honneur à ſa perſonne, & profit à toute la nation; je trouve tant de choſes qui con-

NOUS avons vu dans cet Ouvrage la fauſſeté des raiſonnemens par leſquels Machiavel a prétendu nous donner le change, en nous préſentant des ſcélerats ſous le maſque de grands hommes.

J'AI fait mes efforts pour arracher aux crimes le voile de la vertu, dont Ma-

concourent en faveur de cette entrepriſe, que je ne ſai pas s'il pourroit jamais venir un tems qui fût plus propre à l'exécuter.

*S'IL falloit que le peuple d'Iſraël fût eſclave en Egipte, pour ſavoir ce que valoit Moïſe; que les Perſes fuſſent opprimez par les Medes, pour juger du courage de Cirus; & que les Athéniens fuſſent errans & vagabonds, pour bien connoitre l'excellence de Théſée *: il falloit auſſi, pour voir toute l'étendue d'un eſprit Italien, que l'Italie fût aujourd'hui*

* *Voiez le Chapitre 6., où il parle de ces trois perſonnages.*

Machiavel l'avoit envelopé, & pour deſabuſer le monde de l'erreur où ſont bien des perſonnes ſur la Politique des Prinçes. J'ai dit aux Roys, que leur véritable Politique conſiſtoit à ſurpaſſer leurs ſujets en vertu, afin qu'ils ne ſe viſſent point obligez de condamner en d'autres ce qu'ils autoriſent en leur perſonne. J'ai dit, qu'il ne ſuffiſoit point d'actions brillantes pour établir leur réputation, mais qu'il faut des actions qui tendent au bonheur du Genre-humain.

J'AJOUTERAI à ceci deux conſidérations; l'une regarde les Négociations,

d'hui ſi miſérable, qu'elle fût plus mal-traitée, que les Perſes; plus diſperſée, que les Athéniens; qu'elle fût ſans chef, & ſans loix, mépriſée, déchirée, pillée, & aſſervie par les Etrangers.

QUOIQUE de tems en tems on ait vû quelque grand courage, que l'on croioit être envoié de Dieu pour la délivrer, ſi eſt-ce qu'il eſt arrivé que la Fortune l'a toûjours abandonné dans le plus beau de ſa courſe.

AINSI l'Italie, qui n'a plus qu'un ſouffle de vie, attend qu'il vienne quelqu'un qui mette fin aux ſouffrances de la Lombardie, du Roiaume de Naples[2],

tions, & l'autre les ſujets d'entreprendre la guerre, qu'on peut avec fondement appeller juſtes.

LES Miniſtres des Prinçes aux Cours étrangeres ſont des eſpions privilégiés, qui veillent ſur la conduite des Souverains chez leſquels ils ſont envoyez; ils doivent pénétrer leurs deſſeins, approfondir leurs démarches, & prévoir leurs actions, afin d'en informer leurs maîtres à tems. L'objet prinçipal de leur miſſion eſt, de reſſerrer les liens d'amitié entre les Souverains: mais, au lieu d'être les artiſans de la paix, ils

font

ples [a], *& de la Toſcane* [b], *& qui guériſſe ſes bleſſures & ſes ulcéres, que le tems a rendues preſque incurables; elle prie Dieu de lui envoier quelqu'un qui l'affranchiſſe du joug inſupportable des Etran-*

a. Il eſt à propos de remarquer, que Machiavel parle ici à ſon patron Laurent de Medicis, ſelon les prédictions que les Aſtrologues lui avoient faites les premiers mois du Pontificat de Léon X., que Julien, ſon frére, deviendroit Roi de Naples, & Laurent, ſon neveu, Duc de Milan. *Nardi, Livre 6. de ſon Hiſtoire de Florence.*

b. Le même Hiſtorien dit en deux endroits du même Livre, que Laurent vouloit ſe rendre Souverain de Florence.

ſont ſouvent les organes de la guerre. Ils emploient la flatterie, la ruſe, & la ſéduction, pour arracher les ſecrets de l'Etat aux Miniſtres: ils gagnent les faibles par leur addreſſe, les orgueilleux par leurs paroles, & les intéreſſez par leurs préſents; en un mot, ils font quelquesfois tout le mal qu'ils peuvent; car ils peuvent[1] pécher par devoir, & ils ſont ſûrs de l'impunité.

C'EST contre les artifices de ces eſpions, que les Princes doivent prendre

(1. penſent.)

trangers; on la voit toute prête de ſuivre un étendard, pourvu qu'un homme de valeur le prenne en main.

MAIS il n'y a perſonne maintenant, ſur qui elle puiſſe faire plus de fond, que ſur vôtre illuſtre Maiſon, qui, tenant aujourd'hui le Pontificat, & étant ſi viſiblement favoriſée de Dieu, peut, avec ſa prudence & ſa bonne fortune, ſe faire chef de cette glorieuſe entrepriſe. Quant à vous, cela ne vous ſera pas fort difficile, ſi vous enviſagez l'exemple de ceux de qui j'ai parlé; car, bien que ce fuſſent des hommes extraordinaires & admirables, ils n'étoient pourtant qu'hom-

dre de juſtes meſures. Lorſque le ſujet de la Négociation devient plus important, c'eſt alors que les Princes ont lieu d'examiner à la rigueur la conduite de leurs Miniſtres, afin d'approfondir ſi quelque pluïe de Danaë n'auroit point amolli l'auſtérité de leur vertu.

DANS ces tems de criſe, où l'on traite d'Alliance, il faut que la prudence des Souverains ſoit plus vigilante encore qu'à l'ordinaire. Il eſt néceſſaire qu'ils diſſequent avec attention la nature des choſes qu'ils doivent permettre[1], pour

(1. promettre,)

qu'hommes, & pas-
un d'eux n'a eu une
ſi belle occaſion, que
celle d'aujourd'hui.
Outre que leur Cau-
ſe n'étoit pas meil-
leure que la vôtre,
ni Dieu pour eux
plus que pour vous,
il n'y a ici, que de
la Juſtice *.

Car toute guer-
re, qui eſt néceſſai-
re, eſt juſte: & les
armes qui ſe pren-
nent pour la défenſe
d'un peuple, qui n'a
point d'autre reſ-
ſource, ſont miſéri-
cordieuſes. Tout con-
court à ce deſſein,
& il n'y ſauroit a-
voir de grandes dif-
fi-

pour qu'ils puiſſent remplir leurs engagements.

Un Traité enviſagé ſous toutes ſes faces, déduit avec toutes ſes conſéquences, eſt tout autre choſe que lorſqu'on ſe contente de le conſidérer en gros. Ce qui paraiſſoit un avantage réel, ne ſe trouve, lorſqu'on l'examine de près, qu'un miſérable palliatif, qui tend à la ruine de l'Etat. Il faut ajouter, à ces précautions, le ſoin de bien éclaircir les termes d'un Traité, & le grammairien pointilleux doit toujours pré-

cé-

[Ou] *& c'eſt piété, que de prendre les armes en faveur d'un peuple, qui ne ſauroit trouver ſon ſalut ailleurs.*

ficultez, où il y a de grandes dispositions, à moins que l'on ne s'écarte de la route de ceux que j'ai proposez à imiter. De plus, il se voit des signes extraordinaires; la Mer s'est ouverte, une nuée a montré le chemin, une pierre a jetté de l'eau, la Manne est tombée d'en-haut; enfin, tout a concouru à vôtre agrandissement. C'est à nous de faire le reste, Dieu ne voulant pas faire tout, pour ne nous pas ôter nôtre franc-arbitre, ni la part de la gloire qui nous appartient.

Ce n'est pas merveille, si pas-un des Italiens, que j'ai nommez, n'a encore pû faire ce que l'un est-

céder le politique habile, afin que cette distinction frauduleuse de la parole & de l'esprit du Traité ne puisse point avoir lieu.

En politique on devroit faire un Recueil de toutes les fautes que les Princes ont faites par précipitation pour l'usage de ceux qui veulent faire des Traitez ou des Alliances: le tems qu'il leur faudroit pour le lire, leur donneroit celui de faire des réflexions, qui ne sauroient que leur être salutaires.

Les Négociations ne se font pas toutes par des Ministres accréditez; on envoye souvent des per-

aſpere que ſera votre illuſtre famille; ni, ſi l'Italie a été ſi malheureuſe dans ſes guerres, qu'il ſembleroit que la vertu militaire en fût bannie; car cela ne vient, que de ce que l'ancien uſage militaire qu'elle obſervoit n'étoit plus de ſaiſon, & que perſonne n'a ſû en inventer un nouveau.

Rien ne fait tant d'honneur à un homme qui vient de monter à la Principauté, que de faire de nouvelles loix & d'inventer une nouvelle Diſcipline, d'autant que ces Ordonnances le rendent vénérable, lorſqu'elles ſont bien fondées, & qu'elles donnent une idée de grandeur.

perſonnes ſans caractère dans des lieux tiers, où ils font des propoſitions avec d'autant plus de liberté, qu'ils commettent moins la perſonne de leur maître. Les préliminaires de la derniere paix, entre l'Empereur & la France, furent conclus de cette manière, à l'inſçu de l'Empire & des Puiſſançes Maritimes : cet accommodement ſe fit chez un Comte *, dont les Terres ſont au bord du Rhin.

Victor-Amédée, le Prinçe le plus habile & le plus

* Le Comte de Neuwied.

Or,

OR, *il y a en Italie assez de matière propre à recevoir telle forme qu'on voudra. Ce ne sont pas les membres qui y manquent de valeur, mais les Chefs; témoin les duels, & les autres combats particuliers, où l'on voit que les Italiens sont les plus adroits & les plus forts, au lieu qu'ils ne font rien dans les Armées; ce qui vient de la foiblesse des Chefs, à qui ceux qui savent leur métier ne veulent pas obéir. Or, chacun se flatte de le savoir; & il ne s'est encore vu personne, à qui les autres aient voulu céder, quelque grand mérite qu'il eût.*

C'EST pour cela que, dans toutes les guer-

plus artificieux de son tems, sçavoit, mieux que personne, l'art de dissimuler ses desseins. L'Europe fut abusée plus d'une fois par la finesse de ses ruses: entre autres, lorsque le Maréchal de Catinat, dans le froc d'un moine, & sous prétexte de travailler au salut de cette ame royale, retira ce Prince du Parti de l'Empereur, & en fit un Prosélite à la France. Cette Négociation, entre le Roy & le Général, fut conduite avec tant de dextérité, que l'Alliance de la France & de la Savoye, qui s'ensuivit, parut aux yeux de l'Europe, com-

guerres que nous avons eües depuis vingt ans en-çà, les Armées, qui n'ont été composées que d'Italiens, n'ont jamais rien fait qui vaille; témoin le Tar, Alexandrie, Capouë, Gennes, Vaïla, Bologne, Mestre. Si donc la Maison de Medicis veut suivre les traces de ces excellens hommes, qui ont délivré leur Païs de l'oppression étrangere, il faut, avant toutes choses, comme c'est le vrai fondement de toutes les entrepriſes, avoir une Milice propre, n'y en aiant point, ni de meilleure, ni de plus fidèle. Et quoique chaque soldat en soit bon, tous ensemble ils deviendront meilleurs quand ils comme un phénomène de Politique inopiné & *extraordinaire.*

CE n'eſt point pour juſtifier * la conduite de Victor-Amédée, que j'ai propoſé ſon exemple aux Roys; *il s'en faut de beaucoup*: je n'ai prétendu loüer en ſa conduite que l'habileté & la diſcrétion, qui, lorſqu'on s'en ſert pour une fin honnête, ſont des qualités abſolument requiſes dans un Souverain.

C'EST une regle générale, qu'il faut choiſir les eſprits les plus tranſcendants, pour les employer

(1. ni *; ni pour blâmer)

ils verront leur propre Prince leur commander, les honorer, & les récompenſer.

Il eſt donc néceſſaire de ſe pourvoir d'armes domeſtiques, pour être en état de réſiſter aux étrangeres. L'Infanterie Suiſſe & l'Infanterie Eſpagnole ſont eſtimées terribles, mais l'une & l'autre a ſes défauts; & par conſéquent une Milice mitoïenne pourroit non ſeulement leur réſiſter, mais encore les vaincre, les Eſpagnols ne pouvant ſoutenir la Cavalerie, & les Suiſſes étant ſujets à avoir peur des fantaſſins, quand ils en rencontrent d'auſſi obſtinez qu'eux à combattre.

ployer à des Négoçiations difficiles; qu'il faut non ſeulement des ſujets ruſez pour l'intrigue, ſouples pour s'inſinuer, mais qui ayent encore le coup d'œil aſſez fin pour lire ſur la phiſionomie des autres les ſecrets de leur cœur, afin que rien n'échappe à leur pénétration, & que tout ſe découvre par la forçe de leur raiſonnement.

Il ne faut point abuſer de la ruſe & de la fineſſe; il en eſt comme des épiçeries, dont l'uſage trop fréquent dans les ragoûts émouſſe le goût, & leur fait à la fin perdre ce piquant, qu'un palais qui s'y ac-

EN EFFET, il s'eſt vû, & il ſe verra encore, que les Eſpagnols ne ſauroient tenir contre la Cavalerie Françoiſe, & que les Suiſſes ſont battus par l'Infanterie Eſpagnole : & bien qu'il ne s'en ſoit pas vû une entiere expérience quant aux Suiſſes, toutefois il s'en vit un échantillon à la Bataille de Ravenne, quand l'Infanterie Eſpagnole en vint aux priſes avec les Allemans, qui gardent le même ordre que les Suiſſes, en ce que les Eſpagnols, moïennant leur agilité & leurs boucliers, s'étant jettez au-travers des piques des Allemans, ceux-ci furent battus, accoutume ne ſent à la fin plus.

LA probité, au contraire, eſt pour tous les tems ; elle eſt ſemblable à ces aliments ſimples & naturels, qui conviennent à tous les tempéraments, & qui rendent le corps robuſte ſans l'échauffer.

UN Prinçe, dont la candeur ſera connuë, ſe conçiliera infalliblement la confiance de l'Europe ; il ſera heureux ſans fourberie, & puiſſant par ſa ſeule vertu. La paix & le bonheur de l'Etat ſont comme un centre, où tous les chemins de la Politique doivent ſe réünir, & ce doit être le

tus, ſans pouvoir ſe défendre, & alloient être entiérement défaits, ſans la Cavalerie, qui vint fondre ſur les Eſpanols.

CONNOISSANT donc le défaut de l'une & de l'autre Infanterie, l'on pourroit en inventer une nouvelle, qui tint contre la Cavalerie, & ne craignit point l'Infanterie; &, pour cela, il n'y auroit qu'à changer la manière de combattre. Et ce ſont ces ſortes d'inventions qui donnent de la réputation & de l'autorité à un Prince nouveau.

IL ne faut donc pas laiſſer échapper cette occaſion; il eſt tems que l'Italie, après de ſi longues ſouf-

le but de toutes ſes Négociations.

LA tranquillité de l'Europe ſe fonde prinçipalement ſur le maintien de ce ſage équilibre, par lequel la forçe ſupérieure d'une Monarchie eſt contrebalançée par la puiſſançe réünie de quelques autres Souverains. Si cet équilibre venoit à manquer, il ſeroit à craindre qu'il n'arrivât une révolution univerſelle, & qu'une nouvelle Monarchie ne s'établît ſur les débris des Prinçes que leur deſunion rendroit trop faibles.

LA Politique des Prinçes de l'Europe ſemble donc exiger d'eux, qu'ils ne négligent jamais

les

ſouffrances, voie enfin ſon libérateur. Je ne puis exprimer avec quelle tendreſſe, & quelle reconnoiſſance, il ſeroit reçu dans toutes ces Provinces qui ont été inondées du torrent des armes étrangeres, & qui, depuis tant d'années, ne reſpirent que vangeance. Où ſeroient les Villes qui lui fermeroient leurs portes, & les peuples qui refuſeroient de lui obéir? Quelle envie auroit-il à ſurmonter? Y auroit-il un ſeul Italien qui héſitât à lui rendre hommage? Chacun eſt las de cette domination barbare. Que votre illuſtre Maiſon prenne donc cette Cauſe en main, avec toutes les eſpérances

les Alliances & les Traitez par leſquels ils peuvent égaler les forçes d'une Puiſſançe ambitieuſe, & ils doivent ſe méfier de ceux qui veulent ſemer parmi eux la déſunion & la zizanie. Qu'on ſe ſouvienne de ce Conſul, qui, pour montrer combien l'union étoit néceſſaire, prit un cheval par la queue, & fit d'inutiles efforts pour la lui arracher; mais lorſqu'il la prit crin à crin, en les ſéparant, il en vint facilement à bout. Cette leçon eſt auſſi propre pour certains Souverains de nos jours, que pour les Légionaires Romains: il n'y

rances que l'on peut concevoir de la réüſſite d'une juſte entrepriſe, afin que nôtre Nation refleuriſſe ſous ſon étendard, & que, ſous ſes auſpices, il ſoit vrai de dire avec Pétrarque:

Virtù contra'l furore
Prendra l'arme, & ſia il combatter corto;
Che l'antico valore
Nell' Italici cuor non è ancor morto.

C'eſt-à-dire:

La Juſtice au combat défiera la Fureur,
Et ſaura lui donner une ſi rude atteinte,

Que a que leur réünion qui puiſſe les rendre formidables, & maintenir en Europe la paix & la tranquillité.

LE monde ſeroit bienheureux s'il n'y avoit d'autres moyens, que celui de la Négoçiation, pour maintenir la juſtiçe, & pour rétablir la paix & la bonne harmonie entre les Nations. L'on employeroit les raiſons au lieu d'armes, & l'on s'entre-diſputeroit ſeulement au-lieu de s'entre-égorger. Une fâcheuſe néceſſité oblige les Prinçes d'avoir recours à une voye beaucoup plus cruelle. Il y a des occaſions où il faut def-

Que l'on verra bien-tôt, que l'ancienne valeur
Du cœur Italien n'eſt pas encore éteinte.

deffendre par les armes la liberté des peuples qu'on veut opprimer par injuſtiçe ; où il faut obtenir par violençe ce que l'iniquité refuſe à la douçeur ; où les Souverains doivent commettre la Cauſe de leur Nation au ſort des batailles. C'eſt dans un des cas pareils que ce paradoxe devient véritable, qu'une bonne guerre donne & affermit une bonne paix.

C'EST le ſujet de la guerre qui la rend juſte ou injuſte. Les paſſions & l'ambition des Prinçes leur offuſquent ſouvent les yeux, & leur peignent avec des couleurs avantageuſes les actions les plus violentes. La guerre eſt une reſſourçe dans l'extrémité, *ainſi* il ne faut s'en ſervir *qu'avec précaution &* * dans des cas deſeſpérez, & bien examiner ſi l'on y eſt porté par une illuſion d'orgueil, ou par une raiſon ſolide *& indiſpenſable.*

IL y a des guerres deffenſives, & ce ſont ſans contredit les plus juſtes.

IL y a des guerres d'intérêt, que les Roys ſont obligez de faire, pour maintenir

(* que)

tenir eux-mêmes les droits qu'on leur conteſte; ils plaident les armes à la main, & les combats décident de la validité de leurs raiſons.

IL y a des guerres de précaution, que les Princes ſont ſagement d'entreprendre. Elles ſont offenſives à la vérité, mais elles n'en ſont pas moins juſtes. Lorſque la grandeur exceſſive d'une Puiſſance ſemble prête à ſe déborder, & menaçe d'engloutir l'Univers, il eſt de la prudençe de lui oppoſer des digues, & d'arrêter le cours *orageux* d'un[1] torrent, lors encore qu'on en eſt le maître. On voit des nuages qui s'aſſemblent, un orage qui ſe forme, les éclairs qui l'annonçent; & ce[2] Souverain que ce danger menaçe, ne pouvant tout ſeul conjurer la tempête, ſe réünira, s'il eſt ſage, avec tous ceux que le même péril met dans les mêmes intérêts. Si les Roys d'Egipte, de Syrie, de Macédoine, ſe fuſſent liguez contre la Puiſſançe Romaine, jamais elle n'auroit pu bouleverſer ces Empires; une Alliançe ſagement concertée, & une guerre vivement entrepriſe, auroit fait avorter ces deſſeins ambitieux, dont l'accompliſſement enchaîna l'Univers.

IL

(1. du 2. le)

IL eſt de la prudençe de préferer les moindres maux aux plus grands, ainſi que de choiſir le parti le plus ſûr à l'excluſion de celui qui eſt incertain. Il vaut donc mieux qu'un Prince s'engage dans une guerre offenſive, lorſqu'il eſt le maître d'opter entre la branche d'olive & la branche de laurier, que s'il attendoit à des tems deſeſpérés, où une déclaration de guerre ne pourroit retarder que de quelques momens ſon eſclavage & ſa ruine. C'eſt une maxime certaine, qu'il vaut mieux prévenir que d'être prévenu : les grands hommes s'en ſont toujours bien trouvez, *en faiſant uſage de leurs forçes avant que leurs ennemis ayent pris des arrangemens capables de leur lier les mains, & de détruire leur pouvoir.*

BEAUCOUP de Prinçes ont été engagez dans les guerres de leurs Alliez par des Traitez, en conſéquençe deſquels ils ont été obligez de leur fournir un nombre de troupes auxiliaires. Comme les Souverains ne ſauroient ſe paſſer d'Allianças, puiſqu'il n'y en a aucun en Europe qui puiſſe ſe ſoutenir par ſes propres forçes, ils s'engagent à ſe donner un ſecours mutuel en cas de beſoin : ce qui contribûe à leur ſûreté, à leur conſervation. L'évènement dé-

çide lequel des Alliez retire les fruits de l'Alliance, une heureuſe occaſion favoriſe une des parties en un tems, une conjoncture favorable ſeconde l'autre partie contractante *dans un tems différent*. L'honnêteté, & la ſageſſe du monde, exigent donc également des Princes, qu'ils obſervent religieuſement la foi des Traitez, & qu'ils les accompliſſent même avec ſcrupule; d'autant plus, que par les Alliances ils rendent leur protection plus efficace à leurs peuples.

TOUTES les guerres donc, qui n'auront pour but que de repouſſer les uſurpateurs, de maintenir des droits légitimes, de garantir la liberté de l'Univers, *& d'éviter les oppreſſions & les violences des ambitieux*, ſeront conformes à la juſtice. Les Souverains qui en entreprennent des pareilles, n'ont point à ſe reprocher le ſang repandu: la néceſſité les fait agir; & dans de pareilles circonſtances, la guerre eſt un moindre malheur que la paix.

* [CE ſujet me conduit naturellement

(* *Au lieu de ce qui eſt ici entre deux Crochets, il y a, dans l'Edition publiée par* Voltaire:

Autrefois quelques Princes, ſans ſonger à ſe faire des Alliés, ne penſoient qu'à vendre leurs ſoldats, & à trafiquer du ſang de leurs ſujets.)

ment à parler des Princes, qui, par un négoce inoüi dans l'Antiquité, trafiquent du ſang de leurs peuples: leur Cour eſt comme un encan, où leurs troupes ſont vendues à ceux qui offrent le plus de ſubſides.]

L'INSTITUTION du Soldat eſt pour la deffenſe de la patrie; les loüer à d'autres, comme on vend des dogues & des taureaux pour le combat, c'eſt, me ſemble, pervertir à la fois le but du négoce & de la guerre. On dit qu'il n'eſt pas permis de vendre les choſes ſaintes: Eh! qu'y a-t-il de plus ſacré que le ſang des hommes?

POUR les guerres de Religion, ſi ce ſont des guerres civiles, elles ſont preſque toujours la ſuite de l'imprudence du Souverain, qui a mal-à-propos favoriſé une Secte aux dépens d'une autre; qui a trop reſerré ou trop étendu l'exercice public de certaines Religions; qui, ſur-tout, a donné du poids à des querelles de Parti, leſquelles ne ſont que des étincelles paſſageres quand le Souverain ne s'en mêle pas, & qui deviennent des embrazements quand il les fomente.

MAINTENIR le Gouvernement civil avec vigueur, & laiſſer à chacun la liberté de conſcience; être toujours

Roy, & ne jamais faire le Prêtre, eſt le ſûr moyen de préſerver ſon Etat des tempêtes, que l'eſprit dogmatique des Théologiens cherche toujours[1] à exciter.

LES guerres étrangères de Religion ſont le comble de l'injuſtiçe & de l'abſurdité. Partir d'Aix-la-Chapelle pour aller convertir les Saxons, le fer à la main, comme Charles-magne, ou équipper une flotte pour aller propoſer au Soudan d'Egipte de ſe faire Chrétien, ſont des entrepriſes bien étranges. La fureur des Croiſades eſt paſſée ; faſſe le Ciel qu'elle ne revienne jamais !

LA guerre en général eſt ſi féconde en malheurs, l'iſſüe en eſt ſi peu certaine, & les ſuites en ſont ſi ruineuſes pour un Pays, que les Prinçes ne ſauroient aſſez réfléchir avant que de s'y engager. Les violençes que les troupes commettent dans un Pays ennemi ne ſont rien en comparaiſon des malheurs qui rejailliſſent directement ſur les Etats des Prinçes qui entrent en guerre ; *c'eſt un acte ſi grave & de ſi grande importançe de l'entreprendre, qu'il eſt étonnant que tant de Roys en ayent pris ſi facilement la réſolution.*

Il

(1. ſouvent)

JE me perſuade que ſi les Monarques voyoient un tableau vrai *& fidele* des miſères qu'attire ſur les peuples une ſeule déclaration de guerre, ils n'y ſeroient point inſenſibles. Leur imagination n'eſt pas aſſez vive, pour leur repréſenter au-naturel des maux qu'ils n'ont point connus, & deſquels leur condition les met à l'abri *. Comment ſentiront-ils ces impôts qui accablent les peuples; la privation de la jeuneſſe du Pays, que les recrûes emportent; ces maladies contagieuſes qui deſolent les Armées; l'horreur des batailles, & ces ſiéges plus meurtriers encore; la deſolation des bleſſez, que le fer ennemi a privé de quelques-uns de leurs membres, uniques inſtrumens de leur induſtrie & de leur ſubſiſtance; la douleur des orphelins, qui ont perdu, par la mort de leur pere, l'unique ſoutien de leur faibleſſe? la perte de tant d'hommes utiles à l'Etat, que la mort moiſſonne avant le tems?

LES Princes, qui ne ſont dans le monde que pour rendre les hommes heureux, devroient bien y penſer, avant que de les expoſer, pour des cauſes frivoles & vaines, à tout ce que l'humanité a de plus à redouter. LES

(* & l'abri deſquels les met leur condition.)

LES Souverains qui regardent leurs ſujets comme leurs eſclaves, les hazardent ſans pitié, & les voient périr ſans regret; mais les Princes, qui conſiderent les hommes comme leurs égaux, & qui enviſagent le peuple comme le corps dont ils ſont l'ame, ſont économes du ſang de leurs ſujets.

JE prie les Souverains, en finiſſant cet Ouvrage, de ne ſe point offenſer de la liberté avec laquelle je leur parle; mon but eſt de dire la vérité, d'exciter à la vertu, & de ne flatter perſonne. La bonne opinion que j'ai des Princes qui regnent à préſent dans le monde, me les fait juger dignes d'entendre la vérité. C'eſt aux Nerons, aux Alexandres VI, aux Céſars Borgia, aux Louïs XI, qu'on n'ôſeroit la dire: graces au Ciel, nous ne comptons point de tels hommes parmi les Princes de l'Europe, & c'eſt faire leur plus bel éloge, que de dire, qu'on ôſe hardiment blâmer devant eux * tous les vices qui dégradent la Royauté, & qui ſont contraires aux ſentimens d'humanité & de juſtice.

(* tout ce qui dégrade la Roïauté, & ce qui offenſe la juſtice.)

FIN.

ECRITS

ECRITS
CONCERNANT
L'ANTI-MACHIAVEL,
OU
L'EXAMEN
DU PRINCE
DE
MACHIAVEL.

ECRITS
CONCERNANT
L'ANTI-MACHIAVEL,
OU
L'EXAMEN
DU PRINCE
DE
MACHIAVEL.

AVIS DU LIBRAIRE*.

BIEN des perſonnes ſavent une partie de ce qui s'eſt paſſé par-rapport à l'Edition de cet Ouvrage, mais preſque tous d'une maniere différente. Il y

* JEAN VAN DUREN, dans l'Edition de 1741, en 2. Voll. in 8.

y en a peu qui ſoient véritablement au fait : quelques-uns ont même hazardé des accuſations odieuſes, comme ſi j'euſſe permis de faire des *omiſſions* & des *interpolations* dans l'Original, ce qui en effet ne pourroit être que très-blâmable, puiſque le Manuſcrit d'un Auteur doit être un dépôt inviolable & ſacré pour un Imprimeur, qui en eſt comptable au Public. Auſſi les perſonnes qui m'ont imputé ces altérations ſont-elles dans une erreur qu'il m'eſt aiſé de démontrer.

Je pourrois me contenter de dire qu'on peut vérifier chez moi la fidélité de l'Edition ſur le Manuſcrit même ; mais l'imputation eſt publique & ſérieuſe, & je ne puis me diſpenſer de publier les témoignages authentiques qui me juſtifient, étant d'ailleurs averti de cette néceſſité par des Journaliſtes, que je ſais avoir de grands rapports avec *M. F. de Voltaire*.

LET-

LETTRES

DE Mr. H. D. S. ***** §.

AU LIBRAIRE.*

Amſterdam, ce 12 Décembre 1740.

ON dit qu'il va paroître une 4e Edition de l'Anti-Machiavel ; *c'eſt ſans doute vous qui l'avez faite, & je vous félicite du ſuccès de ce Livre. Vous ferez part apparemment au Public de l'Hiſtoire du Manuſcrit ; car vous n'ignorez pas qu'on vous attribue certains changemens odieux qui ont été faits dans cet Ouvrage, & qu'on tâche de vous noircir de tous côtés. Je ne doute pas qu'il ne vous ſoit facile de vous juſtifier. En pareil cas je n'y manquerois pas ſi j'étois innocent.*

Je vous offre mes ſervices. . . . . .

AU-

§ Henri du Sauzet. * Jean van Durin.

AUTRE LETTRE DU MEME.

Amſterdam, ce 22. Décembre 1740.

CE que je vous ai écrit, Monſieur, n'étoit nullement pour vous faire de la peine, & je ſuis perſuadé que vous n'avez eu aucune part aux changemens faits dans ce Livre. Mais on a pû être fondé à le croire ſur ce que Mr. de Voltaire a jugé néceſſaire de le réimprimer à ſes dépens. Il n'indique que des différences peu eſſentielles; mais en comparant ſon Edition & les votres, on y en trouve de telles. Vous exigez que je vous indique un ſeul paſſage altéré; le voici, pour vous ſatisfaire uniquement.

DANS le Chapitre VI., page 57, de votre Edition, on lit, Trois ou quatre Juifs qui ſe ſont dits Meſſies n'ont-ils pas péri par le dernier ſupplice, &c. *On lit dans l'Edition de Monſieur de Voltaire, page* 34, Trois ou quatre Juifs

qui

qui ſe ſont dits Meſſies, DEPUIS LA DESTRUCTION DE JÉRUSALEM, n'ont-ils pas péri &c. *On ſent bien pourquoi on a retranché ces paroles*, deſtruction de Jéruſalem *, *& je ne ferai point de Commentaire ſur ce paſſage. Conférez vous-même les différentes Editions, & vous trouverez nombre de changemens & d'altérations. Qui peut les avoir faites? C'eſt ce qui ne me regarde point. On eſt du-moins fondé à croire que vous avez imprimé ſur un Manuſcrit altéré, non tel qu'il eſt ſorti des mains de ſon illuſtre Auteur. Et puiſque l'Editeur le dit hautement, pourquoi d'autres ne le diroient-ils pas après lui? Quoiqu'il en ſoit, le Livre ſe débite bien, puiſque vous voilà à la troiſième Edition, & je vous en fais mon compliment.* . . . . .

* Ces paroles n'ont point été retranchées, elles ne ſe trouvent point dans le Manuſcrit original, qui a été fourni par M. F. de Voltaire. *Voyez ci-après, à la ſuite des Lettres de ce Poëte*, le MÉMOIRE DES CHANGEMENS, &c.

REMARQUE A CE SUJET.

Un Auteur, avec les intentions les plus droites & les plus innocentes, n'eſt preſque jamais

à l'abri d'interprétations cauſtiques & de Critiques bien ou mal-fondées, ſur-tout quand l'Ouvrage obtient de la réputation.

Le ſavant & judicieux Auteur de l'HISTOIRE DU DROIT PUBLIC-ECCLESIASTIQUE FRANÇOIS, (*imprimé en* 1737. *en* 2 *vol.* 8.), remarque que la malignité avec laquelle on interprêta les premiers Sermons de Luther contre l'abus des Indulgences, furent la Cauſe primitive des extrémitez où ce Docteur ſe porta enſuite par dégrez, étant naturellement impétueux & inflexible. *Liſez, au Tome II. de cet Ouvrage, la Vie du Pape* Leon X.

AVER-

AVERTISSEMENT*.

L'IMPRIMEUR de cette Bibliotheque ſe croit obligé d'avertir ici, que c'eſt ſans ſa participation que Mr. *Van Duren*, Libraire à la Haye, a publié deux Lettres qu'il lui avoit écrit, & dont il a groſſi le Recueil des Piéces inutiles qui ſe trouvent dans la derniere Edition de l'ANTI-MACHIAVEL, in 8. 2. Voll. Il ne peut mieux deſabuſer ceux qui pourroient croire qu'il approuve la conduite du Libraire de la Haye, qu'en donnant ici la Lettre

* On a jugé à propos, pour rendre ce Recueil d'Ecrits plus complet, de mettre, à la ſuite des deux Lettres de Mr. *H. Du Sauzet* à Mr. *J. Van Duren*, cet Avertiſſement & la Lettre qui le ſuit, qui ſe trouvent à la Tête de la ſeconde Partie du Tome XXXII. de la *Bibliotheque Françoiſe*, imprimée à *Amſt.* chez *Henri Du Sauzet*, in 8.

tre qu'il lui a écrit ſur une manœuvre auſſi deſobligeante & auſſi odieuſe.

LETTRE *écrite d'Amſterdam le 4. Avril* 1741. *à Mr.* JEAN VAN DUREN *à la Haye, par* H. DU SAUZET.

MONSIEUR,

J'Ai reçu votre nouvelle Edition de l'Anti-Machiavel, *& j'ai vû avec une ſurpriſe extrême que vous y avez inſéré fort mal à propos les deux Lettres que je vous écrivis au mois de Décembre. Trouvez bon que je vous diſe que ce procédé n'eſt point d'un galant homme, & que j'en ſuis très choqué. Je n'ai que faire d'être mêlé dans vos quérelles avec Mr. de Voltaire, & vous n'avez qu'à vous louer de mon Journal ſur votre Livre, parcequ'on n'auroit pas manqué de relever les traits libertins & indécens qui*

qui y ſont en nombre, & que vous avez jugé à propos de conſerver ſcrupuleuſement. Vous avez très-bien réüſſi à prouver, que vous avez imprimé ſur une copie altérée & falſifiée, & perſonne n'en doutera. Pour moi je ne ſaurois croire, qu'un pareil Ouvrage ſoit ſorti de la plume de l'illuſtre Auteur, à qui on oſe l'attribuër; il a trop de religion & de probité. Voici ce qu'un Homme de grande conſidération dans une Cour étrangere m'a écrit ſur votre ſujet, après m'avoir parlé d'un autre de vos Livres:

LE S^r. Van Duren auroit pu ſe paſſer auſſi de l'impreſſion de l'Anti-Machiavel, où il y a des horreurs contre des Princes reſpectables par leur mérite, quand ils ne le ſeroient pas par l'élévation de leur rang.

AU-RESTE, je ne trouve point dans les Nouvelles de Berlin *ce que vous voudriez qu'on y vit. On n'y*

y

parle que de votre Edition, mais on ne dit point qu'elle ſoit meilleure que l'autre. Quand cela ſeroit, le ſuffrage du Nouvelliſte ne ſeroit pas d'un fort grand poids, & n'en impoſeroit pas à des gens ſenſés. Vous êtes le maitre, Monſieur, de publier cette Lettre, ſi vous le jugez à propos. Je ſuis, &c. &c.

ON *pourra dans la ſuite parler de l'*Anti-Machiavel *dans ce Journal; mais, en reconnoiſſant qu'il y a de bonnes choſes dans ce Livre, on n'en diſſimulera pas les défauts.*

EX-

EXTRAIT
D'UN
ECRIT PÉRIODIQUE,
INTITULÉ
NOUVELLE BIBLIOTHEQUE†.

MACHIAVEL publia son *Prince*, environ l'an 1515., & le dédia à *Laurent* DE MEDICIS, neveu du Pape LEON X. Ce Pape, loin de savoir mauvais gré à MACHIAVEL d'avoir réduit en art la méchanceté des hommes, l'engagea à composer d'autres Ouvrages.

ADRIEN VI. & CLÉMENT VII. firent cas du Livre. CLÉMENT VII. accorda à l'Auteur un privilège, daté du 23. Août mille cinq cens trente-&-un. Dix Papes consécutivement permi-

† *Mois de Novembre* 1740.

mirent le débit du *Prince* de MACHIAVEL, tandis que d'excellens Livres de Morale étoient à l'*Index*. Enfin, CLE'MENT VIII. condamna cet Ouvrage dangereux lorſqu'il n'étoit plus tems, & qu'il y avoit preſcription.

IL paroît enfin, après plus de deux cens années, une Réfutation en forme de cet Ouvrage.

MR. DE VOLTAIRE, Editeur de cette Réfutation, nous inſinue dans ſa Préface que l'Auteur eſt un homme d'un très haut rang, & dans une très grande place. Notre emploi de *Journaliſte* conſiſte à rendre ſeulement compte au Public des Ouvrages qui peuvent l'inſtruire & lui plaire, nous ne prétendons pas jetter des regards indiſcrets ſur ce qu'on croit devoir dérober à nos yeux. Mais, s'il eſt vrai, ce que l'on commence à dire, que c'eſt un Prince qui a fait cet Ouvrage, qu'il nous ſoit permis de remercier le Ciel d'avoir inſpiré de tels ſentimens à un homme, chargé du bonheur des autres hommes.

NOUS ne connoiſſons aucun Livre moral, comparable à celui que nous annonçons. La plûpart des autres Livres peuvent former d'honnêtes citoïens;

toïens; mais où ſont les Livres qui forment les Rois? Depuis le ſage Antonin, il n'a paru rien de pareil ſur la terre. On apprend ailleurs à régler ſes mœurs, à vivre en homme ſociable; ici on apprend à regner.

NOUS ſouhaitons que tous les Souverains & tous les Miniſtres liſent ce Livre, parce que nous ſouhaitons le bonheur du genre humain, ſi pourtant la lecture d'un bon Livre peut ſervir à rendre meilleur, & ſi le poiſon des Cours n'eſt pas plus fort que cette nourriture ſalutaire que nous conſeillons.

L'AVANT-PROPOS de l'Auteur eſt écrit avec cette éloquence vraie que le cœur ſeul peut donner; en voici un exemple.

„ COMBIEN n'eſt point déplorable „ la ſituation des peuples, lorſqu'ils „ ont tout à craindre de l'abus du „ pouvoir ſouverain, lorſque leurs „ biens ſont en proie à l'avarice du „ Prince, leur liberté à ſes caprices, „ leur repos à ſon ambition, leur ſû„ reté à ſa perfidie, & leur vie à ſes „ cruautés? C'eſt-là le tableau tragi„ que d'un Etat où regneroit un Prin„ ce, comme Machiavel prétend le „ former. „

NE ſent-on pas ſon cœur ému d'une tendreſſe reſpectueuſe quand on lit ces paroles, & ne prodigueroit-on pas ſon ſang pour un Prince qui penſeroit ainſi, qui parleroit des Souverains comme un Particulier, qui ſeroit pénétré de nos mêmes ſentimens, qui éleveroit ainſi ſa voix avec nous pour déteſter la tyrannie?

CE QUI nous a étonnés, c'eſt ce langage ſi pur, cet uſage ſi ſingulier d'une Langue qui n'eſt pas, dit-on, celle de l'Auteur. Pluſieurs morceaux nous ont ſemblé écrits dans des termes ſi énergiques, le mot propre nous a paru ſi ſouvent emploïé, & ſi ſouvent mis à ſa place, que nous avons douté quelque tems que l'Ouvrage fût d'un étranger. Pour nous en inſtruire, nous avons conſulté l'Editeur lui-même, & nous avons vû entre ſes mains la preuve évidente que ces traits, dont nous parlons, ſont en effet de la main reſpectable dont nous doutions.

L'ESSAI *de Critique ſur Machiavel* a autant de Chapitres que l'Ouvrage de cet Italien, intitulé *le Prince*: mais ce n'eſt pas une Réfutation continuelle, ce ſont ſouvent des réflexions à l'occaſion de celles de l'Italien: ce *ſont*

mille

mille exemples, tirés de l'Hiſtoire ancienne & moderne; c'eſt un raiſonnement fort & ſuivi; c'eſt par-tout la vertu la plus pure, par-tout la preuve que la meilleure Politique eſt d'être vertueux.

UNE de ces choſes qui nous a le plus frappés, c'eſt ce que nous avons trouvé au Chapitre III.

„ SI aujourd'hui parmi les Chré-
„ tiens il y a moins de révolutions,
„ c'eſt que les principes de la ſaine
„ Morale commencent à être plus ré-
„ pandus: les hommes ont plus culti-
„ vé leur eſprit, ils en ſont moins fé-
„ roces; & peut-être eſt-ce une obli-
„ gation qu'on a aux gens de Lettres
„ qui ont poli l'Europe. „

IL ſembleroit à la première lecture que c'eſt un homme de Lettres qui a écrit ce paſſage, ſoit par un intérêt particulier, ſoit par le goût que l'on ſent toujours pour ſa profeſſion, & par ce deſir naturel de la rendre plus recommendable. Il eſt pourtant très certain, & nous en ſommes convaincus par le témoignage de nos yeux & par la confrontation la plus ſcrupuleuſe, que ce n'eſt point un homme de Lettres, un ſimple Philoſophe, qui parle

le ainſi ; c'eſt un homme, né dans un rang où il eſt ordinaire de mépriſer les gens de Lettres, de les compter pour rien dans un Etat, d'ignorer même s'ils exiſtent.

QUELLE bonté, & qu'elle magnanimité, dans tout le reſte de l'Ouvrage ! Comme la vertu, qui y regne, eſt indulgente ! Qu'elle eſt éloignée de cette ſuperſtition pédanteſque qui s'effarouche de tout ! Qu'on ſent bien que c'eſt un homme qui écrit, & non pas un pédagogue qui veut ſe mettre au-deſſus de l'homme !

PLUS d'un Prince, à la vérité, a honoré les Sciences par des Ecrits qui ont paſſé à la poſtérité. *Les Céſars de* JULIEN, ce Philoſophe couronné, vivront tant qu'il y aura du goût ſur la terre ; mais ce n'eſt qu'une ſatyre ingénieuſe. Ses autres Ecrits ſeront eſtimés des Savans ; mais la vertu & l'éloquence, qui y regnent, ſont emploiées à ſoutenir une Cauſe que nous reprouvons. HENRI VIII. d'Angleterre écrivit contre LUTHER ; mais on ne lit ni l'un ni l'autre. JAQUES I. compoſa des Ouvrages ; mais, ni ſon regne, ni ſes Ecrits, n'ont eu l'approbation univerſelle. Si nous remontons

tons juſqu'à JULES CÉSAR, nous avons perdu ſa Tragédie d'Oedipe, & nous avons ſes Commentaires; ils ſont le Bréviaire, dit-on, des gens de guerre, moins lûs peut-être qu'eſtimés. Après tout, c'eſt l'Ouvrage d'un Uſurpateur, & l'hiſtoire des malheurs qu'il a cauſés, non moins que des belles actions qu'il a faites; mais il n'y a pas une page dans le Livre que nous annonçons, qui ne ſoit deſtinée à rendre les hommes meilleurs & plus heureux.

L'AUTEUR d'un Roman, intitulé *Sethos*, a dit, que ſi le bonheur du monde pouvoit naître d'un Livre, il naîtroit du Télémaque. Qu'il nous ſoit permis de dire qu'à cet égard l'*Anti-Machiavel* l'emporte peut-être beaucoup ſur le *Télémaque* même. L'un eſt principalement fait pour les jeunes gens, l'autre pour des hommes. Le Roman aimable & moral de *Télémaque* eſt un tiſſu d'avantures incroïables, & l'*Anti-Machiavel* eſt plein d'exemples réels, tirés de l'Hiſtoire. Le Roman inſpire une vertu preſque idéale, des principes de gouvernemens, faits pour les tems fabuleux, qu'on nomme héroïques. Il veut, par exemple, qu'on

diviſe les citoïens en ſept claſſes; il donne à chaque claſſe un vêtement diſtinctif; il bannit entièrement le luxe, qui eſt pourtant l'ame d'un grand Etat, & le principe du Commerce. L'*Anti-Machiavel* inſpire une vertu d'uſage, ſes principes ſont appliquables à tous les gouvernemens de l'Europe. Enfin, le *Télémaque* eſt écrit dans cette proſe poëtique, que perſonne ne doit imiter, & qui n'eſt convenable que dans cette ſuite de l'Odiſſée, laquelle a l'air d'un Poëme Grec, traduit en proſe Françoiſe.

Ici on voit un ſtyle uni, mais vigoureux & plein; un langage mâle, fait pour les choſes ſérieuſes que l'on traite. On y rencontre à tout moment de ces tours naïfs qui partent d'un cœur pénétré; la vérité y eſt ſans art & ſans détour.

Voici un de ces morceaux naturels qui nous ont frappés.

„ Les Princes qui ont été hommes „ avant de devenir Rois, peuvent ſe „ reſſouvenir de ce qu'ils ont été, & „ ne s'accoutument pas ſi facilement „ aux alimens de la flatterie. Ceux „ qui ont regné toute leur vie, ont „ toujours été nourris d'encens comme

„ me les Dieux, & ils moutroient
„ d'inhabition s'ils manquoient de louan-
„ ge. „

Nous avons été surpris de trouver au commencement du Chapitre XXV. des pensées sur la liberté de la nécessité, qui supposent une connoissance aussi profonde de la Métaphysique que de la Morale. Nous craignons de nous laisser emporter ici au plaisir que nous a fait cette lecture: & qu'on ne pense pas que le nom de l'Auteur, auquel on attribue l'Ouvrage, nous en a imposé; c'est sur-quoi nous nous sommes examinés nous-mêmes avec scrupule. Nous sommes dans un païs libre, où l'on n'a rien, ni à espérer, ni à craindre, de ceux du rang de l'illustre Auteur qu'on soupçonne. Nous sommes inconnus, & nous nous flattons de l'être toujours; la seule vérité conduit notre plume.

Il a paru deux autres Editions subreptices de cet Ouvrage, intitulées: Examen de Machiavel, ou Anti-Machiavel: l'une à Londres, chez *Meyer*, dans le Strand; & l'autre, à la Haye, chez J. *Van Duren*; mais Mr. de Voltaire les desavoüe. Elles sont conformes, pleines de fautes grossières

& d'interpolations; il y a des endroits où on trouve des dix lignes entières d'oubliées, & d'autres où le ſens eſt entierement défiguré. Il en va paroître une quatrième. On traduit l'Ouvrage en Anglois & en Italien. On ne ſauroit trop multiplier une inſtruction faite pour tous les tems & pour tous les hommes.

EX-

EXTRAIT

DE LA

BIBLIOTHEQUE RAISONNÉE †.

UN Ouvrage publié *par Mr. de Voltaire*, & *imprimé à ſes dépens*, en qualité de ſimple *Editeur*, annonce très clairement au Public que l'Auteur en doit être fort au-deſſus du commun. Le bruit général a confirmé cette idée. A peine la Pièce avoit-elle paru à la *Haye*, que toutes les voix ſe réunirent pour l'attribuer à une Perſonne du plus haut rang qu'il y ait dans le Monde. Cette conjecture, ſi ce n'eſt autre choſe, n'eſt point démentie par ce que le célèbre Editeur a bien voulu nous en dire dans ſa *Préface*. Ecoutons-le parler.

„ JE crois rendre ſervice aux hom-
„ mes, *dit-il*, en publiant l'*Eſſai de*
„ *Critique ſur Machiavel*. L'illuſtre Au-
„ teur de cette Réfutation eſt une de
„ ces

† *Tome XXV, Part. II.*

„ ces grandes Ames, que le Ciel forme rarement pour ramener le Genre-Humain à la Vertu par leurs préceptes & par leurs exemples. Il mit „ par écrit ces penſées, il y a quelques années, dans le ſeul deſſein „ d'écrire des Vérités que ſon Cœur „ lui dictoit. Il étoit encore très jeune; il vouloit ſeulement ſe former „ à la Sageſſe & à la Vertu; il comptoit ne donner des leçons qu'à ſoi-„ même: mais ces leçons, qu'il s'eſt „ données, méritent d'être celles de „ tous les Rois, & peuvent être la „ ſource du bonheur des hommes....„ On ſera ſans doute étonné, quand „ j'apprendrai aux Lecteurs, que celui qui écrit en François d'un ſtyle „ ſi noble, ſi énergique, & ſouvent „ ſi pur, eſt un jeune Etranger qui „ n'étoit jamais venu en France.....„ C'eſt une choſe inouïe, je l'avoüe; „ mais c'eſt ainſi que celui, dont je „ publie l'Ouvrage, a réuſſi dans toutes les choſes auxquelles il s'eſt appliqué. „

A ces traits, il ſemble que l'on ſoit en droit de reconnoître un Prince, qui, appellé par ſa naiſſance à donner *aux hommes des Préceptes & des Exemples*, s'eſt

s'eſt attaché, étant encore *très jeune*, à l'étude de la Politique, pour *ſe former* lui-même *à la Sageſſe & la Vertu*, en ſe préſcrivant des *leçons* qui *méritent d'être celles de tous les Rois*, lorſqu'ils veulent faire *le bonheur des hommes*; qui d'ailleurs eſt encore *un jeune Etranger* qui écrit la *Langue Françoiſe* avec nobleſſe & avec pureté, quoiqu'il n'ait *jamais* été en *France*; & qui eſt enfin un *Illuſtre*, une de *ces grandes Ames que le Ciel forme rarement*, un de ces Génies extraordinaires, qui *réüſſit dans toutes choſes auxquelles il s'applique*. On vient de voir depuis peu, dans le Nord, monter au Trône un jeune Monarque auquel tous ces caractères conviennent, & qui dès les prémiers jours de ſon Règne a juſtifié ce que nous dit ici Mr. *de Voltaire*, du ſoin qu'il avoit pris de bonne heure de ſe former aux grandes Vertus, qui ſont le véritable honneur des Rois, de même que la félicité des Etats. Qu'il ſeroit à ſouhaiter que tous ceux qui ſe deſtinent à conduire le Genre-Humain s'y préparaſſent attentivement par l'acquiſition de tous les talens de l'Eſprit & du Cœur qui leur ſeront néceſſaires pour fournir avec dignité une ſi brillante

lante & ſi pénible carrière! Cependant on peut dire, & c'eſt une obſervation que l'on ne ſauroit faire ſans une extrême douleur, qu'il n'y a preſque point d'Education plus vicieuſe ou plus négligée. Cela vient apparemment, en grande partie, du penchant & des diſpoſitions de ces illuſtres Elèves, que l'on ne peut guères porter au bien par la contrainte, & qui par conſéquent n'y vont point, à moins qu'ils ne s'y portent d'eux-mêmes. Mais s'il s'en trouve

quibus arte benigna
Et meliore luto finxit præcordia Titan (a);

c'eſt-à-dire: qui, aiant reçu du Ciel, en naiſſant, une Ame belle, un Eſprit élevé, un Cœur véritablement grand, cultivent & perfectionnent aſſez ces dons naturels pour augmenter le nombre des Rois ſavans & philoſophes,

Apparent rari nantes in gurgite vaſto (b).

QUOIQU'IL EN SOIT néanmoins, & ſans

(a) *Journal.* Sat. XIV. verſ. 34.
(b) *Æneid.* I. verſ. 122.

ſans approfondir, ni les raiſons du bruit public, ni la deſignation myſtérieuſe que Mr. *de Voltaire* a faite de l'Auteur, il eſt certain que l'Ouvrage même eſt digne de la plus auguſte naiſſance, & mériteroit d'être adopté de tous les Rois de la Terre, ſi tous les Rois ſe connoiſſoient bien en véritable Gloire & en ſolide Grandeur. On en jugera ſûrement, comme nous, ſur les Morceaux que nous nous propoſons d'en extraire. Mais, avant que d'en venir-là, nous devons encore tirer de la *Préface* de l'Editeur quelques particularités, qui regardent l'hiſtoire, la nature, & le but, de l'Ecrit.

„ L'ILLUSTRE Auteur, *dit-il*, „ me fit „ l'honneur de m'envoïer ſon Manuſ- „ crit. Je crus qu'il étoit de mon de- „ voir de lui demander la permiſſion „ de le publier. Le poiſon de Machia- „ vel eſt trop public, il falloit que „ l'antidote le fût auſſi. On s'arra- „ rachoit à l'envi les Copies manuſ- „ crites; il en couroit déjà de très fau- „ tives, & l'Ouvrage alloit paroitre „ défiguré, ſi je n'avois eu le ſoin de „ fournir cette Copie exacte..... On „ trouvera que celui qui écrit s'expri-

„ me beaucoup mieux qu'Amelot de
„ la Houſſaye, que je fais imprimer
„ à côté de la Réfutation..... Je
„ crois ſon Livre mieux fait & mieux
„ écrit que celui de Machiavel; & c'eſt
„ un bonheur pour le Genre-Humain,
„ qu'enfin la Vertu ait été mieux or-
„ née que le Vice. „

„ MAITRE de ce précieux Dépôt,
„ j'ai laiſſé exprès quelques Expreſ-
„ ſions qui ne ſont pas Françoiſes,
„ mais qui méritent de l'être, & j'ôſe
„ dire que ce Livre peut à la fois
„ perfectionner notre Langue & nos
„ Mœurs. Au reſte, j'avertis que
„ tous les Chapitres ne ſont pas au-
„ tant de réfutations de Machiavel,
„ parceque cet Italien ne prêche pas
„ le Crime dans tout ſon Livre. Il
„ y a quelques endroits de l'Ouvrage
„ que je préſente, qui ſont plûtôt des
„ réflexions ſur Machiavel, que con-
„ tre Machiavel; voilà pourquoi j'ai
„ donné au Livre le Titre d'*Eſſai de*
„ *Critique ſur Machiavel.* „

ON trouve donc ici ſur deux co-
lonnes dans la même page, mais en
caractères diſtincts, le *Prince* de *Ma-*
chiavel, de la Traduction de Mr. *de*
la Houſſaye, & la Réfutation que *Mr.*

de

de Voltaire en publie. On y a conſervé toutes les Notes du premier, qui ſont placées au bas de la page, & dans leſquelles les Citations ſont nombreuſes; mais la Réfutation eſt entiérement dépourvüe de cette oſtentation de Lecture. Je ne ſaurois ſupprimer ce qu'a obſervé là deſſus Mr. *de Voltaire*. „ Le grand Homme dont „ je ſuis l'Editeur, *dit-il*, ne cite „ point; mais je me trompe fort, ou „ il ſera cité à jamais par tous ceux „ qui aimeront la Raiſon & la Juſti„ ce.„ Ce n'eſt pas en effet qu'il n'allégue quantité de Faits, qu'il n'entre quelquefois dans des Diſcuſſions hiſtoriques, ou qu'il ne faſſe ſouvent de fines alluſions à ce qu'ont dit des Anciens & des Modernes. Il eſt ſeulement vrai qu'il laiſſe au Lecteur le ſoin des Vérifications, qu'il s'en tient au Raiſonnement, comme à ſon but principal, ou plûtôt, comme au ſeul moyen qui ſoit victorieux pour établir ſolidement la Vertu ſur les ruïnes du Crime.

Il ne s'agit réellement d'autre choſe dans cet Ouvrage, & l'Auteur a exécuté ſon deſſein avec tant d'eſprit, tant d'intelligence, tant de ſageſſe, qu'il ne perd nulle part cette fin de vüe,

qu'il y en fait par-tout ſon objet unique, & qu'il n'y eut jamais de Politique, écrite à l'uſage des Rois, qui leur ait appris d'une manière plus courte & plus vive le grand Art de règner en Peres des Peuples. Dès l'entrée de ſon *Avant-propos*, il nous expoſe lui-même ſi-bien l'Eſprit de ſon Livre, que nous ne ſaurions en donner une idée plus juſte qu'en le copiant.

„ LE Prince de Machiavel, *dit-il*, „ eſt en fait de Morale, ce qu'eſt „ l'Ouvrage de Spinoſa en matière de „ Foi. Spinoſa ſappoit les fondemens „ de la Foi, & ne tendoit pas à moins „ qu'à renverſer l'Edifice de la Religion. Machiavel corrompit la Politique, & entreprit de détruire les „ préceptes de la ſaine Morale . . . . „ J'ôſe prendre la défenſe de l'Humanité contre ce Monſtre qui veut la „ détruire; j'ôſe oppoſer la Raiſon & „ la Juſtice au Sophiſme & au Crime; „ & j'ai hazardé mes réflexions ſur le „ *Prince* de Machiavel Chapitre à Chapitre, afin que l'Antidote ſe trouve „ immédiatement auprès du Poiſon. „

„ J'AI toujours regardé le *Prince* „ de *Machiavel* comme un des Ou-

„ vra-

„ vrages les plus dangereux qui ſe
„ ſoient répandus dans le monde; c'eſt
„ un Livre qui doit tomber naturelle-
„ ment entre les mains des Princes,
„ & de ceux qui ſe ſentent du goût
„ pour la Politique. Il n'eſt que trop
„ facile qu'un jeune homme ambitieux,
„ dont le cœur & le jugement ne ſont
„ pas aſſez formés pour diſtinguer ſû-
„ rement le bon du mauvais, ſoit cor-
„ rompu par des Maximes qui flattent
„ les Paſſions. „

„ MAIS s'il eſt mauvais de ſéduire
„ l'innocence d'un Particulier, qui
„ n'influe que légèrement ſur les affai-
„ res du Monde; il l'eſt d'autant plus
„ de pervertir des Princes, qui doi-
„ vent gouverner des Peuples, admi-
„ niſtrer la Juſtice, & en donner l'ex-
„ emple à leurs Sujets, pour être par
„ leur bonté, par leur magnanimité,
„ & leur miſéricorde, les images vi-
„ vantes de la Divinité. „

„ LES Inondations qui ravagent
„ des Contrées, le feu du Tonnerre
„ qui réduit les Villes en cendres, le
„ poiſon de la Peſte qui déſole des Pro-
„ vinces, ne ſont pas auſſi funeſtes au
„ Monde, que la dangereuſe Mora-
„ le, & les Paſſions effrénées des

„ Rois. Les Fléaux céleſtes ne durent
„ qu'un tems, ils ne ravagent que
„ quelques Contrées, & ces pertes,
„ quoique douloureuſes, ſe réparent;
„ mais les Crimes des Rois font ſouf-
„ frir bien long-tems des Peuples en-
„ tiers. „

„ AINSI que les Rois ont le pou-
„ voir de faire du bien lorſqu'ils en
„ ont la volonté, de même dépend-il
„ d'eux de faire du mal lorſqu'ils l'ont
„ réſolu; & combien n'eſt point dé-
„ plorable la ſituation des Peuples,
„ lorſqu'ils ont tout à craindre de l'a-
„ bus du Pouvoir ſouverain, lorſque
„ leurs biens ſont en proie à l'avarice
„ du Prince, leur liberté à ſes capri-
„ ces, leur repos à ſon ambition, leur
„ ſûreté à ſa perfidie, & leur vie à
„ ſes cruautés? C'eſt-là le tableau tra-
„ gique d'un Etat, où règneroit un
„ Prince comme Machiavel prétend
„ le former. „

QUELQUE grand, quelque magnifique, que ſoit ce début, & quelle que ſoit la beauté des ſentimens qu'il exprime, il ne promet rien qui ne ſoit exactement vrai, & l'Ouvrage entier n'eſt qu'un développement ſoutenu de ces nobles idées. D'un bout à l'autre,

on

on voit un Ecrivain, qui, comme *Marc Antonin*, s'eſt *familiariſé avec la Philoſophie* (a) & qui parle toûjours en grand & en vrai Philoſophe. Mais la ſuite & la concluſion de cet *Avant-propos*, répondent avec tant de majeſté à ſon commencement, & renferment tant de nouvelles beautés, que je ne ſaurois me refuſer à moi-même le plaiſir de les tranſcrire, perſuadé que le Public ſera charmé de les lire. Voici donc de quelle manière l'Auteur continue.

„ JE ne dois pas finir cet Avant-
„ propos, *dit-il*, ſans dire un mot à
„ des perſonnes, qui croyent que Ma-
„ chiavel écrivoit plûtôt ce que les
„ Princes font, que ce qu'ils doivent
„ faire. Cette penſée a plu à beau-
„ coup de monde, parce qu'elle eſt
„ ſatyrique.

„ CEUX qui ont prononcé cet Ar-
„ rêt déciſif contre les Souverains, ont
„ été ſéduits, ſans doute, par les
„ exemples de quelques mauvais Prin-
„ ces, contemporains de Machiavel,
„ cités par l'Auteur, & par la vie de
„ quelques Tyrans qui ont été l'op-
„ pro-

(a) *Marc. Anton.* Lib. I. §. VI. Παρὰ ... τὸ εἰκειωθῆναι φιλοσοφίᾳ.

„ probre de l'Humanité. Je prie ces „ Cenſeurs de penſer que, comme la „ ſéduction du Trône eſt très puiſſan- „ te, il faut plus qu'une Vertu com- „ mune pour y réſiſter; & qu'ainſi il „ n'eſt point étonnant que dans un or- „ dre auſſi nombreux que celui des „ Princes il s'en trouve de mauvais „ parmi les bons. Parmi les Empe- „ reurs Romains, où l'on compte des „ Nérons, des Caligulas, des Tibè- „ res, l'Univers ſe reſſouvient avec „ joie des noms conſacrés par les Ver- „ tus des Titus, des Trajans, & des „ Antonins.

„ IL y a ainſi une injuſtice criante „ d'attribuer à tout un Corps, ce qui „ ne convient qu'à quelques-uns de ſes „ Membres.

„ ON ne devroit conſerver dans „ l'Hiſtoire que les noms des bons „ Princes, & laiſſer mourir à jamais „ ceux des autres, avec leur Indolen- „ ce, leurs Injuſtices, & leurs Cri- „ mes. Les Livres d'Hiſtoire dimi- „ nueroient à la vérité de beaucoup, „ mais l'Humanité y profiteroit, & „ l'honneur de vivre dans l'Hiſtoire, „ de voir ſon nom paſſer des ſiécles „ futurs juſqu'à l'éternité, ne ſeroit

„ que

„ que la récompenſe de la Vertu. Le „ Livre de Machiavel n'infecteroit „ plus les Ecoles de Politique; on mé„priſeroit les contradictions dans leſ„ quelles il eſt toujours avec lui-mê„ me, & le monde ſe perſuaderoit que „ la véritable Politique des Rois, fon„ dée uniquement ſur la Juſtice, la „ Prudence, & la Bonté, eſt préféra„ ble en tout ſens au Syſtême décou„ ſu & plein d'horreur, que Machia„ vel a eu l'impudence de préſenter „ au Public.„

J'OBSERVERAI là-deſſus en paſſant, que l'Auteur y décide une queſtion qui a été très ſouvent agitée depuis plus de deux cens ans que le *Prince* de *Machiavel* a paru (*a*). Quelques-uns prétendent, & c'eſt le ſentiment de Mr. *de Wicquefort*, que cet *Italien a dit ce que les Princes font, & non ce qu'ils doivent faire.* D'autres veulent que ſon deſſein ait été de leur apprendre ce qu'ils doivent faire, & de leur donner des leçons. On trouvera les raiſons des deux côtés dans le *Dic-*

(*a*) Cet Ouvrage fut imprimé pour la première fois en 1515.

Dictionnaire de Mr. *Bayle* (a), auquel on peut ajoûter Mr. *Stollius* dans ſon *Introduction à l'Hiſtoire Litteraire* (b), & je m'aſſure qu'après les avoir conſultés, on ne ſaura que penſer de *Paul Jove*, qui fut contemporain de Machiavel, & qui ſe contente de dire, en parlant de ſes Ecrits, qu'il étoit *ruſé*, & que ſon *Miel étoit détrempé d'un Poiſon ſecret, lors même qu'il ſe propoſoit de former un bon Prince, d'habiles Généraux, & d'excellens Miniſtres d'Etat* (c). On m'avoüera que ce jugement de l'Evêque de *Nocere* eſt des plus faux & des plus ridicules. Il eſt certain que *Machiavel* n'a jamais eu le deſſein de former un *bon* Prince; & que le *Venin*, qu'il a répandu dans ſes Ou-

(a) *Bayle*, *Dict. Hiſt. & Crit.* Art. *Machiavel.* Tom. II. pag. 1959. Ed. 1702. Lett. E.

(b) *Stoll. Introd. ad Hiſt. Litter. De Prud. Civ.* Sect. V. Num. 36.

(c) *Paul Jovius*, *Elog. Doct. Vir.* N°. 87. pag. 205. Ed. Baſil. *In Hiſtoria apprime gravis & acutus. . . . egregia hercle cum laude, niſi..... pradulcis Eloquentia mella, occulto venemo illita, ſingulis operibus infuduſſet, & tum etiam quum optimum Principem formaret, quum bellicis præceptis Ducem inſtrueret, & denique traditis exacta prudentia documentis, in deliberando & conſulendo eximium Senatorem effingeret.*

Ouvrages, n'eſt rien moins que *caché*. Tout ce que l'on en peut dire de plus favorable ſe réduit au ſentiment que Mr. *de Wicquefort* a exprimé & ſuivi. Mais il eſt ſûr auſſi, qu'après avoir bien peſé toutes choſes, ce ſentiment ne paroît pas ſoutenable; car il eſt inconteſtablement démenti par les effets que les Livres de *Machiavel* en général, & que ſon *Prince* en particulier, ont produit dans le Monde. Cette lecture n'a jamais fait que des Scélérats; & comment cela ſeroit-il poſſible, ou ſeroit-il arrivé, ſi les Lecteurs n'y voyoient pas la Scélérateſſe érigée en ſaine Politique, & ſi les Exemples de Crime ne leur y paroiſſoient pas donnés pour des Leçons de Prudence?

NOUS nous rangeons donc volontiers à l'avis de l'Auteur de cet *Eſſai Critique*, & nous félicitions notre ſiècle de voir enfin un Syſtême ſi pernicieux, & ſi déteſtable, réfuté d'une façon ſi forte, ſi raiſonnée, ſi ſupérieure, qu'il y a tout lieu de préſumer qu'il va tomber dans tout le mépris & dans toute l'exécration qu'il mérite. Il y eut de l'*imprudence* à le donner au Public; il y aura deſormais de l'infamie à l'eſtimer. Que la révolution

lution ſera heureuſe, & quelle obligation le Genre-Humain n'en aura-t-il pas à l'*illuſtre* main qui y travaille, ſi elle y réüſſit! Mais pourquoi n'y réüſſiroit-elle pas, ſi tous les Princes pouvoient bien ſe convaincre qu'ils ne ſont dignes de porter la Couronne, qu'autant qu'ils font revivre les Vertus des *Tites*, des *Trajans*, & des *Antonins*, & comment pourroient-ils n'en être pas convaincus, ſi, au-lieu d'étudier la fauſſe *Politique* de *Machiavel*, ils daignoient prendre les Leçons de la *véritable* dans ſon Critique?

ILS y apprendroient d'abord, pour Maxime fondamentale, que les Rois, ont été faits par les Peuples, & pour les Peuples. C'eſt le ſujet du premier Chapitre, que je tranſcrirai preſque tout entier, parce qu'il ſert de Principe à tout l'Ouvrage, & qu'il en renferme en quelque façon toute l'eſſence. „ AVANT de marquer les différences des Gouvernemens, Machiavel, *dit ſon Cenſeur*, auroit dû, ce „ me ſemble, examiner leur origine, „ & diſcuter les raiſons qui ont pu „ engager des hommes libres à ſe „ donner des Maîtres. Peut-être qu'il „ n'auroit pas convenu, dans un Li-

„ vre

„ vre où l'on ſe propoſoit de dogmati-
„ ſer le Crime & la Tyrannie, de met-
„ tre au jour ce qui devroit la détrui-
„ re. Il y auroit eu mauvaiſe grace
„ à Machiavel de dire que les Peuples
„ ont trouvé néceſſaire à leur repos,
„ & à leur conſervation, d'avoir des
„ Juges pour régler leurs différends,
„ des Protecteurs pour les maintenir
„ contre leurs Ennemis dans la poſſeſ-
„ ſion de leurs biens, des Souverains
„ pour réünir tous leurs différens in-
„ térêts en un ſeul intérêt commun;
„ qu'ils ont d'abord choiſi ceux d'en-
„ tre eux qu'ils ont cru les plus ſages,
„ les plus équitables, les plus deſinté-
„ reſſés, les plus humains, les plus
„ vaillants, pour les gouverner.

„ C'EST donc la Juſtice qui doit
„ faire le principal objet d'un Prince:
„ c'eſt donc le bien des Peuples qu'il
„ gouverne, qu'il doit préférer à tout
„ autre intérêt. Le Souverain, bien
„ loin d'être le Maître abſolu des Peu-
„ ples qui ſont ſous ſa domination,
„ n'en eſt que le premier Magiſtrat. „

C'EST ſur cette déciſion, qui fixe entièrement à l'avantage de l'Humanité l'origine & les fins de l'Autorité ſouveraine, que l'Auteur bâtit conſtamment

ment dans la ſuite un Syſtême de Politique, qui ſe trouve dans une oppoſition diamétrale à celui de *Machiavel*. Mais les belles choſes y ſont en ſi grand nombre, & ſi ſpirituellement dites, que l'embarras ne ſeroit pas médiocre à choiſir le meilleur dans un Tout excellent †. Contentons-nous donc, pour donner quelque choſe à la curioſité du Lecteur, de copier quelques endroits d'une partie des *Chapitres* ſuivans.

(*a*) Dans les *Etats Héréditaires* „ce „n'eſt pas aſſez que le Prince ſoit, „comme dit Machiavel, *de ordinariâ „induſtriâ*: je voudrois encore qu'il „ſongeât à rendre ſon Peuple heu„reux. Un Peuple content ne ſon„gera pas à ſe révolter; un Peuple „heureux craint plus de perdre ſon „Prince, qui eſt en même tems ſon „bienfaiteur, que ce Souverain ne „peut appréhender pour la diminu„tion de ſa puiſſance. Les Hollan„dois

† Lisez *l'Extrait des Nouvelles de Berlin, & le dix de la préſente Edition*, page XV. NB. *Cet Extrait a paru environ un mois après cette Piéce.* [Il ſe trouve à la Fin de cette nouvelle Edition.]

(*a*) Chap. II.

„ dois ne se seroient jamais révoltés
„ contre les Espagnols, si la tyrannie
„ des Espagnols n'étoit parvenue à un
„ excès si énorme, que les Hollandois
„ ne pouvoient devenir plus malheu-
„ reux. „

(a) PAR RAPPORT AUX *Etats mixtes*,
„ le quinzième siécle, où vivoit Ma-
„ chiavel, tenoit encore à la barba-
„ rie. Mais on préféroit la funeste
„ gloire des Conquérans, & de ces
„ actions frappantes qui imposent un
„ certain respect par leur grandeur, à
„ la douceur, à l'équité, à la clémen-
„ ce, & à toutes les Vertus. A pré-
„ sent je vois qu'on préfère l'humani-
„ té à toutes les qualités d'un Conqué-
„ rant, & l'on n'a plus guère la dé-
„ mence d'encourager, par des
„ louanges, des passions cruelles qui
„ causent le bouleversement du Mon-
„ de. . . . . Il n'y a rien de plus af-
„ freux que certains moyens que Ma-
„ chiavel propose pour conserver des
„ Conquêtes. . . . *Vous devez*, dit-il,
„ *éteindre la race des Princes qui regnoient*
„ *avant votre Conquête.* Peut-on lire
„ de pareils préceptes sans frémir
„ d'hor-

(a) Chap. III.

„ d'horreur ? . . . La troiſiéme Maxi-
„ me . . . eſt, qu'*il faut envoyer des Co-*
„ *lonies* . . . L'Auteur s'appuye ſur la
„ pratique des Romains . . . . Les Ro-
„ mains, dans l'heureux tems de la
„ République, étoient les plus ſages
„ brigands qui aient jamais déſolé la
„ Terre. Ils conſervoient avec pru-
„ dence ce qu'ils acquirent avec injuſ-
„ tice. . . . . Un Prince doit attirer
„ à lui, & protéger les petits Princes
„ ſes voiſins, ſemant la diſſenſion par-
„ mi eux, afin d'élever ou d'abaiſſer
„ ceux qu'il veut. C'eſt la quatrième
„ Maxime de Machiavel, & c'eſt ainſi
„ qu'en uſa Clovis ; il a été imité par
„ quelques Princes non moins cruels.
„ Mais quelle différence entre ces
„ Tyrans, & un honnête homme qui
„ ſeroit le Médiateur de ces petits
„ Princes, qui termineroit leurs diffé-
„ rends à l'amiable, qui gagneroit
„ leur confiance par ſa probité, & par
„ les marques d'une impartialité en-
„ tière dans leurs démêlés, & d'un
„ deſintéreſſement parfait pour ſa per-
„ ſonne ! Sa prudence le rendroit le
„ Pere de ſes Voiſins, au-lieu de leur
„ Oppreſſeur ; & ſa grandeur les pro-
„ tégeroit, au-lieu de les abîmer. . .

„ Je

„ Je conclus donc, que l'*Uſurpateur*
„ ne méritera jamais de gloire; que
„ les aſſaſſinats ſeront toujours ab-
„ horrés du Genre-Humain; que les
„ Princes qui commettent des injuſ-
„ tices & des violences envers leurs
„ nouveaux Sujets, s'aliéneront tous
„ les eſprits, au-lieu de les gagner;
„ qu'il n'eſt pas poſſible de juſtifier le
„ Crime, & que tous ceux qui en
„ voudront faire l'apologie; raiſon-
„ neront auſſi mal que Machiavel.
„ Tourner l'art du raiſonnement contre
„ le bien de l'Humanité, c'eſt ſe bleſ-
„ ſer d'une Epée, qui ne nous eſt don-
„ née que pour nous défendre. „

(*a*) A L'ÉGARD des *Etats conquis*,
„ il n'eſt point, ſelon Machiavel, de
„ moyen bien aſſûré pour conſerver
„ un Etat libre qu'on aura conquis,
„ que de le détruire. . . . . Je ne parle
„ point d'humanité; avec Machiavel,
„ ce ſeroit profaner la Vertu. On
„ peut confondre Machiavel par lui-
„ même, par cet Intérêt, l'ame de
„ ſon Livre, ce Dieu de la Politique
„ & du Crime. . . . La force d'un
„ Etat ne conſiſte point dans l'éten-
„ düe

(*a*) Chap. V.

„ dûe d'un Pays, ni dans la poſſeſſion
„ d'une vaſte ſolitude, ou d'un im-
„ menſe deſert; mais dans la richeſſe
„ des habitans, & dans leur nombre.
„ L'intérêt d'un Prince eſt donc de
„ peupler un Pays, de le rendre flo-
„ riſſant, & non de le dévaſter & de
„ le détruire. . . . Inſenſés que nous
„ ſommes! nous voulons tout con-
„ quérir, comme ſi nous avions le
„ tems de tout poſſéder, & comme ſi
„ le terme de notre durée n'avoit au-
„ cune fin! Notre tems paſſe trop
„ vîte, & ſouvent, lorſqu'on ne croit
„ travailler que pour ſoi-même, on
„ ne travaille que pour des ſucceſſeurs
„ indignes & ingrats. „

(*a*) AU SUJET de *ceux qui ſont devenus Princes par des Crimes.* „ Si Machiavel
„ enſeignoit le Crime dans un Séminai-
„ re de Scélérats, s'il dogmatiſoit la Per-
„ fidie dans une Univerſité de Trai-
„ tres, il ne ſeroit pas étonnant qu'il
„ traitât des matières de cette natu-
„ re; mais il parle à tous les hommes,
„ & s'adreſſe principalement à ceux
„ d'entre les hommes qui doivent être
„ les plus vertueux, puiſqu'ils ſont
„ deſti-

(*a*) Cap. VIII.

„ deſtinés à gouverner les autres.
„ Qu'y a-t-il de plus infame, de plus
„ inſolent, que de leur enſeigner la
„ Perfidie & le Meurtre? Il
„ y a quelque choſe d'épidémique
„ dans la façon de penſer, qui ſe com-
„ munique d'un Eſprit à l'autre. Cet
„ homme extraordinaire, ce Roi,
„ dont toutes les Vertus outrées dé-
„ généroient en Vices, Charles XII.,
„ en un mot, portoit avec lui, dès ſa
„ plus tendre enfance, la Vie d'A-
„ lexandre le Grand; & bien des per-
„ ſonnes, qui ont connu particuliè-
„ rement cet Alexandre du Nord,
„ aſſurent que c'étoit Quinte-Cure qui
„ ravagea la Pologne, que Staniſlas
„ devint Roi d'après Abdolomine, &
„ que la bataille d'Arbelles occaſion-
„ na la défaite de Pultawa. . . . Quand
„ même le Crime pourroit ſe commet-
„ tre avec ſécurité, quand même le
„ Tyran ne craindroit point une mort
„ tragique, il ſera également mal-
„ heureux de ſe voir l'opprobre du
„ Genre-Humain. Il ne pourra point
„ étouffer ce témoignage intérieur de
„ ſa Conſcience qui dépoſe contre lui;
„ ſupplice réel, ſupplice inſupporta-
„ ble, qu'il porte toujours dans le

„ fond de ſon cœur. Non, il n'eſt „ point dans la nature de notre Etre „ qu'un ſcélérat ſoit heureux. . . . . „ Quand même donc il n'y auroit „ point de Juſtice ſur la Terre, & „ point de Divinité au Ciel, il faudroit d'autant plus que les hommes „ fuſſent vertueux, puiſque la Vertu „ ſeule les unit, & leur eſt abſolument néceſſaire pour leur conſervation, & que le Crime ne peut que „ les rendre infortunés, & les détruire. „

(*a*) SUR la *Principauté Civile*, après avoir obſervé „ qu'il n'y a *point* de „ ſentiment plus inſéparable de notre „ être, que celui de la liberté", l'Auteur ajoûte que „ Machiavel donne en „ ce Chapitre de bonnes maximes de „ Politique à ceux qui s'élevent à la „ puiſſance ſuprême par le conſentement libre des Chefs d'une Républi„ que"; & continue de la manière ſuivante. „ Voilà preſque le ſeul „ cas où il (Machiavel) permette d'être honnête-homme; mais, malheureuſement, ce cas n'arrive jamais. „ L'Eſprit républicain, jaloux à l'ex-

„ cès

(*a*) Chap. IX.

„ cès de ſa liberté, prend ombrage
„ de tout ce qui peut lui donner des
„ entraves, & ſe révolte contre la
„ ſeule idée d'un Maître. . . , Plu-
„ ſieurs Républiques ſont retombées,
„ par la ſuite des tems, ſous le Deſpo-
„ tiſme; il paroît même que ce ſoit
„ un malheur inévitable qui les attend
„ toutes: car comment une Républi-
„ que réſiſteroit-elle éternellement à
„ toutes les cauſes qui minent ſa liber-
„ té? . . . Ces mêmes Athéniens,
„ qui, du tems de Démoſthène, ou-
„ trageoient Philippe de Macédoine,
„ rampérent devant Alexandre; ces
„ mêmes Romains, qui abhorroient
„ la Royauté après l'expulſion des
„ Rois, ſouffrirent patiemment, après
„ la révolution de quelques Siécles,
„ toutes les cruautés de leurs Empe-
„ reurs; & ces mêmes Anglois, qui
„ mirent à mort Charles I. parce qu'il
„ avoit uſurpé quelques foibles droits,
„ pliérent la roideur de leur courage
„ ſous la tyrannie fière & adroite de
„ leur Protecteur. Ce ne ſont donc
„ point ces Républiques, qui ſe ſont
„ données des Maîtres par leur choix;
„ ce ſont des hommes entreprenans,
„ qui, aidés de quelques conjonctures

„ favorables, les ont ſoumiſes contre
„ leur volonté. . . . Tout a ſon pé-
„ riode, les plus grandes Monarchies
„ même n'ont qu'un tems. Les Ré-
„ publiques ſentent toutes que ce
„ tems arrivera, & elles regardent
„ toute Famille trop puiſſante com-
„ me le germe de la maladie qui doit
„ leur donner le coup de la mort. On
„ ne perſuadera jamais à des Républi-
„ cains vraiment libres de ſe donner
„ un Maître, je dis le meilleur Maî-
„ tre; car ils vous diront toujours,
„ *Il vaut mieux dépendre des Loix, que*
„ *du caprice d'un ſeul homme. Les Loix*
„ *ſont juſtes de leur nature, & l'Hom-*
„ *me eſt né injuſte: elles ſont le re-*
„ *mède à nos maux, & ce remède*
„ *peut trop aiſément ſe tourner en poiſon*
„ *mortel entre les mains de celui qui n'a*
„ *qu'à vouloir. Enfin, la liberté eſt un*
„ *bien qu'on apporte en naiſſant: par*
„ *quelles raiſons, diront les Républi-*
„ *cains, nous dépouillerions-nous de notre*
„ *bien?* Autant donc qu'il eſt criminel
„ de ſe révolter contre un Souverain
„ établi par les Loix, autant l'eſt-il de
„ vouloir aſſervir une République. „

EN VOILA' ſans doute aſſez pour donner une idée de cet Ouvrage aux Perſonnes qui ne le connoiſſent pas en-

encore par elles-mêmes. C'eſt en général par-tout le même goût, le même eſprit, la même beauté. On ne ſait ce que l'on y doit admirer le plus, ou la nobleſſe héroïque de tous les ſentimens, également humains, & raiſonnables, ou la manière non moins forte que délicate dont ils ſont exprimés. Pour montrer qu'en quelque endroit que l'on prenne le Livre, il n'y a point d'inégalité, ni pour la ſupériorité des Principes, ni pour celle des Penſées, nous allons finir cet Extrait par la Concluſion du dernier Chapitre, qui traite *des différentes ſortes de Négociations*; *& des raiſons, qu'on peut appeller juſtes, de faire la Guerre.*

APRE'S avoir expoſé ce qu'il penſe des Négociations entre Princes, l'Auteur reconnoit, qu'*une fâcheuſe néceſſité les oblige* ſouvent *d'avoir recours à une autre voie.* „ Il y a des occaſions, „ *dit-il*, où il faut défendre par les armes la liberté des peuples qu'on „ veut opprimer par injuſtice, où il „ faut obtenir par violence ce que l'iniquité refuſe à la douceur, où les „ Souverains doivent commettre la „ cauſe de leur Nation au ſort des batailles. . . . . C'eſt le ſujet de la „ Guerre, qui la rend juſte ou injuſ-

„ te. . . . . La Guerre eſt une reſ-
„ ſource dans l'extrémité, il ne faut
„ s'en ſervir que dans les cas deſeſpé-
„ rés, & bien examiner ſi l'on y eſt
„ porté par une illuſion d'orgueil, ou
„ par une raiſon ſolide. . . . Pour les
„ Guerres de Religion, ſi ce ſont des
„ Guerres civiles, elles ſont preſque
„ toujours la ſuite de l'imprudence du
„ Souverain, qui a mal-à-propos favo-
„ riſé une Secte aux dépens d'une au-
„ tre . . . qui ſur-tout a donné du
„ poids à des querelles de Parti, leſ-
„ quelles ne ſont que des étincelles
„ paſſagères quand le Souverain ne
„ s'en méle pas, & qui deviennent
„ des embraſemens quand il les fo-
„ mente.

„ MAINTENIR le Gouvernement
„ Civil avec vigueur, & laiſſer à cha-
„ cun la liberté de Conſcience; être
„ toujours Roi, & ne jamais faire
„ le Prêtre; eſt le ſûr moyen de pré-
„ ſerver ſon Etat des tempêtes que
„ l'Eſprit dogmatique des Théologiens
„ cherche ſouvent à exciter. Les
„ Guerres étrangères de Religion ſont
„ le comble de l'injuſtice & de l'ab-
„ ſurdité. . . . La Guerre en général
„ eſt ſi féconde en malheurs, l'iſſue en
„ eſt ſi peu certaine, & les ſuites en

„ ſont

„ ſont ſi ruïneuſes pour un Pays, que
„ les Princes ne ſauroient aſſez réflé-
„ chir avant que de s'y engager.....
„ Les Souverains qui regardent leurs
„ Sujets comme leurs Eſclaves, les ha-
„ zardent ſans pitié, & les voient
„ périr ſans regret; mais les Princes
„ qui conſidèrent les hommes comme
„ leurs égaux, & qui enviſagent le
„ Peuple comme le Corps dont ils ſont
„ l'Ame, ſont œconomes du ſang de
„ leurs Sujets.

„ JE prie les Souverains, en finiſ-
„ ſant cet Ouvrage, de ne ſe point
„ offenſer de la liberté avec laquelle
„ je leur parle; mon but eſt de dire
„ la Vérité, d'exciter à la Vertu, &
„ de ne flatter perſonne. La bonne
„ opinion que j'ai des Princes qui rè-
„ gnent à préſent dans le Monde, me
„ les fait juger dignes d'entendre la
„ Vérité. C'eſt au Nérons, aux Céſars
„ Borgia, aux Louïs XI, qu'on n'o-
„ ſeroit la dire. Graces au Ciel, nous
„ ne comptons point de tels hommes
„ parmi les Princes de l'Europe; &
„ c'eſt faire leur plus bel Eloge, que
„ de dire qu'on a oſé hardiment blâ-
„ mer devant eux tout ce qui dégra-
„ de la Royauté, & ce qui offenſe la
„ Juſtice. „

EXTRAIT

DES

NOUVELLES PRIVILÉGIÉES

DE BERLIN,

N°. LXX. *Jeudi* 8. *Décembre* 1740.,

imprimées chez AMBROISE HAUDE, Libraire de la Cour, & de la Société des Sciences.

„ A la Haye chez Jean van Duren eſt imprimé, EXAMEN DU „ PRINCE DE MACHIAVEL, AVEC „ DES NOTES HISTORIQUES ET „ POLITIQUES, *in Octavo.*

„ CET excellent Ouvrage eſt partagé en 26. Chapitres. On ne peut „ en rapporter de paſſage pour en „ faire connoitre la beauté, puiſque „ rien ne ſeroit plus difficile que d'en „ extraire le meilleur. „

„ IL y a peu de perſonnes qui jugent d'une choſe comme ils doivent „ en

„ en juger; mais il eſt inconteſtable
„ que l'Auteur de cet Ouvrage mérite
„ le premier rang dans ce petit nom-
„ bre: & rien ne prouve mieux le pro-
„ grès de notre ſiécle, que cet Ou-
„ vrage, qui n'a point pour objet une
„ profonde & inutile érudition, mais le
„ bien-être de tout le Genre-humain. „

„ LA plûpart des Princes, en quel-
„ que Païs que ce ſoit, ſont très éloi-
„ gnés de la connoiſſance de leurs de-
„ voirs: au-milieu du luxe & du bril-
„ lant d'une Cour, ils ſont environ-
„ nés d'un brouillard épais, qui offuſ-
„ que même la plûpart de ceux qui en
„ devroient être le plus à l'abri. La
„ fauſſe Politique, un cœur épris d'u-
„ ne gloire imaginaire, ont de tout
„ tems produit des Perturbateurs du
„ repos public, & des Tyrans à qui
„ rien ne coûte moins que le ſang
„ humain, comme ſi la grandeur d'a-
„ me conſiſtoit à ſubjuguer des peu-
„ ples, & à ravager des Païs. „

„ DANS cet Ouvrage le Prince ſe
„ voit tel qu'il doit être; il apprend
„ le vrai moïen de s'acquérir de l'eſ-
„ time & du reſpect: ſa grandeur n'eſt
„ pas à charge, & ſa bonté ne peut
„ paſſer pour foibleſſe. Une profon-

„ de connoiſſance du Cœur de l'hom-
„ me conduit l'Auteur dans toutes ſes
„ Réflexions; c'eſt à lui qu'il étoit re-
„ ſervé d'enſeigner le véritable Art du
„ Gouvernement: *Qui veut gouverner*
„ *les hommes doit les connoître.* „

„ LA première leçon qu'on peut
„ donner à un Prince, eſt celle-ci,
„ qu'on doit pouvoir dire de lui qu'il
„ eſt Prudent & Juſte. C'eſt la pier-
„ re de touche de la poſtérité, c'eſt
„ ſur cette preuve qu'elle fonde ſon
„ jugement; & quelles eaux pures ne
„ produit pas cette ſource? Perſonne
„ n'a ſi bien ſû l'Art d'inſtruire, que
„ l'Auteur de cet Ouvrage; perſonne
„ ne pouvoit parvenir à une ſi haut
„ point, que celui qui a prouvé ſi
„ bien à tout l'Univers la force de ſon
„ eſprit & la droiture de ſon cœur. Il
„ eſt bien remarquable auſſi, que,
„ quand dans les tems à venir on fe-
„ ra mention de cet Ouvrage pour
„ l'Inſtitution des Souverains, on ſe
„ ſouviendra auſſi-tôt d'un Prince qui
„ a ſû même ſurpaſſer les excellentes
„ maximes contenues dans ce Livre. „

LETTRES
DE
M. F. DE VOLTAIRE.

LETTRE I*.

A Bruxelles, rüe de la groſſe Tour, 1. Juin 1740.

VOUS *m'avez envoyé, Monſieur, les Vers Latins de quelques Gens de l'Académie Françaiſe, choſe dont je ſuis peu curieux* †, *& vous ne m'avez point envoyé la Chimie de Stahl, dont j'ai un très-grand beſoin. Je vous prie inſtamment*

* L'Addreſſe de cette Lettre, ainſi que des ſuivantes, étoit, à MONSIEUR, MONSIEUR VAN DUREN, LIBRAIRE A LA HAYE.

† *C'eſt un Recueil choiſi de Poëſies Latines & Grecques, publié par les ſoins de Mr. l'Abbé* OLIVET, *intitulé* Poëtarum ex Academiâ Gallicâ, qui Latinè aut Græcè ſcripſerunt, Carmina. *Edition très belle*, à la Haye 1740.

ment de me la faire tenir par la même voye que vous avez priſe pour le premier balot.

J'AI en main un Manuſcript ſingulier, compoſé par un des hommes des plus conſidérables de l'Europe : c'eſt une eſpèce de réfutation du Prince *de* Machiavel, *Chapitre par Chapitre. L'Ouvrage eſt nourri de faits intéreſſants & de réflexions hardies qui picquent la curioſité du Lecteur, & qui font le profit du Libraire. Je ſuis chargé d'y retoucher quelque petite choſe, & de le faire imprimer. J'enverrais l'Exemplaire que j'ai entre les mains, à condition que, ou vous le ferez copier à Bruxelles, ou vous le ferez copier, & que vous me renverrez mon Manuſcript ; j'y joindrais une Préface, & je ne vous demanderois d'autre condition que de le bien imprimer, & d'en envoyer deux douzaines d'Exemplaires magnifiquement reliés en maroquin à la Cour d'Allemagne qui vous ſeroit indiquée ; vous m'en ferez tenir auſſi deux douzaines en veau. Mais je voudrois que le* Machiavel, *ſoit en Italien, ſoit en François, fût imprimé à côté de la réfutation, le tout en beau caractère, & avec grande marge.*

J'APPRENDS dans le moment, qu'il y a trois petits Livres imprimés contre le Prin-

Prince de Machiavel. Le premier eſt l'Antimachiavel ; *le ſecond*, Diſcours d'Etat contre Machiavel ; *le troiſième*, Fragments contre Machiavel *.

Il s'agiroit à préſent, Monſieur, de chercher ces trois Livrets, & ſi vous pouvez les trouver, ayez la bonté de me les faire tenir. Vous pouvez trouver des occaſions ; en tout cas, la barque s'en chargera. Si ces Brochures ne ſe trouvent point, on s'en paſſera aiſément. Je ne crois pas que l'Ouvrage dont je ſuis chargé ait beſoin de ces petits ſecours. Je ſuis, Monſieur, votre très-humble & très obéiſſant Serviteur,

VOLTAIRE.

A Bruxelles, ce †

* Voyez le *Mémoire* ſur la Vie & les Ouvrages de *Machiavel*, qui eſt à la tête de la préſente Edition, [& de cette nouvelle.]

† Ceci ſe trouve de cette façon dans l'Original.

LETTRE II.

IL eſt néceſſaire que vous me faſſiez, Monſieur, la réponſe la plus prompte & la plus préciſe. Si vous ſaviez de quelle main eſt le Manuſcript, vous m'auriez une obligation très ſinguliere, & vous ne tarderiez pas à en profiter. C'eſt tout ce qu'il m'eſt permis de vous dire. Mais ſi vous ne me répondez pas, trouvez bon que je gratifie un autre de ce préſent. Je ſuis votre très humble Serviteur,

VOLTAIRE.

A Bruxelles, rüe de la groſſe Tour, ce 5.* Juin 1740.

LETTRE III.

A Bruxelles, ce 13. Juin 1740.

JE crois que vous trouverez bon, Monſieur, que je vous envoye par la poſte ce que j'ai déjà fait tranſcrire de la réfutation du Prince de Machiavel. Je pen-

* Cette Lettre ne fut rendue que le 13.

penſe qu'il eſt de votre intérêt de l'imprimer ſans délai. Je vous conſeille de tirer les deux douzaines d'Exemplaires que vous devez envoyer en Allemagne ſur le plus beau papier, avec la plus grande marge *; *& pour ne vous pas laiſſer dans l'incertitude, ſachez que c'eſt à. . . . . qu'il faut adreſſer le paquet, en mains propres. Cela vous vaudra probablement, outre un préſent, l'honneur. . . . . Ne manquez donc pas de préparer le plus beau maroquin pour la relieure, à laquelle vous mettrez ſes Armes.*

Ne perdez pas un moment pour cette Edition : le reſte ſuivra immédiatement. Imprimez à côté le texte de la traduction du Prince de *Machiavel* par Amelot de la Houſſaye, & les mêmes titres courants des Chapitres. *Cependant, Monſieur, faites-moi tenir un Exemplaire de cette traduction, afin que je me regle ſur elle pour compoſer la Préface* † *dont on m'a fait l'honneur de me charger.*

Je

* Pour les 46. Exemplaires demandés il a été fait exprès une Edition en grand, ſur Papier Royal.

† La Préface ne fut envoyée que le 24. Août, telle

Je vous prie de joindre dix Exemplaires de mes Oeuvres in Octavo *à cette traduction de* Machiavel, *& de me les envoyer par la barque à mon adreſſe.*

J'Ai lû avec plaiſir le premier Tome de l'Hiſtoire de Louis XIV †. *Quand pourrai-je avoir la ſuite? Je ſuis auſſi fort content du Morery, quoiqu'il y ait encore bien des fautes. Je ſuis, Monſieur, votre très-h: & ob. Serviteur,*

VOLTAIRE.

LET-

telle qu'elle ſe trouve à la tête de la préſente Edition [& de cette nouvelle], quoique cependant M. F. DE VOLTAIRE l'aye datée du 24 Juin. Cette Piéce à été employée depuis pour l'Edition du Manuſcrit refondu, avec les changemens & additions qui l'y approprioient.

† C'eſt l'Hiſtoire de Louis XIV, *enrichie des Médailles qui ont été frappées pour les principaux Evénemens.* M. F. DE VOLTAIRE renouvella ſes témoignages d'eſtime pour cet Ouvrage, lorſqu'il fut arrivé à la Haye au Mois de Juillet ſuivant; diſant que *ce Livre lui avoit ſi fort plû, qu'il l'avoit lû juſqu'à trois fois: qu'il avoüoit n'avoir guères vû d'Hiſtoire plus judicieuſement écrite, ni plus intéreſſante, & qu'il avoit trouvé l'Edition auſſi nette & auſſi exacte. Que c'étoit la raiſon pourquoi il s'étoit addreſſé à celui qui l'avoit imprimé, & qu'aucun autre, que ce Libraire, n'imprimeroit ſon Hiſtoire Litteraire du ſiécle de Louis XIV., qui ſeroit prête bien-tôt, & comprendroit* 3 *vol.* in Octavo.

LETTRE IV.

15. Juin à Bruxelles.

Je reçois votre billet & le duplicata, accuſez-moi la reception des deux paquets *.

JE vous envoye aujourd'hui juſqu'au dix-huitiéme Chapitre inclusivement, Monſieur; je crois que vous me remercirez de vous avoir donné un tel Ouvrage. Je vous recommande encore de ne rien épargner pour que l'impreſſion vous en faſſe autant d'honneur que le Livre en doit faire à ſon illuſtre & reſpectable Auteur, tel qu'il ſoit.

C'EST ſur la réputation de votre probité & de votre intelligence que je vous ai préféré. Je vous recommande la diligence la plus prompte, & je vous prie de m'envoyer la premiére feuille imprimée par la poſte. J'attends l'envoi des dix Exemplaires de mes Oeuvres par la barque, avec un

* Cela ſe trouve de cette façon dans l'Original.

un Volume du Machiavel d'Amelot de la Houſſaye. Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

VOLTAIRE.

LETTRE V.

19. Juin.

J'Ai reçu, Monſieur, votre Lettre du douze, & vous avez dû recevoir deux paquets contenant pluſieurs Chapitres de ſuite de l'Anti-Machiavel juſqu'aux dix-huitième.

VOICI aujourd'hui le 19e. le 20e. le 21e. Il n'y en a que vingt-ſix, ainſi vous ne devez pas perdre de tems.

FAITES vos efforts, je vous prie, pour trouver un Machiavel d'Amelot de la Houſſaye. Si vous n'en trouvez pas, envoyez-moi imprimé l'Italien à côté de la réfutation. C'eſt un Livre fait pour être éternellement lû par tous les Politiques & par tous les Miniſtres: ils entendent tous l'Italien, &, de plus, cet aſſemblage des deux Langues ſera quelque choſe de nouveau en fait de Litterature. Le Machiavel a été imprimé en Italien en trois Volu-

*lumes, peut-être même chez vous; vous pouvez aiſément en détacher le Prince. Mandez-moi à quoi vous vous réſolvez, afin que j'y conforme la Préface dont on m'a fait l'honneur de me charger. Du reſte, gardez-moi le ſecret, comme je le garde à l'illuſtre Auteur de cet Ouvrage *. Je ſuis entiérement, Monſieur, Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,*

. . . . . VOLTAIRE.

LETTRE VI.

Ce 23. Juin à Bruxelles.

VOICI, Monſieur, le 22. & 23me. Chapitres. j'attends les trois derniers avec impatience. Plus je relis cet Ouvrage, plus j'en augure un ſuccès grand & durable, & plus je me félicite de contribuer à le publier. Si vous n'avez point d'Amelot de la Houſſaye, ne balancez pas à imprimer l'Italien à côté du Français. Vous devez avoir commencé déjà. Vous de-

* M. F. DE VOLTAIRE le divulgua par-tout lui-même peu-après.

devez trouver à la Haye les Armes . . . . . qui veut bien protéger cet Ouvrage, & auquel vous devez en faire tenir deux douzaines d'Exemplaires. Au reſte, je vous manderai à qui il faudra les adreſſer en droiture: ce ſera, je crois, à ſon . . . . .; & ce ne ſera pas un mauvais ſervice que je vous aurai rendu, ſi vous pouvez par cette occaſion fournir la Bibliothéque de . . . . . .

Votre très h: Serv.,

VOLTAIRE.

LETTRE VII.

A Bruxelles, rüe de la groſſe Tour, ce 27. Juin.

Je reçois, Monſieur, votre Lettre du vingt-quatre avec la Préface d'Amelot de la Houſſaye, à l'occaſion de laquelle je vais compoſer celle dont je ſuis chargé. Voici la fin de l'Ouvrage en deux paquets; celui qui eſt marqué A devoit partir par le dernier ordinaire. B n'a été prêt qu'aujourd'hui.

Puisque vous avez la traduction d'Amelot, ne manquez pas de l'imprimer à côté de mon Auteur. Ma Préface précedera

dera celle d'Amelot & celle de Machiavel, qu'Amelot a traduite, & annoncera l'œconomie de tout le Livre.

JE vous prie de m'envoyer la première feuille imprimée. Votre très-humble Serviteur,

VOLTAIRE.

LETTRE VIII.

A Bruxelles, ce 3. Juillet 1740. au ſoir, la poſte part le 4.

JE vous accuſe, Monſieur, la reception des dix Exemplaires de mes Ouvrages qui me ſont parvenus.

*JE ſuis fort inquiet de ne recevoir point de vos nouvelles: vous avez dû recevoir par la poſte une Lettre d'avis, & deux paquets, qui contiennent le reſte de l'Anti-Machiavel *. J'eſperois que non ſeulement je ſerois inſtruit aujourd'hui de leur reception, mais que je pourrois encore avoir la*

* Dans ce tems-là les poſtes étoient dérangées; les Lettres retardoient de quelques jours.

la première feuille ou demi-feuille de votre Ouvrage.

*LA Préface eſt toute prête, je n'attends qu'un conſentement néceſſaire pour vous l'envoyer *. Je vous conſeille de travailler avec la plus extrême diligence, ſi vous prétendez à fournir une Bibliotheque qui doit être l'une des plus belles de l'Europe. Je ſuis, Monſieur, votre très-h: & ob. Serv.,*

VOLTAIRE.

* Voyez la Note pour la Lettre du 13. Juin.

LET-

LETTRE IX.

VOILA qui va bien, Monſieur. Hâtez-vous ; mais que votre correcteur ſoit un peu plus attentif.

JE vois une énorme faute page 10, *en haut :*

On n'entendoit & on ne voïoit que des Larmes.

Entendre des larmes, *cela eſt trop ridicule* †.

Il doit y avoir dans le Manuſcript, on n'entendoit que des regrets, on ne voïoit que des larmes.

AU-RESTE, Monſieur, ne perdez pas un inſtant, afin que l'Ouvrage puiſſe être préſenté dans un tems convenable à celui auquel on doit l'offrir. Ce ne ſera pas la peine de mettre des Armes ſur la relieure, de

† Le Manuſcrit ne portoit pas autrement. Depuis M. F. DE VOLTAIRE l'a corrigé par *On n'entendoit que des cris, on ne voyoit que des larmes.*

de beau maroquin ſuffira ; un petit filet d'or n'y nuira pas.

J'ATTENDS qu'on me renvoye la Préface pour vous la faire tenir. Je ſuis, &c. v. tr. h. Serv.,

V. . . . . .

Brux. 8. Juillet 1740.

LET-

LETTRE X.

A Bruxelles, ce 10 Juillet 1740.

*JE reçois votre Lettre, Monſieur, & dans le moment je reçois auſſi d'ailleurs un énorme paquet contenant des corrections, additions, & notes *. Je vais faire tranſcrire le tout, & vous l'envoyer. Je vous prie de ne pas aller en avant que vous n'ayez reçu mon paquet. Les notes commencent au cinquième Chapitre: ayez la bonté, Monſieur, de me renvoyer le cinquième & le dixième, que je n'ai point par devers moi, & ſans leſquels je ne puis rien arranger. Je préparerai tout le reſte, de ſorte que vous n'attendrez pas un moment. Je ne ſçais qu'obéir exactement aux ordres que je reçois. Je vous prie de vous conformer à ma ponctualité, afin que ni vous ni moi n'ayons point de reproches.*

SI vous aviez déjà imprimé le cinquième Chapitre qu'il faut reformer, j'ai ordre de vous payer tous vos fraix, & s'il y a dans le cours de l'Ouvrage des Cartons

* On n'a point vu juſqu'à préſent ces Notes.

tons à faire, vous en ſerez payé. Je compte faire partir dans quelques jours un homme chargé d'acheter beaucoup de Livres à la Haye & à Amſterdam; je vous l'addreſſerai. Je ſuis entièrement, Monſieur, votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

VOLTAIRE.

JE vous prie de m'envoyer par la poſte la ſeconde & la troiſième feuille imprimées, ſi-tôt la préſente reçûe, & de me mander où vous en êtes de l'impreſſion †.

† Liſez l'AVIS PRÉLIMINAIRE à la tête de la préſente Edition, [*& ſe trouve auſſi à la tête de cette nouvelle.*]

MÉMOIRE
DES
CHANGEMENS,

Omiſſions, & Interpollations,

que M. F. DE VOLTAIRE a fait aux quatre premiéres feuilles imprimées de l'Edition originale.

A Bruxelles, rüe de la groſſe Tour, ce 20. Août 1740 †.

IL *faut* OMETTRE *toute l'introduction juſques & inclus le mot* s'enſuivre.

Page 2. *ligne* 5. *Au-lieu de* Avant de marquer les différences des Etats, Machiavel auroit dû,

Liſez, *Avant les différences des Gouvernemens, Machiavel auroit dû,*

† C'eſt la date de la Lettre qui accompagnoit ces changemens, & elle porte en propres termes „ *Vous vous appercevrez aiſément combien* „ *les changemens que j'ai faits étoient néceſſaires.* „

dû, me ſemble, examiner l'origine des Princes.

dû, me ſemble, examiner leur origine.

Page 2, *dans le ſecond paragraphe, ligne* 7, *au lieu de* faire mention de

Liſez, *mettre au jour*

Ibid. ſept lignes plus bas, au lieu de pour leur repos & leur conſervation.

Liſez, *à leur conſervation & à leur repos.*

Pag. 3, *ligne* 6, *au lieu de* dans la poſſeſſion de leurs biens, des Souverains,

Liſez, *enfin un Chef, ou pluſieurs Chefs.*

Ibid. 5. *lignes plus bas, au lieu de* qu'ils ont d'abord choiſi d'entr'eux ceux,

Liſez, *ils ont donc d'abord choiſi ceux d'entr'eux.*

Ibid. dans le troiſième paragraphe ligne 5, *au lieu de* Souverain.

Liſez, *Prince.*

Ibid. deux lignes plus bas il faut METTRE, Que deviennent alors ces idées d'intérêt, de grandeur,

Li-

deur, d'ambition, & de deſpotiſme? Il ſe trouve que

Pag. 4, *ligne* 2, *au lieu de* n'en eſt lui-même que le premier domeſtique.

Liſez, *n'en eſt lui-même en un ſens que le premier domeſtique.*

Ibid. *Il faut* OMETTRE *les ſept lignes qui ſuivent; & puis, au lieu de* ce que j'ai rapporté de l'origine des Souverains, rend l'action des Uſurpateurs plus atroce qu'elle ne le ſeroit,

Liſez, *Cette origine des Souverains rend l'action des Uſurpateurs plus atroce encore qu'elle ne le ſeroit.*

Ibid. 3 *lignes plus bas, au lieu de* puiſqu'ils contreviennent entiérement à l'intention des peuples qui ſe ſont donnés des Souverains, pour qu'ils les portégent, & ne ſe ſont ſoumis qu'à cette condition:

Liſez, *ils foulent aux pieds cette première Loi des hommes qui les réünit ſous un Gouvernement pour en être protégez, & c'eſt contre les Uſurpa-*

tion : au lieu qu'en obéiſſant à l'Uſurpateur, ils ſe ſacrifient eux & tous leurs biens pour aſſouvir l'avarice & tous les caprices d'un Tiran,

pateurs que cette Loi eſt établie.

Enſuite, au lieu de il n'y a donc que trois manières,

Liſez, *il n'y a que trois manières.*

Ibid. Il faut OMETTRE *les trois lignes & demie du dernier paragraphe de ce Chapitre, & dire,*

Voilà le pivôt.

Enſuite, après ces mots mes réflexions

AJOUTEZ *dans le cours des recherches ſuivantes.*

CHAP. II. *page 6, vers la fin, il faut* OMETTRE & les Armées puiſſantes que

Page 7. ligne 15, au lieu de ſongeât à rendre,

Liſez, *rendit.*

Ibid. 7. lignes plus bas

Li-

bas il faut OMETTRE *ces mots* ſon Prince, qui eſt en même tems

Page 8, *ligne* 10, *il faut* OMETTRE *ces mots* qu'ils étoient, *& quinze lignes plus bas*, Liſez, *toujours trouver*

Page 9, *ligne* 12, OMETTEZ *le mot* floriſſant

Page 12, *ligne* 15, *La* 16. *ligne plus bas*, OMETTEZ *ces mots* ni plus riches. Liſez, *s'aggrandir en vertu.*

Page 13, *ligne* 5, OMETTEZ *ces mots*, & qui n'ont que peu de réalité pour les Princes qui les ont fait faire;

Page 15, *au lieu de* On doit, dit ce méchant homme, Liſez, *On doit, dit-il*,

7. *lignes plus bas* OMETTEZ *ces mots*, &. d'indignation : *& encore deux lignes plus*

Li-

plus bas OMETTEZ *auſſi* de Saint &

Page 20, *ligne* 19, OMETTEZ & vous chaſſez un grand nombre de vos nouveaux ſujets,

Page 24, *ligne* 3, *au lieu de* deux exemples. — Liſez, *des exemples.*

& puis OMETTEZ l'un eſt celui de Charles douze qui éleva Staniſlas ſur le trône de Pologne, & l'autre eſt plus récent.

Page 35, *ligne* 27, *au lieu de* n'étoit fondé, — Liſez, *n'eſt fondé.*

& à la fin de la page OMETTEZ *le mot* rigoureuſement.

Page 36, *ligne* 19, *au lieu de* ce qui fortifioit les partis & ce qui fomentoit — Liſez, *fortifioit les partis, & fomentoit*

Page 37, *au lieu de* par des Moines, — Liſez, *par des Fanatiques*, &

OU OMET-

ou par des Monſtres que des Moines avoient formez,

OMETTEZ LE RESTE.

Pag. 37. *preſque vers la fin, au lieu de* de-là vient la différence d'un Moine Italien, & d'un Chinois lettré.

Liſez, *de-là vient qu'un Moine Italien paraît d'une autre eſpèce qu'un Chinois lettré.*

Page 38, *ligne* 14, *au lieu de* étoit un eſprit de conſtance pour leurs pratiques & leurs anciennes coutumes.

Liſez, *eſt un eſprit de conſtance dans leurs anciennes coutumes*, & puis omettez ces mots *dont ils ne ſe départent preſque jamais.*

Page 42, *ligne* 11, OMETTEZ *ces mots* mille occupations frivoles,

Liſez, *ſix cens.*

Page 49. *vers le milieu, au lieu de* cinq-cens,

Liſez, *Les choſes n'en ſont point là, aucun homme*

CHAP. VI., *vers la fin de la page* 51, *au lieu de* les choſes n'en ſont point là effectivement; car

Li-

car aucun homme

Page 52. *vers la fin*, Liſez, *il eſt inſenſible pour le préſent, il n'exiſte*

Page 53, *ligne* 3, OMETTEZ *la Conjonction, ainſi qu'à la ligne* 17.

Page 54, *vers la fin*, OMETTEZ, & que les Jéſuites du Paragai me permettent de leur offrir ici une petite place, qui ne peut que leur être glorieuſe, les mettant au nombre des Légiſlateurs.

Page 55, *ligne* 5, OMETTEZ, il eſt bon de découvrir toutes les fineſſes & toutes les ruſes de ce Séducteur.

Page 57, *ligne* 2, *après ces mots* ſe ſont dits Meſſies, AJOUTEZ, *depuis la deſtruction de Jéruſalem*,

& enſuite, au lieu de Liſez, *n'ont-ils*

de n'ont-ils pas péri par le dernier ſupplice ?

ils pas péri dans les derniers ſupplices?

Ibid. à la dernière ligne, au lieu de Ou Moïſe étoit inſpiré, ou il ne l'étoit point;

Liſez, *Moïſe étoit inſpiré.*

& enſuite, au lieu de s'il ne l'étoit point, (ce qu'on n'a garde de ſuppoſer)

Liſez, *s'il ne l'avoit pas été,* OMETTEZ LE RESTE.

Page 58, *au lieu de* Moïſe étoit d'ailleurs ſi peu habile, (à raiſonner humainement) qu'il conduiſit le Peuple Juif, pendant quarante années, par un chemin qu'ils auroient très commodément fait en ſix ſemaines. Il avoit très peu profité des lumiéres des Egyptiens, & il étoit en ce ſens-là beau-

Liſez, *Moïſe, regardé comme un inſtrument unique de la Providence, ainſi qu'il l'étoit, n'a rien de commun avec les Légiſlateurs qui n'ont eu que la Sageſſe-humaine en partage. Mais Moïſe, enviſagé ſeulement comme hom-*

beaucoup inférieur à Romulus, à Théſée, & à ces Héros. Si Moïſe étoit inſpiré de Dieu, comme il ſe voit ſans doute, on ne peut le regarder que comme l'organe aveugle de la toute-puiſſance divine; & le Conducteur des Juifs étoit en ce ſens bien inférieur, comme homme, au Fondateur de l'Empire Romain, au Monarque Perſan, & aux Héros, qui faiſoient par leur propre valeur, & par leurs propres forçes, de plus grandes actions, que l'autre n'en faiſoit avec l'aſſiſtance immédiate de Dieu.

homme, n'eſt pas comparable aux Cyrus, aux Théſées, aux Hercules. Il ne conduiſit ſon peuple que dans un déſert; il ne bâtit point de Ville, il ne fonda point de grand Empire, il n'inſtitua point de Commerce, il ne fit point naître les Arts, ne rendit point ſa Nation floriſſante, & loin de ſonger à multiplier ſon peuple, il en fit périr vingt-trois mille par les mains d'une de ſes Tribus.

Page 60, *au lieu de* & de conduite pour

Liſez, *pour éga-*

pour égaler les hommes dont nous venons de parler; mais je ne ſçais point ſi

égaler les Theſées, les Cyrus, les Romulus, les Mahomets; mais je ne ſçai ſi

Ibid. 12. *lignes plus bas, au-lieu de* le voleur ordinaire eſt un faquin obſcur.

Liſez, *l'autre eſt obſcur*; enſuite après *lauriers* AJOUTEZ *& de l'encens.*

Ibid. & ſuivante, au-lieu de Il eſt vrai que toutes les fois qu'on voudra introduire des nouveautez dans le monde, il ſe préſentera mille obſtacles pour les empêcher, & qu'un Prophête, à la tête d'une Armée, fera plus de Proſélytes, que s'il ne combattoit qu'avec des Arguments. Il eſt vrai que la Religion Chré-

Liſez, *Quiconque veut aſſujettir ſes égaux eſt toujours ſanguinaire & fourbe. Les Chefs des Fanatiques des Cevennes ſe diſoient inſpirez de l'Eſprit ſaint, & faiſoient maſſacrer ſur l'heure ceux que l'*Eſprit *avoit condamnez. Ces ſcélerats, qui dans*

Chrétienne, ne ſe ſoutenant que par les diſputes, fut faible & opprimée, & qu'elle ne s'étendit en Europe qu'après avoir répandu beaucoup de ſang ; il n'en eſt pas moins vrai, que l'on à pu donner cours à des nouveautez avec peu de peine. Que de Religions, que de Sectes, ont été introduites avec une facilité infinie ! Il n'y a rien de plus propre que le Fanatiſme pour accréditer des nouveautez, & il me ſemble que Machiavel a parlé d'un ton trop déciſif ſur cette matière.

Page 63, ligne 10,

dans leurs montagnes ſe joüoient ainſi de Dieu & des hommes, étoient très valeureux ; ils euſſent été regardez comme des Dieux du tems de Fohé & de Zoroaſtre.

Lorſque les hommes étoient ſauvages, un Roland, un Cavalier, un Jean de Leyde, auroient été des Alcides & des Oziris. Aujourd'hui un Oziris, un Alcide, ne trouvent pas à ſe ſignaler.

OMETTEZ, *tous ceux qui abhorrent*

rent l'ingratitude & qui ſont aſſez heureux pour connaitre l'amitié, ne reſteront point à ſec ſur cette matière.

& deux lignes plus bas, OMETTEZ, *le Lecteur,*

Page 63, *vers la fin,* AJOUTEZ, *à la ſuite du paragraphe,* Les Italiens appellent la Muſique, la Géometrie, *la Virtu*; mais *la Virtu* chez Machiavel, c'eſt la perfidie.

CHAP. VII, *au lieu de* de Mr. Fenelon. Liſez, *de Fenelon.*

Ibid. 7. *lignes plus bas* OMETTEZ, *de l'équité.*

deux lignes après, OMETTEZ, *en un mot pouſſées à un dégré éminent.*

AVIS

AVIS
DE
L'EDITEUR *.

DANS le tems qu'on finiſſoit cette Edition †, il en a paru deux autres : l'une eſt intitulée de Londres, chez *Jean Mayer* ; l'autre à la Haïe chez *van Duren* ‡. Elles ſont très différentes,

* C'eſt l'Avis que M. F. DE VOLTAIRE a placé à la fin de l'*Edition* qu'il a faite *à ſes dépens*.

† Cette Edition du Manuſcrit refondu par M. F. DE VOLTAIRE ne fut miſe ſous preſſe que plus de deux mois après que l'Edition originale ſe diſtribuoit déjà avec un ſuccès éclatant.

‡ M. F. DE VOLTAIRE n'a pas eu le tems de lire les Editions dont il parle; c'eſt ce qui eſt cauſe de l'erreur qui ſe trouve ici. LISEZ Chez *Guillaume Meyer*..... Chez *Jean van Duren*.

tes du Manuſcrit original; ce qu'il eſt aiſé de reconnaitre aux indications ſuivantes.

1. DANS ces Editions le Titre eſt ANTI-MACHIAVEL, OU EXAMEN DU PRINCE &c., & celle-ci eſt intitulée, ANTI-MACHIAVEL, OU ESSAI DE CRITIQUE SUR LE PRINCE DE MACHIAVEL.

2. LE premier Chapitre dans ces Editions a pour titre, *Combien il y a de ſortes de Principautez* &c., & ici le Titre eſt, *Des différens Gouvernemens.* Le ſecond Chapitre de ces Editions eſt, *Des Principautez Héréditaires*, & ici *Des Etats héréditaires.*

IL y a d'ailleurs des omiſſions conſidérables, des interpollations, des fautes en très grand nombre dans ces Editions que j'indique *. Ainſi, lorſque les Libraires, qui les ont faites, voudront réimprimer ce Livre, je les prie de ſuivre en tout la préſente Copie †.

* Voyez ci-devant le Mémoire des Changemens, *Omiſſions, & Interpollations*, que M. F. de Voltaire a fait aux 4 premières feuilles de l'Ouvrage original.

† Liſez L'AVIS PRÉLIMINAIRE, à la tête de la préſente Edition.

[NB. *Ces Remarques ſont de Mr.* Jean van Duren, *dans l'Edition de* 1741. *en* 2. *Voll.* 8.]

AVER-

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE*.

L'on ſera peut-être ſurpris de voir paroitre une quatrième Edition de *l'Anti-Machiavel*, dans un tems ſi près des trois prémieres, qu'à peine auroit-il ſuffi à faire connoitre un autre Livre. Mais cet étonnement ceſſera, ſi l'on fait attention que l'Edition de *Londres* & celle de *la Haye* du Sr. *van Duren*, ne ſont qu'une ſeule & même Edition, que celle que Mr. *de Voltaire* a donné lui-même dans cette derniere Ville n'a pas ſuffi à contenter les curieux ; & que le Livre en lui-même méritoit que l'on s'empreſſât à le rechercher. Cet Ouvrage ne ſe trouvant donc plus chez les Libraires, &

* De l'*Edition de Marſeille*, *chés les Freres Colomb*, en 1741.

& étant demandé de tous côtés, j'ai cru trouver mon intérêt en répondant aux empreſſemens du Public. Voici en peu de mots la nature de cette nouvelle Edition.

J'AI ſuivi l'Edition de Mr. *de Voltaire*, laquelle, comme il l'atteſte lui-même dans ſa *Préface*, eſt *conforme en tout au Manuſcrit original.* Je me ſerois fait un ſcrupule de m'éloigner en quoi que ce ſoit de cette Copie, puiſqu'il enjoint à tous les Libraires de la ſuivre exactement, comme étant la ſeule authentique.

LA différence qu'il y a entre cette Edition originale & les deux autres, eſt ſi conſidérable, que quiconque ſe donnera la peine de les comparer, s'appercevra aiſément qu'elles n'ont point été faites ſur le même Manuſcrit. Ceux qui ont fait cette comparaiſon en ont été ſurpris, & ont été embarraſſés quand il s'eſt agi d'en rendre raiſon. D'où vient cette différence entre ces deux Manuſcrits ? Comment ſe peut-il que, venant de la même ſource, ils ſoient ſi différens ? Par quel hazard le Manuſcrit eſt-il tombé entre

les

les mains du Libraire de la Haye ? Pourquoi Mr. *de Voltaire*, qui s'étoit chargé d'en donner une Edition, en a-t-il laiſſé tirer des Copies, toûjours différentes de l'Original ? Ce n'eſt pas à moi à réſoudre toutes ces difficultés. Il ſuffit que l'Edition que je donne aujourd'hui ſoit conforme en tout à celle de Mr. *de Voltaire*.

MAIS, afin que l'on ne croie pas que j'en impoſe en aſſûrant que la différence des Editions eſt très conſidérable, j'ai eu ſoin de les repréſenter l'une & l'autre dans celle que je donne aujourd'hui. L'on y verra juſques aux moindres petites différences qu'il y a entre elles ; ce qui mettra les Lecteurs en état de juger par eux-mêmes de la ſupériorité de l'Edition de Mr. *de Voltaire* ſur l'autre qui a paru en même tems. L'on m'aura ſans doute obligation d'avoir facilité cette comparaiſon. Juſques ici l'on n'a pû la faire qu'en achetant l'une & l'autre Edition, & en les comparant ligne après ligne. Mais quel embarras pour les Lecteurs ? Quelque envie que l'on eût d'être inſtruit de cette différence, la peine paſſoit le

plai-

plaiſir, & bien des perſonnes s'en ſont tenues à l'une ou à l'autre de ces Editions. Cependant, ceux qui ont celle de *Londres* & du Sr. *van Duren* ne ſont point aſſûrés d'avoir le véritable Ouvrage de l'illuſtre Auteur de l'*Anti-Machiavel*; & ceux qui ont celle de Mr. *de Voltaire* n'ont pas tout ce qu'il y avoit dans le Manuſcrit ſur lequel celle-là a été imprimée. L'idée ſeule qu'il y a une autre Edition de cet Ouvrage, qui renferme quelque choſe de plus que celle que l'on a en main, fait que l'on n'en eſt pas content.

CELLE que je donne ici n'aura aucun de ces inconvéniens. Le Texte, comme je l'ai déjà dit, repréſente l'Edition de Mr. *de Voltaire*. J'ai mis en caracteres Italiques toutes les différences qu'il y a entre cette Edition & l'autre. Enfin, j'ai mis au bas de la page les changemens, les additions, & les interpolations, (qu'on reconnoitra à ces lettres E. de L.), qui ont été faites au Manuſcrit original dans l'Edition de *Londres* & du Sr. *van Duren*. Je me flatte que l'on ſera content du ſoin que je me ſuis donné pour cela, & que l'on

ſera

fera la juſtice à cette Edition de lui donner la préférence ſur toutes les autres.

TA-

TABLE DES CHAPITRES,

& autres Pieces contenues dans ce Volume.

Avis de l'Editeur de cette nouvelle Edition. Page I.
Mémoire ſur la Vie & les Ouvrages de Machiavel. V.
*Préface de l'Editeur de l'*Edition de Londres *de* 1740. XXIII.
*Avant-Propos de l'*Examen du PRINCE de Machiavel. XXX.
*Avis préliminaire de l'*Edition de 1741. en 2 Voll. 8°. XXXV.
Epitre de Machiavel *à* Laurent de Medicis. XXXIX.
*Epitre dédicatoire d'*Amelot de la Houſſaye *au* Grand-Duc de Toſcane. XLIII.
Préface du PRINCE de Machiavel *par* Amelot de la Houſſaye. XLIX.

(NB: Ce qui eſt renfermé entre des Crochets, à la ſuite de chaque Article, ſont les Titres ſelon l'Edition publiée par M. F. DE VOLTAIRE, tels qu'ils ſe trouvent à chaque Chapitre au bas de la Page.)

CHAP. I. *Combien il y a de ſortes de Principautez, & comment on peut y parvenir.* (Des différens Gouvernemens, & comment on peut devenir Souverain.) *Page* 1.

II. *Des Principautez héréditaires.* (Des Etats héréditaires). 6.

III. *Des Principautez mixtes.* (Des Etats mixtes.) 13.

IV. *Pourquoi le Roïaume de Darius ne ſe ſouleva point après la mort d'Alexandre, qui l'avoit conquis.* (Comment on conſerve le Trône.) 38.

V. *Comment il faut gouverner les Villes, ou les Principautez, qui ſe gouvernoient par leurs propres loix, avant que d'être conquiſes.* (Des Etats conquis.) 49.

VI. *Des nouveaux Etats, que le Prince acquiert par ſa valeur & par ſes propres armes.* (Des Nouveaux Etats, que le Prince acquert par ſa valeur & ſes propres armes.) 57.

VII.

VII. *Des Principautez nouvelles, que l'on acquiert par les forces d'autrui, ou par bonheur.* (Du Gouvernement d'un Etat nouvellement acquis.) *Page* 73.

VIII. *De ceux, qui ſont devenus Princes par des crimes.* 94.

IX. *De la Principauté Civile.* 109.

X. *Comment il faut meſurer les forces de toutes les Principautez.* (Des forces des Etats.) 121.

XI. *Des Principautez Eccléſiaſtiques.* (Des Etats Eccléſiaſtiques.) 134.

XII. *Combien il y a de ſortes de Milice: & ce que vaut la Soldateſque Mercenaire.* (Des Milices.) 145.

XIII. *Des Troupes auxiliaires, mixtes, & propres.* (Des Troupes Auxiliaires.) 165.

XIV. *Inſtruction pour le Prince concernant la Milice.*) S'il faut ne s'appliquer qu'à la guerre. Digreſſion ſur la Chaſſe.) 179.

XV. *Ce qui fait loüer ou blâmer les hommes, & ſur-tout les Princes.* 196.

XVI. *De la Libéralité & de l'Economie.* 203.

XVII. *De la Cruauté & de la Clémence: & s'il vaut mieux être aimé, que craint?*

craint? De la cruauté & de la clemence, & s'il vaut mieux être craint qu'aimé?) *Page* 213.

XVIII. *Si les Princes doivent tenir leur parole?* (Comme les Princes doivent tenir leur parole.) 228.

XIX. *Qu'il faut éviter d'être mépriſé & haï.* 245.

XX. *Si les Forteresſes, & pluſieurs autres choſes, que les Princes font ſouvent, ſont utiles, ou nuiſibles?* (Pluſieurs Queſtions de Politique.) 277.

XXI. *Comment le Prince doit ſe gouverner pour ſe mettre en eſtime.* 298.

XXII. *Des Secretaires des Princes.* 317.

XXIII. *Comment il faut fuir les Flateurs.* 328.

XXIV. *Pourquoi les Princes d'Italie ont perdu leurs Etats.* 337.

XXV. *Combien la Fortune a de pouvoir dans les affaires du Monde: & comment on lui peut réſiſter.* 346.

XXVI. *Exhortation à délivrer l'Italie des Barbares. Des différentes ſortes de Négociations, & des Raiſons qu'on peut appeller juſtes de faire la Guerre.* 368.

Ecrits

Ecrits concernant l'ANTI-MACHIAVEL, ou l'*Examen* du PRINCE de Machiavel; ſavoir,
Avis du Libraire de l'Edition *de* 1741. en 2. Voll. in 8°. *Page* 393.
Lettres de Mr. H. du Sauzet *à Mr.* J. van Duren. 395.
Extrait de la Nouvelle Bibliotheque *au ſujet de l'*Anti-Machiavel. 403.
Extrait de la Bibliotheque Raiſonnée *ſur le même ſujet.* 413.
Extrait des Nouvelles privilégiées de Berlin *ſur le même ſujet.* 442.
Lettres de M. F. de Voltaire *à Mr.* J. van Duren. 445.
Mémoire des Changemens, Omiſſions, & Interpollations. 461.
*Avis de l'Editeur de l'*Edition publiée par Mr. *de Voltaire*, en 1740. 474.
*Avertiſſement du Libraire de l'*Edition de Marſeille *de* 1741. in 8°. 476.

FIN.